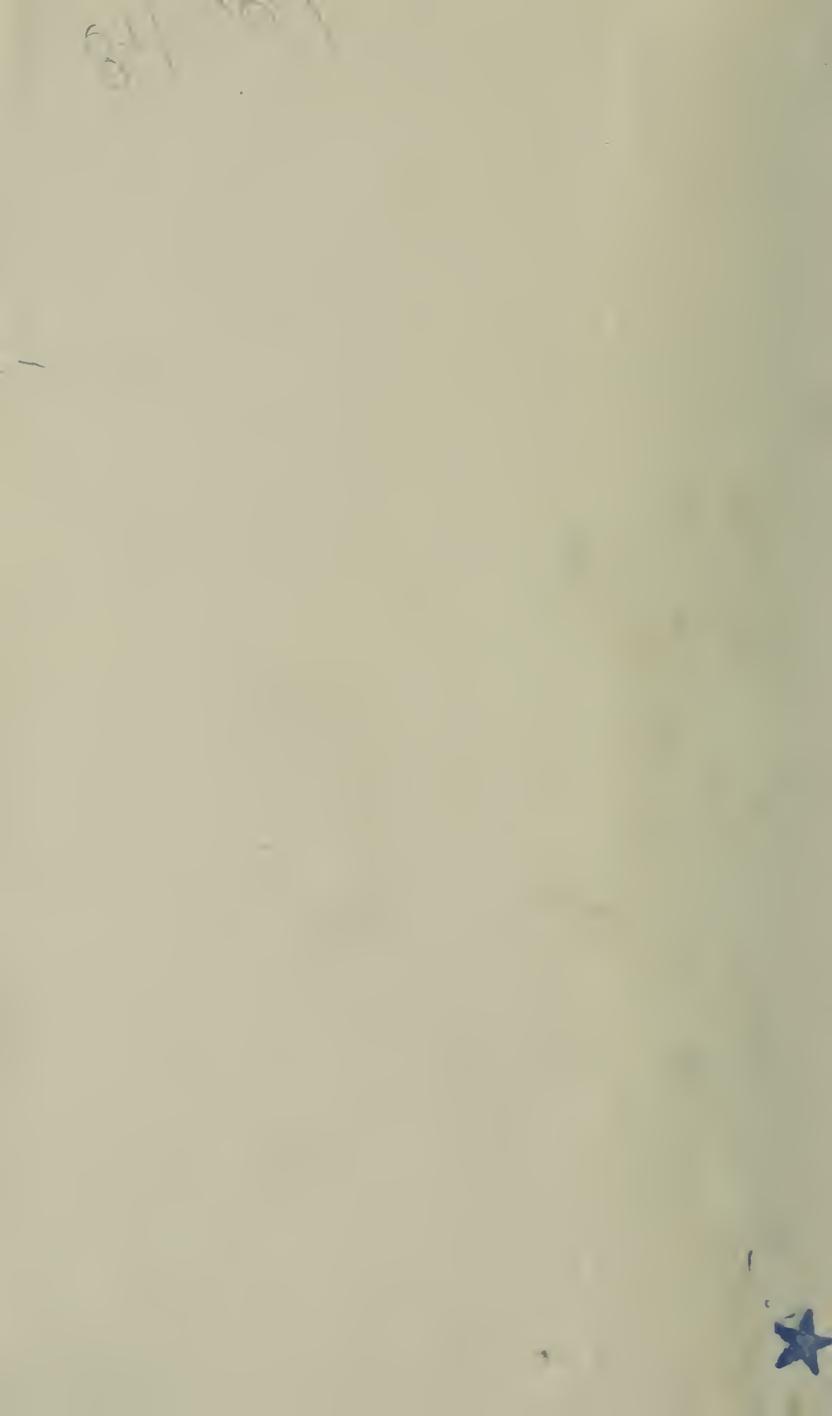
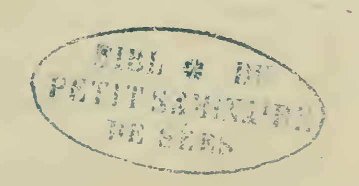


CHATEAUBRIAND.



PAR LE MÊME :

Lettres de saint Jérôme, trad. en fr. avec le latin en regard ; 5 vol. in-8°.

Œuvres choisies de saint Jérôme ; trad. avec le texte ; 5 vol. in-8°.

Histoire de la vie, des écrits et des doctrines de saint Jérôme, moine, prêtre et docteur de l'Eglise au IVe siècle ; 2 v. in-8°.

Histoire critique et générale de la suppression des Jésuites, au XVIIIe siècle ; 2 vol. in-8°.

Histoire civile et religieuse des Lettres latines, au IVe et au Ve siècle ; 1 vol. in-8°.

Hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs ; trad. en fr. avec le grec en regard, par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet, et précédés d'une étude sur la vie et les œuvres du poète ; 2e édition, 1 vol. in-8°.

Tertullien. Prescriptions contre les hérétiques ; version nouvelle, avec études préliminaires, notes et dissertations ; 1 vol. gr. in-18.

Itinéraire de Rutilius Namatianus, ou retour de Rome dans les Gaules, poème en deux livres, trad. avec le latin en regard et des notes ; 1 vol. in-8°.

Œuvres de C. Apollinaris Sidonius ; trad. en fr. avec le texte en regard, par Grégoire et Collombet ; 3 vol. in-8°.

Œuvres de saint Vincent de Lérins et de saint Eucher de Lyon, par les mêmes ; 1 vol. in-8°.

Histoire de l'Eglise de Vienne, depuis l'origine du christianisme, jusqu'à la suppression du siége, en 1801 ; 3 vol. in-8°.

Lyon. — Impr. d'Ant. Perisse.

CHATEAUBRIAND

SA VIE ET SES ÉCRITS

AVEC LETTRES INÉDITES A L'AUTEUR

PAR

F.-Z. Collombet

PERISSE FRERES, LIBRAIRES,

LYON
ancienne maison
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33,
ET RUE CENTRALE, 68.

PARIS
nouvelle maison
RUE DU PETIT-BOURBON, 18,
Angle de la place St-Sulpice.

1851



Madame Coralie Champsaur,

En témoignage d'Attachement

De son Cousin,

F.-Z. COLLOMBET.

Un ancien disait que les livres ont leurs destinées particulières, étranges, leur fatalité jusqu'à un certain point : *habent sua fata libelli.* Le volume que nous publions aujourd'hui, pourrait, dans son humble sphère, aider à confirmer la pensée de Térentianus, et c'est un sujet sur lequel nous voulons donner quelques mots d'explication.

Chateaubriand était mort au milieu des sanglantes émeutes du mois de juin 1848 ; la même année, l'Académie de Lyon mit au concours l'Eloge de cet illustre écrivain, en proposant une médaille d'or de 1000 francs au meilleur Mémoire qui lui serait adressé avant le 12 novembre 1849. Nous résolûmes de tenter, pour la première fois de notre vie, la chance d'un concours, sans nous douter de tout ce qu'il pouvait y avoir d'agrément au bout d'une pareille campagne. Ce qui nous détermina, ce fut tout à la fois l'attrait d'un sujet vaste et brillant, religieux de sa nature, et le désir de payer notre humble tribut à la mémoire d'un homme que nous avions eu l'honneur d'approcher quelquefois.

Et, en effet, comme tant d'autres que l'ascendant magique de son génie subjugua dès leur entrée dans la vie intellectuelle, et qui furent attirés vers lui par un sentiment naturel de curiosité et d'admiration, nous ambitionnâmes, assez jeune encore, d'être admis quelques instants auprès de celui qui, depuis les premières années de son siècle, avait le privilége d'appeler sur sa personne et ses œuvres l'attention de la France, de l'Europe entière. Nous nous présentâmes à sa solitude de la rue d'Enfer, sous les auspices d'une traduction de Salvien, dont un volume venait de paraître; c'est au second volume de cette version que se rapporte l'un des billets de Chateaubriand imprimés à la fin de cette histoire.

Depuis ce premier hommage, quand il nous arriva de publier quelque nouveau travail, nous nous fîmes un devoir de l'adresser à l'auteur du *Génie*; nous lui dédiâmes enfin une traduction des *Lettres de saint Jérôme*, qu'il a daigné rappeler dans ses *Mémoires*, en se trompant néanmoins sur un endroit de la dédicace où nous comparions le poète au Père de l'Eglise, mais au point de vue seulement d'une certaine ressemblance littéraire, comme nous l'insinuons encore, à tort ou à raison, vers la fin de ce volume. Nous ne songions nullement à étendre plus loin la comparaison entre la vie du noble ermite de la rue du Bac, et celle du solitaire de Bethléem. Dans l'intervalle de temps qui s'écoula du premier au cinquième et dernier volume des *Lettres de saint Jérôme*, un jour que nous rendions visite à M. de Chateaubriand, il daigna nous adresser quelques

observations, mêlées de bienveillantes louanges, en nous montrant, pour nous prouver, disait-il qu'il ne parlait pas sans avoir rien lu de notre travail, les nombreuses cornes faites de sa main aux volumes récents qu'il avait sur sa table.

Au commencement du mois d'août 1838, à son retour d'un voyage dans le midi de la France et au golfe Juan, M. de Chateaubriand nous honora d'une visite, en compagnie de son vieil et respectable ami, l'abbé Bonnevie, dont il n'a pas voulu parler dans ses *Mémoires* avec tous les termes d'affection et d'estime que semblaient commander de bons et anciens rapports, constatés, même pour les dernières années, par d'aimables et spirituels billets de Mme de Chateaubriand (1).

Voilà donc ce qui nous excita puissamment à réunir nos souvenirs et nos impressions, pour dire notre pensée touchant la vie et les œuvres du grand écrivain qui a bercé sur ses genoux la nouvelle génération littéraire. Nous adressâmes ensuite notre travail à l'Académie de Lyon. Il faillit allumer la discorde au sein de l'aréopage ; du moins, il eut à soutenir un siége opiniâtre, où machines et béliers de toute espèce furent dressés contre lui. Nous pourrions, des murs de notre humble Ilion, nombrer les combattants et dire les

(1) Voir une *Notice sur l'abbé Bonnevie*, chanoine de la métropole de Lyon, par l'abbé Bez, 1850; in-8° de 32 pages. — Nous donnons à la fin de ce volume, une autre lettre inédite de Madame de Chateaubriand à l'abbé Bonnevie.

noms et les actions éclatantes des guerriers d'Argos et de Mycènes. Rien n'y manqua, et ce n'étaient pas les mains les plus débiles qui lançaient les traits les moins obstinés. Nestor laissait tomber de ses lèvres harmonieuses de poétiques images, et Achille boudait sous sa tente. En d'autres termes, il donnait superbement sa démission, pour la retirer bientôt sans plus de façon qu'un simple mortel.

Au bout de ces débats académiqnes, où la moitié de la commission fut tenue en échec par l'autre, voici le jugement qui fut prononcé dans une séance publique du mois de janvier 1850, par l'organe de M. Théodore Grandperret :

« Le Mémoire n° 1 (c'était le nôtre), est l'ouvrage d'un écrivain parfaitement instruit de l'histoire littéraire de son siècle, d'un littérateur habile et d'un goût exercé. Chaque œuvre de Chateaubriand est analysée avec soin, appréciée sainement; l'auteur sent et juge bien; on reconnaît qu'en parlant de littérature, il parle une langue qui lui est familière, et se trouve dans un milieu qui lui est sympathique. La partie religieuse de son sujet est dignement traitée; ses opinions sont irréprochables, et on aperçoit bien vite qu'elles sont le fruit de profondes et sévères études. La partie politique est peut-être moins heureusement abordée; l'auteur s'y montre timide sur certains points, et, au contraire, âpre et injuste sur d'autres. Toutefois, ce ne serait qu'un grief secondaire, et si la commission a résisté à la tentation de couronner ce Mémoire, sa décision tient aux observations que voici : d'abord l'esprit de l'auteur se montre trop encombré de cita-

tions, son œuvre s'en trouve comme alourdie. Il rapporte un mot de Joubert à Chateaubriand, à propos de l'*Essai sur les Révolutions*, qui contenait trop d'emprunts : « Soyez une source, disait Joubert, et non pas un tuyau : » et l'on s'étonne qu'en rappelant ce conseil, l'auteur n'en ait pas profité pour son compte. L'érudition ne doit pas affecter le style, effacer l'originalité ; et c'est peut-être ce qui arrive à l'auteur. De là, un manque de verve et de lyrisme sans lesquels on ne comprend pas une œuvre dont Chateaubriand est le sujet. Ce travail gagnerait beaucoup à être resserré, à être dégagé des hors-d'œuvre qui n'y ont rien à faire ; mais il contient, à peu de chose près, les qualités et les éléments exigés par l'Académie, et, en cas de prorogation du concours, on ne peut qu'encourager l'auteur à représenter son œuvre.

» Le Mémoire n° 3 est moins littéraire et plus politique que le précédent. Il est écrit, du reste, dans un excellent esprit, et souvent avec force et verve. L'auteur est très-versé dans la connaissance de l'histoire contemporaine, et quoique son œuvre soit empreinte d'une grande préoccupation politique, on y reconnaît des notions et des habitudes littéraires suffisantes pour traiter avec bonheur son sujet. Ce travail, comme le précédent, a rencontré dans la commission de vives sympathies, mais toutefois à un degré moindre, car il a paru moins complet.

» Quant au n° 2, la commission l'a jugé très-inférieur aux deux ouvrages dont je viens de parler. »

Le concours fut donc prorogé au 12 novembre 1850. Un

membre de l'Académie nous vint aussitôt proposer de prendre le parti qui lui semblait le plus sage, et qui était de retirer notre Mémoire, de le publier et de nous présenter ainsi aux suffrages de l'Académie, afin d'entrer au docte corps ; il était persuadé, nous disait-il, que *le concours n'aboutirait pas*. Cela nous parut étrange, et, sans être fort curieux, nous voulûmes aller jusqu'au bout. Nous revînmes donc avec notre importun Mémoire, que nous avions remanié et amélioré sur divers points. La première fois, nous n'étions que trois concurrents ; cette fois, ce fut mieux encore, et l'auteur du n° 1 se trouva seul. Personne ne répondit à l'appel de l'Académie, faute de comprendre tout le charme qu'il peut y avoir à envoyer un manuscrit dormir l'espace d'une année à côté d'autres manuscrits, en attendant un concours qui peut ne pas aboutir.

Il semblait naturel que, à une seconde épreuve, on ne tînt plus contre cette *tentation* à laquelle on *avait résisté* d'abord ; un Mémoire qui avait été reconnu pour le meilleur sur trois, était à plus forte raison le meilleur encore, dès qu'il n'avait pas de rival. Ce n'était point un chef-d'œuvre, sans doute, mais les chefs-d'œuvre n'ont pas accoutumé de prendre la route des académies, et nous connaissons ceux qui ont été couronnés jusqu'ici par celle de Lyon. Quant au *lyrisme* dont avait parlé le bieveillant rapporteur, nous croyons que le lyrisme dans la prose est un défaut manifeste et une inconvenance, comme on l'a observé avant nous. Pour la *verve*,

c'est autre chose ; mais il y a tant de degrés en ce genre, qu'on peut toujours être libre d'en réclamer davantage.

Ce seul et unique Mémoire devait causer d'étranges embarras, avant qu'on en vînt à une solution. Plusieurs insistaient vivement pour qu'il fût couronné ; cette idée ne plaisait point à d'autres. Qu'avons-nous demandé aux concurrents, disait un des orateurs ? qu'ils vinssent déposer une modeste fleur, une guirlande, sur la tombe de Chateaubriand. Mais l'auteur du Mémoire, qu'a-t-il fait ? Il a pris une charrette, l'a menée dans un pré, y a fauché de toutes herbes, de toutes fleurs, puis ensuite a versé sa charrette sur la tombe du grand écrivain. Cette gracieuse et pittoresque image plaisait beaucoup à celui qui l'avait trouvée ; il revenait à sa charrette, et insistait pour qu'elle figurât dans le rapport académique. M. le rapporteur, en loyal collègue, émailla son discours de cette brillante fleur de rhétorique, et nous avons pu saluer au passage la *vaste fauchée* du rapport.

Salut à la fauchée !

Lorsqu'enfin il fut arrêté qu'une distinction quelconque serait accordée au Mémoire sur Chateaubriand, il restait à déterminer quel en devrait être le genre. Aucuns voulaient qu'on donnât tout entier le prix offert ; d'autres, dans l'intérêt de l'auteur, se retranchaient à 800 francs, pour éviter qu'on ne descendît trop bas, en cherchant à écorner la médaille ; d'autres trouvaient cette offre exorbitante, attendu surtout l'extrême détresse de la caisse, et, après avoir tenu conseil, s'arrêtèrent à la moitié du prix ; d'autres enfin, assez

logiques dans leurs conclusions, disaient hautement : ou le prix, ou rien. La majorité se rangea à la pensée définitive d'une médaille de 500 francs.

Maintenant, il y avait à s'entendre sur les termes dans lesquels serait énoncée cette décision. Après avoir proposé le mot d'*encouragement*, on l'abandonna, parce qu'il semblait que l'auteur dn Mémoire, ayant déjà montré quelque ardeur à l'étude, n'avait peut-être pas grand besoin d'être *encouragé*, surtout de cette façon. Le terme de *mention honorable*, *très-honorable*, parut plus heureux, et devint le couronnement de cette grande affaire ; encore y a-t-il contradiction dans le jugement de nos Mécènes, car une mention, même *très-honorable*, n'est qu'un *accessit*, tandis que, de son côté, une médaille est un prix ; si bien que voilà une distinction qui se présente sous une forme assez nouvelle. Ce qui n'est pas moins nouveau peut-être, c'est de décerner une médaille non point à un individu nominativement, mais à son épigraphe, et de ne pas lui en donner d'autre annonce officielle : c'est le comble de la gracieuseté.

Si nous sommes bien informé, les précautions de langage vinrent surtout de ce que l'on appréhendait que, en publiant son Mémoire, l'auteur n'indiquât au frontispice du livre qu'il avait été couronné par l'Académie, et qu'ainsi l'Académie ne fût censée approuver, dans l'essai sur Chateaubriand, plus d'une opinion qu'elle ne partage pas. Crainte bien superflue !

Il est assez évident, sous quelque drapeau qu'un homme se présente, qu'il ne saurait viser à conquérir les suffrages

unanimes d'une académie. Là où il y a variété de légitimistes, d'orléanistes et de républicains en politique, de chrétiens et de libres penseurs en religion, il serait absurde de s'imaginer qu'on ne choquera personne, et c'est ce que le public doit comprendre.

Que si nous voulions, d'après l'œuvre de son rapporteur, nous former une idée non-seulement des opinions de notre Académie, mais encore de la direction qu'il fallait imprimer à un essai sur la vie et les œuvres de Chateaubriand, dans quel singulier embarras ne serions-nous pas jeté ! Lorsque M. Louis Bonnardet put lire enfin, au 18 mars dernier, ce tardif rapport, de quoi nous parla-t-il ? quels aperçus nouveaux donna-t-il de l'influence littéraire et politique de Chateaubriand ? en quels termes vint-il caractériser la manière et les œuvres de ce grand écrivain ? Bien loin de se renfermer dans les bornes sévères d'un rapport, d'exposer au nom de l'Académie ce qu'elle voulait et attendait du concours, de dire avec précision en quoi l'on avait, ou l'on n'avait pas satisfait à des conditions nettement formulées, M. Bonnardet, comme il l'avait fait en d'autres rencontres, discourut à l'aventure sur la politique et les lettres, louant ceux-ci, gourmandant ceux-là, fier et superbe contre M. Janin, tonnant et vainqueur contre M. Sainte-Beuve, qui s'est permis, en 1850, de ne pas trouver admirables les douze volumes des *Mémoires d'Outre-Tombe*, dont il loua beaucoup, en 1834, des fragments entendus à l'Abbaye-aux-Bois. De grands mots pour de petites choses, le précieux dans l'emphase,

un choc étourdissant d'antithèses, la chute du sublime au trivial : voilà ce qui distinguait ce rapport où nous vîmes passer, escortée de théories moitié conservatrices, moitié révolutionnaires, toute une littérature qui a *le mors aux dents*, comme disait gracieusement l'orateur.

Quant à Chateaubriand, lui donnait-il de plus chaleureuses louanges que nous, qui avons semblé trop dur envers l'écrivain ? Il eût été malaisé de démêler une opinion dans ces vagues et ambitieuses déclamations, où il y avait bien quelque chose pour le style descendu du ciel, pour le gentilhomme chrétien, que sais-je encore? mais où l'on finissait par traiter rudement le poète et sa politique. La France, selon M. Bonnardet, ne peut pas se féliciter d'avoir deux fois confié ses destinées à des poètes, à Chateaubriand et à Lamartine; quel éloge de Chateaubriand ! Nous n'avons pas, il est vrai, tenu un langage bien différent de celui-là, quoiqu'il y ait à redire sur l'exacte vérité des faits tels que les présentait le rapporteur ; mais, du moins, entre les deux poètes, nous avons mis à leur date légitime des hommes qui avaient l'inappréciable avantage de ne pas se livrer aux transports de la lyre, et qui n'en ont pas moins perdu les affaires de la dynastie à laquelle ils s'étaient inféodés dès l'origine. Il convient d'être juste, même envers les poètes. Et ce n'est pas tout que d'être ou de se croire habile ; la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit, comme dit Bossuet, et la Providence se réserve quelquefois d'infliger de rudes leçons à l'orgueil des ambitieux. M. Bonnardet, qui a prudemment

relégué dans l'ombre M. Thiers, M. Guizot et les autres grands hommes de 1830, aurait pu conclure avec autant de droit, pour le moins, au désavantage des ministres prosateurs, qu'à celui des ministres poètes, car « l'histoire, a dit un illustre soldat de la maison d'Orléans, n'offre rien de plus honteux et de plus déplorable (1), » que la catastrophe de 1848. Encore y a-t-il bien d'autres griefs contre les hommes qui ont appartenu à l'opinion du rapporteur.

Après cela, il faisait beau voir M. Bonnardet, quand il rappelait cette vive et regrettable opposition de Chateaubriand au gouvernement de Charles X, parler de constance et de modération politique ! Lui qui chanta jadis les vertus guerrières d'un Bourbon ; lui qui compara poétiquement à Hector

D'Angoulême suivant les bords de la Garonne,

pour combattre, dans ces *endroits charmants* de la chanson, un *lâche usurpateur*, il ne se souvenait plus d'avoir passé à l'ennemi comme l'auteur de *la Monarchie selon la Charte*, et avant lui, ni d'avoir attaqué, depuis 1830, avec toute l'âpreté d'un transfuge, le camp légitimiste où il brilla parmi les *Amis des Muses et du Roi.*

De toute manière, si le langage de M. Bonnardet exprimait fidèlement les opinions de l'Académie, nous en serons toujours à nous demander ce qu'elle pensait de Chateaubriand,

(1) Le maréchal Bugeaud.

et pourquoi elle voulait un *Eloge* de cet illustre écrivain. Quant à nous, si nous n'avons pu arriver à écrire un panégyrique, si nous avons rencontré sur notre chemin des idées et des faits que nous aurions voulu pouvoir effacer de l'histoire d'un homme à qui l'on doit le *Génie du Christianisme*, c'est que nous ne comprenons pas quelle utilité il peut y avoir à faire une œuvre d'exagération, et que jamais nous ne voudrions, même en vue de plaire à un aréopage académique, renoncer à dire ce qui nous semblerait la vérité.

On s'est récrié sur l'étendue de ce travail, et M. Bonnardet a déclaré qu'elle était excessive ; que ce n'était pas seulement l'éloge de Chateaubriand, que c'était celui encore de Mme de Staël, de J. de Maistre, de Bonald. Assurément, et cela de la même manière que le rapport de M. Bonnardet pourrait être appelé un rapport sur les écrits de George Sand, de Sue, de Janin, de Sainte-Beuve, autant que sur ceux de Chateaubriand, dont il a bien moins parlé que de ces divers écrivains. Nous avons, dans cette étude, observé quatre remarquables débuts qui eurent lieu presque au même jour, et qui furent ceux des plus grands écrivains du siècle ; nous n'avons pas séparé Chateaubriand de son entourage. Nous persistons à croire que ce n'est point un hors-d'œuvre, pas plus que les détails dans lesquels nous entrons pour justifier, pour excuser, si l'on aime mieux, les attaques de Chateaubriand contre l'empereur déchu, et le laver d'un crime qui fut celui de tant de coryphées du vieux libéralisme, mais qu'on lui a sévèrement reproché, en faisant grâce à ses complices. Sans

doute, cette marche n'est plus celle d'un discours académique, nous le savons bien ; mais si nous avions simplement voulu écrire un hymne en l'honneur de Chateaubriand, c'eût été assez de cinquante pages. Nous avons pensé qu'il valait mieux faire paraître autour de son illustre nom un certain ordre de faits et d'idées, si petite qu'en soit la valeur ; nous avons, en un mot, voulu écrire un livre sur Chateaubriand, un livre qui pût aller aux mains de tous, de la jeunesse surtout, et faire connaître, dans une mesure suffisante, la vie et les œuvres de celui qui, au bout d'un demi-siècle, est encore le premier et le dernier.

CHATEAUBRIAND.

SA VIE ET SES ÉCRITS.

CHAPITRE PREMIER.

Le plus noble et le plus glorieux empire qu'il soit donné à un homme d'exercer sur les autres hommes, après l'empire de la vertu, c'est celui du génie des lettres.

Sa prééminence lui vient de ce qu'il remplit un ministère qui s'adresse aux esprits, de ce qu'il a de merveilleuses conditions d'universalité et de durée. Survivant aux quelques jours d'existence de celui qui la laissa sur la terre, avant de retourner vers l'auteur de tout don parfait, la pensée traverse fièrement les âges et échappe aux révolutions des empires. Elle avance toujours la même, à travers les siècles, avec le secret de remuer les imaginations, d'émouvoir les cœurs ; elle se transmet, comme de main en main,

écrite sur l'écorce d'un arbuste, sur la peau de quelque bête, ou l'industrieux produit de vils et misérables chiffons.

Elle arrive ainsi plus sûrement aux âges éloignés que les souvenirs mêmes ou les sentiments reproduits par le marbre et le bronze, ou jetés sur la toile par la main du peintre ; elle a une éternité plus certaine que tant de monuments splendides et miraculeux, que les chefs-d'œuvre élevés par le compas des Ictinus et des Apollodores.

Le marbre et l'airain n'ont pas d'asile assuré contre l'aveugle fureur des révolutions ; ils s'altèrent inévitablement sous le poids des années ; ils volent en éclats sous le marteau des barbares ; et chaque nation, chaque siècle peut amener son genre fatal de barbarie. L'œuvre du peintre résiste moins encore à l'action secrète des éléments et aux ravages des années ; d'ailleurs, ces diverses merveilles de l'art sont comme condamnées à rester aux lieux qui les virent naître ; elles ne parlent qu'au petit nombre, à quelques privilégiés, tandis que les créations littéraires, les sublimes conceptions du poète, de l'historien, du philosophe, de l'orateur, du moraliste, se multipliant sous la main qui en reproduit la copie et qui les propage, s'étendant à tous les temps et à tous les lieux, peuvent bien plus aisément échapper à cet océan muet qui s'avance inces-

samment pour engloutir les œuvres de l'homme.

Mais en élevant ainsi la gloire du génie littéraire, nous ne voulons pas que nos louanges s'étendent également à l'écrivain qui n'aurait usé des dons sacrés de l'intelligence que pour fouler aux pieds les préceptes de la morale et de la vertu, et livrer aux railleries de la foule les mystères de l'autel, la robe blanche du lévite. Quand il se consume à semer dans les cœurs de désolantes doctrines, quand il porte le trouble dans les jeunes ames par la dégradante et licencieuse immoralité de ses inventions, le génie perd aux yeux de l'homme raisonnable sa splendeur et sa dignité; au lieu de répandre autour de lui cette pénétrante chaleur qui féconde et qui vivifie, il ne promène plus qu'une flamme criminelle qui brûle et dévore tout. Alors, ce qui pouvait être un saint et salutaire présent, n'est plus qu'un don funeste, un horrible venin. Que tous les hommes ne pensent pas ainsi, du moins dans leurs jugements publics, nous ne le savons que trop; mais de vains jugements ne sauraient changer la nature de la vérité, ni en tuer les droits imprescriptibles. C'est pourquoi nous ne reculons pas devant les contradictions auxquelles nous pourrions nous heurter sur ce grand point. Au reste, quand on n'embrasse pas avec nous ces principes, on leur rend hommage forcément,

dès qu'il s'agit des conséquences ; et celui-là même qui sourira à la liberté de tout écrire , ne voudra pas que des livres obscènes aillent corrompre son fils ou sa fille.

C'est ainsi que, suivant la remarque d'un illustre publiciste , « nos idées sur le bien et le mal, sur l'innocent et le coupable, sont trop souvent altérées par les préjugés..... Nous flétrissons celui qui vole un centime dans la poche de son ami ; s'il ne lui prend que sa femme , ce n'est rien. Tous les crimes brillants qui supposent un développement de qualités grandes ou aimables , tous ceux surtout qui sont honorés par le succès, nous les pardonnons , si même nous n'en faisons pas des vertus, tandis que les qualités brillantes qui environnent le coupable , le noircissent aux yeux de la véritable justice, pour qui le plus grand crime est l'abus des dons (1). »

A ce point de vue, l'écrivain qui a la témérité de toucher aux bases de la morale, qui ose énerver les saintes lois de la pudeur, qui enseigne à se défaire de la crainte de Dieu et de ses jugements, qui écarte de la conscience des hommes les terreurs de l'autre vie, celui-là, certes, est un grand criminel. Avons-nous besoin de dire pourquoi?

(1) De Maistre, *Considérat. sur la France*, chap. II.

c'est qu'il consacre toutes les facultés de son esprit à introduire le mal dans le monde, à éterniser le trouble et le désordre dans les ames. Plus il fait éclater son éloquence et briller les séductions de son génie, plus encore il sait émouvoir et passionner les esprits, plus aussi il exerce de ravages et contracte devant Dieu une dette terrible. Ce n'est pas tout : il se nuit à lui-même; il enlève à la dignité, à la pureté de son talent tout ce qu'il refuse aux exigences de la morale et de la religion ; il élève un nuage entre lui et le vrai, il coupe les ailes qui l'auraient soutenu dans les hauteurs. Voilà pourquoi un éminent penseur a été amené à dire : « C'est une belle remarque du Quintilien de notre siècle que, de tous les ouvrages de notre littérature, les plus distingués par un grand caractère d'invention sont, dans tous les genres, ceux que la Religion a marqués de son empreinte : parce que la parole étant l'expression et l'image de la pensée, la plus grande vérité dans les idées produit naturellement la plus haute perfection dans le discours (1). »

Nous ne savons si l'on pourrait trouver dans l'histoire entière du genre humain un siècle qui ait moins songé à ces vérités, et qui doive autant

(1) Bonald, *du Divorce*, p. 53, 3e édition.

à la justice éternelle pour les méfaits de l'intelligence, que le XVIII[e] siècle. Les premières années de ce siècle fameux s'annoncèrent par une lutte ouverte contre les plus respectables institutions du passé, et par une guerre acharnée contre la Religion chrétienne.

Dès l'an 1718, un jeune et brillant poète, à qui son maître avait dénoncé qu'il serait le coryphée de l'impiété, proclamait sur la principale scène théâtrale du monde que « les prêtres ne sont pas ce que pense un vain peuple, et que c'est notre crédulité qui fait toute leur science. » Ces témérités et tout ce qu'il y avait de coupables hardiesses de ce genre, obtenaient les applaudissements d'un peuple appelé à en devenir la victime. Un magistrat, un président à mortier au Parlement de Bordeaux, représentait le chef suprême du catholicisme comme « un magicien qui fait croire que trois ne font qu'un, ou que le vin qu'on boit, n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce. (1) » C'est ainsi que le sacerdoce, dans les deux extrémités de la hiérarchie, que le dogme profond de la Trinité et l'auguste mystère de l'Eucharistie étaient bafoués par une philosophie mille fois digne de la pitié et du ridicule qu'elle voulait appeler sur la foi des chrétiens. Plus tard,

(1) Montesquieu, *Lettres Persanes*, 24e lettre.

dans son grossier athéisme, Diderot écrivait avec une emphase imbécile : *Elargissez Dieu* (1). En effet, puisque tels étaient les pontifes et les dogmes, à quoi pouvaient servir les temples et les autels? si bien que lorsque les démolisseurs vinrent et qu'ils abattirent les églises sur le sol de la France, ou qu'ils en firent des écuries et des fenils, après avoir envoyé les prêtres aux pontons et à la guillotine, ils ne faisaient qu'obéir à la parole sonore des maîtres, et élargissaient Dieu. C'est le triomphe ordinaire de l'incrédule.

Les rangs ne tardèrent pas à se grossir, et il se fit une formidable ligue de tous les beaux esprits contre une religion dont « les principes, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques et cette crainte servile des Etats despotiques (2). » Chacun, selon son habileté et sa force, arrachait une pierre de l'indestructible édifice ; on éleva enfin cette fameuse *Encyclopédie*, derrière laquelle s'abritèrent les philosophes, et qui n'est plus aujourd'hui qu'un solennel témoignage de l'impuissance des efforts humains contre un monument dont les assises ont été posées de la main de Dieu même, du Dieu qui traça le rivage des mers.

(1) Diderot, *Pensées*.

(2) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. 6.

Il y eut un homme surtout qui usa à cette guerre sauvage contre celui qu'il nommait *l'infâme*, tout ce que le ciel lui avait départi de facultés prodigieuses, et fit éclater sur l'Europe, pendant plus d'un demi-siècle, ce rire effrayant qui ne s'éteignit que dans les froids embrassements de la mort. Nous pouvons bien nous demander avec un douloureux effroi quel était le but de cette légion d'écrivains qui propageaient par tant de livres divers les systèmes les plus extravagants, les doctrines les plus monstrueuses et les plus cyniques. Une fois la croyance au néant introduite à la place de la croyance en Dieu, une fois les vertus chrétiennes exilées des cœurs comme autant de stupides et nuisibles préjugés, qu'espérait-on faire de ce peuple français, qu'on se vantait d'éclairer?

Aujourd'hui que des confidences réservées pour l'intimité, sont arrivées sous nos yeux, et que la lumière s'est faite sur la vie de ces faux sages, nous savons à quoi nous en tenir sur leurs vertus de parade : ils étaient *livrés* tous à ces *passions d'ignominie* (1), que saint Paul signale dans leurs devanciers du paganisme, et ils se présentaient pour réformateurs du genre humain. En

(1) Tradidit illos Deus in passiones ignominiæ. *S. Paul, Rom.* I, 26.

prêchant aux autres la liberté, ils subissaient le dur esclavage des sens, glorifiaient l'hyménée dont ils faisaient la honte, et déclamaient contre le célibat dont ils étaient le fléau.

Après avoir promené partout son erreur vagabonde, l'impur Diderot écrivait une ardente exhortation aux femmes pour leur apprendre que la pudeur n'est qu'un mot et un préjugé (1). Helvétius, par ailleurs honnête homme et bon homme, chargeait son valet de chambre de recruter pour son sérail (2). Duclos, Maupertuis, D'Alembert, Suard, Henault, Saint-Lambert, J.-J. Rousseau, Voltaire et toute cette ligue d'élégants sophistes avaient le même intérêt, dans les mêmes passions, à étouffer le christianisme. Qui ne sait l'immoralité du châtelain de Ferney et le cynisme grossier du citoyen de Genève? Celui-là prenait plaisir à composer et à lire dans le cercle de ses amis un ignoble poème où il traînait dans la fange, supplice pire que le bûcher de l'Anglais, la douce et glorieuse héroïne de Domremy. Celui-ci, comme l'a dit un penseur, « ôtait la sagesse aux ames, en leur parlant de la vertu (3), » et dé-

(1) Diderot, *Mém. corresp. et ouvrages inédits*, t. II, p. 218.

(2) Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions*, t. II, p. 273, édit. Ladvocat.

(3) Joubert, *Pensées*, t. II, p. 177.

ployait la rare magie de son style pour décrire ce qu'il appelle lui-même, avec trop de justice, « le labyrinthe obscur et fangeux de ses Confessions (1). »

Qu'y avait-il au fond de tout cela? « c'était le cœur qui leur faisait mal à la tête (2), » suivant le mot ingénieux du vénérable La Motte, évêque d'Amiens; et comme le christianisme flétrissait leur vie, quel parti plus naturel que de proscrire à leur tour cet importun censeur? Si l'ignorance, la vénalité, l'entraînement du siècle faisaient quelque chose et aidaient à la lutte, les passions ténébreuses de l'ame se chargèrent du reste.

Quoi qu'il en soit, le philosophisme soufflait dans toutes les voiles, et les poussait vers des régions inconnues. Il avait l'oreille des Majestés de la terre, qu'il savait merveilleusement aduler, tout en minant leurs trônes; il s'inclinait avec respect devant un sourire des courtisanes royales, en attaquant la royauté même; se faisait des adeptes jusque dans les rangs des premiers dignitaires de l'Eglise, et allait troubler les veilles de pauvres Religieux.

Par un singulier contraste, pendant que quelques milliers de Jésuites étaient sacrifiés, sans aucune ombre de procédure, et enlevés à leurs

(1) J.-J. Rousseau, *Confessions*, livre I.

(2) *Journ. hist. et litt.*, 1 mai, 1789, p. 4.

maisons pour le salut du trône et de l'autel que leur ruine ne sauva pas, d'autres moines, au contraire, demandaient à être délivrés de leur habit.

Le vertige travaillait toutes les têtes, et les fidèles serviteurs de la monarchie contribuaient à la perdre par leur connivence avec le parti philosophique. Si l'*Emile* de Rousseau ne pouvait s'imprimer à Paris, c'était sous le couvert de Malesherbes que les épreuves arrivaient en France à l'auteur. L'orage allait se déchaîner à l'apparition de ce livre, et il se trouvait un grand seigneur, un homme de la Cour qui aidait bénévolement au mal et aplanissait les voies à ces flots de turbulentes doctrines. Le jeune roi lui-même avait eu à étudier des livres enfantés par le philosophisme anglais, et à traduire des Histoires (1), où il pouvait lire d'avance le sort qui l'attendait au bout de son règne. Des rois, des reines, des empereurs puissants se faisaient une gloire de couvrir de leur patronage des écrivains audacieux, qui égaraient les peuples dans l'incrédulité et la rébellion. Car ces deux choses s'enchaînent; et qui ne craint pas la majesté du Roi des rois, ne saurait se soucier de ces majestés d'emprunt qui

(1) L'*Histoire de Charles Ier*, par Hume. — On sait que Louis XVI, dans la version de Septchênes, son secrétaire, a traduit les premiers volumes de Gibbon.

commandent à la terre. L'appui si largement prêté à des doctrines subversives revint aux têtes couronnées, mais revint en révolutions terribles qui portaient avec elles leurs enseignements, trop oubliés depuis, aux jours de calme et de sécurité.

Ce XVIII[e] siècle, si infatué de ses lumières et de ses progrès, allait finir; mais il lui restait à compter avec la Providence, et il était appelé à recueillir les fruits des doctrines qu'il avait semées, des exemples qu'il avait donnés, des crimes qu'il avait commis, en haut et en bas de la société, en haut surtout; à voir enfin s'abîmer dans un épouvantable naufrage le trône et l'autel, le clergé et la magistrature, les institutions politiques et les institutions religieuses, la société tout entière; ceux qui avaient miné l'édifice, après l'édifice lui-même, les bourreaux après les victimes.

Un roi honnête et débonnaire, mais faible et indécis pour le bien qu'il désirait, se trouvait à la tête d'une cour, d'où la corruption descendait depuis trop longtemps sur une nation qu'on a mal jugée, en ne l'estimant que d'après d'éclatants scandales : cet infortuné prince était la victime destinée à payer pour le faste ruineux de Louis XIV, et les honteuses débauches de Louis XV (1). Rien cependant ne faisait pressen-

(1) Ce monarque indolent et coupable disait, en face des signes

tir d'abord au successeur de tant de rois les catastrophes inouïes par lesquelles il lui faudrait passer, lui et sa famille; et, au sein des fêtes de la cour, on s'abusait aisément sur la profondeur du mal, sur la violence de la tempête qui s'avançait. Pouvait-il être donné à la prévoyance des hommes, malgré les accents prophétiques de quelques voix menaçantes, de deviner que ce jeune souverain qui se flattait d'aimer son peuple, et, sans doute, d'en être aimé, irait prendre, dans quelques années, la route sanglante de Charles Ier d'Angleterre ?

Dans cette cour de France, cour aimable, spirituelle entre toutes et frivole, on vit, aux derniers temps de Louis XVI, apparaître un jeune homme obscur, destiné à balancer, dans le siècle nouveau, l'influence littéraire des grands écrivains du siècle finissant, et à mener le deuil de sa magique parole, de ses éloquentes lamentations autour des tombeaux vides de cette royauté qui l'accueillait à peine d'un regard et d'un mot. Etranges rencontres, bizarres mystères, qui placent ainsi en présence, pour un jour, des hommes dont l'histoire et la destinée se mêleront si profondément l'une à l'autre, dans un horizon douloureux et imprévu !

précurseurs de l'orage : « Ceci durera autant que moi; mon successeur s'en tirera comme il pourra. »

Ce poétique enfant de la Bretagne, c'était le noble et illustre écrivain que la France perdit naguères, et qui descendit lentement dans la tombe, au bruit de la guerre civile et des sombres douleurs de la patrie : c'était l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*, c'était Chateaubriand !

Si des préoccupations trop légitimes en face de la société menacée dans son repos, dans ses intérêts les plus sérieux, dans son existence même, ne permirent point à la France de rendre aussi solennels qu'ils l'eussent été, avec des temps meilleurs, et son amour et ses regrets; si la nouvelle du trépas d'un homme dont les écrits ont fait battre tant de cœurs, tomba comme un accident vulgaire au milieu des catastrophes de ces jours lamentables; du moins alors les cœurs pieux, ceux qu'il a le plus fortifiés et consolés, s'empressèrent-ils d'accorder à sa mémoire l'hommage que lui devait être assurément le plus cher (1), et qu'il a réclamé quelque part en retour de ce bienfait religieux : « Chrétien réconcilié, ne m'oublie pas dans tes prières, quand je serai parti ; mes fautes m'arrêteront peut-être à ces portes

(1) Nous ne disons rien ici que de notoire, et il nous serait aisé de nommer tels prêtres, telles institutions qui, sur la nouvelle d'une si grande perte, offrirent le saint sacrifice pour le repos de l'ame du noble défunt.

où ma charité avait crié pour toi : *Ouvrez-vous, portes éternelles* (1). »

D'autres hommages, d'autres regrets sont venus ensuite autour de cette tombe chérie, et nous nous présentons à notre tour, quoique un peu tard, pour lui payer le tribut de louange qui lui revient si légitimement : doux et attrayant labeur, honorable tâche, car il s'agit, en repassant par des années à jamais écoulées, d'y suivre le plus remarquable personnage après l'homme qui domina le siècle ; de montrer ce qu'il fut dans sa vie et dans ses ouvrages ; de pénétrer dans l'intimité d'un écrivain qui sut réunir tout à la fois la gloire de publiciste, de poète, d'historien, de voyageur, d'homme d'état, de critique et de traducteur.

Pas d'éloge ici dont il faille avoir à rougir bientôt après ; mais toute une carrière de cinquante ans d'éclat, avec de brillants écrits et de nobles actions, de la dignité et de la rectitude à la tête des affaires comme dans la condition privée ; et, à côté de tant de mérite, la part seulement de faiblesses, de misères, de vanités, d'inconséquences qui prennent plus ou moins de place dans toute vie humaine, mais qui dans celle-ci ne font pas tache à l'honneur, au milieu d'un siècle d'improbité.

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 70.

CHAPITRE II.

François-René (1) de Chateaubriand naquit le 4 septembre 1768, à Saint-Malo, patrie de Duguay-Trouin, de Mahé de la Bourdonnais, de Lametterie, de Maupertuis, de l'abbé Trublet, du médecin Broussais, et du fameux abbé Félicité-Robert de La Mennais. Il vint au monde la même année que le héros qui a mis fin à l'ancienne société (2); et tous deux, après une vie de combats et d'orages, sont allés dormir leur sommeil au

(1) Ce n'est que dans ses *Mémoires* que Chateaubriand donne son véritable prénom; jusque-là, il s'était appelé *François-Auguste*.

(2) Dans ses *Mémoires*, Chateaubriand le fait naître au 15 août (t. I, p. 39); quand il discute cette question, qui n'est point sans difficultés, il assigne la date du 5 février (tom. V, p. 202).

bruit des vagues de l'Océan. Le mugissement des flots soulevés par la tempête étouffa les premiers cris de l'enfant de génie, comme le bruit du canon de la guerre civile a empêché d'entendre son dernier souffle. Qui sait si quelque révolution ne l'arrachera pas au rocher où il a voulu que sa tombe fût charmée par les mille voix de l'Océan, de même que des combinaisons mesquines ont repris le grand Empereur aux tempêtes et au mystérieux lointain de Sainte-Hélène?

François-René était le dernier de dix enfants, et la maison qui le reçut à son entrée dans la vie, n'a rien gardé de cette nombreuse famille : elle s'est aujourd'hui transformée en une hôtellerie, fidèle image de notre éphémère apparition en ce monde de douleurs. La chétive enfance de Chateaubriand fut délaissée et triste, et les premières années, qu'il passa tantôt en face de l'immensité parlante de l'Océan, tantôt dans la solitude de la campagne et au bruit des grands bois, le pénétrèrent davantage encore de cette rêverie que la nature avait mise en lui. Il prenait plaisir, sur la grève de la mer, à lutter contre les orages et à jouer avec les vagues : c'est là qu'il fut élevé, « compagnon des vents et des flots. » Il avait fait à son enfance, que sa famille laissa trop oisive, une autre société, celle des enfants les plus bruyants et les plus tapageurs;

il remplissait de cette joyeuse troupe la cour et les escaliers de la maison paternelle. Quand son père le voyait rentrer, le visage barbouillé et meurtri, les mains noires, il disait que tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été des fouetteurs de lièvres, des ivrognes et des querelleurs. Tel était le brillant horoscope de celui dont il n'a jamais su la gloire ; mais, au reste, il l'eût prise, sans doute, pour une dérogation : ce n'était pas des lettres qu'il attendait un nouvel éclat à ajouter aux titres de ses ancêtres. L'austère gentilhomme n'avait toutefois qu'une passion vive, celle de son nom, et le voilà arrivé à l'immortalité par une voie inattendue. Ce n'est pas que M. de Chateaubriand dédaignât les livres : il lisait, et les déclamations de l'*Histoire philosophique des deux Indes* le charmaient ; l'abbé Raynal était pour lui « un maître homme (1). » Les admirations du père se portaient justement sur des idoles que le fils devait s'efforcer un jour de jeter bas, dans une lutte pleine de gloire et d'éclat.

Le rude seigneur répandait l'effroi autour de lui, et ne sortait de son silence que par ses emportements. Néanmoins, avec de la sévérité dans le caractère, il avait au fond une affection sin-

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. I, p. 311.

cère pour ses enfants, et le jeune René le put connaître, quand il reçut, avec le dernier baiser d'adieu, la vieille épée de son père. Madame de Chateaubriand, femme d'imagination et d'esprit, se plaisait fort à la lecture de Fénelon, de Racine, de Sévigné, et aux anecdotes de la cour de Louis XIV. Pour la piété, nous dit son fils, c'était un ange, et le souvenir de telles mères ne s'éteint jamais au cœur de leurs enfants : vive et gaie, pétulante et animée, elle subissait l'humeur chagrine du maître, comme le reste de cette tremblante famille.

Elle élevait son jeune enfant dans des pensées de foi, et lorsque des navires s'étaient perdus sur les déserts de l'Océan, que la mer avait rejeté vers la plage les cadavres d'hommes étrangers, expirés loin de leur patrie, τηλόθι πάτρης (1), la religieuse mère disait à René, comme sainte Monique à Augustin : *Nihil longe est a Deo* (2), rien n'est éloigné de Dieu. « Si j'avais des peines qui sont inconnues de l'enfance nouvelle, écrit Chateaubriand, j'avais aussi quelques plaisirs qu'elle ignore (3) ; » et ces plaisirs, c'étaient les solennités de la religion et de famille, où la patrie entière et le Dieu de

(1) Homère, *Iliad.*, XXIV, 86.
(3) S. Aug., *Confess.*
(3) *Mém.*, t. I, p. 73.

cette patrie avaient l'air de se réjouir. S'il les a si poétiquement décrites et avec tant d'amour, c'est qu'il les avait senties dans les fraîches années de sa jeunesse ; l'influence du rocher natal, dit-il lui-même, a puissamment agi sur ses sentiments et ses études.

A côté d'une sainte, de cette sœur Julie, qu'un digne prêtre breton a placée dans les *Vies des justes* (1), il se trouvait au sein de la famille une cadette bien oubliée et qui a tenu dans l'histoire de René une grande place ; il était entraîné vers elle par une ardente sympathie. Lucile, pauvre ame en peine, que son deuil naturel tua aux premières années de ce siècle (1804), était « avantagée de beauté, de génie et de malheur (2) ; » et, comme cette illustre romaine à laquelle nous intéresse la muse plaintive de Tacite, ne nourrissait que la tristesse dans son esprit (3). Cette nature frêle et délicate se plaisait tantôt à rêver au milieu des sombres nuits et à voir apparaître l'épouvantable image de la mort, tantôt à s'égarer par les prés ou sur les vastes champs de neige. Un jour que René lui avait parlé avec transport

(1) Le vertueux abbé Carron, né à Rennes, en 1750, mort en 1820.

(2) *Mém. d'Outre-Tombe.*

(3) Non cultu nisi lugubri (Pomponia Græcina), non animo nisi mœsto egit. Tacit., *Annal.*, XIII, 32.

de la solitude : « Tu devrais, lui dit-elle, peindre cela ; » c'était la révélation de la présence de la Muse, et Chateaubriand lui a donné en retour l'immortalité d'Amélie.

Destiné d'abord à la marine, comme il le fut ensuite à l'église, et enfin au service de terre, Chateaubriand consacra ses premières années aux mathématiques, où il fit, dit-il, des progrès rapides. Il était secondé, dans ses études, comme dans celles des langues, par une de ces mémoires dont l'homme de génie partage souvent les avantages avec les hommes les plus communs (1).

Lorsque la famille de Chateaubriand quitta la ville de Saint-Malo pour aller rejoindre son chef au manoir féodal de Combourg, le jeune René fut envoyé au collége de Dol, à quelque distance de là ; il versifiait alors avec une remarquable facilité, et il semble dire comme l'élégant et fécond poète de Sulmone :

> Sponte sua carmen numeros veniebat ad aptos.
> Et quod tentabam scribere, versus erat (2).

Son maître l'avait même, à cause de cette facilité, surnommé l'*Élégiaque*. Didon et Eucharis le ravissaient, dans les vers harmonieux

(1) *Mém.*, t. 1, p. 115. *Essai sur les Révolutions*, t. 1, p. 172.
(2) Ovid., IV, *Trist.* X, 26.

et pleins de Virgile, et dans la prose antique de Fénelon ; il traduisait l'*Æneadum genetrix* de Lucrèce avec assez de vivacité pour qu'on lui arrachât le poème et que la splendide invocation à Vénus fût remplacée, dans ses mains avides, par le livre peu dangereux des *Racines grecques*. On sait ce qu'il résulte malheureusement des livres ainsi soustraits aux actives et précoces imaginations : « La défense est un charme. » Racine eut bientôt remplacé le roman de *Théagène et Chariclée*, jeté au feu par Lancelot. Cette fois, il est vrai, on n'alla pas se reprendre au volume arraché ; mais on déroba un Tibulle, et on se livrait tout entier au charme de ses vers si pleins d'une douce et rêveuse mélancolie :

Quam juvat immites ventos audire cubantem (1), etc.

Après le jeune poète romain, c'était un de nos orateurs sacrés les plus habiles à sonder les replis du cœur, à creuser les détails des passions, à démasquer les fausses vertus, et à conduire l'auditeur par des routes enchanteresses ; le discours de Massillon sur la *Pécheresse* et celui de *l'Enfant Prodigue* ne quittaient pas l'ardent écolier. C'est au hasard qui lui fit connaître alors deux empires ennemis, que Chateaubriand s'est cru redevable surtout, s'il a su peindre avec quel-

(1) Tibull. I, *Eleg.* I, 45.

que vérité les entraînements du cœur mêlés aux syndérèses chrétiennes.

Du collége de Dol, il passa à celui de Rennes, où il connut, dans les derniers temps, le futur critique de l'Empire, Geoffroy, et l'antagoniste du *Génie du Christianisme*, Ginguené; il y rencontra aussi deux hommes diversement célèbres, Moreau, le général, et Limoëlan, l'auteur de la machine infernale. Il acheva ses humanités à Dinan, où il apprenait l'hébreu, et comptait au nombre de ses compagnons Broussais, le médecin matérialiste.

Le cercle des études une fois parcouru, comme il fallait se déterminer pour une carrière, le chevalier de Chateaubriand entra au régiment de Navarre, fut appelé à Paris par son frère, se fit présenter à la cour, le 19 février 1787, et assista bientôt à une chasse royale, assez pour entendre dire au Roi qui venait d'abattre un chevreuil, que l'animal « n'avait pas tenu longtemps, » seul mot que l'homme destiné à défendre un jour les Bourbons ait jamais obtenu de Louis XVI.

En ce temps-là, Chateaubriand mena donc à Paris la vie de garnison, se mêlant à la littérature du jour, voyant Parny, qui était dans toute sa gloire, et dont il savait par cœur les élégies; Ginguené, qui vivait dans le monde sur la réputation d'une pièce de vers, la *Confession de*

Zulmé, et à l'ombre de Lebrun, le pindarique ; Chamfort, spirituel et cynique, causeur étonnant de verve, d'originalité, de saillies (1), et qui devait arriver au jacobinisme par haine contre une société où il n'avait pas fait son chemin ; Delisle de Sales, qui s'était composé une bibliothèque avec ses ouvrages, « et faisait ses remontes d'idées en Allemagne ; » Flins des Oliviers, qui fit connaître Fontanes à Chateaubriand, comme Delisle de Sales l'avait introduit dans la société des autres gens de lettres ; La Harpe enfin, excellent maître dont il reçut des leçons, et qui le rappela dans son testament (2).

« Lorsque je relis la plupart des écrivains du XVIII[e] siècle, a dit Chateaubriand, je suis confondu et du bruit qu'ils ont fait, et de mes anciennes admirations. Soit que la langue ait avancé, soit qu'elle ait rétrogradé, soit que nous ayons marché vers la civilisation ou battu en retraite vers la barbarie, il est certain que je trouve quelque chose d'usé, de passé, de grisaillé, d'inanimé, de froid dans les auteurs qui firent les dé-

(1) Nous ne connaîtrons jamais bien ce que fut Chamfort ; cependant on a pu le ressusciter jusqu'à un certain point, d'après les papiers de Chênedollé. Voir une savante étude sur ce poète, par M. Sainte-Beuve, dans le tom. II de la *Revue des deux Mondes*, ann. 1849.

(2) Chateaubriand, *Mém.*, t. I, p. 352 à 368. Cf. *Examen des Martyrs*.

lices de ma jeunesse. Je trouve même dans les plus grands écrivains de l'âge voltairien des choses pauvres de sentiment, de pensée et de style (1). »

Faut-il s'étonner beaucoup de ce langage et en appeler d'une pareille décision ? nous ne le pensons pas. Combien d'écrivains qui ont pu charmer la génération présente sous l'Empire et la Restauration, et que déjà elle ne reconnaîtrait plus pour ses enchanteurs d'autrefois ! Tout près des beautés solides et durables, que de fausses beautés de convention et de circonstance, qui passent de mode, s'en vont avec les années, se transforment à travers les vicissitudes des temps, pour n'être plus comprises, ni goûtées des hommes d'une autre époque ! Il en est presque de ce style qui eut sa jeunesse, de ces idées qui obtinrent leur vogue et firent engouement, comme du costume attardé du vieux Sully, au milieu d'une cour renouvelée.

Certes, les grands écrivains du XVIII[e] siècle, Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre, vivront autant que la langue française elle-même ; mais il est entré dans leurs œuvres des portions qui ont pâti déjà du souffle des ans, ou qui les mettent au-dessous

(1) Chateaubriand, *Mém.* t. I, p. 367.

des heureux génies du XVIIe siècle. L'auteur de *l'Esprit des Lois*, à force de vouloir faire jaillir sa pensée, affecte une concision sentencieuse et fatigante; Voltaire, avec sa prose limpide, nette, gracieuse et vive, manque de relief et de force; il a introduit d'ailleurs tout un vocabulaire déshonorant d'injures abjectes, et, malgré la veine courante et facile de sa poésie, il a trop sacrifié à l'expression hâtive et à l'épithète; rarement il rencontre la grande éloquence, le merveilleux accord de la plus haute raison, du cœur et du style; la passion irréligieuse vient trop souvent comprimer les élans du génie, et substituer le philosophe aux personnages qu'il fait parler ou agir; il n'a de supériorité incontestable que dans la poésie légère et le rire, le rire, qui se prend surtout au côté ridicule des affaires humaines.

Sans parler des systèmes, des erreurs, des contradictions, des assertions hasardées, et des critiques injustes que Buffon mêle trop souvent à ses riches tableaux de la nature, peut-être la splendeur de son style et la solennité de son imagination engendrent-elles la froideur et la monotonie : ce qui était cause du jeu de mots de Voltaire sur cette Histoire naturelle, *pas si naturelle* qu'on le pensait. Nous ne croyons pas, malgré la remarque de Chateaubriand, que

ce soit un manque de bonté de cœur d'avoir oublié le chien de l'aveugle et avec lui l'image chrétienne du malheur et de la charité ; mais nous ne voudrions pas dire, après un autre écrivain, que Buffon cultive et rappelle tous les bons sentiments (1), ou du moins que l'amour de la paix, du travail, de la vertu, de la gloire, mettent dans son esprit la tendresse qui n'y était pas.

Si notre illustre Pline se ressentait par quelque endroit des imperfections de l'humanité, il croyait voir dans J.-J. Rousseau, à cause même de cette absence relative de *naturel* que signalait Voltaire, « tous les défauts de la mauvaise éducation ; il a, disait-il, l'interjection, l'exclamation en avant, l'apostrophe continuelle (2). » Doué d'une éloquence maladive et passionnée, qu'il met tour-à-tour au service de l'erreur et de la vérité, du catholicisme et du protestantisme, selon qu'il croyait avoir à se plaindre de l'un ou de l'autre, Rousseau apporta dans le domaine des lettres, il consacra, par un éclatant et fâcheux exemple, l'amour du paradoxe, des assertions tranchantes, des âpretés de controverse, et cet étalage fastueux de maximes impérieuses, absolues ; ce cynisme qui ne rougit de rien, en usurpant le

(1) Villemain, *Cours de littér. fr.*, t. II, p. 203 de la nouvelle édition.

(2) Hérault de Séchelles, *Voyage à Montbard*, p. 48.

nom d'honnêteté et de philosophie. Apôtre de la tolérance, il se donne à lui-même le plus cruel démenti, lorsqu'il permet au législateur de fixer les articles d'une profession de foi, et de bannir ou de punir de mort les infracteurs ; il écrit un roman à la tête duquel il déclare que la fille qui en osera lire une seule page, est une fille perdue, mais qu'elle ne doit point imputer sa perte à ce livre. Il retrace avec une complaisante patience les turpitudes de sa vie, et prétend que lorsque la trompette du jugement dernier sonnera, il viendra, ses Confessions à la main, dire au souverain juge : Nul ne fut meilleur que moi (1).

Depuis Voltaire et Rousseau, de très-petits hommes et de très-petits auteurs, enhardis à tout oser et à couvrir du nom de ces deux grands écrivains leurs impiétés et leurs sots blasphèmes, se sont imaginés qu'ils avaient en partage le prodigieux esprit de l'un et la chaleureuse éloquence de l'autre, parce qu'ils s'acharnaient à les défendre contre les inflexibles censures de la religion outragée et de la pudeur effrontément insultée. Ceux-là même qui déplorent le funeste usage que ces écrivains firent de leur génie, savent, aussi bien que leurs prôneurs frénétiques, reconnaître

(1) En 1762, ce sophiste orgueilleux écrivait à Malesherbes qu'il « était très-persuadé que, de tous les hommes qu'il avait connus en sa vie, aucun ne fut meilleur que lui. »

d'éminentes facultés où Dieu les a mises ; mais il y a un trésor qui vaut mieux que le génie, qui passe avant l'esprit et l'éloquence : c'est le respect de soi et des autres, c'est la dignité dans le langage et dans la conduite ; plus on s'élève au-dessus de la foule sur les ailes de la pensée, et moins on doit être pour les peuples une lumière trompeuse. Or, ce ne serait pas une tâche malaisée de montrer que Voltaire et Rousseau ont plus répandu d'erreurs qu'ils n'ont présenté de vérités utiles, plus désolé de consciences qu'ils n'ont éclairé d'esprits, plus semé de préjugés qu'ils ne se flattaient d'en déraciner, plus fait de mal mille fois que de bien. Ceux qui leur décernaient, à une époque de vertige et de deuil, les honneurs du Panthéon, savaient assez ce qu'ils devaient à la parole de ces deux célèbres philosophes.

Jamais, il faut le reconnaître, la prose française n'avait eu autant de mouvement et de couleur que chez Rousseau, de grâce aisée et de naturel que chez Voltaire, d'une certaine magnificence que chez Buffon ; ils ajoutent de nouveaux et incontestables trésors à ceux que nous avaient légués le XVI[e] et le XVII[e] siècles. Toutefois, le siècle de Louis XIV restera le maître encore et le souverain modèle de ce côté-là ; ses écrivains ne connaissent pas cette agitation fébrile, cette

tourmente de l'âge qui leur a succédé ; ils habitent les régions sereines de la pensée ; ils se possèdent, ils cherchent à frapper juste plutôt que fort, ils ne songent point au bruit qu'ils feront, et ne se préoccupent que du but auquel ils aspirent. Volontiers nous comparerions les littératures de ces deux siècles à ces deux sœurs de l'Evangile, dont l'une s'agitait beaucoup autour du divin maître, tandis que l'autre, celle qui avait *choisi la meilleure part* (1), restait là calme et recueillie.

Sur la fin de XVIII[e] siècle, la littérature française prenait de nouvelles allures avec un élève, un ami de Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, qui avait, dans son déisme honnête, un accent tout fénelonien; c'était une brise fraîche et molle qui soufflait à travers champs, une rénovation qui se préparait et qui devait amener, après l'auteur incompris d'abord de *Paul et Virginie*, l'auteur d'*Atala* et de *René*.

Voltaire, en touchant à tous les genres, s'était efforcé de raviver la poésie, qui s'était étrangement allanguie aux mains des descendants, des flasques imitateurs de Racine ; mais lui-même, à son tour, avait fini par ne compter autour de lui qu'une postérité plus dégénérée que celle de l'auteur d'*Athalie*.

(1) S. Luc, x, 38-42.

Cependant, sur son tombeau, et dans une inspiration toute différente pour l'esprit, il se manifestait une poésie nouvelle qui allait rejoindre Racine par l'harmonieuse pureté, en tenant d'un autre âge par son caractère de religieuse mélancolie. Fontanes, l'ami et l'introducteur, en quelque sorte, de Chateaubriand sur le seuil du XIXe siècle, écrivait en 1783, cinq ans après la mort de l'auteur *d'Irène*, cette belle méditation de *la Chartreuse de Paris*, et vers le même temps le charmant poème du *Jour des Morts*, dignes contemporains des *Etudes* de Bernardin de Saint-Pierre, gracieux et aimables précurseurs des tableaux chrétiens du *Génie du Christianisme*. *Virgilius*-Delille était entré dans sa célébrité; Ducis produisait sur la scène tragique les sombres conceptions de Shakspeare, et, continuateur de Voltaire au théâtre, comme il était son successeur à l'Académie, s'efforçait de verser quelques gouttes de sang jeune dans les veines taries du vieil Æson dramatique.

Chateaubriand grandissait à côté de cette littérature qui était en cherche de voies nouvelles, et à laquelle un de ses plus hardis promoteurs disait, en donnant l'exemple :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques (1).

Il était impossible d'indiquer mieux le chemin que

(1) André Chénier.

ne le faisait cet ingénieux enfant de la Grèce, ce doux favori des Muses. C'était une poétique sage et féconde que d'inculquer le respect de la langue, tout en inaugurant le règne d'un autre ordre de pensées ; et Dieu sait ce que le savant élève d'Homère eût ouvert de routes inconnues, ajouté de ravissants trésors à ces richesses posthumes que nous avons de lui, si la guillotine n'eût abrégé ses jours. Il ne le sentait que trop, lorsque se frappant le front, il s'écriait : *Mourir ! j'avais là quelque chose* (1). Toutefois, le renouvellement ne se fût pas poursuivi, chez lui, dans les régions vers lesquelles Fontanes se montrait désireux de le faire aborder. Aimable païen, dans sa docte et séduisante manière, André Chénier était « athée avec délices, » comme l'ont dit ceux qui le purent connaître (2) ; et, s'il se vit proscrit pour avoir défendu le trône que sapait son frère Marie-Joseph, on n'avait pas à l'accuser d'y vouloir appuyer l'autel ; « il se fait gloire d'être de ceux qui n'estiment aucun collége de prêtres, à quelque communion qu'ils appartiennent (3) ; » et la profonde solution qu'il propose pour arrêter ce qu'il ap-

(1) Chateaubriand, *Génie*, 2e part., liv. III, chap. 7.

(2) Note de Chênedollé. — Voir l'étude déjà citée de M. Sainte-Beuve sur ce poète.

(3) Chénier, *Œuvres en prose*, p. 63.

pelle les *dissensions des prêtres*, c'est que « chacun paie le culte qu'il voudra, ou n'en paie point d'autre (1). » Belle découverte, en vérité, qui a été répétée de nos jours, et trouvée aussi neuve qu'utile.

André Chénier, qui engagea vivement sa plume dans les luttes politiques, et qui défendait une généreuse liberté, nous conduit comme par la main à cette grande catastrophe où il disparut avec tant d'autres victimes regrettables. Le désordre se faisait jour de tous côtés, et l'insubordination dissolvait tous les liens de l'ordre social. La philosophie, qui s'était élevée de ses milliers de voix contre la tyrannie et la persécution, se fit persécutrice quand elle prit en main le pouvoir, et, en quelques années, elle trouva le secret d'amonceler plus d'atrocités et d'horreurs qu'elle n'en avait signalé à travers des siècles entiers dans l'histoire. On fêta la prise de la Bastille, et la France se cou-

(1) *Ibid.*, p. 81. — Il disait, dans une élégie aux frères de Pange :

Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceuil,
Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie, et ma dépouille, et tout mon souvenir.

Infortuné poète, vous n'avez été que trop exaucé !

vrit de bastilles nouvelles, qui regorgèrent de captifs. C'était de là que partaient pour l'échafaud des tombereaux d'infortunés, coupables d'avoir de la richesse, de la beauté, de la vertu ou du génie. Les inquisiteurs de la liberté et des progrès de l'esprit humain célébrés par Condorcet, à la veille du poison, emprisonnaient et mettaient à mort sans nul scrupule les lettrés et les savants, comme des superfétations dans une république bien organisée.

L'astronome Bailly ne put obtenir grâce, malgré ses jours de popularité et son zèle révolutionnaire.

Le célèbre chimiste Lavoisier eut beau réclamer en grâce quelques heures pour achever une importante expérience : on l'envoya faire l'expérience de l'horrible *triangle d'acier.*

L'auteur des *Mois*, le poète Roucher, fut emmené sur la même charrette que le chantre de la *jeune Captive.* Le fils de Buffon prononça vainement comme sauvegarde le nom immortel de son père ; on le laissa dire : *Citoyens*, *je me nomme Buffon*, et sa tête tomba. Pour conserver la place qu'il honorait depuis cinquante ans par ses talents et ses vertus, Daubenton fut heureux d'obtenir un certificat de *Berger;* à ce docte titre, *le berger Dauben-*

ton put rester au muséum d'histoire naturelle (1).

L'ex-oratorien Daunou, qui écrivit ensuite par une servile complaisance un livre partial et injuste contre la papauté (2), avait eu le temps d'apprendre dans les cachots que le Saint-Office de 1793 n'était pas aussi doux, ni aussi poli que celui devant lequel avait comparu Galilée.

Fourcroy eût payé cher sa tiédeur révolutionnaire, si la disette de poudre n'eût rendu ses talents nécessaires à la chose publique (3).

Le nom de Fénelon était traîné sur le théâtre dans un drame écrit sous l'inspiration de la sensiblerie philanthropique, mais si peu capable de faire vénérer la gloire de l'archevêque de Cambrai, qu'un saint vieillard de quatre-vingts ans, l'abbé de Fénelon, fut arrêté comme *suspect*, et immolé en dépit d'une députation de pauvres savoyards qui eut le courageux mérite de réclamer à la barre de la Convention quelques jours de délai pour un bienfaiteur et un père : inutile dévouement, qui ne put sauver cet octogénaire dangereux.

Les dépôts littéraires, les bibliothèques ne subis-

(1) Cuvier, Biographie de Daubenton, dans le *Magasin encyclop.*, 7e ann., tom. I, p. 461.

(2) Mignet, *Notices et Mém. hist.*, t. I, p. 180.

(3) Georges Duval, *Souvenirs de la terreur*, t. III, p. 160.

saient pas un sort meilleur que celui des gens de bien et des savants ; il périt alors des trésors que rien ne pourra jamais nous rendre. Chateaubriand a retracé, dans les préliminaires de ses *Études*, quelques actes de ce vandalisme; on eût dit que la philosophie, par les mains brutales de ses adeptes, prenait à tâche de venger l'Eglise de longues calomnies accumulées contre elle, sous prétexte justement de méfaits scientifiques.

Pour comble de malheur et de honte, la raison si fort préconisée par ceux qui espéraient se pouvoir passer de Dieu, fut placée sur les autels, dans l'église de Paris la plus imposante, et le peuple le plus éclairé du monde se courba devant une femme éhontée. Il avait été prophète, celui qui, dès l'année 1777, voyant élever la basilique de Sainte-Geneviève, disait qu'on méditait de vains honneurs pour la douce patronne de la cité-reine, et que l'impiété bannirait Dieu de ses temples et de la ville, avant que l'église fût achevée :

Ante Deo summa quam templum erexeris urbe,
Impietas templis tollet et urbe Deum.

Le bruit de nos armes victorieuses étouffait, pendant ce temps-là, les cris de détresse de l'intérieur; la gloire militaire éclatait partout au dehors, et cachait sous les plis du drapeau fran-

çais les douleurs de la patrie déchirée sur tous les points du sol.

Ce fut à l'origine de ces lamentables dissensions, que Chateaubriand s'exila volontairement; l'insurrection s'était mise dans le régiment où il servait; le jeune soldat se retira, une autre carrière allait s'ouvrir devant lui et changer sa destinée.

Chateaubriand était encore très-jeune, lorsqu'il conçut l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre ses mœurs sauvages, en les liant à quelques évènements connus. Après la découverte de l'Amérique, il ne vit pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant après deux siècles d'oppression pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, lui parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique; il jeta quelques fragments de cet ouvrage sur le papier, mais il s'aperçut bientôt qu'il manquait des vraies couleurs, et que s'il voulait faire une image ressemblante, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples qu'il voulait peindre.

En 1789, il fit part à Malesherbes du projet qu'il avait de passer en Amérique; mais désirant en même temps donner un but utile à son voyage,

il forma le dessein de découvrir par terre le passage tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Chateaubriand partit, vit les solitudes américaines, et revint avec des plans pour un second voyage qui devait durer neuf ans : il se proposait de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant par le pôle. Malesherbes se chargea de présenter les plans du jeune voyageur au gouvernement. La Révolution vint mettre fin à tous ses projets. Couvert du sang de son frère unique, de sa belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père (M. de Rosambo) ; ayant vu sa mère et une autre sœur pleine de talents, mourir des suites des mauvais traitements qu'elles avaient éprouvés dans les cachots, il erra sur les terres étrangères, où le seul ami qu'il eût conservé, se poignarda dans ses bras (1).

Chateaubriand était parti au mois de janvier 1791. Ce fut peut-être son goût précoce pour la vie indépendante qui l'arracha à la France, où il avait sans doute éprouvé ces vagues tourments d'une imagination inquiète qu'il a dépeints dans *René ;* et, s'il ne découvrit pas le passage

(1) Préface de la prem. édit. d'*Atala*.

du nord, en revanche il trouva le passage marqué d'une littérature à une autre, dans cette nature neuve et sauvage de l'Amérique septentrionale, dans ces fleuves sans nom, dans ces antiques forêts, ces immenses savanes qui agirent d'une façon si puissante sur son imagination vive et forte. Il écrivait dès-lors ses voyages (1), et remplissait de nombreux cahiers, d'où sortirent ensuite *Atala* et les *Natchez*.

Rentré en France au bout d'un an (janvier 1792), il revit ses anciennes sociétés et trouva parmi les visages nouveaux l'abbé Barthélemy, qu'il ne loue que médiocrement; le versificateur Saint-Ange, qu'il traite sans miséricorde; puis Bernardin de Saint-Pierre, pour l'esprit et le caractère de qui il a, ~~croyons-nous~~, trop manqué d'équité (2). Il épousa, sur la fin du mois de mars, une jeune fille d'un esprit original et cultivé, fort attachée à Lucile, Mlle de Lavigne, de Saint-Malo, qui n'a devancé Chateaubriand dans la tombe que de quelques mois, après une vie de dévouement et de bonnes œuvres.

Chateaubriand avait été surpris, au milieu de ses courses dans le Nouveau-Monde, par la nouvelle de la fuite de Louis XVI et de la fatale arrestation de Varennes; il avait vu que le drapeau

(1) *Mém d'Outre-Tombe*, t. I, p. 207.
(2) *Ibid.*

de la monarchie avait été transporté par les princes au-delà de la frontière. Sans approuver en principe une émigration qu'il a néanmoins énergiquement justifiée depuis, il crut qu'il était de son honneur d'en partager l'imprudence, puisque cette imprudence avait des dangers, et il rejoignit le régiment de Navarre, dans lequel, par une fiction de ce temps-là, il servait avec le rang de capitaine de cavalerie, n'étant que sous-lieutenant d'infanterie (1). Il émigra donc avec son frère, fit la campagne de 1792, et fut blessé au siége de Thionville d'un éclat de bombe. Dans la retraite, il fut atteint d'une terrible maladie; on le crut mort, et il se vit abandonné dans un fossé, où le vinrent prendre par compassion les gens du prince de Ligne, qui le jetèrent sur un fourgon. A Bruxelles, il retrouva son frère, qui revenait en France pour monter à l'échafaud.

Chateaubriand voulait néanmoins, dans ce triste état, se rendre à Jersey, afin de rejoindre les royalistes de la Grande-Bretagne. Avec un peu d'argent emprunté, il se fit porter à Ostende, y rencontra quelques Bretons et nolisa avec eux une petite barque pour Jersey. Il n'y arriva qu'en éprouvant de grandes souffrances, et y fut re-

(1) Préface de l'*Essai hist. sur les Révol.*, t. I, p. 4, édit. Ladvocat,

cueilli par son oncle maternel, le comte de Bédée; là, il resta plusieurs mois entre la vie et la mort.

Au printemps de 1793, se croyant assez fort pour reprendre les armes, il passa en Angleterre. Condamné par les médecins à n'avoir tout au plus que deux années d'une vie languissante, et hors d'état de tenir l'épée pour son roi, il prit la plume. Ce fut sous le coup d'un arrêt de mort qu'il écrivit l'*Essai historique;* il avait de plus à supporter la détresse de l'émigration, à expérimenter comme le disait un grand proscrit du moyen-âge, « ce que sait d'amertume et de sel le pain d'autrui, et combien c'est un dur chemin que de monter et redescendre l'escalier d'autrui (1). »

On se sent le cœur navré au tableau de ce dénuement absolu, à qui il ne reste de perspective que la faim et la mort (2). Chateaubriand, du reste, n'était pas seul à endurer les rigueurs de l'exil, qu'il adoucissait selon ses forces par quelques travaux littéraires. De grands seigneurs, autrefois gâtés par la fortune, des Français de tout

(1) Tu proverai siccome sa di sale
Lo pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.
Dante, *Parad.*, Cant. XVII.

(2) *Mém d'Outre-Tombe*, t. III.

rang, des prêtres qui allaient eux-mêmes sur les marchés faire leurs chétives provisions de bouche, et auxquels d'honnêtes marchandes, touchées de leurs vertus et de leur pauvreté, glissaient secrètement quelques *pence*, attendaient sur le sol hospitalier de la Grande-Bretagne le jour où il leur serait donné de revoir la patrie.

CHAPITRE III.

Ce fut près de Londres, dans le parc de Kensington, où le monde élégant se rassemblait alors, et où la foule s'attachait aux pas de Madame Récamier, que Chateaubriand médita l'*Essai sur les Révolutions.* Ce jeune homme de vingt-huit ans n'était pas le seul qui eût fait de la Révolution française l'objet de ses méditations; Edouard Burke, Joseph de Maistre, Madame de Staël, avant ou après lui, abordèrent le même sujet; quant à Chateaubriand, il se proposait, dans un plan immense, d'interroger les Révolutions les plus célèbres, de considérer l'état social

au milieu duquel elles éclatèrent et leur influence sur le présent ou l'avenir des Etats. Il cherchait à savoir s'il n'en était point qui, par l'esprit, les mœurs et le caractère du temps, se pût comparer à celle de France; il examinait quelles étaient les causes de celle-ci; quel était le gouvernement présent; si on pouvait le considérer comme appelé à subsister toujours; quels en seraient alors les effets sur les nations et les gouvernements de l'Europe; dans le cas contraire, quelles conséquences il en devait résulter.

Souvent, il lui fallait effacer, la nuit, un tableau esquissé le jour, car les évènements allaient plus vite que la plume. L'auteur écrivait sur un vaisseau pendant une tempête, dit-il très-bien. Commencé en 1794, travaillé surtout en 1796, l'*Essai* fut l'œuvre de trois ans d'études, et parut dans les premiers mois de 1797; mais la pensée de l'auteur n'était pas tout entière encore dans ce gros livre (1) : il devait être suivi de deux autres volumes, et le second allait s'ouvrir par les révolutions romaines (2). Les meilleures pages de cette œuvre inédite se sont retrouvées depuis dans les *Etudes historiques*.

L'*Essai* est la mine brute où Chateaubriand dit avoir puisé une partie des idées qu'il a ré-

(1) Grand in-8o de 681 pages.

(2) *Essai hist.*, t. II, p. 402.

pandues ensuite dans ses autres écrits (1). Cet ouvrage n'en était pas moins, et l'auteur l'a reconnu depuis, un véritable chaos où se rencontrent les Jacobins et les Spartiates, la *Marseillaise* et les chants de Tyrtée ; l'éloge de Jésus-Christ et la critique des Religieux ; les vers dorés de Pythagore et les Fables de M. de Nivernais ; Louis XVI avec Agis et Charles Ier ; les trente tyrans d'Athènes avec Danton et Robespierre ; Xerxès et l'empereur François. Le vice radical de tous ces parallèles, sans compter les bizarreries qu'ils produisaient, c'était de supposer que la société, à l'époque de la Révolution républicaine de la Grèce, était semblable à la société telle qu'elle existe aujourd'hui (2).

Chaque mot, dans l'*Essai*, contredit le mot qui suit. On y pourrait trouver un sceptique décidé, un disciple de Zénon, d'Epicure, et en même temps un chrétien bigot, un esprit superstitieux, un ennemi de la raison et des lumières. « On rencontre, dans cette rêverie de jeune homme, une profonde vénération pour Jésus-Christ et pour l'Evangile, l'éloge des évêques, des curés, et des déclamations contre la cour de Rome et contre les moines ; on y rencontre des passages qui sembleraient favoriser toutes les extravagances de l'es-

(1) *Essai*, p. 58.
(2) *Ibid.*, t. I p. 248.

prit humain, le suicide, le matérialisme, l'anarchie; et tout auprès de ces passages, on lit des chapitres entiers sur l'existence de Dieu, la beauté de l'ordre, l'excellence des principes monarchiques (1). » C'est ainsi que les considérations sur le clergé en Europe étaient assez favorables à l'épiscopat, et présentaient un éloge des curés, qui a pu prendre place dans le *Génie*, tandis que l'auteur, peu de pages auparavant, ne craignait pas d'imputer au clergé, comme vice général, l'égoïsme, la haine, le fanatisme.

Dans une phrase de misérable doute, tel qu'il en est fréquemment chez les grands écrivains de Rome païenne, Chateaubriand plaçait J.-J. Rousseau à côté de Malesherbes, au séjour des bienheureux. En 1826, quand il revit cet ouvrage, Chateaubriand, sans vouloir enlever au *modèle des sages* (2) la place qu'il lui avait donnée dans sa jeunesse, remarquait avec justice que l'ame de Malesherbes ne ressemblait en rien à celle du philosophe de Genève (3).

Chateaubriand avait-il un parti pris sur la religion? non par malheur, d'après ce que nous

(1) *Essai hist.*, t. II, p. 367.

(2) Expressions de M.-J. Chénier, dans les *Œuvres anc.*, t. III, p. 376. Quel modèle, et qu'il en coûterait peu à l'humanité de le suivre!

(3) *Essai*, t. II, p. 194.

avons déjà vu de son livre. En lisant attentivement l'*Essai*, dit-il, et nous sommes de son avis, on sent partout que la nature religieuse est au fond, et que l'incrédulité n'est qu'à la surface (1). » Il y a de faux airs de philosophe. « L'éducation chrétienne qu'il avait reçue, avait laissé des traces profondes dans son cœur ; mais sa tête était troublée par les livres qu'il avait lus, les sociétés qu'il avait fréquentées ; il ressemblait à presque tous les hommes de cette époque : il était né de son siècle (2). »

Elevé à l'école des philosophes, Chateaubriand avait le courage et le bon sens de ne les point épargner, leur attribuant sans balancer la Révolution française. N'était-ce pas Condorcet qui disait du châtelain de Ferney : « Voltaire n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons ? » Les philosophes n'étaient assurément pas la cause unique et absolue de la Révolution ; mais le nombre, l'audace, la perversité de leurs écrits avait énormément contribué à briser les liens les plus sacrés de la société, à introduire l'esprit de mécontentement et d'insubordination, à affaiblir les mœurs ; et l'affaiblissement des mœurs amène bientôt la défaillance des caractères, après quoi il ne reste plus que l'abjection, et des ames tou-

(1) *Essai hist.*, t. I, p. XXXI.

(2) *Essai.*, p. XXIII. — *Mém. d'Outre-Tombe*, t. II, p. 112.

les prêtes à exercer comme à subir la tyrannie la plus effrénée. On eut le temps de s'en convaincre en France, lorsqu'on vit renaître sous les oripeaux de l'Empire les sanglants proscripteurs de 1793, les Jacobins monseigneurisés.

Au reste, l'*Essai* était semé de judicieux aperçus et de vérités noblement exprimées ; il offrait des réflexions que l'on dirait écrites d'hier pour les hommes d'aujourd'hui. Ainsi :

« C'est une grande folie que de vouloir donner la liberté républicaine à un peuple qui n'a plus de vertus. Vous le traînez de malheur en malheur, de tyran en tyran, sans lui procurer l'indépendance. Il me semble qu'il existe un gouvernement particulier, pour ainsi dire, naturel à chaque âge d'une nation.

» La liberté entière aux sauvages, la république royale aux pasteurs, la démocratie dans l'âge des vertus sociales, l'aristocratie dans le relâchement des mœurs, la monarchie dans l'âge du luxe, le despotisme dans la corruption. Il suit de là que lorsque vous voulez donner à un peuple la Constitution qui ne lui est pas propre, vous l'agitez sans parvenir à votre but, et il retourne tôt ou tard au régime qui lui convient, par la seule force des choses. Voilà pourquoi tant de prétendues républiques se transforment tout-à-coup en monarchies, sans qu'on en sache bien la raison.

De tels principes, telle conséquence; de telles mœurs, tels gouvernements.

« Si des hommes vicieux bouleversent un état, quels que soient d'ailleurs les prétextes, il en résulte le despotisme. Les tyrans sont les remords des révolutions des méchants (1). »

Chateaubriand affirmait que « les lumières ne donnent pas la vertu, qu'un grand moraliste peut être un malhonnête homme, et que le bonheur ne se trouve que dans la pureté de l'ame (2) : » vérités importantes à rappeler aux hommes, surtout dans un siècle qui nous a trop souvent montré de vilaines actions à côté d'un beau langage, et qui prend volontiers l'astuce pour du mérite, le succès pour la grande affaire de ce monde.

Quant au style de l'*Essai*, l'auteur prétend qu'il n'est que celui de ses autres ouvrages; qu'il rend avec moins de précision ce qu'il veut exprimer, mais qu'il a la verve de la jeunesse, et qu'il renferme tous les germes de ce qui a été accueilli avec quelque indulgence dans ses écrits d'un âge plus mûr (3). On a dit de l'*Essai* que c'est un méchant ouvrage qui ne pouvait être fait que par un homme de génie, et Chateau-

(1) *Essai hist.*

(2) *Ibid.*, t. II, p. 57.

(3) *Ibid.*, t. I, p. XLIX.

briand, celui de la fin surtout, s'y retrouve plus qu'on ne s'imagine peut-être.

Presque ignoré en France, où l'auteur l'avait adressé à La Harpe, à Ginguené, à Delisle de Sales, l'*Essai* fit quelque sensation en Angleterre et en Allemagne. Plus tard, aux années de célébrité de Chateaubriand, ses adversaires politiques s'en firent une arme contre lui, et Napoléon descendit avec ce livre au rôle d'écolier taquin (1). L'auteur voulut aller au devant de ses ennemis, et, au mois de novembre 1812, réimprimer l'ouvrage si soigneusement exhumé. On refusa de le laisser paraître sans qu'il eût passé par les mains des censeurs impériaux (2), à cause des libertés qu'il défendait, comme de la monarchie légitime qu'il préconisait. L'*Essai historique* n'était pas un livre qu'on dût publier lorsque régnait le despotisme et le soldat parvenu ; de même que sous Napoléon, les ennemis de l'auteur avaient voulu s'en servir pour le perdre, de même, au retour de Louis XVIII, voulut-on encore, mais cette fois au point de vue religieux, l'opposer à l'écrivain qui avait fait le *Génie du Christianisme.* Chateaubriand prit le sage parti de publier lui-même ce livre, dans l'édition de ses Œuvres complètes, en 1826. Il fit bon mar-

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. V, p. 170.

(2) *Essai hist*,, t. I, p. XIII.

ché de lui-même, relevant ces contradictions, ces aperçus impérieux d'un homme qui ne doute de rien, et ces digressions d'un jeune écrivain qui tient à étaler tout ce qu'il sait et ne sait pas. Du reste, il déclarait n'apercevoir pas dans l'*Essai* de sa jeunesse une seule erreur politique un peu grave, un seul principe qui déviât de ceux qu'il professait dans son âge mûr; partout c'était la liberté, l'égalité devant la loi, la propriété, la monarchie, le Roi légitime qu'il réclamait, tandis que les erreurs religieuses étaient malheureusement trop nombreuses (1); il avait bien raison, d'un autre côté, de demander qu'on reconnût dans l'auteur de l'*Essai* un « jeune homme accessible à tous les sentiments honnêtes, impartial avec ses ennemis, juste contre lui-même, et auquel, dans le cours d'un long ouvrage, il n'échappe pas un seul mot qui décèle une bassesse de cœur (2). »

A l'époque où débutait Chateaubriand, le comte Joseph de Maistre, qui n'avait publié jusque-là que de courtes brochures, auxquelles même n'était pas attaché son nom, entrait hardiment dans la gloire par ses *Considérations sur la France* (1796). Etranger de naissance, il était éminemment Français d'esprit, et l'on a pu, chez

(1) *Essai hist.*, t. I, p. 203.
(2) *Ibid.*, p. 360.

nous, dire de lui qu'il est « sans comparaison le plus éloquent prosateur du XVIIIe siècle, moins tendu que Rousseau, moins précieux que Bernardin, plus concis que Diderot, plus énergique que Voltaire (1). » Il y avait dans ce fier et ardent publiciste le savoir qui vient confirmer les découvertes du génie; le goût qui en dirige l'exposition, et l'éloquence qui orne et embellit tout. Ses *Considérations* présentaient assez d'élévation de pensées et de style pour que de Maistre ait pu être rangé parmi les grands écrivains du dernier siècle, ou que sa réputation, si on aime mieux le donner au siècle nouveau, ait reposé vingt ans sur ce premier titre. Retiré sur les bords de la Newa, depuis le 13 mai 1803 jusqu'au 17 mai 1817, il ne rompit le silence qu'avec son fameux livre *du Pape* (1818), pour s'éteindre en 1821, sur les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, dans une durable et persistante jeunesse d'imagination et de fougue. En 1784, de Maistre écrivait que « le siècle se distinguait par un esprit destructeur qui n'avait rien épargné: lois, coutumes, institutions publiques, il a tout attaqué, tout ébranlé, disait-il; le ravage s'étendra jusqu'à des bornes qu'on n'aperçoit pas encore. » Il fut donné à de Maistre de voir sinon les bornes

(1) Philarète Chasles, dans le *Journ. des Débats*, 17 juin 1850.

définitives, du moins d'épouvantables désastres, et d'annoncer le retour du calme après l'orage (1). A la date où il publia les *Considérations*, c'était lire dans l'avenir; c'était être prophète que de montrer le trône et l'autel se relevant de leurs ruines; et le merveilleux rétablissement de ce qui avait semblé disparu à jamais, c'était le spectacle auquel il conviait les peuples, avec une voix inspirée et triomphante. Les peuples ont trop oublié, surtout les doctes parmi eux, cette solennelle épreuve à laquelle fut mis le christianisme; et, quels que puissent être les frémissements des nations, toujours on pourra répéter à la sagesse humaine déjouée la devise par laquelle de Maistre terminait des pages empreintes d'une sorte de lyrisme prophétique : *Le Christ commande; il règne; il est vainqueur* (2).

La même année encore, un autre philosophe chrétien entrait dans la carrière avec la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, et, par une re-

(1) M. Villemain s'étant trompé sur la date des *Considérations*, est amené à les juger un peu de travers. « En 1792, (c'est 1796), dit-il, de Maistre avait publié un livre amer, éloquent, plein de prophéties telles que la prévoyance de la haine en sait faire; dans lequel calculant d'avance les crimes futurs par la violence actuelle, il menaçait la Révolution des fureurs où elle devait être inévitablement entraînée. » *Cours de Littér. fr. au XVIIIe siècle*, t. IV, p. 376.

(2) De Maistre, *Considérat. sur la France*, chap. v, p. 63.

marquable coïncidence, prédisait aussi, près de vingt ans d'avance, une restauration qui, espérait-il, « verserait sur des plaies longtemps douloureuses le baume de l'indulgence et de l'oubli. » Au sortir d'une révolution sanglante qui avait tout confondu, M. de Bonald recherchait les origines du pouvoir et leur assignait leur source véritable, Dieu même, auteur de la société et des lois éternelles qui la régissent. Les deux illustres champions d'une même cause ne se sont jamais rencontrés dans ce monde, quoiqu'il y eût entre l'esprit de l'un et de l'autre « l'unisson le plus rigoureux (1). »

Tous deux ont été bien souvent associés dans les réprobations et les anathèmes de leurs adversaires en politique et en religion; tous deux ont été représentés comme les esclaves de doctrines d'absolutisme et d'esclavage, faisant bon marché de la dignité et de la conscience humaine. J'entends encore des voix hautaines et méprisantes qui se défendaient hier d'être de la religion de J. de Maistre et de Bonald. A la bonne heure: que chacun reste dans son culte; mais, certes, ces deux célèbres penseurs n'étaient pas, à beaucoup près, ce que les a voulu faire une école matérialiste en politique, sceptique en religion. Leurs doc-

(1) Letre de J. de Maistre à M. de Bonald, (10 janv. 1818). Voyez la *Notice sur M. de Bonald*, par son fils Henri, p. 55.

trines, si arrêtées qu'elles fussent, ils les présentèrent avec une conviction ardente, sans doute, mais ferme, loyale et désintéressée, ce que ne font pas toujours leurs plus fiers antagonistes.

Accusé par Mme de Staël d'un aveugle attachement pour le passé, Bonald se défendait avec calme, renvoyant à d'autres les honneurs d'une intolérance qu'on prétendait signaler dans les hommes qui étaient simplement coupables de professer des principes très-déterminés et d'y tenir. Il disait donc : « Dans le nombre de ceux qui ont défendu ou défendent encore une cause trop abandonnée, il y a des hommes qui n'ont à regretter ni noms historiques, ni honneurs, ni grande fortune, et qui, satisfaits de leur obscurité, n'auraient, sans la Révolution, jamais quitté leur province, inconnus à leurs maîtres qu'ils ont toujours servis, et à qui ils n'auraient rien demandé ; et cependant, quand ils mériteraient l'éloge ou le reproche de n'être pas assez flexibles sur les principes, ils sont tolérants pour les personnes, plus même que Madame de Staël, moins indulgente pour ceux qui ont supporté la Révolution, qu'ils ne le sont (1) eux-mêmes pour ceux qui l'ont faite (2). »

(1) Il faudrait dire *qu'ils ne sont indulgents.*

(2) Observations sur l'ouvrage de Mme de Staël ayant pour titre : *Considérations*, etc., Paris, Leclerc, 1818, in-8°, p. 136.

M. de Bonald se défendait ensuite de l'accusation d'absolutisme. En montrant que les idées politiques avaient leur origine en Dieu même, de qui descend toute société, à qui remonte toute subordination, il présentait en quelques mots des principes éternels, singulièrement oubliés par des hommes qui ont la prétention cependant de se croire de grands politiques. « Quand le pouvoir, disait-il, est constitué dans une entière indépendance des hommes, il est dans ses lois naturelles ; il est dans la nature, dans la nature de la société; il est divin; car Dieu est l'auteur de toutes les lois naturelles des Etats. Ainsi, le pouvoir d'un père sur ses enfants, d'un maître sur ses domestiques est aussi un pouvoir divin, parce qu'il est fondé sur la nature, et qu'ils sont l'un et l'autre un pouvoir légitime et naturel. Ainsi, dans ce sens, tout ce qui est légitime est divin, puisque la légitimité n'est que la conformité aux lois dont Dieu est l'auteur (1). » De ce que J. de Maistre s'avançait au combat, la tête haute et la parole affirmative ; de ce que la hardiesse dominatrice et souvent prophétique de sa pensée va toucher aux limites du paradoxe, bien des gens en ont conclu qu'il y avait en lui une philosophie sans entrailles et un brutal ennemi de

(1) Observations sur l'ouvrage de Mme de Staël ayant pour titre : *Considérations*, etc., p. 71.

la raison (1). D'autres ont rappelé à la pratique de la charité chrétienne ce vertueux génie, cet homme de bien. Ces jugements absolus et injustes n'ont pu échapper qu'à ceux qui ne l'avaient étudié qu'avec un parti pris de le dénigrer, et, qui sait? de ravaler un philosophe qui avait la faiblesse de se montrer croyant. Un critique sérieux et fin, dont les affections ne sont pas précisément de ce côté-là, mais qui est respectueux envers un adversaire, se plaît à reconnaître que l'auteur du *Pape*, « intolérant au dehors, tout armé et invincible, plume en main, parce qu'il ne sacrifiait rien de ses croyances, était aimable et charmant au dedans, parce qu'il sacrifiait sa volonté (2). « J. de Maistre avait en amitié la parole infaillible, le cœur tendre, même pour *nos chers ennemis* (3) de la Réforme. Les précieux restes qu'on a trouvés de sa correspondance nous révèlent une ame candide et élevée, un esprit loyal et désintéressé. Au milieu des honneurs qui le vinrent chercher, il resta si modeste et si simple, que le plus compétent de ses biographes a dit, au sujet de sa mo-

(1) M. Villemain le malmène dans son *Cours de litt. fr. au XVIII* siècle, t. IV, p. 344, et le traite de prédicateur de *servitude*, d'écrivain qui *réclame par orgueil la servitude des intelligences*. Il y a une page au moins de choses pareilles et de preuves aussi convaincantes que celles-là.

(2) Sainte-Beuve, *Portraits litt.*, t. II, p. 386, édit. Didier.

(3) De Maistre, *Principe générateur*, etc., paragr. 22.

destie et de sa frugalité : « C'est ainsi que savent vivre ceux qui croient (1). » Noble aveu, non moins honorable pour celui de qui il vient, que pour celui à qui il s'adresse !

Le remarquable livre de Joseph de Maistre et celui de M. de Bonald nous arrivèrent de l'émigration. Ce fut aussi du dehors que vint à Paris un ouvrage de Madame de Staël, qui se peut associer à ces deux illustres débuts ; car c'était le premier écrit considérable par lequel cette femme éminente se révélait d'une manière un peu souveraine. Le livre *de l'Influence des Passions sur le bonheur des individus et des nations* parut en 1796, et présentait, dans quelques pages sur les catastrophes politiques d'où l'on sortait, une certaine affinité avec d'autres pages du comte de Maistre, qu'elle regardait dès-lors comme un homme de génie. Les *Considérations* avaient été assez pour elle, qui le jugea aussitôt et le classa à son rang. Il se trouvait, dans son livre à elle, une manifestation assez éclatante, en bien comme en mal, de la pensée et du style avec lesquels on aurait à retrouver bientôt Madame de Staël. Mais ce qui la séparait, comme par un abîme, des courageux esprits qui percèrent la foule autour d'elle, ce fut le vide immense qu'il restait au fond de ce spiritualisme vague, poétique, et de cette ambi-

(1) Sainte-Beuve, *Portr. litt.*, t. II, p. 425.

tieuse philosophie. Madame de Staël, cherchant un remède aux passions qui troublent les sens de l'homme, se refusait à le trouver dans le christianisme, et n'admettait même pas qu'il pût leur venir de la religion naturelle, invoquant de préférence la philosophie, la bienfaisance, la pitié. Encore, la philosophie, comme elle l'entendait, n'était-elle qu'un pur néant (1). Elle louait le suicide, et, quoiqu'elle ait dit s'être toujours repentie de cette parole inconsidérée, qu'elle ait combattu, quelques années plus tard, ce regrettable langage d'un livre écrit « dans tout l'orgueil et la vivacité de la jeunesse, » ce n'était que de façon à compromettre singulièrement sa cause, puisqu'elle gardait des sympathies pour Caton d'Utique jusqu'à l'absoudre. Ce qui distinguait déjà cette femme remarquable, c'était l'ardeur et le sentiment, les accents chaleureux qu'elle faisait entendre en parlant de la pitié, au sortir des malheurs indicibles de la Révolution. Jamais, depuis cette époque, son cœur ne se ferma de ce côté-là.

(1) M. Villemain, à l'endroit déjà cité, pag. 376, parle de la *philosophie religieuse* de M[me] de Staël. Nous voudrions savoir en quoi elle était *religieuse*, et à quoi décidément elle s'arrêtait. C'est ce qu'il est impossible de démêler à travers des aspirations sans objet déterminé : ce sont de belles fantaisies.

CHAPITRE IV.

Ainsi revenaient d'heureux et solennels présages pour l'apaisement des intelligences et les nobles satisfactions de l'esprit; la littérature avait besoin, comme la politique, d'un 18 brumaire: il fallait que l'ordre, le repos, la dignité dans la vie rendissent aux écrivains la conscience de leur devoir. On n'avait pas cessé de remuer les bas fonds de la pensée, et la langue révolutionnaire avait touché à une barbarie sauvage, pareille, du reste, aux tyrans qui opprimaient la France. Il serait difficile de donner un nom à de telles saturnales; l'année même où le Directoire exhala son dernier souffle, le chantre galant d'Eléonore conduisait sa muse aux lieux infâmes, et, comme on l'a dit avec justesse, *vomissait la Guerre des Dieux à l'autel des Furies.* Lemercier publiait

ses *Quatre Métamorphoses*; l'ex-abbé Noël ses *Priapées*, et le marquis de Sades, vers ce temps-là, versait les turpitudes de son cœur dans des romans qui relèvent plutôt de la police que de la critique littéraire.

Qu'espérer de la jeunesse qui se façonnait alors dans les écoles centrales appelées à remplacer les colléges?

Lorsque les distributions de prix se faisaient dans les temples décadaires, au pied de l'autel de la patrie, les générations nouvelles étaient condamnées à entendre toujours de virulents discours contre les rois et contre les papes, et recevaient pour récompenses de leurs travaux des livres destinés à les corrompre de bonne heure, les écrits d'Helvétius, de Rousseau, de Volney, etc. Il n'était pas étonnant que l'impudeur et le dévergondage eussent gagné les lettres au milieu du chaos et des horreurs de la politique, s'il faut appeler de ce nom les sanglantes tragédies qui se jouèrent dans la rue, pendant quelques années d'horrible mémoire.

En 1798 même, lorsque le ciel tournait de partout à la sérénité, que les idées morales reprenaient leur empire, il fut solennellement proposé dans une séance de l'Institut de ne prononcer jamais le nom de Dieu, et l'auteur des *Etudes de la*

Nature s'y vit insulté et provoqué en duel (1). C'étaient des « athées qui gouvernaient alors l'Institut (2) » et qui relevaient dans leur cœur l'autel abattu de la Raison. S'ils ne croyaient pas en Dieu, du moins croyaient-ils en eux-mêmes, et de toute l'énergie de leur suffisance. Il y avait pourtant d'honorables exceptions, ne fût-ce que le bon Ducis qui disait fièrement : « Je suis catholique, poète, républicain et solitaire (3). »

En dépit de cet attardement et de ce crétinisme voltairien, l'activité renaissante qui se manifestait dans les lettres comme dans la société provoqua le retour aux doctrines réparatrices et aux croyances religieuses. Quelques hommes de science et de goût, que la terreur avait dispersés, se retrouvèrent peu à peu, et cherchèrent à déblayer les ruines amoncelées par les fureurs révolutionnaires. Fontanes, Fiévée, La Harpe, l'abbé Bourlet de Vauxcelles, Michaud avaient aidé de bonne heure à une réaction salutaire, qui fut secondée ensuite dans le *Journal des Débats* ou dans le *Mercure* par Dussault, Geoffroy, l'abbé Boulogne, l'abbé de Féletz, Berchoux, Jondot, Ch. Delalot, Gueneau du Mussy, de Saint-Victor.

(1) Œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, t. II, p. 608, édit. du *Panthéon littér.*

(2) *Ibid.*, p. 623.

(3) *Ibid.*, p. 625, lettre à Saint-Pierre.

Des hommes aujourd'hui presque oubliés, consacrèrent à cette tâche un talent de premier ordre, l'abbé de Vauxcelles, entre autres, esprit tout plein de finesse, recherché autrefois par des écrivains de tendances bien opposées, Diderot, Saint-Lambert, La Harpe, Maury, Fontanes, et qui avait passé sa vie à semer dans les feuilles politiques et littéraires des morceaux du goût le plus délicat.

La Révolution avait jeté en exil ou conduit à l'échafaud la plupart des philosophes qui avaient hâté par leurs vœux ou par leurs écrits cet âge d'or, duquel Voltaire disait : « Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront de belles choses. » La Harpe, son disciple, qu'on avait ouï en plein Lycée (3 décembre 1792), le bonnet rouge sur la tête, déclamer des vers atroces, et qui imprimait dans le *Mercure* (1793-4) de sanglantes diatribes contre les prêtres (1) ne put échapper à la prison ; mais il y trouva les consolations de la religion chrétienne, et fut ramené à l'Evangile par la voix d'une femme (Madame de Clermont-Tonnerre). Maintenant, il consacrait à l'Eglise catholique « les derniers restes d'une ardeur qui s'éteignait; » et, si l'on s'étonne plus d'une fois de ce qu'il gardait encore au service d'une cause sainte beau-

(1) Morellet, *Mém.*, t. II, p. 53.

coup trop de ses âprêtés d'autrefois, du moins on n'eut pas à contester la sincérité de son retour et de ses regrets. La Harpe était le plus distingué des élèves de Voltaire : il avait l'enthousiasme du beau, et, le premier en France, il introduisit régulièrement l'éloquence dans la critique, ainsi qu'on l'a observé (1). Prononçant lui-même avec une modestie qu'on ne lui avait pas toujours connue, l'auteur du *Cours de Littérature* disait « n'avoir rien fait de supérieur, mais croyait que l'art et la langue n'avaient point dégénéré en ses mains (2). »

Et il avait raison. Aussi bien que Fontanes, La Harpe se déclara pour un nouveau venu qui débarqua d'Angleterre au printemps de l'année 1800 (3), et qui vint imprimer un mouvement inouï à la réaction politique, religieuse et littéraire manifestée sur tant de points, Fontanes n'avait pas attendu jusque-là pour savoir ce que valait son ami d'avant 89. Déjà il avait, dans l'exil, prédit à des émigrés, un peu surpris de l'oracle, l'astre prochain du jeune officier breton tout rêveur et sauvage. « Laissez, leur disait-il, patience! il nous passera tous. » Et à lui : « Faites-vous illustre. »

(1) Sainte-Beuve.
(2) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 114.
(3) Sainte-Beuve, *Portraits littér.*, t. II, p. 245.

Chateaubriand rentrait en France sous le pseudonyme de *Lassagne*, apportant avec lui son épisode d'*Atala* et les premières feuilles, imprimées à Londres, du *Génie du Christianisme*. Fontanes annonça dans le *Mercure*, qu'il dirigeait, l'apparition prochaine de ce dernier ouvrage, en donna un avant-goût par quelques passages, et produisit l'auteur lui-même pour une lutte contre Madame de Staël. Elle avait donné, cette même année 1800, un livre : *De la Littérature considérée dans ses Rapports avec les Institutions sociales*, et il en paraissait une seconde édition. Chateaubriand adressa là-dessus une lettre à Fontanes, et dessina ainsi tout d'abord une espèce de rivalité qui s'est toujours maintenue, quoique dans les limites du respect et de la courtoisie, entre les deux écrivains qui représentent aujourd'hui pour nous la littérature de cette époque, et en restent l'expression la plus haute, la plus individuelle dans des genres assez différents, si ce n'est opposés. Le livre de Madame de Staël, qui aurait dû avoir plutôt le titre d'histoire politique et littéraire des temps passés, tant il était plein de connaissances, d'aperçus profonds et quelquefois vagues sur l'avenir, et d'expressions souvent neuves, toujours riches d'élégance, ce livre était l'application du dogme de la perfectibilité à l'histoire de la littérature, et il faut convenir que l'illustre

femme choisissait assez mal le moment pour reprendre la thèse que Condorcet avait achevée par le malheur et le suicide, quant à lui. Fallait-il aller chercher bien loin d'accablantes preuves contre le système de Madame de Staël ? Mon Dieu, non; le flot de la Révolution ne se retirait qu'en grondant, et bouillonnait encore sous la main puissante qui allait le refouler. Or, la Révolution devait contrarier l'apologie de la perfectibilité humaine; et sans cela, Madame de Staël prenait la peine de se réfuter elle-même; car elle disait : « Nous sommes arrivés à une période qui ressemble, sous quelques rapports, à l'état des esprits, au moment de la chute de l'empire romain et de l'invasion des peuples du Nord (1); les effets déjà produits par la révolution sont au détriment des mœurs, des lettres et de la philosophie (2). » Elle avait bien d'autres accusations légitimes contre le présent, et c'étaient autant de coups de marteau portés sur l'édifice qu'elle prétendait élever. Son système, au reste, démenti par l'histoire des peuples, par l'expérience des siècles, et repoussé par la raison aussi bien que par l'Evangile, devenait pour elle une sorte d'aspiration vers le bien, un équivalent de la religion, d'une religion quelconque, doux et précieux tré-

(1) IIe part., chap. v.
(2) *Ibid.*

sor, appui solide de la vie qui manquait malheureusement à cette ame vive et triste jusqu'à la fin. Chateaubriand combattit avec beaucoup de force, mais aussi de politesse, les nombreuses erreurs de Madame de Staël, et surtout ce qu'elle avait dit de l'influence du christianisme ; il finissait ce chapitre un peu rude par des conseils qui auraient voulu se faire plus aimables que le reste de la lettre. Nous abrégeons : « Vous êtes, sans doute, disait-il, une femme supérieure à votre sexe, en sorte que votre imagination est quelquefois pleine de charmes ; votre expression a souvent de l'éclat et de l'élévation ; mais, malgré tous ces avantages, votre ouvrage est bien loin d'être ce qu'il aurait pu devenir ; le style en est monotone, sans mouvement, et trop mêlé d'expressions métaphysiques ; le sophisme des idées repousse, l'érudition ne satisfait pas, et le cœur surtout est trop sacrifié à la pensée, d'où proviennent les défauts de votre philosophie.

» C'est la partie éloquente qui manque essentiellement à votre ouvrage. Or, il n'y a point d'éloquence sans religion ; l'homme a tellement besoin d'une éternité d'espérance, que vous avez été obligée de vous en former une sur la terre par votre système de *perfectibilité*, pour remplacer cet infini que vous refusez de voir dans le ciel. Si vous êtes sensible à la renommée, revenez aux idées

religieuses. Je suis convaincu que vous avez en vous le germe d'un ouvrage beaucoup plus beau que tous ceux que vous avez donnés jusqu'à présent. Votre talent n'est qu'à demi-développé ; la philosophie l'étouffe, et si vous demeurez dans vos opinions, vous ne parviendrez point à la hauteur où vous pouvez atteindre en suivant la route qui a conduit Pascal, Bossuet et Racine à l'immortalité (1). »

Ces conseils étaient vrais surtout, mais ils n'aboutirent pas. Madame de Staël, qui pouvait s'étonner qu'un homme, sans titre encore dans les lettres, lui parlât sur le ton de cette remontrance, se plaignait d'un passage : « Dès-lors que j'ai offensé, disait ensuite Chateaubriand, dans la préface d'*Atala*, j'ai été trop loin ; qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. » Madame de Staël, née protestante, était philosophe, et philosophe elle resta. Ses affections politiques s'adressaient à un monde différent de celui de Chateaubriand ; elle voyait spécialement autour d'elle Lanjuinais, Boissy d'Anglas, Cabanis, Garat, Daunou, de Tracy, Ginguené, M.-J. Chénier, puis Benjamin Constant et les hommes de cette nuance. Quant à son livre, il se ressentait trop du prodigieux talent de conversation qui distinguait Mme de Staël, et s'il en re-

(1) Chateaubriand, *Œuvres*, t. XIV.

produisit l'éclat, l'abondance, les jets lumineux, il en garda aussi les inconvénients; mais tel quel, avec un système faux et insoutenable, avec une érudition limitée sur beaucoup de points, un style trop chargé d'images et de phraséologie métaphysique, c'est un des ouvrages modernes les plus féconds en aperçus neufs, en tentatives rénovatrices, en pages éloquentes. Avec Madame de Staël, on est arrivé en plein romantisme, et la mélancolie qui s'y trouve malheureusement exaltée jusqu'au ridicule, y apporte certainement sa bonne part d'inspiration.

Cette boutade de Chateaubriand sur le livre *de l'Influence de la Littérature* fit tout-à-coup sortir de l'ombre l'écrivain patroné, annoncé par Fontanes, et le détermina à éprouver le public, en détachant du *Génie* l'épisode d'*Atala*. Quand il donna son *Essai historique*, il avait ébauché déjà les premiers tableaux de cet épisode (1). Auparavant même, on le voit qui le porte dans son havre-sac et qui en corrige des passages sur les ruines de l'amphithéâtre romain de Trèves (2). Fontanes, qui en avait lu des fragments à Londres, en entendit la lecture en France; et, arrivé au discours du P. Aubry, près du lit de mort d'Atala, ne put s'empêcher de dire brusquement

(1) *Essai*, t. I, p. 202.
(2) *Mém.*, t. I, p. 64.

à l'auteur, et d'une voix rude : *Ce n'est pas cela, c'est mauvais*; *refaites cela* (1). Le discours fut donc refait tel que nous l'avons.

Atala a été écrite dans le désert et sous les huttes des sauvages, dit l'auteur : il n'y a pas d'aventures dans cet épisode. Deux sauvages, un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment, Chactas, Atala; un missionnaire, le P. Aubry : tels sont les personnages sur lesquels se concentre l'intérêt de l'œuvre. Chactas est un sauvage plus qu'à demi-civilisé, puisqu'il sait non-seulement les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe, et qu'il a vu la cour de Louis XIV. Atala est une simple chrétienne peu avancée, au contraire, dans la civilisation, et qu'un vœu de sa mère empêche de s'unir à Chactas. Elle finit par le désespoir et le poison; mais avant de mourir, elle expie sa faute par le regret et par l'aveu. Quant au missionnaire qui l'assiste et qui la console à son heure suprême, c'est un prêtre qui parle, sans rougir, de la croix, du sang de son divin Maître, de la chair corrompue; c'est le prêtre tel qu'il est (2).

L'auteur a donné à son ouvrage des formes antiques; il se compose d'un prologue, d'un récit et d'un épilogue. Les principales parties du récit

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 3.

(2) Préface de la première édition d'*Atala*.

prennent une dénomination, comme les *Chasseurs*, les *Laboureurs*, le *Drame*, les *Funérailles*. Ce que Chateaubriand dit avoir voulu démontrer, ce sont « les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Evangile ; les combats des passions dans un cœur simple ; enfin, le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort (1). » Rien là de précisément neuf. Ce qui l'était, ce qui dut étonner, ce qui étonna, en effet, c'était l'étrangeté de ces peintures et de ce langage. « *Atala*, tombant au milieu de la littérature de l'Empire, de cette école classique, vieille rajeunie, dont la seule vue inspirait l'ennui, était une sorte de production d'un genre inconnu. On ne savait si l'on devait la classer parmi les monstruosités ou parmi les beautés... Le vieux siècle la repoussa, le nouveau l'accueillit (2). » Rien ne manqua à ce gracieux épisode, ni les éloges des hommes d'un haut mérite littéraire, ni les critiques acerbes, ni les traductions en langues étrangères ; les petits théâtres s'en emparèrent, et Chateaubriand vit un jour au boulevard sa sauvagesse coiffée de plumes de coq, qui parlait de l'*ame de la solitude* à un sauvage de son es-

(1) *Atala*, épilogue.

(2) *Mém.*, t. IV, p. 4-5.

pèce, de manière à faire rougir de confusion le pauvre auteur (1).

Chateaubriand, qui a dit, dans le *Génie du Christianisme*, que « le roman, ou plutôt le poème de *Paul et Virginie* est du petit nombre de ces livres qui deviennent antiques en peu d'années (2), » avait eu l'intention manifeste de marcher sur les traces de Bernardin de Saint-Pierre et de faire une œuvre rivale. Tous deux ont peint une nature étrangère : l'un nous a conduits sous le ciel du tropique, l'autre nous initie aux scènes inconnues et curieuses du Nouveau-Monde; même simplicité de plan, même dessein d'arriver à un but moral; chez le premier écrivain, dénigrement de la religion, de ses ministres et de son culte; chez le second, apologie franche et prononcée du catholicisme, de son sacerdoce, de ses mystères et de ses rits; là, un prêtre qui amène, indirectement, il est vrai, mais d'une manière odieuse, la fatale catastrophe; ici, un missionnaire dont la vertueuse éloquence remédie au mal qui s'est fait; là, un philosophe déiste; ici, un catholique sincère; dans Saint-Pierre, plus de douceur, de mollesse de contours, de simplicité, de sobriété de détails; dans Chateaubriand, plus de force et d'éclat, plus de vigueur de colo-

(1) *Mém.*, t. IV, p. 4-5.

(2) *Génie*, IIe part. livre III, chap. 7.

ris ; même destinée d'abord pour l'un et l'autre, à peu près également incompris d'une portion de leur public : Buffon demandant ses chevaux, à une lecture de *Paul et Virginie*, chez M[me] Necker ; le poète Chénier et l'abbé Morellet s'évertuant à prouver qu'*Atala* était une invention pitoyable, une monstruosité.

« Quelques personnes, disait Chénier, ont prôné sans mesure le roman chrétien d'*Atala* ; elles ont placé ce petit ouvrage au-dessus de *Paul et Virginie* et de la *Chaumière indienne*. Assurément, c'était comparer la première esquisse d'un écolier aux meilleurs tableaux d'un grand maître. On ne trouve, dans ces deux productions pleines de charmes, rien qui ressemble aux capucinades de M. Aubry, aux étranges amours de Chactas, à une foule d'expressions plus étranges encore et à ces amplifications descriptives d'un sauvage qui a fait sa rhétorique. L'auteur d'*Atala*, en mettant l'amour aux prises avec la religion, croit avoir conçu une idée neuve et vaincu une extrême difficulté. Pour la nouveauté de l'idée, comment peut-il y croire ? Il est peu probable qu'il n'ait pas entendu parler de Renaud et d'Armide, de Roger et de Bradamante, ou même de la tragédie de *Zaïre*. Quant à la difficulté vaincue, c'en est une, sans doute, d'avoir trouvé le moyen d'ennuyer avec de si puis-

sants motifs d'intérêt, et dans un roman de deux cents pages (1). »

Chénier, qui se plaignait de la calomnie, publia, contre *Atala* et le *Génie du Christianisme*, une satire où il mettait de plates absurdités dans la bouche de l'auteur, et appelait Geoffroy et La Harpe

Les fils, les compagnons de l'âne littéraire (2).

Dans son *Tableau de la Littérature française*, il fit une analyse burlesque d'*Atala ;* tout le secret de cette parodie était celui de Voltaire travestissant le plus grave des livres, l'Ecriture sainte. Avec des membres de phrase méchamment tronqués, disjoints, ou rapprochés, on arrive sans peine à faire descendre dans le ridicule l'œuvre la plus sublime ; au surplus, la haine inspira mal Chénier, et le juge savant du beau langage écrivit cette fois avec une vulgarité et une incorrection qu'on ne lui soupçonnait pas (3).

(1) Chénier, *Œuvres anc.*, t. III, p. 172.

(2) *Les nouveaux Saints.*

(3) On trouve à peu de distance des unes des autres des phrases comme celles-ci : « Quelques jours s'écoulent à peine, lorsqu'il survient une catastrophe. » Une catastrophe qui survient lorsque des jours s'écoulent ! « Le P. Aubry eût tout arrangé, comme il a soin de l'observer lui-même. » Le P. Aubry qui *observe lui-même* une chose à quelqu'un ! *Atala* était devenue pour Chénier un sujet d'obsession réelle ; on connaît l'épitaphe indécente qu'il fit pour cet épisode.

Sans doute, il y avait dans la critique passionnée de Chénier, dans la froide censure de ce triste abbé Morellet, plus d'une observation juste et raisonnable ; mais l'esprit anti-chrétien leur fermait les yeux sur les beautés neuves et fortes d'une pareille création. Chactas, le sauvage qui a contemplé les splendeurs de Louis XIV, parle un langage trop recherché. Ce n'est pas lui qui observe que « la Providence fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie », que « les grandes passions sont solitaires » ; c'est Chateaubriand, c'est l'écrivain français du XIXe siècle, le prochain auteur et type de *René.* Nous comprenons que « Chactas eût désiré dire les choses du mystère à celle qu'il aimait déjà comme le soleil ; » mais combien n'était-il pas aisé d'exprimer plus simplement la même pensée ! Ce n'est pas le sauvage Chactas qui dit au père Aubry : « Périsse Dieu, qui contraria la nature ! » c'est un élève des philosophes du XVIIIe siècle qui s'est oublié sur ce mot. On releva des fautes plus graves que l'auteur s'est obstiné cependant à maintenir, dans son édition définitive, celle de 1805. « Cet épisode, disait-il alors, est tel qu'il doit rester ; » décision fâcheuse, assurément. Toujours on sera glacé, en entendant dire par Chactas : « Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête ; tout-à-coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein :

Orage du cœur, m'écriai-je, *est-ce une goutte de votre pluie?* » L'auteur aurait pu, avec une retouche légère, marier plus habilement les couleurs indiennes au génie de notre langue, assortir davantage les expressions de Chactas aux idées et aux sentiments de la situation.

Nous l'avons remarqué, l'enseignement moral qui résulte de cet ouvrage, porte sur les dangers de l'enthousiasme et le défaut de lumières en matière de religion. Etait-ce bien la peine de faire un livre pour prouver une chose si peu utile et si peu néessaire à dire? Encore, ne fallait-il pas qu'elle fût mise en lumière, qu'elle parlât à l'esprit du lecteur, au lieu d'être nettement exprimée? C'est le défaut général de ce livre: Chateaubriand ne laisse pas les caractères se dessiner, il les dépeint; les personnages se révéler par leur apparition sur la scène, il les décrit. Chactas en sait beaucoup trop sur le christianisme pour un homme qui tarde tant à embrasser une religion dont il dit des merveilles; d'où vient qu'il n'est pas encore chrétien, cinquante ans après son aventure? On se demande ce qu'a fait l'héroïne de ce roman pour mériter la gloire extraordinaire que lui promet le père Aubry, quoique le repentir ait auprès de Dieu une efficacité toute-puissante. Mais si Chactas a trop de savoir,

Atala, d'un autre côté, est d'une trop profonde ignorance sur la doctrine chrétienne.

On accumulerait les critiques sur cette œuvre gracieuse, qu'on ne saurait ensuite se défendre contre l'enchantement qui a fasciné le public, depuis un demi-siècle. Il y a dans l'auteur une telle magie de style, qu'il fait passer, en quelque sorte, par-dessus tous ces défauts signalés et incontestables; dans le roman, une telle nouveauté de peinture et de langage qu'on se laisse doucement aller jusqu'au bout. L'auteur prodigue les descriptions, parce qu'il y excelle; mais il sait, quand il veut, obtenir de grands effets par des moyens simples, et avec ce style séduisant qui embellit et anime tout.

Un critique de la *Décade*, peu favorable aux idées religieuses que Chateaubriand voulait faire prévaloir, disait du tableau de la messe au désert : « Cela est beau, très-beau, dans quelque croyance qu'on soit, et cela restera beau, quelque changement qui s'opère dans les opinions et dans les mœurs. »

Un autre critique (1) estimait surtout dans l'auteur, disait-il avec raison, ce goût des idées

(1) Clément de Dijon. M. Vinet, dans son 1er volume des *Etudes sur la Littérat. fr.*, a fait valoir encore les mêmes beautés.

sensibles et des idées revêtues d'images; il reconnaissait là le goût par excellence de l'antiquité, habile à peindre les plus petites circonstances, par des couleurs attachantes. Et il donnait en preuve ce tableau pittoresque :

« Cependant, on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degrés, les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques sauvages; tout s'endort; à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt. C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. »

Le même goût respire encore dans le petit apologue d'un génie oriental, dont l'auteur a em-

belli le poétique chant d'Atala sur la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

» Si le geai bleu du Meschacébé disait à la nonpareille des Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement? n'avez-vous pas là de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes de pâtures comme dans vos forêts? — Oui, répondrait la nonpareille fugitive; mais mon nid est dans le jasmin ; qui me l'apportera? et le soleil de ma savane, l'avez-vous?

» Heureux ceux qui n'ont point vu, etc.

» Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied tristement. Il contemple autour de lui les toits des hommes ; le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande l'hospitalité ; le maître fait un geste de la main ; le voyageur reprend son arc, et retourne au désert.

» Heureux ceux qui n'ont point vu, etc.

» Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point

quitté leur pays natal ! Leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis et les charmes de la religion.

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! »

Les hommes qui avaient en leur esprit un instinct novateur, prirent parti pour ces merveilles d'imagination et de style. Ducis admirait sincèrement le *magique pinceau qui peignit Atala.*

Mme de Staël, qui bientôt à Monfontaine, chez Joseph Bonaparte, devait se faire la protectrice de Chateaubriand, et charmer les soirées par la lecture d'*Atala* et de *René* (1), écrivait alors : « J'ai vu beaucoup l'auteur d'*Atala* ; c'est certainement un homme d'un talent distingué. Je le crois encore plus sombre que sensible (2). » Ce mot d'éloge ainsi jeté dans une lettre familière, témoignait une préoccupation tout aimable ; et peut-être, dès l'abord, était-ce pénétrer au vif dans cette nature particulière d'écrivain, que de le juger « plus sombre que sensible. » N'est-ce pas là surtout ce qu'est resté Chateaubriand dans ses livres, et un peu aussi dans sa vie ?

(1) Meneval, *Napoléon et Marie-Louise*, t. I, p. 61.

(2) Lettre à Fauriel (1802), dans Sainte-Beuve, *Portraits contempor.*, t. II, p. 500.

Atala était destinée à prendre place dans le *Génie du Christianisme*, et y revint, en effet. L'auteur y introduisit un autre épisode, destiné, comme le premier, à concourir au développement de la pensée fondamentale du livre, et à montrer comment le christianisme a modifié les passions mêmes des peuples modernes. « C'est, dit-il, la vie de ce jeune René à qui Chactas a raconté son histoire. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une pensée ; c'est la peinture du *vague des passions*, sans aucun mélange d'aventures, hors un malheur envoyé pour punir René et pour effrayer les hommes qui, livrés à d'inutiles rêveries, se dérobent aux charges de la société ; cet épisode sert encore à prouver la nécessité des abris du cloître pour certaines calamités de la vie auxquelles il ne resterait que le désespoir et la mort, si elles étaient privées des retraites de la religion (1). »

René, arrivé d'Europe chez les Natchez, s'est marié pour se conformer aux mœurs des sauvages; mais il est consumé d'une secrète tristesse, et mène une vie errante. Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire à la Nouvelle-France, obtiennent enfin de savoir de lui l'histoire de ce cœur sombre et inquiet. Il leur révèle

(1) *Génie du Christian.*, IIe part., livre III, chap. 9.

que, lassé de tout, il allait se donner la mort, lorsque sa sœur Amélie vint un moment l'arracher au deuil profond qui le travaillait, et que tout-à-coup elle s'échappa pour courir se consacrer à Dieu dans un cloître. René voulut l'en détourner; elle lui apprit alors, dans une lettre d'adieu, quelque chose seulement d'une blessure intérieure qu'il fallait qu'elle cachât au monde; et René, restant ainsi seul, s'exila de la vieille Europe où il étouffait; son mal l'a suivi au-delà des mers, et ses deux sages amis, Chactas et le père Souël, essaient de le rendre à la vie ordinaire, de lui faire chercher, comme sa sœur Amélie, la paix et le pardon de ses fautes dans le sein de Dieu. « On n'est point un homme supérieur, parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux; on ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin.....

» La solitude est mauvaise à celui qui ne vit pas avec Dieu.... Il n'y a de bonheur que dans les voies communes. »

Tel est le remède que l'auteur assigne à cette maladie de l'ame qu'il a si habilement peinte, dans ce court épisode. Cette maladie est-elle quelque chose d'inconnu aux siècles passés, quelque chose de spécial aux hommes qui arrivent dans les temps de secousses politiques et de ruines? On l'a dit, et beaucoup l'ont cru ainsi; pourtant, que voyez-vous? Au milieu de la tranquille et molle

existence du XVIIIe siècle, voilà Gœthe qui écrit son *Werther* (1774), le type à peu près de ces ouvrages destinés à retracer des existences solitaires et tourmentées; n'est-ce pas un démenti aux théories que l'on pourrait asseoir sur l'exemple de *René*, *d'Oberman*, d'Iacopo Ortis, de *Childe-Harold?* En remontant très-haut dans les siècles, il est sûr qu'on rencontrerait de ces existences ravagées par la fougue et la rêverie intempérée du cœur; de ces ames qui luttent contre les obstacles du dehors, et s'y brisent, en faisant éclater leurs gémissements; il y en a des exemples dans l'histoire du christianisme, et les *Confessions de saint Augustin* sont assurément l'écho de douleurs indicibles. Mais il est incontestable d'ailleurs que tant d'hommes jeunes encore qui sont jetés hors de leur voie par les révolutions, qui ne savent plus à quoi se prendre au milieu de la tempête, doivent ressentir vivement ces terribles contre-coups et répandre leurs plaintes dans le cœur de leurs frères en souffrance, quand le ciel leur aura donné le génie pour le faire.

Il n'en est pas moins vrai que les conceptions littéraires qui résultent de là, sont funestes à la société, et amènent de lamentables conséquences. Que Goethe ait écrit *Werther* avec son cœur, sa vie et ses amours contrariées, que Chateaubriand ait retracé dans *René* le caractère vague et

sombre de son esprit, une passion étrange sortie des routes naturelles ; que lord Byron ait versé dans *Childe-Harold* la vitalité du poison (*vitality of poison*) qui le dévorait ; que Foscolo, dans sa patrie dominée par l'étranger, mêle le désespoir d'Ortis à ses amours déçues : on pourra voir, dans ces éclatants phénomènes, l'irrésistible effet des passions ardentes qui se font jour, se repaissant d'elles-mêmes et de leur orgueil ; mais doit-on chercher dans ces peintures un antidote au mal ? faut-il en espérer un efficace remède ? certes, on se méprendrait singulièrement.

Chateaubriand s'abusait donc, s'il pensait que son *René* pût contribuer à guérir quelque part *le vague des passions*, et ces fastueuses et stériles rêveries qu'il a retracées avec un art prodigieux. Il est vrai que ce qui fait la faute de *René*, fait aussi son châtiment, qu'il rentre dans la vie accoutumée par la punition qui vient atteindre ses désordres d'imagination, mais qu'importe ? les imitateurs ne se feront pas scrupule de suivre, et ont déjà suivi une autre route ; l'auteur lui-même a eu le temps de s'en apercevoir, et de le dire avec une méprisante ironie. « Une famille de *Renés* poètes et de *Renés* prosateurs a pullulé ; on n'a plus entendu que des phrases lamentables et décousues ; il n'a plus été question que de vents et d'orages, que de mots inconnus livrés

aux nuages et à la nuit. Il n'y a pas de grimaud sortant du collége qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes; de bambin qui, à seize ans, n'ait épuisé la vie, qui ne se soit cru tourmenté par son génie; qui, dans l'abîme de ses pensées, ne se soit livré au vague de ses passions; qui n'ait frappé son front pâle et échevelé, et n'ait étonné les hommes stupéfaits d'un malheur dont il ne savait pas le nom, ni eux non plus (1). »

René, petit drame intérieur et tout personnel, n'avait pas de modèle dans notre langue; et si *Atala* présente plus de variété, plus de mouvement, le second épisode, en revanche, l'emporte sur le premier par la perfection continue et achevée du style.

« Nous sommes persuadé, a dit l'auteur, que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages; on ne peint bien que son propre cœur, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs (2). » C'est aussi son histoire qu'il a mise dans l'épisode de *René* avec les modifications, les réticences, les atténuations, les ajustements inévitables en des cas pareils. Mais puisqu'il venait rétablir l'ordre dans les idées, on ne comprend guère qu'il se flattât d'y arriver, en retraçant la profondeur et l'amertume de la ma-

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 50.
(2) *Génie*, IIe part., livre I, chap. 3.

ladie du siècle; aussi *Atala* et *René* ont-ils fini par être sagement exilés du *Génie du Christianisme*, où quelques graves amis de l'auteur ne les avaient vus qu'à regret, dès le principe, disant en leur intimité « qu'il avait mis le poison dans l'hostie. »

Nous ne voulons pas séparer de ces deux petits chefs-d'œuvre un troisième épisode, où Chateaubriand ne manifeste pas moins la fécondité et la grâce ravissante de son imagination et de son coloris. Les *Aventures du dernier Abencérage*, publiées sous la Restauration seulement, avaient été écrites sous l'Empire; mais elles ne fussent pas sorties intactes de la main des censeurs. Chateaubriand explique lui-même quels motifs empêchèrent cet ouvrage de paraître. « La résistance des Espagnols à Bonaparte, d'un peuple désarmé à ce conquérant qui avait vaincu les meilleurs soldats de l'Europe, excitait alors l'enthousiasme de tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les grands dévouements et les nobles sacrifices. Les ruines de Saragosse fumaient encore, et la censure n'aurait pas permis des éloges où elle eût découvert avec raison un intérêt caché pour les victimes; la peinture des vieilles mœurs de l'Europe, les souvenirs de la gloire d'un autre temps et ceux de la cour d'un de nos plus brillants monarques n'auraient pas été plus agréables à la censure qui, d'ailleurs, commençait à se repentir de m'avoir

tant de fois laissé parler de l'ancienne monarchie et de la religion de nos pères; les morts que j'évoquais sans cesse, faisaient trop peur aux vivants. » Il y a, en effet, dans le *Dernier Abencérage* un beau portrait du caractère espagnol, et tel qu'il ne pouvait plaire ni à l'empereur, ni à ses obséquieux courtisans.

L'idée de cette gracieuse nouvelle fut prise par l'auteur en Espagne, lorsque, à son retour d'Orient, il parcourut des yeux la riche vallée de Grenade, les rives du Douro; qu'il erra sous les portiques déserts de l'Alhambra, dans les jardins enchantés du Généralif, et qu'il se représenta les cuisants regrets du vieux Boabdil, le dernier roi de Grenade, obligé de fuir pour jamais loin de ces merveilles enchanteresses.

Aben-Hamet, descendant de l'illustre famille des Abencérages, est ramené dans la patrie de ses pères par le regret et la vengeance; mais un jour il voit et il aime Blanca, fille du duc de Santa-Fé, et le voilà qui oublie les sentiments avec lesquels il était venu à Grenade. Blanca, de son côté, s'est éprise d'Aben-Hamet, mais sans lui révéler sa naissance; l'Abencérage est forcé de retourner en Afrique, pour trois ans, et, pendant cet intervalle, don Carlos, frère de Blanca, médite de l'unir à Lautrec, chevalier français, fait prisonnier à Pavie; de là un duel entre Aben et Carlos; celui-

ci est vaincu, et doit la vie à la générosité de son adversaire. Aben est sur le point d'épouser Blanca, lorsque, dans une réunion où les trois guerriers font entendre, chacun à leur tour, une romance nationale, l'Abencérage reconnaît à celle de Carlos, célébrant les exploits du Cid, qu'il est aussi bien que Blanca, le petit-fils du guerrier qui tua l'aïeul d'Aben-Hamet, à la prise de Grenade, et fut enrichi des dépouilles de sa famille. Courroucé et hors de lui-même, il se fait reconnaître pour le dernier des Abencérages, et déclare qu'il est venu venger son aïeul. Don Carlos lui dit qu'il acceptera le combat, mais qu'il reste une issue au descendant de Boabdil : de se faire chrétien et d'épouser Blanca. Un instant, l'Abencérage paraît céder; mais la voix du sang, l'honneur de sa famille le retient ; comment se résoudre à mêler le sang des persécuteurs au sang des persécutés? « Que Blanca prononce, » dit-il. « Retourne au désert » lui crie la petite-fille du Cid, et elle défaille. Aben disparaît, tandis que Blanca reste avec son inconsolable douleur.

L'époque est habilement choisie pour cet épisode. Quoi de plus brillant dans l'histoire d'Espagne que la lutte entre les deux peuples, entre les deux religions? Il y a là un contraste qui plaît et intéresse puissamment; il y a place en outre pour le jeu de la passion, lorsqu'il s'agit de sa-

voir si une descendante des héros espagnols épousera un Maure, si une chrétienne deviendra la femme d'un Mahométan.

M. de Chateaubriand est plus sobre de détails, dans ce charmant opuscule, que dans *Atala* et dans *René ;* les touches sont moins ardentes, les contours plus voilés ; et le style, où l'auteur déploie tant de souplesse et d'harmonie, est élevé sans effort, simple avec noblesse, varié et prenant tous les tons ; l'auteur n'a rien écrit de plus suave, de plus pur de forme, de plus épanouï. C'est là qu'il a mis dans la bouche de Lautrec ce chant si plein de mélancolie et de tristesse, où gémit en notes émouvantes le Français exilé de sa patrie. Chateaubriand entendit, un soir, dans les profondeurs des montagnes de l'Auvergne, un air plaintif que chantait un pâtre solitaire, et ce fut ce qui lui inspira ces paroles d'une simplicité touchante, devenues à bon droit si populaires :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance,
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,

Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille,
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours.

CHAPITRE V.

Pendant qu'*Atala* faisait son chemin dans le monde, et, en dépit d'amères critiques, passionnait les esprits, Chateaubriand travaillait à achever le *Génie du Christianisme*, qui était attendu avec une légitime impatience.

Ce fut au sein de l'amitié, chez Mme Beaumont, à Savigny, dans la Beauce, que l'été de 1801 le vit mettre la dernière main à ce livre tant annoncé. Là, dans un cercle distingué et littéraire, se trouvaient souvent Fontanes, le critique d'un goût sûr et parfait, le poète, le prosateur harmonieux; avec lui, Joubert, l'ingénieux penseur, dont on a des réflexions délicates et fines, « harpe

éolienne, qui rendait quelques beaux sons et n'exécutait aucun air (1), » a-t-il dit de lui-même ; le vicomte de Bonald, métaphysicien rigide et ferme, qui avait pris rang dans le nombre des penseurs éminents ; M. Molé, noble gentilhomme qui relevait la maison paternelle désolée par les révolutions, et, le mieux fait de tous pour prêter l'oreille aux finesses de Joubert, méditait des *Essais de morale et de politique ;* le chantre futur du *Génie de l'Homme*, Chênedollé, poète sombre et triste, rêvant de Lucile, la sœur de René. Au bonheur que donne la culture des lettres et de l'amitié, on ajoutait, dans cet asile hospitalier, la joie qu'inspirait le retour de la sécurité, de l'ordre, des doctrines élevées et réparatrices.

Un jour, l'auteur d'un chapitre sur le livre *du Divorce* avait écrit : « Grâces soient rendues à ces hommes forts qui reparaissent aujourd'hui avec une vigueur nouvelle, pour attaquer les erreurs et rétablir toutes les vérités dans leurs droits ! La philosophie, qui défend encore les derniers restes de son empire, trouve en eux de terribles adversaires. Nourris à l'école du malheur, les uns, avec une imagination ardente et vive, nous ramènent aux vrais principes par le charme des peintures les plus brillantes ; les autres, avec

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 19.

une logique profonde et une instruction étendue, nous subjuguent par la force d'une raison victorieuse (1). » Aussitôt Joubert, éloigné de Savigny, adressait ces réflexions opportunes à Mme de Beaumont, et lui faisait observer avec joie qu'il y en avait qui ne se pouvaient entendre que de leur ami, « de son compagnon de solitude » à elle ; puis il ajoutait : « Offrez à son talent et à son ame le peu de justice qu'on lui a rendu en passant, et qui ne peut que lui faire du bien, dans l'état d'abattement où le réduisent par-ci, par-là, les rudesses de la critique (2). »

Le même Joubert écrivait encore à Mme de Beaumont, dans son amicale sollicitude : « J'envoie à M. de Chateaubriand la traduction italienne d'*Atala*.... Recommandez à l'auteur d'être plus original que jamais, et de se montrer constamment ce que Dieu l'a fait. Les étrangers, qui composent les trois quarts et demi de l'Europe, ne trouveront que frappant ce que les habitudes de notre langue nous portent machinalement à croire bizarre, dans le premier moment. L'essentiel est d'être naturel pour soi : on le paraît bientôt aux autres... L'accent personnel plaît toujours ; il n'y a que l'accent d'imitation qui déplaise, quand il n'est pas celui de tout le monde. Vous

(1) *Journ. des Débats*, 1801.

(2) Joubert, *Pensées*, t. II, p. 275-76.

verrez quelle grâce incontestable a celui de M. de Chateaubriand en Italie (1). »

Pendant que le travail avançait, les amis de l'auteur cherchaient pour lui les livres dont il avait besoin dans sa retraite; c'étaient les *Lettres édifiantes*, précieux recueil qu'il a si éloquemment loué; c'était *l'Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury, etc.; mais on insistait, et avec raison, pour qu'il n'empruntât que bien peu, tout au moins pour qu'il dissimulât, dans un travail de ce genre, tout importun bagage d'érudition. « Dites-lui qu'il en fait trop, continuait le même spirituel conseiller; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux; que c'est de la beauté, et non pas de la vérité qu'on cherchera dans son ouvrage; que son esprit seul, et non pas sa doctrine, en pourra faire la fortune; qu'enfin il compte sur M. de Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand... Qu'il ait pour seul but, dans son livre, de montrer la beauté de Dieu dans le christianisme, et qu'il se prescrive une règle imposée à tout écrivain par la nécessité de plaire et d'être lu facilement, plus

(1) Joubert, *Pensées*, t. II, p. 274.

impérieusement imposée à lui qu'à tout autre par la nature même de son esprit, esprit à part, qui a le don de transporter les autres hors et loin de tout ce qui est connu. Cette règle est celle-ci : Cache ton savoir... Ecrivain en prose, M. de Chateaubriand ne ressemble point aux autres prosateurs par la puissance de sa pensée et de ses mots ; sa prose est de la musique et des vers ; qu'il fasse son métier, qu'il nous enchante... Que notre ami nous accoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme, à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au ciel, à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie : le reste sera l'œuvre de la religion ; si la poésie peut lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réemparée, car elle a ses séductions et ses puissances, qui sont grandes. Notre ami a été créé et mis au jour tout exprès pour les circonstances (1). » Tels étaient les sages conseils que Joubert donnait avec admiration et avec une insistance aussi aimable que judicieuse. D'un autre côté, Fontanes, qui avait pris sous sa tutelle littéraire le brillant auteur d'*Atala*, donnait aussi ses avertissements. « C'est M. de Fontanes, dit Chateaubriand, qui encouragea mes

(1) Joubert, 2 sept. 1801, *Pensées*, t. II, p. 284.

premiers essais; c'est lui qui annonça le *Génie du Christianisme,* c'est sa muse qui, pleine d'un dévouement étonné, dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était précipitée; il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer; à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. Il y avait jadis des hommes conservateurs du goût comme ces dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides : ils ne laissaient arriver la jeunesse que quand elle pouvait toucher au fruit sans le gâter (1). »

Ce furent les conseils sérieux de Fontanes qui, en déterminant le courageux auteur à remanier d'un bout à l'autre un livre dont il y avait déjà deux volumes d'imprimés, retardèrent l'apparition du *Génie.* Il vit enfin le jour, au mois d'avril 1802 (1), et s'ouvrait par cette noble et loyale déclaration : « Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion, et en ad-

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 22.

(2) Paris, Migneret, 5 vol. in-8°. Les volumes sont minces et de médiocre impression; le dernier contient, avec une pagination appropriée à chacun d'eux, les notes des quatre autres. Cette édition, qui est devenue très-rare, diffère assez des suivantes pour qu'elle vaille la peine d'être recherchée.

mirant le christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappé des abus de quelques institutions et des vices de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrais en rejeter la cause sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais. Mais j'aime mieux me condamner; je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement de quel moyen la Providence s'est servi (*sic*), pour me rappeler à mes devoirs. Ma mère, après avoir été jetée à 72 ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère (1); quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus, elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette

(1) Le 31 mai 1789, Mme de Chateaubriand mourut dans une campagne isolée, où deux ouvriers, dont l'un ne savait pas écrire, témoignèrent seuls de sa mort. La lettre de Mme de Farcy (c'est le nom de la sœur de Chateaubriand) était datée du 1er juillet 1789, Préface de l'*Essai hist.*, t. I, p. 12.

mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré, et j'ai cru. »

Chateaubriand se trouva chrétien comme tant d'autres, de nos jours, se sont trouvés tout-à-coup jetés hors des voies du christianisme, pour s'être attaqués à un ou deux articles de son enseignement. Le brillant écrivain inaugurait d'une façon éclatante la littérature de l'âge nouveau, qui s'était annoncé par tant de gloire militaire; il brisait les routes irréligieuses du siècle passé, pour frayer un chemin vers un autre avenir et convier les esprits à la source des grandes inspirations. C'était une révolution tout entière dans les lettres, une guerre déclarée aux préjugés philosophiques du dernier siècle qui avaient gardé d'opiniâtres représentants, soldats attardés sur un champ de bataille, d'où le chef avait disparu depuis vingt-trois ans, enseveli dans sa bruyante et déplorable renommée. Essayer de prouver à des hommes qui sortaient des abîmes de l'incrédulité, que l'irréligion est ennemie du bon et du baeu dans les lettres et les arts, que le christianisme est bien loin d'étouffer le goût et de tuer le sentiment, qu'il porte dans ses flancs sacrés une civilisation puissante et toujours jeune : voilà ce

qu'avait entrepris M. de Chateaubriand, et c'était, à coup sûr, une tâche hardie, une grande et généreuse idée. Plus que cela, c'était du courage et du désintéressement: car si son livre se trouva être une œuvre de circonstance, il faut bien se rappeler qu'il n'avait pu le prévoir et qu'il eut tout le mérite de sa glorieuse tentative.

On lui a reproché d'avoir envisagé la religion chrétienne, uniquement comme une religion mythologique, prêtant à des beautés inconnues ou malencontreusement dédaignées. Erreur profonde! la justification de l'auteur, s'il en fallait une, se trouve dans le caractère des temps mêmes où il écrivait. Et, en effet, chez une nation qui avait abattu ou fermé ses temples, brisé violemment la pierre du sacrifice, profané tout dans des saturnales sans nom, guillotiné ou déporté les prêtres; chez un peuple qui n'avait pas encore partout rouvert ses églises, rappelé ses pontifes, ni reconnu la verge de Dieu dans les calamités inouïes dont toutes les classes avaient été frappées; devant des hommes tout imbus encore des déclamations de la philosophie, des sottises amassées par la tourbe de nos écrivains impies ou immoraux, que fallait-il faire? Quelle apologie devait tenter un défenseur du christianisme? Quels moyens employer pour secouer cette génération railleuse et incrédule? Est-ce que la

voix austère et tonnante de Bossuet eût été assez écoutée ?

Ni ce grand évêque, si habile à comprendre et à servir les intérêts immortels de l'Eglise, ni les pontifes qui marchèrent de loin sur ses traces et les divers apologistes que l'on vit s'élever contre les philosophes, n'avaient pensé à cette défense de la foi chrétienne par la beauté de ses inspirations et la poésie ineffable de ses rits. Cependant on a trop complaisamment sacrifié leur zèle et rabaissé leur mérite, quand on a prétendu « qu'ils étaient ridicules pour le défaut de talent, lors même qu'ils avaient raison (1). » Qu'avaient donc trouvé de nouveau les ennemis du christianisme, et quels motifs si puissants mettaient-ils à la base de leur incrédulité, ces « esprits durs et sybarites, qui regardaient l'invocation à Dieu comme une faiblesse (2)? » Nous avons leur dernier mot, et le christianisme, que nous sachions, n'en a reçu aucun ébranlement dogmatique. Depuis les froides assertions du président Montesquieu sur la sainte Trinité et la présence réelle, jusqu'à l'*Origine de tous les cultes* (1795) et au fameux zodiaque de Dendérah, les philosophes n'ont rien in-

(1) Cette assertion est de M. Villemain, qui nomme assez plaisamment *Burigny* parmi les apologistes. *Cours de littér.*, t. II, p. 77.

(2) Villemain, *Ibid.*, t. III, p. 364.

venté contre le christianisme ; ils ont rajeuni et ressassé des arguments cent fois pulvérisés : que ce soit là leur éternelle gloire. Voltaire, a régné surtout par d'intarissables bouffonneries; mais qui donc voudrait hériter de l'odieux renom qu'il s'y est acquis? Rousseau, plus grave et affectant de grands airs, s'est noyé dans son déisme, et sans doute a pensé qu'il était irréfutable, quand il ne voulait croire que ce qu'il comprenait, ou qu'il écrivait qu'il faut s'en tenir à la religion de ses pères, ce qui ferait que le monde serait scrupuleusement resté païen pour complaire à un sophisme. Non, les défenseurs du christianisme au XVIII[e] siècle, n'eurent pas en partage le charme de langage qui attirait vers deux ou trois de leurs adversaires; mais il faut dire à leur louange et à leur justification, qu'ils ne donnèrent pas à l'erreur le droit de prescrire, qu'ils ne laissèrent passer aucun mensonge sans le réfuter, aucune folie sans la relever, aucune ignorance sans la démasquer. Et il faut dire aussi que les philosophes, en montrant dans leurs aggressions l'ignominie de leur ame, l'abjection de leurs pensées et de leurs désirs, épargnèrent presque aux défenseurs de la vérité le soin de les réfuter; car ils se laissèrent aller à de telles variations sur les mêmes points, ils se contredirent tellement les uns par les autres, que l'on put, au moyen de

leurs aveux, disposer une apologie entière des doctrines du christianisme.

Ainsi, Lefranc de Pompignan, qui mourut archevêque de Vienne, publia *la Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même* (1772); l'abbé Dubois de Launay montrait dans une *Analyse de Bayle* (1782), par le langage même de cet écrivain, que si le sceptique parle pour toutes les erreurs, il rend également hommage à toutes les vérités; Barruel, dans ses *Helviennes*, plusieurs fois réimprimées, au dernier siècle (1781) et de nos jours, s'appliquait surtout à mettre les philosophes en contradiction avec eux-mêmes; le père Paulian, dans son *Dictionnaire philosophico-théologique*, faisait voir l'accord de la véritable philosophie avec la saine théologie, et réfutait les faux principes établis dans les ouvrages des philosophes modernes (1770).

Chaque apologiste semblait réclamer quelques questions spéciales, dans cette lutte qui embrassait l'imposant ensemble de la religion de Jésus-Christ.

L'abbé Nonnotte déployait contre les diverses *Erreurs de Voltaire* une érudition peu commune et un sens honnête et droit. Bullet, théologien solide et hébraïsant remarquable, faisait face, dans ses *Réponses critiques* (1773), à tout ce que les incrédules avaient proposé de difficultés sur

les livres saints ; il racontait avec une rare science : l'*Histoire de l'établissement du Christianisme* (1764), en même temps qu'il se plaisait à démontrer l'*Existence de Dieu par les merveilles de la nature* (1768). Aussi modeste que savant, l'abbé François publiait, sous le voile de l'anonyme, une série de livres destinés à repousser les sophismes et les vaines assertions des écrivains irréligieux. Il établissait ainsi les *Preuves de la religion de Jésus-Christ contre les Spinosistes et les Déistes* (1751), répondait aux difficultés proposées dans la profession de foi du vicaire Savoyard (1765), puis dénonçait les impostures de la *Philosophie de l'Histoire* et du *Dictionnaire philosophique* (1770). Le père Hyacinthe, réfutant les nouveaux docteurs par leurs propres aveux, attaquait dans un sérieux *Examen* (1771) le livre *de l'Esprit* par Helvétius ; et le père Pichon ruinait (1776) les hideuses doctrines étalées dans le livre *de l'Homme* par le même matérialiste. Pluquet se prenait à toutes les aberrations de l'esprit humain, dans un *Dictionnaire des Hérésies*, et confondait en particulier la doctrine du fatalisme (1763). Le docte et vertueux abbé Bergier poursuivait dans ses dernières subtilités le déisme raisonneur de Jean-Jacques, établissait invinciblement la *Certitude des preuves du Christianisme*, faisait un solide exposé de toute la religion, et, dans un *Dictionnaire*

théologique fort étendu, continuait son œuvre imposante de docteur et d'apologiste. Que de questions, que d'idées et de faits ce docte prêtre n'a-t-il pas remués dans ses nombreux ouvrages !

Tandis que l'abbé Duvoisin écrivait pour venger l'*Autorité des livres du Nouveau Testament* (1775), La Luzerne démontrait l'*Excellence de la Religion* (1786) ; le père de Colonia, le père Baltus, l'abbé de Pontbriand, l'abbé Floris, l'abbé Houtteville, le père Delamarre, le père Longueval, l'abbé de Feller, l'abbé Lamourette, le père Hubert Hayer et bien d'autres membres du clergé français prenaient en main la défense de la vérité, suivant la tournure propre de leur esprit et de leur science. L'abbé Gérard faisait ressortir dans son *Comte de Valmont*, quels peuvent être pour la raison et pour le cœur les résultats des doctrines rationalistes; le cardinal de Polignac, ressuscitant la muse latine, opposait aux erreurs renouvelées de Lucrèce les ressources d'une raison supérieure et d'une imagination souple et brillante. Alors aussi un remarquable philosophe chrétien, le père André, combattait, dans son *Traité sur l'Homme*, les doctrines avilissantes de son siècle. On vit un Religieux du même ordre apparaître soudain par un éclatant *Discours sur l'esprit philosophique*, pour rentrer dans un regrettable silence avec la disparition des siens ; et l'abbé Para du Phanjas, pen-

seur et écrivain distingué tout à la fois, mais victime d'un injuste oubli, établir que les principes de la saine philosophie doivent marcher d'accord avec ceux de la religion. Le père Buffier, qui appartenait à la même Compagnie que Guénard et Para du Phanjas, exposait aussi à sa manière les *Preuves les plus sensibles de la véritable religion.* Un disciple de Malebranche, l'abbé de Lignac, regarda en face et combattit la philosophie régnante. Mais Guénée surtout se distingua dans cette lutte contre le mensonge, et attaqua Voltaire avec ses propres armes, le sarcasme et l'ironie, qu'il sut manier si habilement. Ses *Lettres de quelques Juifs* sont restées comme un chef-d'œuvre de polémique.

Là ne se bornait pas la défense. Il partait de Trévoux des *Mémoires* mensuels dans lesquels le père Berthier harcelait le philosophe de Ferney, et n'opposait à ses éclats de mauvaise humeur et de colère, qu'une imperturbable force de raison et de vérité. Bien des pages de ce modeste et savant Religieux peuvent être citées comme un modèle de discussion, d'urbanité et de bon goût.

Il y a donc bien lieu de s'étonner qu'un historien critique de la littérature française au XVIIIe siècle, appréciateur infidèle et perfide des efforts du clergé contre le funeste envahissement de la philosophie, soit allé jusqu'à dire que « le principal

défenseur du christianisme était Fréron (1) ; » e que chez nous le prêtre, « partagé entre l'intolérance et la frivolité, ne sut pas réparer par la science les pertes de la foi (2). »

Voilà comment il n'y eut que Fréron, à cette grande croisade contre des erreurs publiées par tout et sous toutes les formes. Non, ce clerg français, qui souffrit, sans doute, du malheur des temps et de la défaillance publique, ne fut pas plus infidèle à la doctrine chrétienne avec les armes de la science, qu'il ne devait l'être bientôt avec les armes de la foi et de la piété devant les proscriptions et les échafauds. Si aujourd'hui encore on étudie si peu les livres qu'il écrivit, que l'on ne sache pas en parler pour lui rendre justice, ce n'est pas sa faute, assurément. D'un autre côté, si l'on ne trouve pas à ses apologies un charme mondain qui attire et captive, c'est qu'il est aisé d'abattre, de détruire, et malaisé de relever ; c'est que l'erreur a pour la nature humaine un attrait secret que n'aura jamais la vérité ; c'est qu'enfin, une ligne d'aggression, une plaisanterie, un doute insidieux, veulent des traités entiers de réfuta-

(1) Fréron, après tout, n'est point si ignorant ni si méprisable. Ce n'était pas pour rien que s'allumait le courroux de Voltaire, et il y avait un courage méritoire à se dévouer ainsi, sous le feu roulant de plaisanteries et d'injures qui partaient sans cesse de Ferney.

(2) Villemain, *Cours de littér. fr.*, t. II, p. 77 (18e siècle).

tion, et que ce genre de labeur porte avec lui une pesanteur de formes, un ennui qu'il est difficile de dissimuler.

Nous ne pensons pas que ce soit un travail superflu d'avoir montré quels furent les apologistes du XVIII[e] siècle. Avant le *Génie du Christianisme*, tout était dit, mais il le fallait dire autrement. C'est ce que sentait l'abbé Frayssinous, qui débutait, en 1801, dans l'église des Carmes, et qui apparaissait avec un talent aimable, persuasif, quelque peu fénelonien. Ne prenait-il pas des routes nouvelles? ne créait-il pas un genre inconnu à la tribune chrétienne, ce qu'on a appelé *Conférence*, et qui n'est ni le prône, ni le sermon des orateurs du siècle passé ?

Chateaubriand fit donc ce qu'il y avait possibilité de faire. Il fit goûter le charme de la religion chrétienne à des esprits passionnés uniquement pour Athènes et pour Rome; il la présenta avec ses divins attributs, ses pompes touchantes, et révéla dans cette religion des richesses inaperçues, des harmonies particulières, de nouvelles sources de splendeur et de beauté, de poésie et d'imagination ; lui donna une lyre plus poétique que celle d'Homère, et dont les cordes répondent à toutes les affections du cœur, aux célestes pensées de la vierge, aux soupirs du jeune homme solitaire, aux soupirs de l'ame qui rêve

et attend un bien inconnu. Le protestant Charles de Villers disait qu'un des motifs qui l'empêchaient de revenir en France, c'était que la religion n'y pouvait être défendue que par des ouvrages trop agréables, trop mondains, trop romanesques. Probablement que si l'auteur du *Génie* eût embrassé un autre système, parlé une autre langage, celui-là même qui accusait la mondanité des apologies, eût trouvé que la religion était chez nous défendue en style de capucin.

« Dieu, comme Chateaubriand l'observe, dans sa cause même, ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui ; et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail (1). »

Un illustre poète, le chantre harmonieux des croisades, avait dit avant le chantre d'Eudore, et dans un sens pareil :

Sai che là corre il mondo ove più versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnaso (2).

Après cela il n'en coûte rien aux plus fervents admirateurs de Chateaubriand d'avouer qu'il y a dans son livre les inconvénients du système adopté ; que, plus d'une fois, emporté par une imagination vive et brillante, il fait descendre le

(1) *Génie*, liv. I, chap. I.

(2) Tasso, Gerusalemme, cant. I, str. 3.

christianisme à des arts indignes de lui et où cette religion sainte n'a que faire ; qu'il s'égare de temps à autre dans des accessoires qui semblent lui faire perdre de vue l'idée principale ; mais il n'en règne pas moins dans l'exécution de son vaste plan une imposante unité. Il faut tenir compte aussi à l'auteur de ce ton calme et décent, de cette discussion pleine d'une majestueuse gravité, dont il était si aisé de dévier, à une époque toute bouillonnante encore de passions irréligieuses.

On a raconté qu'un bénédictin de Sorrèze, Dom Dulau, homme d'esprit et de jugement, que l'émigration avait tranformé en libraire à Londres, et à qui Chateaubriand confia la vente de son *Essai historique*, lui représenta qne les déclamations anti-chrétiennes n'étaient plus de mise ; que tout cela était devenu banal et de mauvais ton ; qu'il serait plus sûr et plus avantageux de défendre le christianisme, et que là-dessus Chateaubriand se prit à écrire le *Génie* (1). Ce récit mensonger transformerait un livre de conviction et de foi en une misérable spéculation de librairie, et ne vaudrait pas la peine qu'on s'y arrêtât, lors même qu'on ne saurait pas d'ailleurs l'exacte vérité. Chateaubriand, à l'époque où il commença le *Génie du Christianisme*, croyait aux vé-

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. IV, p. 121, édit. de 1823, in-8°.

rités dont il parlait avec tant de séduction ; les preuves matérielles subsistent encore, preuves écrites de sa main , échappées à l'intimité et destinées à voir le jour (1).

Au surplus, son caractère est au-dessus de ces tristes insinuations. « Je crois très-sincèrement, disait-il en 1826 ; j'irais demain pour ma foi d'un pas ferme à l'échafaud. Je ne démens pas une syllabe de ce que j'ai écrit dans le *Génie du Christianisme ;* jamais un mot n'échappera à ma bouche , une ligne à ma plume , qui soit en opposition avec les opinions religieuses que j'ai professées depuis vingt-cinq ans.....

» Si je n'étais pas chrétien , je ne me donnerais pas la peine de le paraître : toute contrainte me pèse , tout masque m'étouffe..... J'attache trop peu d'importance à la vie pour m'ennuyer à la parer d'un mensonge (2). »

Il a été dit que Chateaubriand, qui résista plus tard à Bonaparte, et qui, avec un écrit plein de véhémence, attaqua le grand empereur déchu, avait cependant mis à ses pieds le *Génie du Christianisme.* On aurait pu rappeler tout aussi bien qu'un passage de la préface, disparu depuis, faisait penser à Cyrus, en glorifiant, dans la première édition, « cet homme puissant qui nous avait re-

(1) Elles sont aux mains de M. Sainte-Beuve.

(2) *Essai hist.*, t. I, pag. XLVII.

tirés de l'abîme. » Il y a là oubli de dates importantes, et, en les rétablissant, on en finit avec toute induction hostile. La seconde édition (août 1803) du *Génie* portait, il est vrai, une dédicace à Bonaparte ; mais cette dédicace est antérieure à la mort du duc d'Enghien et même au consulat à vie. Elle n'a rien de servile, rien qui engage l'avenir de l'écrivain (1), et ce n'est pas toujours ainsi qu'on parle aux puissances du monde.

Le *Génie du Christianisme* est divisé en quatre parties. Dans la première, qui embrasse les dog-

(1) Voici cette pièce :

» Citoyen premier Consul,

» Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du *Génie du Christianisme ;* c'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent ; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la religion les bases de l'Etat et de vos prospérités. Continuez à tendre une main secourable à trente millions de chrétiens, qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

» Je suis avec un profond respect,

» Citoyen premier Consul,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Chateaubriand. »

mes et la doctrine, Chateaubriand étudie les mystères dans leurs rapports avec la nature morale de l'homme et les instincts secrets de son cœur. On a objecté un certain manque de gravité au sujet du nombre trois qui n'est point engendré, mais qui engendre toutes les autres fractions, et que « les Grâces avaient pris pour leur terme (1). » Ce reproche semblera frivole, dès que le passage ne restera point isolé de la sorte. L'auteur aborde ensuite la question des Sacrements, toutefois sans entrer assez avant dans un sujet si riche et si varié ; c'est ainsi qu'il jette quelques mots seulement sur la confession, et n'en dit rien qui attache l'esprit, qui remue le cœur. De toute manière, un tel chapitre méritait beaucoup mieux, à cause de l'importance qu'il a dans la vie du chrétien ; il en est la base, et ceux qui observent fidèlement les préceptes de l'Evangile, le savent bien. Les trois vertus qui se trouvent à la tête de la loi de Jésus-Christ, la Foi, l'Espérance et la Charité, ne figurent pas non plus dans le *Génie* avec les développements qu'elles comportaient, même à une telle place et dans une œuvre nécessairement restreinte. Ce que Chateaubriand écrit de la supériorité de la tradition mosaïcale sur les autres cosmogonies, ne peut que paraître

(1) *Génie*, livre I, chap. I.

faible, depuis les savantes découvertes qui ont mis dans un plus grand jour, en la venant confirmer, la pensée générale de l'auteur. On serait tenté de se demander ce que font dans une apologie du christianisme, des chapitres sur l'astronomie, sur la jeunesse de la terre, si l'on ne s'apercevait que l'auteur cherche sa route et qu'il n'a pas encore mis le pied sur le terrain où il lui sera permis de se jouer librement, de donner tout son essor à ses brillantes facultés.

Déjà il se sent plus à son aise dans ces gracieux chapitres sur l'existence de Dieu établie par les merveilles de la nature ; mais, en dépit de tant de belles pages consacrées aux détails du spectacle de l'univers, aux chants des oiseaux, à leurs nids et à leurs migrations, aux phénomènes que présentent les quadrupèdes, les amphibies et les reptiles, on cherche péniblement en quoi ces charmantes esquisses peuvent aider à glorifier le génie de la religion chrétienne. Ce sont là des peintures originales, souvent piquantes de forme ; mais on sent que l'auteur tâtonne encore, qu'il cherche sa route ; et pour la vérité des détails scientifiques, comme pour la manière de les traduire, il nous semble que c'est une des portions du livre où l'on peut le plus aisément attaquer M. de Chateaubriand. L'auteur des *Notes critiques*, publiées en 1803, relevait avec justice

beaucoup d'erreurs ou d'exagérations, qui n'ont pas toutes disparu du livre. Nous oserions regarder encore comme un hors d'œuvre le VIe livre, dans lequel l'auteur prouve l'immortalité de l'ame par la morale et le sentiment, si ce n'était que le dogme des peines et des récompenses dans une autre vie, doit évidemment à l'Evangile de n'être pas resté dans cet état de doute, où la philosophie et les religions antiques l'avaient tenu jusque-là. C'est dans ce même livre que Chateaubriand a cru devoir montrer le danger et l'inutilité de l'athéisme, et qu'il a tracé de la femme athée un portrait qu'on lui a reproché, mais qui n'était point exagéré à l'époque où il avait sous les yeux une illustre survivante de la philosophie, Mme d'Houdetot et ses quatre-vingts ans attachés encore au poète Saint-Lambert par des liens honteux (1). De nos jours même, la femme athée serait-elle donc un phénomène qu'il fût si malaisé de trouver et de peindre ?

M. de Chateaubriand, dans ses *Mémoires* (2), a retiré bien à tort certains jugements qu'il avait portés dans le *Génie*. Il n'admet plus, par exemple, que nos cathédrales nous apprennent dans leurs documents de pierre des faits ignorés ; que ces mémoires de granit nous révèlent des dates

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 82.
(2) *Ibid.*, p. 60.

échappées à la science des Bénédictins ; et c'est là ce qu'on ne saurait lui accorder en face des fructueuses découvertes de l'archéologie chrétienne. Mais il a raison de convenir que, au point de vue des arts, il manque beaucoup au *Génie*, parce que, en 1800, l'auteur ne connaissait pas les arts ; qu'il n'avait encore vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Egypte. Ne nous sera-t-il pas permis de regretter que Chateaubriand n'ait pas songé, dans quelqu'une des nombreuses éditions du *Génie*, à combler plus tard cette lacune, à rectifier ou à étendre les jugements d'une autre époque ?

Il avoue de plus qu'il n'a pas tiré un parti suffisant des Vies des Saints et des Légendes, où il pouvait faire une si curieuse et si abondante moisson. Cet oubli n'est que trop vrai, et l'auteur le réparait déjà, dans une certaine mesure, lorsqu'il écrivait *les Martyrs*.

M. de Chateaubriand, qui veut quelquefois faire honneur au christianisme de richesses qui ne lui appartiennent pas et qui seraient d'ailleurs sans gloire, va jusqu'à dire que la poésie, que nous appelons descriptive, a été inconnue à l'antiquité ; il en attribue la découverte à la religion chrétienne, qui a renversé les autels du paganisme, et qui, en diminuant le charme attaché aux fables mythologiques, a réduit les poètes à chercher la source

de l'intérêt dans la vérité et l'exactitude de leurs travaux. « Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un passage, ce n'a jamais été, écrit-il, que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond de tableau ; mais ils n'ont jamais représenté nûment, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts (1). » Certes, les anciens avaient raison, et l'auteur lui-même est obligé de reconnaître « qu'on a fait de nos jours un étrange abus du genre descriptif. »

Mais encore n'est-il pas vrai d'assurer que les auteurs ne connaissaient point cette poésie descriptive, « qui est, au dire de M. de Chateaubriand, un moyen de plus entre nos mains, et qui a étendu la sphère des images poétiques, sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle qu'elle existait pour les anciens. » Toute sa théorie repose sur des raisons sans fondement. Il dit que « l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, » puis il va développant sa pensée, et prétend qu'il faut plaindre les anciens qui n'avaient trouvé dans l'Océan, que le palais de Neptune et la grotte de Protée. Ce vague de l'esprit, cette mélancolie, ce deuil rêveur sur les rivages d'un fleuve, au bord de la mer retentissante, les anciens, peu à plaindre, ne le

(1) Note sur le chap. 1er du livre v.

connaissaient-ils pas? Quand les Troyennes regardaient toutes en pleurant, la mer profonde,

> Cunctæque profundum
> Pontum aspectabant flentes (1),

probablement qu'elles voyaient autre chose, dans cette immensité, que les Tritons et les Néréides. Au reste, l'auteur se contredit bientôt, lorsqu'il vient à écrire de Virgile : « Ses tableaux représentent toute la nature ; ce sont les profondeurs des forêts, l'air pur des montagnes, les rivages de la mer, où des femmes exilées regardent en pleurant l'immensité des flots (2). »

M. de Chateaubriand reconnaît chez plusieurs des anciens « quelques vues de la nature. » Je le crois bien : ils la comprennent et la sentent à merveille, mais ils ne tracent que les grandes lignes, ne jettent que quelques traits rapides, tandis que nous épuisons les couleurs et nuisons à l'effet, en délayant nos pensées. On est forcé d'envier le bonheur de ceux qui respirent aux lieux enchanteurs que décrit Horace :

> Qua pinus ingens albaque populus
> Umbram hospitalem consociare amant
> Ramis, et obliquo laborat
> Lympha fugax trepidare rivo (3).

(1) *Æneid.*, V, 614.
(2) *Génie*, IIe part. livre II, chap. 10.
(3) Lib. II, Od. III, 9.

J'aime mieux, avec Fénelon, être occupé de cet ombrage et de ce ruisseau que d'un bel esprit importun qui ne me laisse point respirer (1).

Ces deux vers de Virgile n'offrent-ils pas des images plus champêtres que ne feraient de longues et minutieuses descriptions :

At frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni (2).

Ces tableaux animés, ces mots jetés en passant, ces exclamations saisissantes comme il y en a tant dans Horace et dans Virgile, en présence de la nature et du bonheur de la vie des champs, parlent bien plus à l'ame que des amplifications sans fin.

Mais puisqu'il s'agit de détails et de contours patiemment arrêtés, les anciens encore nous ont laissé des œuvres en ce genre. *Le Moretum* de Virgile décrit avec une minutie et une réalité remarquables l'existence pauvre et laborieuse de l'homme des champs ; c'est un poème de notre abbé Delille au siècle d'Auguste, et chez un des poètes latins les plus accomplis. Que si l'on voulait d'autres exemples du genre, on en rencontrerait dans Claudien, dans le bordelais Ausone, dans

(1) Fénelon, *Lettre sur les occup. de l'Acad. fr.*
(2) *Georgic*, II, 469.

beaucoup d'écrivains encore estimables de la basse latinité. Nul doute, pourtant, que la religion chrétienne n'ait donné une autre vue de la nature, et enseigné des rapports inconnus aux anciens.

La seconde et la troisième partie du *Génie* renferment la poétique du christianisme, c'est-à-dire ses rapports avec la poésie, la littérature et les arts. Autant le sujet était vaste, autant le poète s'y est montré pénétrant, ingénieux et fécond; il prodigue à pleines mains les trésors d'une critique originale et neuve, sobre pourtant dans son extrême variété. Que d'heureux sujets de parallèle il sait trouver entre les poètes de l'antiquité et ceux des temps modernes, quand il traite du merveilleux chrétien, des caractères et des passions dans les lettres! n'a-t-il pas eu quelque raison de dire : « Les chapitres que je consacre à des recherches sur les sentiments étrangers introduits dans les caractères dramatiques de l'antiquité, renferment le germe de la critique nouvelle (1). » Point de richesses que la Bible et Homère, Dante et le Tasse, Milton et Klopstock, Racine et Voltaire ne viennent offrir à son choix, et qu'il ne sache découvrir dans les vastes champs de la poésie, de l'histoire et de l'éloquence.

M. de Chateaubriand néanmoins, dans sa comparaison des caractères, ne s'est pas toujours mon-

(1) *Mém.*, t. IV, p. 52.

tré d'une justice exacte pour les anciens, qu'il apprécie d'ailleurs avec tant de goût et de sagacité. Il dit, par exemple, dans quelques mots d'éloge adressés au roman de Bernardin de Saint-Pierre : « Virginie meurt pour conserver une des premières vertus recommandées par l'Evangile : il eût été absurde de faire mourir une Grecque pour ne point vouloir dépouiller ses vêtements. Mais l'amante de Paul est une vierge chrétienne, et le dénouement, ridicule sous une croyance moins pure, devient ici sublime (1). » Pourquoi donc absurde? pourquoi ridicule? M. de Chateaubriand suppose peut-être que le sentiment de la pudeur était inconnu des anciens; et pourtant, il avait rencontré dans leurs poètes, dans leurs historiens, assez d'éclatants exemples de pudicité féminine. Lorsque Euripide fait tomber Polyxène sous le fer de Pyrrhus, quelle est la pensée suprême qui la possède? « Même en tombant, dit le poète, elle a un souci profond de tomber avec décence, et cache ce qu'il faut cacher aux regards des hommes (2). » Polyxène, dans Ovide (3), comme Thisbé dans notre La Fontaine, ne donne-t-elle pas aussi ce

Dernier trait de pudeur, même aux derniers moments !

(1) *Génie du Christian.*, II[e] part., livre III, chap. 7.

(2) Eurip., *Hec.*, 564-567.

(3) *Métam.*, XIII, 479. *Fast.* II, 833. Cf., Plin. *Epist.* IV, II

Est-ce que, au point de vue moral, Andromaque, Pénélope, Antigone, Iphigénie, Priam, Hector, Evandre, Euryale et Nisus ne sont pas de beaux caractères ? Chateaubriand trouve l'Andromaque de Racine plus sensible, plus intéressante que l'Andromaque antique.

« La veuve d'Hector, observe-t-il, ne dit pas : *Astyanax ubi est*, mais *Hector ubi est.* » Sans vouloir tout contester ici à l'influence chrétienne, il est bien permis de rappeler cet endroit de l'*Enéide* où la veuve d'Hector comble de présents le jeune Ascagne, et ajoute :

Cape dona extrema tuorum,
O *mihi* sola *mei* super *Astyanactis* imago !
Sic oculos, sic *ille* manus, sic ora ferebat,
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo (1).

La mère qui parle ainsi, n'est-elle pas assez tendre pour son Astyanax et assez délicate de sentiments? est-ce qu'il manque rien à la vivacité de ses souvenirs?

Manque-t-il rien à ceux d'Hécube demandant, dans Euripide (*Hec.* 971), si son fils Polydore vit toujours, si toujours il se souvient de sa mère :

Εἰ τῆς τεκούσης τῆσδε μέμνηταί τι μου.

Puisque Chateaubriand mettait en parallèle la mère païenne et la mère chrétienne, que ne s'est-

(1) *Æn.*, III, 487.

il souvenu de tant de femmes admirables sous la loi évangélique, de cette glorieuse Perpétue qui a semé de traits si délicats le récit de ses souffrances avant l'heure du martyre ; de cette tendre Monique, traversant les mers pour revoir son Augustin, et lui parlant mourante aux rivages d'Ostie un langage qui tenait plus du ciel que de la terre?

Il serait aisé d'étendre à d'autres sujets ces observations et de montrer, par de nombreux exemples, combien la théorie de l'auteur aurait pu être plus solidement appuyée, du moins quel charme de plus il lui eût été donné de répandre dans les détails. Ainsi, au Satan de Dante, du Tasse et de Milton, rien ne l'empêchait d'ajouter celui de saint Alcime Avit, poète et évêque du V[e] siècle; la valeur du poète, sur ce point, lui vient surtout de ce qu'il est de beaucoup le premier en date ; mais là ne se borne point son mérite, comme on l'a fort bien démontré (1).

M. de Chateaubriand établit une cinquième comparaison entre la Didon de Virgile et la Françoise de Rimini de Dante; puis il hésite, sur le plus admirable vers de ce chef-d'œuvre, à sacrifier la méchante version de Rivarol, timidité qui devient l'objet d'une note, lorsqu'il était si aisé

(1) Guizot, *Hist. de la civilisation en France*, leçon 18.

d'être original avec la sublimité du modèle. De même pour la pâle version de Sacy, quand vient le tour de la Bible : au lieu de recourir hardiment à l'hébreu, qu'il avait étudié, il va s'excuser de quelques infidélités au traducteur.

En traitant de l'Office des morts, qu'il appelle un chef-d'œuvre, que ne s'est-il souvenu du *Dies iræ*, de ce sublime chant de deuil, qui est comme le dernier adieu de l'Eglise à ses enfants sortis de cette vallée de larmes, et où *la mort et la nature sont dans la stupeur?* Lorsqu'il fait remarquer le *Stabat* comme un morceau de chant non surpassé par l'art de Pergolèse, que n'ajoute-t-il le nom du pauvre frère lai, Jacopone da Todi, qui donnnait à l'Eglise cette hymne touchante, en lavant humblement la vaisselle de son monastère ? Voilà de ces contrastes que sait enfanter le Christianisme. C'était au XIII[e] siècle, et Jacopone mêlait à ses occupations quotidiennes des poésies spirituelles qu'on a longtemps négligées.

Sous le titre de philosophie, M. de Chateaubriand a compris l'astronomie et les mathématiques, la chimie et l'histoire naturelle, la métaphysique, la politique, la morale. En examinant l'influence du christianisme sur chacune de ces branches de la littérature et des arts, il ne dit pas un mot de l'action que la religion chrétienne exerce sur les deux premières divisions

de la philosophie; elles ne trouvent même place dans son ouvrage que pour y subir une étrange accusation. Les sciences sont-elles, en effet, les ennemies naturelles du christianisme? C'est ce que M. de Chateaubriand semble dire, dans un argument un peu déclamatoire. « Est-il bien vrai, écrit-il, que l'étude des mathématiques soit si nécessaire dans la vie? s'il faut des magistrats, des ministres, des classes civiles et religieuses, que font à leur état les propriétés d'un cercle ou d'un triangle (1)? » Comme si les classes civiles ne comprenaient pas d'innombrables professions, dont l'exercice repose sur les mathématiques ou sur les sciences physiques! En condamnant les arts et les sciences, il faut prononcer un jugement tout pareil sur la civilisation elle-même.

« Plusieurs personnes ont pensé, continue M. de Chateaubriand, que la science entre les mains de l'homme dessèche le cœur, désenchante la nature, mène les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme au crime; que les beaux-arts, au contraire, rendent nos jours meilleurs, attendrissent nos ames, nous font pleins de foi envers la divinité, et conduisent par la religion à la pratique des vertus. » Mais si ces personnes ont raison, comment se fait-il que ceux que M. de Cha-

(1) *Génie*, 3e part. liv. II, chap. 1.

teaubriand reconnaît pour les chefs de la secte philosophique Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvétius, Mably, Raynal, Boulanger, soient des hommes de lettres, ou des poètes ? On peut se récrier sans doute sur les funestes effets qu'il attribue à des sciences que professèrent Pascal, Descartes, Newton, Leibniz, Euler, Mersenne, de Chales, etc. L'auteur dit lui-même dans une note: « Leibniz a prouvé Dieu géométriquement, dans sa *Théodicée*. On a emprunté d'Huygens, de Keil, de Marcalle et de cent autres des théorèmes rigoureux pour établir l'existence de l'Etre suprême ; Platon n'appelait Dieu que *l'éternel géomètre*, et c'est l'art d'Archimède qui a fourni la plus belle et la plus puissante image de Dieu, le triangle inscrit au cercle. »

Il n'y a pas grand risque que les esprits faibles abusent des sciences abstraites; la folle présomption est moins à craindre ici qu'ailleurs, parce que dans les sciences exactes on ne saurait se faire illusion, et que l'on peut toujours estimer au juste l'état des connaissances que l'on a acquises. Il en est tout autrement dans les lettres et les arts d'imagination, où rien ne donne à un esprit borné la mesure de ses facultés et de ses connaissances; d'ailleurs, les sciences exactes n'offrent pas en faveur de l'incrédulité des arguments bien gais, tandis qu'une impiété d'un tour plus agréable, un

bon mot, a plus de pouvoir, suivant l'expression de Chateaubriand, que des volumes de raisonnements et de métaphysique.

Il dit ailleurs qu'un seul précepte de morale est plus utile à la société que les plus belles proportions d'un triangle; mais on ne voit pas bien clairement ce que la morale et les propriétés d'un triangle ont à faire ensemble. Si les préceptes de la morale ont leur utilité, les propriétés du triangle ont aussi la leur. Or, de même que les plus belles maximes de la morale ne sauraient suffire pour creuser des canaux, élever des édifices, jeter des ponts, construire et diriger des flottes; de même n'est-il entré dans la tête d'aucun géomètre de faire des propriétés d'un triangle la règle de conduite des hommes. Au reste, il ne faut jamais confondre la science avec celui qui la professe; les erreurs ou les vices de quelques savants ne sont pas plus le fait de la science que le fanatisme, la licence ou les crimes d'un ministre de l'autel ne sont celui de la religion.

M. de Chateaubriand dit qu'il est à craindre que l'histoire naturelle, « à force de ne faire voir dans la création que des doigts, des dents, des bras, ne conduise insensiblement la jeunesse au matérialisme (1). » Mais si elle a classé les innom-

(1) *Génie*, 3e part., liv. II, chap. 2.

brables productions de la nature pour en former un inventaire méthodique, et les offrir dans un ordre qui soulage l'attention, au lieu d'éblouir la vue ; s'il lui a fallu, pour ce travail, observer et déterminer les caractères extérieurs et sensibles des divers règnes, ne s'est-elle pas aussi imposé l'examen raisonné du côté moral de la nature ? N'étudie-t-elle pas avec intérêt la vie et les mœurs des animaux, les rapports mutuels des différentes parties de la création, leur admirable coordination dans le vaste ensemble de l'univers ; et quels spectacles touchants, quels tableaux merveilleux, quels enseignements viennent émouvoir le cœur, au milieu de cette étude attrayante (1) !

M. de Chateaubriand, éloigné encore du christianisme, « connaissait, dit-il, les ouvrages des Pères mieux qu'on ne les connaît de nos jours ; il les avait étudiés même pour les combattre, et, entré dans cette route à mauvaise intention, au lieu d'en être sorti vainqueur, en était sorti vaincu (2). » Nous le voulons bien ; mais ce qu'il dit de ces illustres docteurs de l'Eglise, nous montre que s'il les connaissait mieux qu'on ne les connaît de nos jours, où l'on n'en fait pas l'objet

(1) Lettre à M. de Chateaubriand sur deux chapitres du *Génie du Christianisme*. Genève, Paschoud, 1806, in-8 de 79 pag. — Cf. *Magasin encyclop.* de 1807, t. I, p. 189 et suiv.

(2) *Mém.*, t. III, p. 272.

d'excessives études, il n'était pas descendu très-avant dans leurs œuvres. Ses notes rapides sur les Pères nous semblent bornées et mesquines, en comparaison de la grandeur et de la fécondité d'un sujet facile à creuser, après tout. Saint Grégoire de Nazianze ne méritait-il pas de figurer comme poète avec saint Ephrem, Synésius, évêque de Ptolémaïs, et Prudence? Il manque au *Génie* un chapitre de la poésie chrétienne conçu en ce sens-là (1). Saint Ephrem le Syrien est pathétique et sombre, dans ses cantiques funèbres; Synésius, véritable révélateur de la grande poésie chrétienne, a devancé le mouvement lyrique de l'auteur des *Harmonies*, et Grégoire de Nazianze, la douce et suave rêverie des *Méditations*. Il n'y avait qu'une ame pleine d'un tendre en-

(1) Dans la IVe partie, liv. I, chap. 3, il se trouve seulement quelques mots assez inexacts. L'auteur écrit, par exemple, que Racine, Malherbe et Rousseau ont imité les proses de l'Eglise; c'était les *hymnes* qu'il fallait dire, pour ce qui concerne Racine; les deux autres se sont inspirés de quelques psaumes ou cantiques de nos livres sacrés.

« Saint Chrysostôme, ajoute Chateaubriand, saint Ambroise, saint Thomas d'Aquin, Coffin, Santeul, ont réveillé la lyre grecque et latine dans les tombeaux d'Alcée et d'Horace. » Il nous paraît que l'éloquent évêque de Constantinople est ici de trop, et saint Thomas, dans ses incomparables chants pour l'office du Saint-Sacrement, ne songeait guère à la muse; il est beau à force de science théologique et de piété, avec le mauvais latin de son temps.

thousiasme qui pût adresser aux innocentes victimes de la fureur d'Hérode cette ravissante apostrophe :

Salvete, flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas (1).

Nous voudrions aussi que saint Basile et saint Grégoire fussent mis, pour leur éloquence, en parallèle avec Libanius, le plus habile de leurs rivaux chez les païens, et leur sincère admirateur.

Au rang des métaphysiciens, nous ne voyons que des modernes, et M. de Chateaubriand omet, de propos délibéré, les Pères de l'Eglise ; mais c'était précisément de quoi il fallait parler, sans arriver tout d'un bond aux âges modernes. Comment passer sous silence tant de beaux traités métaphysiques de saint Augustin et de Tertullien? comment oublier le livre de Claudien Mamert *sur la Nature de l'Ame?*

Nous remarquons, pour les moralistes, la

(1) Au dernier siècle, les très-maladroits Réformateurs du Bréviaire de Lyon se crurent obligés de dénaturer ainsi les beaux vers de Prudence (*Cathemerinων.* XII, 125 :

Salvete, flores martyrum,
In lucis ipso limine
Quos sævùs ensis messuit
Ceu turbo nascentes rosas.

même omission, et il semblerait, en vérité, que le christianisme ait attendu jusqu'au siècle de Louis XIV, pour agiter avec un savoir pénétrant les graves questions qui passionnent l'esprit humain.

Si nous venons à l'histoire, est-ce qu'Eusèbe de Césarée, Sulpice-Sévère, Orose, l'auteur de la *Cité de Dieu,* qui inspira le discours sur l'Histoire universelle, est-ce que saint Grégoire de Tours, le père de notre histoire, ne méritaient pas qu'on s'occupât d'eux et de leurs œuvres! M. de Chateaubriand se fût mis ainsi sur la voie d'une littérature toute particulière, des actes des Martyrs, des Vies des Saints, histoire immense et merveilleuse, où ne manquent ni l'émotion, ni le drame. Quoi de plus beau, par exemple, que la lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon, et que le récit du martyre de sainte Perpétue? mais l'auteur a compris et regretté plus tard son oubli, sur ce point.

La quatrième partie du *Génie* traite du culte, et démontre que le christianisme s'adresse aux sens, par les cérémonies, les chants et les ornements sacerdotaux; aux cœurs, par les prières; qu'il est utile aux pauvres par les secours dont il sait les entourer; aux affligés par les ineffables consolations qu'il leur verse en secret; aux ignorants par les arts qu'il anime et protège; à tous,

par les monuments qu'il élève, par les sciences qu'il éveille et soutient, par les Ordres Religieux qu'il enfante avec une sage fécondité et une éternelle jeunesse, par les missionnaires qu'il envoie aux dernières limites du globe.

C'est dans cette quatrième partie que l'auteur déploie toutes les séductions du langage et de la poésie, pour nous parler du Saint de la paroisse, du son des cloches, à qui d'autres ont trouvé depuis une « voix stupide et sans conscience (1) ; » des cimetières, où dorment les aïeux, des fêtes chrétiennes, des funérailles des grands, des prières de la Messe, des Ordres religieux de tout genre. Il sait relever les moindres sujets en y attachant une image noble et touchante, un sentiment tendre et délicat ; en prenant, je ne sais quel tour ingénieux qui lui est particulier. Qu'y avait-il de plus ridicule aux yeux des grands esprits d'alors, et des débris encyclopédistes, que les pélerinages, malgré les pieuses visites à Ferney et à Ermenonville ? C'est justement dans le tableau des pélerinages que l'auteur du *Génie* prodigue la magie de son style ; il fait même un poétique portrait du capucin, à des hommes qui sortaient de 1793.

C'était la première fois que l'on voyait les sain-

(1) Lamartine, *Destinées de la Poésie*.

tes prières de la Messe placées au rang des beautés antiques de la littérature. Toutefois, dans le chapitre où il en parle, M. de Chateaubriand se laissait aller à une distraction considérable sur le point principal du sacrifice, sur les termes mêmes de la consécration. Après avoir rapporté les paroles que le prêtre récite, en s'inclinant profondément, et dans lesquelles il supplie le Seigneur d'agréer l'hostie sainte comme les dons d'Abel le juste, comme le sacrifice du grand-prêtre Melchisédech, il ajoute que, « à ces mots, le mystère s'accomplit (1), » tandis qu'il est accompli déjà par la formule sacramentelle, les paroles divines de Jésus-Christ.

L'érudition de M. de Chateaubriand, dans le tableau des institutions de bienfaisance qui sont dues au christianisme, se borne trop strictement aux âges modernes. Il eût été facile, par exemple, de montrer des hôpitaux jusque dans les premiers siècles chrétiens. Celui de sainte Fabiola à Rome; celui de Bassianus, évêque d'Ephèse, au Ve siècle; celui que Lyon dut en partie à son évêque saint Sacerdos, en partie au concile d'Orléans, en l'année 549.

Je ne veux rien ôter au zèle apostolique ni à la

(1) *Génie*, IVe partie, liv. I, chap. 6. Au chapitre 3, on a laissé subsister dans toutes les éditions: « Pardonnez-nous nos offenses comme nous *les* pardonnons.... »

gloire de saint Vincent de Paul qui a renouvelé, chez nous, et créé à travers mille peines, des hospices pour les enfants-trouvés; mais il est regrettable que M. de Chateaubriand passe tout d'un coup, de l'apologie écrite par saint Justin et des prodiges de charité qu'il y révèle, à l'homme de miséricorde des âges modernes; l'histoire pouvait fournir de nombreux et curieux détails sur ses précurseurs. Nous voyons les princes chrétiens, dès que la religion fut libre dans le monde, s'occuper des enfants délaissés; des conciles, comme ceux d'Arles et de Vaison, au V[e] siècle, aviser au sort de ces pauvres créatures, et de pieux chrétiens établir des hospices, des *Brephotrophia*. Ainsi faisait saint Goar, au VII[e] siècle. Muratori nous a conservé l'acte de fondation d'un hospice élevé par l'archiprêtre Datheus, à Milan, au VIII[e] siècle.

M. de Chateaubriand ne dit rien des Frères de la doctrine chrétienne, de ces humbles instituteurs du peuple, établis par le bienheureux La Salle, ni des Sœurs de Saint-Charles, que formait, au XVII[e] siècle, le vénérable abbé Démia (1); elles méritaient cependant de n'être point oubliées. Les grandes écoles des premiers âges du christianisme, comme celle de Lérins, ont été omises, ou peu s'en faut.

(1) Voir sa *Vie*, par M. l'abbé Faillon; Lyon, 1829, in-8.

Mais le détail de ces lacunes nous mènerait trop loin ; il nous suffira peut-être d'avoir indiqué la pensée générale de l'Eglise.

Nous ne prétendons pas faire valoir par des citations un livre qui est aux mains de tout le monde, depuis un demi-siècle bientôt, car il y aurait trop de splendides tableaux du puissant coloriste à mettre sous les yeux, trop de jugements vrais, fins et profonds à signaler ; ce que nous montrerions cependant, en détachant des pages de ce livre, c'est l'art heureux et neuf avec lequel Chateaubriand donne de l'éclat et du charme à des objets injustement oubliés, à des institutions niaisement flétries par les préjugés anti-chrétiens. Il prouve ainsi, dans le vaste ensemble de son ouvrage, que le christianisme est la religion du poète, de l'orateur, de l'ami tendre et dévoué, de l'époux chaste et fidèle, du valeureux capitaine, de l'habile législateur, et du sage politique.

Parmi tant d'excellentes preuves dont il appuie son vaste plan de démonstration, l'ouvrage même que l'auteur a écrit devient un des arguments les plus solides, et des témoignages les plus irrécusables. Nous sommes aujourd'hui familiarisés avec les beautés sans nombre dont le *Génie du Christianisme* est enrichi ; et les pages les plus étincelantes, les plus saines, les tableaux les plus frappants de vérité et de coloris sont présents

à la mémoire de tous; le prestige de la nouveauté s'est dissipé; les idées de l'auteur ont pris place dans une foule d'autres écrits; les procédés particuliers de M. de Chateaubriand sont devenus la propriété des esprits les moins novateurs; mais il n'en reste pas moins à admirer toujours l'étonnante et précieuse variété qui naît du plan de l'auteur, le goût élevé et sagace qui a présidé à l'harmonieuse disposition du livre; cet instinct merveilleux qui découvre et qui crée, qui vous fait apercevoir et sentir tant de choses qu'il semblait si naturel de sentir et d'admirer; qui enfin, dans le cours de ce long ouvrage, déploie successivement les idées du théologien, les connaissances du naturaliste, les aperçus de l'homme de lettres, les observations du voyageur et les tableaux de l'historien, menant sans effort et sans ennui son lecteur jusqu'au bout d'un livre où il lui a étalé, sur tant de chapitres divers, de si prodigieuses richesses.

C'était un spectacle nouveau que cette force d'imagination, cette originalité de manière et de style, cette savante flexibilité de langage, puis, à côté de la force et de l'énergie, souvent la douceur, la suavité et la grâce venant mêler leurs teintes délicates à la vigueur ordinaire du coloris.

L'auteur du *Génie* conduisait ses lecteurs dans

un monde spécial d'idées et de sentiments ; il ressuscitait des souvenirs nationaux éteints, réveillait le culte sacré de la tombe après les profanations des *champs du repos*, ramenait le respect et l'amour des coutumes et des traditions antiques, introduisait la religion de la famille à la place de la trompeuse faculté du divorce, et consacrait les attachements du cœur. Quelles inspirations n'ouvrait-il pas à l'art! quels splendides sujets n'offrait-il pas à la palette du peintre, au ciseau du statuaire, à la plume de l'écrivain, à la lyre du poète! Quelle sage alliance ne concevait-il pas de la monarchie et de la liberté, du pouvoir des rois et des droits des nations, quand il montrait la religion comme la créatrice du gouvernement représentatif !

Ce ne sont pas quelques aperçus faux, quelques images bizarres, quelques sentiments outrés, quelques tournures affectées, quelques phrases ambitieuses, qui doivent nous rendre un seul moment injustes pour tant de conceptions justes et vraies, tant de tableaux tour-à-tour sublimes ou simples, tant de pages séduisantes, tant d'expressions heureuses, tant d'accents chaleureux qui pénètrent l'ame, tant de coups de pinceau vigoureux qui restent à jamais gravés dans la mémoire. Souvent M. de Chateaubriand glisse avec rapidité sur divers sujets qui sem-

blaient devoir l'arrêter, et on se prend à regretter plus d'une fois qu'il en finisse si vite, si négligemment peut-être ; mais il est juste de reconnaître, à sa décharge, qu'il ne pouvait tout dire ; qu'il indiquait la carrière, plutôt encore qu'il ne la fournissait ; qu'il ouvrait des horizons à la pensée. Voyez, par exemple, dans un beau et simple développement des prières de la Messe, comme il jette, en quelques mots, à propos du symbole de Nicée, une pensée profonde et vraie : « La philosophie, dit-il, qui se pique d'applaudir aux grandes choses, aurait dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple professe publiquement le dogme de l'unité d'un Dieu : *Credo in unum Deum* (1). » Pendant que l'orgueilleuse philosophie de nos jours ne fait que balbutier encore d'équivoques et inintelligibles définitions de « l'Être triple et un, qui est à la fois Dieu, nature et humanité (2), » le plus humble fidèle va chanter à l'église avec les siècles écoulés : *Je crois en un seul Dieu.*

(1) *Génie*, IVe part., liv. I, chap. 6.

(2) Cette définition n'est que trop claire ; mais voici, et toujours du prince de la philosophie régnante, une définition de Dieu aussi ténébreuse qu'il soit possible d'en donner une : « Dieu constitue indirectement le mécanisme et la triplicité phénoménale de la conscience de l'homme, par le reflet de son propre mouvement et de la triplicité substantielle dont il est l'identité absolue. » — Cousin, *Fragm.*, Préf., p. 40. — On peut écrire là-dessous : *Deo ignoto.*



CHAPITRE VI.

L'année qui précéda l'apparition du *Génie du Christianisme* , Ballanche, appelé à jouir bientôt de la noble amitié de l'auteur , débutait à Lyon par un livre qui « n'est, comme il le dit , qu'un jardin anglais, » mais où se faisait remarquer une main délicate et sûre. Dans cette œuvre irrégulière, il y avait la sève et la verdeur si souvent observées dans les premiers ouvrages des grands écrivains , et qui a quelquefois disparu dans des créations plus mûres et plus élevées. Ballanche sortait de « cette petite, mais aimable société » qui renfermait un homme déjà célèbre, Camille Jordan ; un homme destiné à le devenir, J.-J. Ampère, et à côté de quelques esprits d'élite , qui se sont arrêtés en chemin , le futur traducteur d'Homère, Dugas-Montbel. La portion la plus neuve et la meilleure de ce coup d'essai de l'auteur d'*Anti-*

gone, se trouve dans les quelques pages qu'il a consacrées à la religion catholique et à ses institutions; nous pouvons même dire qu'il se rencontre là en germe l'idée qui allait éclore avec tant de magnificence dans le *Génie*. Non-seulement Ballanche proclamait « qu'il n'y a point de grandes idées sans les idées religieuses (1) ; » mais encore il découvrait quelques-uns de ces grands horizons si splendidement éclairés par Chateaubriand. C'est une rencontre assez frappante. Ballanche disait du catholicisme que « son caractère essentiel, original, distinctif, c'est son harmonie avec les facultés, les sentiments, les passions de l'homme, avec les scènes de la nature sous toutes les latitudes, dans tous les climats (2). » Ces paroles renferment précisément des aperçus que le *Génie du Christianisme* a développés et agrandis, et qui font justice de la mauvaise théorie de Montesquieu sur une influence qui rendait la loi évangélique impraticable à des contrées de l'Orient, où elle fut jadis si florissante.

Ballanche proteste auprès des poètes contre ce qu'il a bien raison d'appeler le *blasphème* de Boileau, et place fort au-dessus des ressources de

(1) *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*; Lyon, Ballanche et Barret, 1801, p. 153.
(2) *Ibid.*, p. 168.

la mythologie les merveilles ineffables du christianisme (1). Il convie les artistes, les philosophes, les moralistes, les écrivains à y chercher l'inspiration, et resserre en quelques lignes le sujet de différents chapitres sur lesquels Chateaubriand versait pendant ce temps-là tous les trésors de son esprit et de son imagination. Nous ne croyons certes pas nous tromper, en indiquant surtout comme des idées parallèles à celles de Chateaubriand, des idées telles que celles-ci :

« Les cérémonies du christianisme, l'institution de ses fêtes, ses hymnes, ses psaumes prêteraient au langage de la poésie des images toujours belles et toujours augustes. Cette religion venant recevoir l'homme à son entrée dans la vie, sanctifiant son travail et son repos ; l'unissant à une femme par un lien indissoluble ; bénissant son champ, sa maison, les premiers de ses fruits ; le rappelant à la vertu, lorsqu'il s'en écarte ; approchant de son lit, lorsqu'il est malade ; enfin, recueillant ses dépouilles mortelles, le recommandant encore à ses parents, à ses amis, à ce qu'il a de plus cher, et détruisant ainsi le mur de séparation que la mort semble élever entre lui et les objets de ses affections : sans doute, rien n'égalerait le charme dont ces peintures, tantôt

(1) *Du Sentiment*, etc., p. 179.

riantes, tantôt mélancoliques, sont susceptibles. Une croix dans un cimetière; une chapelle au fond d'un bois; un ermitage sur le sommet d'un rocher; l'asile d'une hospitalité chrétienne au milieu d'un désert, ou parmi les glaces du Saint-Bernard; des chaumières groupées autour du clocher d'un hameau; une sainte Vierge tenant un enfant dans ses bras, sculptée à l'angle de deux chemins et qu'invoque l'homme égaré dans sa route, sont des images pittoresques qui vivifient un paysage; car c'est un tableau fait pour plaire éternellement, que celui de la religion animant toute la nature, se plaçant parmi les sites les plus sauvages, réunissant les hommes par un lien plus puissant que celui des institutions sociales, les accompagnant dans leurs voyages, s'offrant à eux dans leurs déserts, et veillant encore sur leur poussière (1). »

Ballanche fait observer, et il insiste sur la nouveauté de l'observation, que la religion chrétienne a contribué à la perfection des ouvrages dont elle n'était pourtant pas l'objet. « Je ne citerai qu'un exemple, ajoute-t-il, l'admirable allégorie de *Télémaque*. Ce beau livre est fondé tout entier sur une base mythologique; mais combien de choses, et ce sont les plus belles, qui n'ont

(1) *Du Sentiment*, etc., p. 180.

pu être inspirées que par le génie du christianisme ! Homère et Virgile n'auraient, sans doute, jamais trouvé ces excellents principes de justice, de morale et de vertu, cette expansion de sentiments, cette appréciation de nos passions, ces idées épurées de l'honnête et du bon, qui appartiennent essentiellement au domaine de la religion catholique. Relisez dans cet ouvrage la sublime peinture de l'Elysée, et vous verrez quelle distance immenses les idées religieuses de l'auteur ont mise entre lui et ses modèles (1). »

Pour Ballanche, le christianisme a tout dit ; il a vécu et il est mort dans cette foi ; mais explique qui pourra sa pensée, il croyait à l'évolution du christianisme (2), et se séparait de l'Eglise sur la question des peines et des récompenses (3). Son panégyriste à l'Académie française (4) nous a révélé que Ballanche, malgré son admiration si vive, si enthousiaste pour la sublime Trilogie de Dante, jamais, au prix même de la renommée du poète florentin, n'aurait voulu, fût-il à la porte de l'enfer, tracer ce frontispice inexorable :

Vous qui venez ici, laissez là l'espérance.

Une édition comparée du *Génie du Christianisme* attesterait les soins qu'apporta l'auteur à

(1) *Du Sentiment*, etc., p. 282.
(2) Ampère, *Ballanche*, p. 165.
(3) *Ibid.*, p. 187.
(4) M. de Saint-Priest, janvier 1850.

rendre ce livre digne de plus en plus des suffrages du public : c'est à un remarquable fragment sur le chant du rossignol que l'on s'en apercevrait surtout, quoique nous puissions regretter que M. de Chateaubriand n'ait pas eu égard, dans cette retouche, à de très-justes observations de ses critiques. Il est des morceaux qui ont disparu, et qui pourraient, qui devraient être rétablis dans une édition définitive, dans une sorte d'édition *Variorum*. Le dernier chapitre du livre, qui est presque sans restriction admirable de profondeur et de sagacité, était couronné d'une prière à Dieu, que l'auteur lui adressait sur les confins de deux siècles, dont l'un tombait dans les abîmes de l'éternité, et dont l'autre se dégageait à peine de son crépuscule. M. de Chateaubriand l'a supprimée bien à tort : elle venait après le sorite final :

« Créateur de la lumière, disait-il, pardonne à nos premières erreurs. Si nous fûmes assez infortunés pour te méconnaître dans le siècle qui finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête, il a retenti pour nous comme l'éclat de la foudre. Nous nous sommes réveillés de notre assoupissement, et, ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations, s'enfoncer dans l'abîme : elles emportaient dans leurs bras tous nos amis ; à ce spectacle, nous nous sommes émus ; la rapi-

dité de la vie nous a troublés, nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons désormais avec le prophète. Daigne recevoir ce premier hymne que nous t'adressons sur l'aile de ce siècle, qui rentre dans ton éternité. »

Beaucoup trop sévère pour son livre du *Génie*, Chateaubriand propose, dans ses *Mémoires*, un plan d'après lequel il l'eût composé dans des années plus avancées; il aurait considéré non point le passé, mais l'avenir du christianisme; non point ce qu'il a fait, mais ce qu'il peut être appelé à faire; théorie sèche et étroite, qu'on épuiserait en quelques pages, avec le plus beau génie du monde, car, ce ne serait là qu'un édifice en l'air, un amas d'hypothèses; mieux vaut ne considérer cette pensée que comme une boutade.

L'apparition du *Génie du Christianisme* fut une cause de triomphe et d'espoir pour les cœurs catholiques, et un motif de colère pour leurs ennemis, pour le parti philosophique surtout, révolutionnaire en politique, et classique en littérature, pendant qu'en religion il ne savait à quoi il croyait. Ravi de ce livre qui présentait d'une manière si originale et si grande une apologie que lui-même avait entreprise, malgré l'anéantissement de ses forces, La Harpe bondissait de joie, et, passant par-dessus les hardiesses et les incor-

rections, annonçait la nouvelle école qui commençait en Chateaubriad, son glorieux élève (1).

M[me] de Staël fut surprise en bien et en mal tout à la fois; elle trouva, tout au moins, dans l'épisode de *René* qu'elle admirait extrêmement et avec sa vivacité d'impressions, plus de vigueur encore et de hautes qualités qu'elle n'en attendait (2). Mais comme ses yeux vinrent à courir sur le chapitre de la virginité considérée dans ses rapports poétiques : Ah! mon Dieu! notre pauvre ami Chateaubriand, s'écria-t-elle, cela va tomber à plat (3). Un jugement de ce genre était assez naturel chez une femme née dans une religion qui a cru faire beaucoup pour l'amélioration du monde moral, que de proscrire les vœux de chasteté et de permettre le mariage à ses ministres. M[me] de Staël n'était pas seulement protestante; elle était de plus philosophe, et la philosophie, sur ce point, viendra toujours en aide à la réforme (4).

Que cette illustre femme appréhendât l'insuccès, malgré tout son esprit, son bon sens, rien de

(1) Sainte-Beuve, *Portr. litt.*, t. II, p. 253.

(2) *Ibid.*, p. 501.

(3) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 46.

(4) En 1850, l'Académie française donnait un prix de 1,000 écus à M. Ad. Garnier, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, pour un livre sur la *Morale sociale*, dans lequel on lit que « la chasteté est une abstention contre nature. » P. 98.

surprenant, après tout; mais il se fit des prédictions de chute, de la part même de certains hommes chez qui l'ouvrage devait produire une impression bien différente. Ainsi, l'abbé de Boulogne, qui a fait depuis un grand éloge du *Génie*, non pas, il est vrai, sans restriction, en ayant eu entre les mains quelques parties avant l'impression, dit à un libraire qui le consultait : « Si vous voulez vous ruiner, imprimez cela (1). »

Bernardin de Saint-Pierre, de qui Chateaubriand disait dans son *Essai*, « qu'il avait revêtu du style le plus enchanteur la morale la plus pure (2); et dans le *Génie* même, que le roman de *Paul et Virginie* était « devenu antique en peu d'années, » ne sut pas apprécier son jeune et brillant héritier. Il vécut cependant assez pour assister à la plus glorieuse activité de son développement littéraire et poétique (3) ; et, à la date de 1810, après *Atala et Réné*, après le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*, il ne trouvait qu'un mot, en réponse même à des éloges : « Son imagination est trop forte (4). » Une autre fois, le malin vieillard disait : « Oh ! je n'ai qu'un tout petit pinceau ; M. de Chateaubriand a une brosse (5). »

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 46.
(2) *Essai hist.*, t. I, p. 268.
(3) Bernardin de Saint-Pierre mourut le 21 janvier 1814.
(4) Sainte-Beuve, *Portraits littér.*, t. II, p. 137.
(5) Vinet, *Etudes sur la littér. fr.*, t. I, p. 278.

Ce n'est pas à ces illustres devanciers qu'il faut demander justice envers ceux qui sont tout-à-fait de leur race : ils sont trop pleins d'eux-mêmes. Si Bernardin de Saint-Pierre ne comprit pas Chateaubriand, qui garda si bien les dehors, n'arriva-t-il pas que, à son tour, M. de Chateaubriand jugea, dans le principe, M. de Lamartine comme un homme de grand talent et de mélodie, qui avait eu un succès de femmes et de salons? Est-ce que Byron a bien compris le chantre d'Elvire, et cette vive apostrophe, cette remontrance admirative des *Méditations*, lui qui, dans ses *Mémoires*, parle d'un quidam qui a jugé à propos de le condamner au démon, et de l'appeler chantre d'enfer?

Chénier, vers la date du *Génie*, décochait contre ceux qui ne lui revenaient pas, quelques vieux traits de son arsenal philosophique :

> Ils ont vieilli, les contes de grand'mères,

disait-il; et il ajoutait sur l'auteur du *Génie du Christianisme* :

> Chateaubriand, sauvage par accès,
> Toujours chrétien, mais pas toujours français (1).

Le même écrivain, annonçant le projet de publication du *Génie*, disait que « la Religion chré-

(1) Nous avons fait remarquer le français de Chénier parlant d'*Atala*.

tienne, tout comme une autre, avait bien son côté poétique ; » et, parmi les productions dont l'auteur se devait servir, suivant lui, pour étayer son système sur la poétique nouvelle, indiquait un livre obscène et odieux, de Voltaire, « ouvrage charmant, ouvrage admirable, mais dont le nom seul alarme aujourd'hui les oreilles pudiques de quelques dévots de place (2). » Il n'y a rien de tel pour être un homme supérieur, que de tomber avec ébahissement devant les turpitudes littéraires de ces honnêtes gens. Benjamin Constant, esprit sceptique, cœur triste et découragé, retouchait alors son livre sur les *Religions* et y laissait pénétrer petit à petit le souffle religieux, que devaient retenir sur le seuil les passions du cœur ! « Il faut, disait-il, de cet ouvrage, qu'il ait assez de mérite pour se soutenir durant cette époque de dégoût pour les sujets dont je traite, de manière à se retrouver lorsque ce dégoût sera passé (2). » B. Constant se représentait le dégoût des questions religieuses plus grand qu'il n'était, et le succès du *Génie* devait éclairer cet écrivain sur l'état des esprits. Mais ce succès brillant, il ne l'envisagea qu'en ennemi et souscrivait de grand cœur aux critiques super-

(1) Chénier, *Œuvres anc.*, t. III, p. 173.

(2) Lettre à Fauriel (26 messidor an X), dans Sainte-Beuve, *Portr. contemp.*, t. II, p. 509.

bes de la *Décade* « Je viens de lire avec bien du plaisir, écrivait-il, l'extrait de Chateaubriand, par Ginguené. On voit que l'auteur de cet extrait avait commencé avec le désir de n'être pas trop sévère, et de ne pas blesser l'auteur, et qu'il a été graduellement emporté par la force de la vérité et par l'amour de la philosophie (1) et de la République; j'attends avec impatience la troisième partie de cet extrait que je n'ai pas lue encore (2). »

Le père de M[me] de Staël, peu fait, ce semble, pour apprécier le *Génie,* disait de cet ouvrage, « que le plus mince littérateur en corrigerait aisément les défauts, et que les plus grands écrivains en atteindraient difficilement les beautés. » « Votre dernier ouvrage étincelant de beautés incomparables, écrivait-il à Chateaubriand, est entre les mains de tous ceux qui aiment à lire (3). »

Ginguené n'y allait pas si vite, et dans les extraits admirés de B. Constant, il s'excusait presque, six semaines après l'apparition du *Génie*, de venir parler trop tard d'un livre qui semblait s'être « entièrement éclipsé dans le public. » Mais le grand Aristarque « avait pris un terrible engagement, »

(1) Quelle *philosophie*, que celle qui consistait à baffouer le *Génie du Christianisme !*

(2) Sainte-Beuve, *ibid.*, p. 510. (Lettre du 28 messidor an X.)

(3) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 201.

celui de « rendre compte de ce nouvel ouvrage (1), » et il ne pouvait pas frustrer ainsi l'univers attentif à ses oracles. C'eût été une conquête fort surprenante de la part du *Génie,* que celle d'un écrivain qui avait naguère apporté un zèle si prodigieux à préconiser le honteux poème de la *Guerre des Dieux*. Ginguené plaçait, en effet, cette infâme production à côté d'un autre ouvrage de Voltaire, dont il disait : « Il y a maintenant une véritable tartufferie à ne pas le citer au nombre des chefs-d'œuvre de notre langue. » Quant à la rumeur qu'avait soulevée le poème de Parny, Ginguené n'y voyait que des cris suscités par « l'adroit fanatisme et le royalisme usé (2). » Que le ciel ramène le *fanatisme* qui ne s'inclinerait ni devant la *Pucelle*, ni devant la *Guerre des Dieux* !

Le *Génie du Christianisme* produisit une impression profonde sur les hommes religieux de toutes les communions. Un écrivain protestant qui a fait cette remarque (3), prétend toutefois, que, dans le livre de M. de Chateaubriand, « il n'est question que du catholicisme, et non pas même

(1) *La Décade*, 30 prairial an X, p. 535. — Ou bien *Coup-d'œil rapide sur le Génie du Christianisme*, Paris 1802, in-8° de 92 pages; c'est le titre du tiré à part des articles de Ginguené.

(2) *Décade* du 30 pluviôse, 10 ventôse et 10 germinal an VII.

(3) Vinet, *Etudes sur la littér. fr.*, t. I, p. 290.

du catholicisme officiel, solennellement épuré, mais du catholicisme sous une forme particulière, celle du moyen-âge (1). » Nous ignorons ce que c'est que le catholicisme *officiel*, nous ne connaissons pas le catholicisme *épuré*, surtout; mais si l'on veut reprocher à l'auteur de n'avoir pas embrassé dans son livre le protestantisme, nous avouons qu'il a eu raison d'écarter un culte plus variable encore que ses nombreuses confessions de foi, et qui, dans son principe de libre examen, ne saurait aspirer à d'autre titre qu'à celui de philosophie. Qu'il s'appelle Luthéranisme, qu'il se présente sous le nom de Calvinisme, ou qu'il revête les formes de l'Anglicanisme, le culte protestant, s'il a des pasteurs, n'en possède que par une manifeste contradiction avec son principe, qui ne donne à chacun d'autre dépendance doctrinale que l'infatuation de sa raison propre. Si le protestantisme a gardé quelque croyance déterminée, c'est parce que le cœur de l'homme vaut souvent mieux que son esprit, et que, après tout, il a besoin de l'appui du Ciel.

Mais que pouvait dire M. de Chateaubriand, de tant d'églises dissidentes qui s'accordent toutes à repousser les arts de leurs lieux de prières, et qui au XIX[e] siècle, accusent encore intrépidement d'*idolâtrie* ceux qui vénèrent les images

(1) Vinet, *Etudes*, etc., t. I, p. 298.

d'un père, d'une mère, d'un ami, d'un remarquable personnage?

Que l'auteur du *Génie* rappelle souvent le moyen-âge, qu'importe? il faut un œil un peu prévenu pour trouver que dans son livre les autres siècles du christianisme sont sacrifiés à ces grands âges de poésie et de foi.

M. Villemain, sans vouloir rien ôter de son mérite au *Génie du Christianisme*, dit que « la réaction religieuse avait été précédée, préparée, sous des formes diverses, et d'abord par quelques pages de l'*Emile* (1). » Il ajoute que « la réaction religieuse dans Rousseau, c'était la haine de l'athéisme (2). » Nous ne savons, mais nous ne pourrons jamais comprendre Jean-Jacques parmi les défenseurs de la vérité religieuse : sa profession de foi du Vicaire Savoyard n'est que l'indifférence et le scepticisme longuement prêchés, et il n'est pas besoin de presser beaucoup les arguments de Rousseau pour y trouver l'athéisme. Non, ce n'est point là un précurseur du *Génie*.

Quoi qu'il en soit, au reste, nous aimons à croire à l'assertion d'un brillant historien de l'Empire, que « le *Génie du Christianisme* vivra,

(1) Villemain, *Cours de littér. fr.*, t. III, p. 394.
(2) *Ibid.*

comme une de ces frises sculptées sur le marbre vivent avec le monument qui les porte (1). »

Bonaparte, moitié par sentiment religieux, moitié par instinct de sage politique, s'était engagé avec le Saint-Siége dans des négociations qui amenèrent un concordat entrepris dès l'année 1801, mais qui ne fut reconnu loi de l'état, qu'au mois d'avril 1802, à l'époque précisément où paraissait le *Génie du Christianisme*.

Dans ce besoin immense de reconstruction sociale, le jeune héros qui tenait en main les destinées de la France, cherchait à rapprocher de lui, pour s'en aider, les hommes qu'il savait avoir ou un nom illustre, ou quelque mérite, quelque haute aptitude. Il désira donc attacher à sa fortune et à sa gloire l'auteur d'un livre qui faisait du bruit dans le monde, et dont l'apparition coïncidait avec un acte aussi solennel que celui qui venait de rapprocher la France et le Siége de saint Pierre. On rétablissait la légation de Rome, d'après les anciens usages, et c'était un cardinal qui devait, sous le titre de ministre plénipotentiaire, son rang ecclésiastique n'admettant pas le titre d'ambassadeur, remplacer M. Cacault près du Souverain Pontife. L'oncle de Bonaparte, Mgr le Cardinal Fesch, archevêque de Lyon, fut

(1) Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. IV.

envoyé à ce poste, au mois d'avril 1803, et s'adjoignit quelques prêtres, parmi lesquels se trouvait un chanoine de la primatiale de Saint-Jean, l'abbé Bonnevie, qui parut avec un certain éclat dans la chaire chrétienne, et contracta dès-lors avec Chateaubriand une liaison brisée seulement par la mort. Sur les insinuations de Fontanes, Bonaparte adjoignit à Mgr Fesch l'auteur du *Génie*, pour secrétaire de légation. Dès la fin du mois de mars, Chateaubriand était arrivé à Lyon, où il passa quelques jours, et fut témoin du solennel rétablissement du culte extérieur. Il vit, le 10 juin, la procession de la Fête-Dieu, présidée par le cardinal Fesch, et écrivit une brillante description de cette pompeuse cérémonie (1), faisant remarquer ce qu'il y avait de miraculeux et de consolant dans ce retour à la Religion, après toutes les scènes d'impiété et d'horreur qui avaient désolé la patrie, et plus que bien d'autres cités, celle de Lyon. — Le 12 juin, il assista à une séance de l'Académie, fit hommage de son livre, et partit le lendemain pour Rome, éveillant sur sa route d'ardentes sympathies, et recevant en France, comme bientôt à l'Etranger, les nombreux témoignages d'un intérêt sérieux.

A Rome, le Pape Pie VII l'accueillit avec une distinction particulière, ayant été à sa rencontre,

(1) Dans le *Mercure de France* du 6 messidor an XI.

le nommant son fils, son cher *Chateaubriand*, lui disant qu'il lisait son livre, et lui indiquant le volume et la page où il en était (1). Le noble voyageur était sous le poids de la grandeur de Rome. Il ne pouvait suffire à la force de ses impressions et au tumulte de ses pensées. Il se passait dans son imagination comme un vent puissant qui fait courber les hautes forêts (2). Toutefois, il fut malaisé à Chateaubriand de s'entendre avec le cardinal Fesch, qui trouvait que son premier secrétaire d'ambassade avait des allures trop libres, trop souveraines; peut-être aussi était-il secrètement offusqué de l'éclat littéraire de l'écrivain et des attentions particulières dont il pouvait être l'objet. Un jour qu'on lui faisait l'éloge de l'auteur du *Génie* : « M. de Chateaubriand, dit-il, en sait assez pour signer des passeports (3) ; » et il haussait les épaules, quand il apercevait sa signature (4), cet illustre griffonnage que chacun sait. Tant il y a, que la parcimonie et les tracasseries mesquines du cardinal finirent par déconcerter Chateaubriand, qui se dédommageait de la mauvaise humeur de l'oncle de Napoléon par des promenades dans

(1) L'Italie eut en peu de temps jusqu'à trois versions du *Génie*.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, année 1849, t. II, p. 750, art. de M. Sainte-Beuve.

(3) L'abbé Lyonnet, *Hist. du card. Fesch*, t. I, p. 281.

(4) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 146.

la ville éternelle, et des excursions dans la campagne romaine. Ce fut alors, et après un voyage à Naples, qu'il écrivit à Fontanes (10 janvier 1804) cette lettre sur Rome et sur les vieilles ruines de ses environs, chef-d'œuvre de style et d'exactitude, de douces rêveries, de peintures vraies et pittoresques. Jamais on n'a plus fidèlement retracé l'aspect grave et solennel de cette campagne austère et silencieuse, ni mieux décrit les lignes souples et fugitives de cet horizon romain vaporeux et éthéré ; bien rarement on a réuni avec un art si parfait et si pur tant de souvenirs faits pour remuer l'ame, et la conduire par une suite de délicieuses impressions.

Lorsque Napoléon fut instruit des démêlés survenus entre le cardinal Fesch et M. de Chateaubriand, il éclata d'abord : « Votre protégé, dit-il à Fontanes, je le ferai amener ici pieds et poings liés sur une charrette (1). » Aimable manière d'en user avec le talent, agréable façon de despote qui déjà ne connaissait pas de frein. Le lion s'apaisa cependant : on comprit qu'il ne fallait mêler à personne un homme qui se plaçait hors de la foule par sa plume, qui pouvait bien valoir d'ailleurs tant d'importantes médiocrités de la diplomatie, et il fut nommé ministre dans le Valais. Napoléon lui donna une république catho-

(1) Lyonnet, *Hist. du card. Fesch*, t. I, p. 284.

lique. Il devait lui accorder autant de congés qu'il en désirerait pour voyager en Italie, et M[me] Bacciochi lui faisait mander par Fontanes que la première grande ambassade qui serait disponible, lui était réservée (1).

Mais tout-à-coup, pendant son séjour à Paris, Chateaubriand entendit crier par les rues la mort du *nommé Louis d'Enghien*, fusillé dans les fossés de Vincennes, de ce Vincennes, où saint Louis rendait la justice sous son chêne populaire, et où le grand Condé captif avait planté des œillets. C'était le 21 mars 1804, et ce même jour, le *Code Civil* était décrété pour apprendre au peuple français le respect des lois (2). Chateaubriand, généreux enfant de ce pays où de petits souverains prétendaient, dans leur hauteur, que de toute antiquité, les rois, ducs et princes de Bretagne n'avaient reconnu créateur, instituteur et souverain fors Dieu tout-puissant (3), ne marchanda pas avec sa conscience révoltée. « Notre propre conscience, dit M[me] de Staël, est le trésor de Dieu : il ne nous est permis de le dépenser pour personne (4). » Sans ignorer qu'il s'exposait au terrible courroux du maître, Chateaubriand n'hésita

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 215.
(2) *Ibid.*, t. V, p. 389.
(3) D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, t. II, p. 1435.
(4) *Dix années d'exil*, chap. VII.

point à envoyer sa démission, et dut à sa liberté morale sa liberté intellectuelle (1), comme il s'exprime. Cet acte de courageuse indépendance, honorable dans tous les temps, l'était surtout alors, et restera comme un des plus beaux titres de gloire de l'auteur du *Génie*. Charles X, au dire de l'écrivain, n'aurait appris qu'à Prague cette démission de 1804 (2) ; n'est-il pas permis de se refuser à une assertion de ce genre ?

Le meurtre du jeune héritier des Condé n'avait rien que d'atroce et d'incompréhensible. Napoléon frappa, du reste, le même jour, la vertu et la naissance dans un Montmorency, la beauté dans Mme Récamier, exilée de la Capitale, la réputation et le talent dans Mme de Staël. Il passa le Rubicon du crime (3), pour user de l'énergique langage de cette illustre femme écrivain. Au forfait qui couchait dans la tombe un prince de trente-deux ans, Napoléon joignait les expressions qui affectaient le mépris pour le *nommé* Louis d'Enghien, et blasphémait les souvenirs de Lens et de Rocroi ; il ne savait pas même respecter les batailles, cet homme qui en avait tant gagné (4). On a supposé qu'il voulut donner un gage aux hommes de la révolution, et leur montrer qu'il ne séparait pas

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. IV, p. 66.

(2) *Ibid.*, p. 234.

(3) Mme de Staël, *Consid. sur la Révol. fr.*, IVe p. chap. XI.

(4) La même.

sa cause d'avec la leur ; mais qui sait les mystères de cette pensée despotique? En tout cas, il eût été trompé dans ses calculs, car c'est un fait que l'indignation fut aussi vive parmi les Jacobins mêmes, que parmi les Royalistes et les Bourbons (1). Un des misérables qui avaient trempé dans les horreurs de la révolution, déclara avec une épouvantable froideur que c'était pis qu'un crime, que c'était une faute (2). Il y eut un homme qui, par une honorable fidélité pour les princes exilés, refusa d'accéder aux propositions de Napoléon, et d'expliquer, de justifier plutôt ce coup-d'état : c'était l'académicien Suard. Il avait soixante-et-onze ans, répliqua-t-il à Maret, et son caractère ne s'était pas plus assoupli avec l'âge que ses membres (3).

Pendant ce temps-là, Fourcroy, parlant au nom du gouvernement, disait devant le corps législatif, que si les membres de cette famille osaient souiller notre sol de leur présence, la volonté du peuple français était qu'ils mourussent. Un écrivain d'un cœur honnête, d'un talent élevé, Fontanes, que l'on a plus d'une fois accusé de courtisanerie, résista énergiquement aux séductions

(1) Garat, *Mém. sur la vie de Suard*, t. II, p. 427.

(2) Meneval, dans ses *Mém.* sur *Napoléon et Marie-Louise*, t. I, p. 173, ne craint pas de dire que Napoléon remplit alors un *devoir*.

(3) Garat. *ibid.*, p. 429.

de l'empereur (1), et sa réponse à Fourcroy avait des mots transparents qui furent loin de plaire en haut lieu. Un jour, à distance de là, Napoléon lui ayant dit : « Vous pensez toujours à votre duc d'Enghien? » — « Il me semble, répliqua de Fontanes, que l'empereur y songe autant que moi (2). » Tout pliait cependant sous le dispensateur des dons et des emplois. Le régicide David, l'ami de Marat et de Robespierre, devenait le premier peintre de Sa Majesté Impériale, et changeait de style et de sujets de tableaux ; Chénier, après ses cris de mort contre les rois et son éloge de l'*aimable égalité*, avait chanté, dès l'année 1798, « le grand général guidant la grande armée, » et vantait le conquérant héroïque, l'Alexandre de nos jours, l'appui des peuples (3); célébrait, dans son allégorie de *Cyrus*, le couronnement de Bonaparte, et coulait adroitement dans un discours sur le poëte Lebrun, quelques mots qui lui obtinrent de la cassette de l'empereur une pension de six mille francs. Seuls, M. de Chateaubriand et Mme de Staël surent marcher à l'écart dans leur force solitaire, et être aussi grands par leur indépendance que par leur génie.

L'auteur de *Corinne* avait cherché à entrer dans

(1) Sainte-Beuve, *Portr. litt.*, t. II, p. 257.

(2) Chateaubriand, lettre en tête des *Œuvres de Fontanes.*

(3) Chénier, *Œuvres anc.*, t. III, p. 432 et 433.

la confiance et l'amitié de l'auteur du *Génie*, à combler, en quelque sorte dans son cœur, un immense vide que la mort avait fait à Rome, par la mort de Mme de Beaumont, dont il retrace douloureusement les souffrances et les dernières heures. « Donnez-moi une place dans votre vie, écrivait Mme de Staël; je vous admire, je vous aime, j'aimais celle que vous regrettez; je suis une amie dévouée, je serai pour vous une sœur... Vous a-t-on écrit que j'avais été exilée à quarante lieues de Paris? j'ai pris ce moment pour faire le tour de l'Allemagne; mais, au printemps, je serai revenue à Paris même, si mon exil est fini; ou auprès de Paris, ou à Genève. Faites que, de quelque manière, nous nous réunissions. Est-ce que vous ne savez pas que mon esprit et mon ame entendent les vôtres, et ne sentez-vous pas en quoi nous nous ressemblons, à travers les différences (1)? » Les différences élevèrent toujours nous ne savons quelle barrière qui ne s'abaissa pas; il existe seulement quelques hommages posthumes (2) de M. de Cha-

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 203.

(2) Chateaubriand, qui combattit Mme de Staël, en débutant au *Mercure*, l'appelle dans ses *Etudes* « une femme qui n'a point de rivale, (p. 48), » et ajoute plus loin : « Il n'y eut rien de plus digne que son caractère. La noble indépendance de Mme de Staël lui valut l'exil et les persécutions qui ont avancé sa mort. Bonaparte apprit, et Bonaparte aurait dû le savoir, que le génie est le seul roi qu'on n'enchaîne pas à un char de triomphe. » P. LXX de la *Préface*.

teaubriand à Madame de Staël ; mais les illustres écrivains qui furent ainsi séparés, l'admiration de ceux qui sont venus plus tard les a réunis, et leurs deux noms se prononcent inévitablement à côté l'un de l'autre, dans la littérature de ce demi-siècle.

Si l'on était tenté de se demander ce que fut Chateaubriand, à sa retraite des affaires politiques et à l'ombre de la gloire paisible que lui apportait le *Génie du Christianisme*, on en trouverait le secret dans une précieuse confidence de l'amitié, dans une lettre de M. Joubert. Il avait chez lui, à Villeneuve-le-Roi, l'illustre écrivain, et disait à M. Molé (18 novembre 1804) : « Chateaubriand, que je vois la moitié de la journée, me fait peu compagnie; mais ce n'est pas sa faute, c'est celle de ma léthargie. Je serai fort aise que vous le voyiez ici, pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaîté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable, quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons et remué que par lui-même. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui, sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation; elle m'offre vraiment un modèle, et je vous assure qu'il ne s'en doute pas. S'il vou-

lait bien faire, il ne ferait pas si bien. Le pauvre garçon a perdu, depuis huit jours sa sœur Lucile (1), également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de l'abondance de leurs larmes. Ils ont eu l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable. Ce sont deux aimables enfants, sans compter que le garçon est en outre un homme de génie (2). »

Qui n'aimerait à saisir ainsi au passage et dans les révélations de l'intimité, un aveu si honorable pour celui qui venait d'écrire le *Génie du Christianisme?* Cet accord de la vie avec le langage, ces qualités tout aimables, racontées le lendemain de l'entrée dans la gloire, répondraient d'avance à bien des inculpations, si l'on n'était pas malheureusement fondé à dire (mystères inexplicables!) qu'il était revenu de Rome tout repris d'incrédulité. Il écrivait, en ce temps-là, à Chênedollé, et parlait avec désenchantement de « cette triste vie qui ne mène et qui n'est bonne à rien (3) ; » langage peu digne de l'auteur du *Génie*, de celui qui avait célébré nos espérances pleines d'immortalité (4). Mais nous ne pouvons croire que ces heures d'amertume et

(1) Mme de Caud, morte à Paris, le 9 novembre 1804.

(2) Joubert, *Pensées*, t. II, p. 331.

(3) Voyez la *Revue des Deux-Mondes*, t. II de 1849, art. sur Chênedollé, par M. Sainte-Beuve.

(4) *Spes illorum immortalitate plena est.* Sap., III. 4

de scepticisme aient alors régné longtemps sur cette noble intelligence.

De 1806 à 1807, Chateaubriand fit son voyage de Terre-Sainte, dont il ne publia le récit qu'en 1812. A son retour, il devint seul propriétaire du *Mercure de France*, et, comme les prospérités de Napoléon, loin de subjuguer ce Breton insoumis, lui avaient imprimé, au contraire, une nouvelle énergie, il laissa éclater son courroux dans une page qui attira sur lui les foudres impériales. Alexandre de la Borde, ami de Chateaubriand, avait publié un Voyage en Espagne; Chateaubriand parla aussitôt de ce livre, et disait :

« La Muse a souvent retracé les crimes des hommes; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes mêmes en paraissent embellis; l'histoire seule peut les peindre sans en affaiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà dans l'Empire; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus; et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde.





Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des *Annales*, etc. (1). » Ce fragment, qu'on se disputait dans les cercles, et qui arracha des cris d'admiration à Mme de Staël, irrita au suprême degré Napoléon, qui avait tort d'épouser la querelle de ces monstres de l'empire romain, et de ne pas laisser à elle-même l'allégorie du journaliste. « Chateaubriand, disait-il dans sa colère, croit-il que je suis un imbécile; que je ne le comprends pas? Je le ferai sabrer sur les marches des Tuileries (2). Je donnerai l'ordre de suprimer le *Mercure* et d'arrêter l'écrivain. » Chateaubriand perdit sa propriété, et échappa comme par miracle. « Napoléon, écrit-il, eut à s'occuper du monde; il m'oublia, mais je demeurai sous le poids de la menace (3). »

Napoléon n'aimait pas Tacite. « Tacite, disait-il un jour à Suard, devait prendre l'esprit de l'empire dont il se faisait l'historien, et il y porte l'esprit de la république; moi, je voudrais la république, mais elle est impossible. C'est l'historien d'un parti, et le peuple romain n'était pas du même parti que Tacite; il aimait ces empereurs dont Tacite veut toujours faire peur, et on n'aime pas des monstres. Les monstruosités de

(1) *Œuvres complètes*, t. XXI, p. 306.
(2) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. V, p. 96.
(3) *Ibid.*, p. 97.

l'empire naissaient des factions (1). » Certes, ce n'était pas l'allusion sanglante de Chateaubriand qui pouvait faire revenir Napoléon de son antipathie pour Tacite ; mais il y a quelquefois sagesse pour une tête couronnée, comme pour un simple particulier, à ne voir ni n'entendre. On comprend néanmoins l'exaspération de Napoléon, car là ne s'arrêtait pas la courageuse imprudence de l'écrivain. Il se plaisait à rappeler le souvenir des filles de France, mortes sur la terre étrangère ; et, après s'être écrié : « En quel lieu du monde nos tempêtes n'ont-elles pas jeté les enfants de Saint Louis? » Chateaubriand ajoutait : « Il nous était réservé de retrouver au fond de la mer Adriatique, le tombeau de deux filles des rois dont nous avions entendu prononcer l'oraison funèbre, à Londres. Oh ! du moins, la tombe qui renferme ces nobles dames aura vu une fois interrompre son silence ; le bruit des pas d'un Français aura fait tressaillir deux Françaises dans leur cercueil. Les respects d'un pauvre gentilhomme, à Versailles, n'auraient rien été pour des princesses ; la prière d'un chrétien en terre étrangère aura peut-être été agréable à des saintes. »

Dans quelques solides réflexions sur les mémoires de Louis XIV, Chateaubriand avait hardi-

(1) Garat, *Mém. sur la vie de Suard*, t. II, p. 424.

ment témoigné, une année auparavant (1806), de son admiration pour la gloire du grand roi; et, comparant ses instructions à Philippe V, près de partir pour l'Espagne, à celles que saint Louis avait données à Philippe-le-Hardi, il ajoutait que si la langue de Joinville et celle de Racine n'avertissaient pas de la distance considérable qui sépare ces paroles de princes, on les croirait du même siècle. « Tandis que tout change dans le monde, il est beau que des ames royales gardent incorruptible le dépôt sacré de la vérité et de la vertu. »

A son retour de Jérusalem, Chateaubriand avait acheté pour la somme de 30,000 francs, dans le voisinage de Sceaux et de Chatenay, une maison de jardinier, cachée parmi des collines couvertes de bois. Il y planta des pins, des melèzes, des cèdres; et ainsi arrangé, cet étroit espace, cette Vallée aux Loups, qu'il décrit au début même de ses *Mémoires*, lui « parut propre à renfermer ses longues espérances, *spatio brevi spem longam resecces.* » Son doux ermitage l'occupa quelque temps tout entier; « ces Chateaubriand, disait un de ses amis, sont absorbés par leur Vallée aux Loups, ils en perdent la tête, et moi aussi (1). » Seulement, Joubert en perdait la tête dans un

(1) Joubert, *Pensées*, t. II, p. 360 (5 sept. 1807).

autre sens que l'heureux ménage qui se préparait une retraite qu'il ne garda pas longtemps.

Ce fut là cependant que Chateaubriand, « seigneur sans argent et sans vassaux (1), » composa les *Martyrs, le Dernier Abencérage, l'Itinéraire*, la tragédie de *Moïse*, et qu'il commença les *Mémoires* de sa vie.

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. III, p. 24.

CHAPITRE VII.

Chateaubriand avait avancé, dans le *Génie du Christianisme*, que la religion chrétienne lui semblait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions ; que le merveilleux chrétien pouvait lutter avec avantage contre le merveilleux de la mythologie. Ce fut pour appuyer d'un exemple sa théorie, qu'il composa son livre des *Martyrs*.

Dès l'année 1803, il l'avait commencé à Rome ; et depuis cette époque il ne cessa d'y travailler, dépouillant une infinité d'ouvrages, consultant des amis de goûts et de principes différents en littérature (1). La tentative était hardie, généreuse, digne du brillant écrivain, et quand même on n'accorderait pas qu'il ait réussi

(1) Préface de la première édition des *Martyrs*.

dans sa poétique démonstration, du moins est-on forcé de convenir que son admirable essai peut ébranler les plus incrédules, et qu'il a frayé d'une façon lumineuse des routes nouvelles.

Il se peut que, de nos jours, on n'attache plus à l'épopée l'importance qu'on y attachait aux deux derniers siècles et à l'époque même où écrivit Chateaubriand; quoi qu'il en soit, il ne nous semble pas inutile, pour faire apprécier le dessein et l'œuvre de l'auteur des *Martyrs*, de rappeler les controverses passées, les poèmes qui les firent naître, et d'éclairer ainsi l'état de la question. Voilà pourquoi nous entrerons dans quelques détails.

On a dit que les Français n'ont pas la tête épique, paroles répétées à satiété, arrêt dont il semble qu'on ne puisse appeler. Sans doute, chaque nation apparaît dans le monde avec son génie spécial et ses aptitudes particulières; mais de ce que Chapelain aura été dur et sec, Sainte-Garde aussi barbare que le héros qu'il avait *choisi;* Coras, ridicule et plat; Scudéry, sans verve ni goût; Boisval et Desmarets, sans talent; Saint-Amant, sans feu, malgré quelques accents remarquables; le père Le Moyne, sans frein, avec une imagination toutefois vive et hardie, serons-nous pour jamais déshérités de tout génie puissant et créateur, qui vienne ajouter à tous les

chefs-d'œuvre de notre langue un monument élevé par la muse de l'épopée ?

La question du merveilleux chrétien dans le poëme épique n'était pas absolument neuve, lorsque l'auteur des *Martyrs* la présenta à son siècle, et les pères malheureux de tant de pauvres ou ridicules essais avaient presque tous deviné quelle inspiration pouvait sortir du christianisme pour le poëte. Les arrêts jansénistes de Despréaux, juge fort incompétent sur cette matière, ne sauraient être acceptés pour les suprêmes limites de la raison humaine. Aussi bien n'est-il pas vrai que les *mystères* de la religion n'aient rien que de *terrible*, et que la foi restant d'ailleurs intacte et vénérée dans son auguste sanctuaire, il soit impossible de l'entourer d'*ornements égayés*, c'est-à-dire d'en parler avec un langage d'images et de sentiments. La poésie donc ne traverserait jamais le christianisme, et il faudrait éternellement rester fidèle aux fables mythologiques!

A l'époque de Despréaux, la sublime Trilogie de Dante et la *Jérusalem* du Tasse étaient une irréfutable protestation contre les jugements de l'*Art poétique*, et ce fut un malheur pour celui qui sut venger *Athalie* des inexplicables dédains du grand siècle, que de ne pas comprendre les immortelles beautés des deux ouvrages, où l'inspiration chrétienne avait tant de titres à revendiquer.

Le malheureux Théophile déplorait l'étroit esclavage de notre poésie (1) ; l'invocation des muses païennes lui semblait profane et ridicule, et il ne trouvait ces *singeries* ni utiles ni agréables. Godeau, évêque de Vence, écrivait que « l'Hélicon n'est point ennemi du Calvaire (2) ; » et Scudéry disait dans le même sens : » L'illustre sujet du poème épique ne doit point être pris maintenant du paganisme, parce que tous ces dieux imaginaires détruisent absolument l'épopée, en détruisant la ressemblance qui en est le fondement. Il faut donc que l'argument du poème épique soit pris de l'histoire chrétienne, non pas de l'histoire sainte, d'autant qu'on ne peut sans profanation en altérer la vertu, et que sans l'invention qui est la principale partie du poème, il est presque impossible que l'épopée puisse avoir sa beauté... Je suis fortement persuadé que l'histoire chrétienne toute seule en notre temps nous peut donner ce merveilleux et ce vraisemblable, qui en sont l'ame pour ainsi dire, car avec elle l'invention du poète introduit les anges, les mauvais démons et les magiciens (3). » Desmarest de Saint-Sorlin, dans la préface d'un ouvrage postérieur à son *Clovis*, reconnaissait les élé-

(1) En 1621, dans ses Fragments d'une Histoire comique.

(2) *Discours sur la poésie chrétienne.*

(3) Préface d'*Alaric*.

ments poétiques, fournis par notre âge comme bien supérieurs à ceux qu'offrait le monde ancien (1). Boisval, qui avait pris pour sujet d'un poème chrétien l'histoire d'*Esther* (1670), entrait dans la même ligue contre l'esprit du paganisme, et disait :

Le vrai Dieu ne peut-il ce qu'ont pu les faux dieux ?

En examinant s'il est permis aux poètes chrétiens d'employer dans leurs créations les noms des divinités païennes, Rollin, qui regrettait de trouver dans Milton le mélange du sacré et du profane, demandait en même temps que la mythologie fût laissée de côté. Il ne s'élevait pas jusqu'au merveilleux chrétien, mais il montrait que le poète a toujours la liberté de ménager des rencontres et des situations qui relèvent le caractère de son héros et des autres personnages ; qu'il ne perd rien de ce qu'on admire dans les anciens, que tout lui reste : récits curieux, descriptions vives, comparaisons nobles, discours touchants, incidents nouveaux, passions fidèlement peintes. « Un poème épique fait dans ce goût plairait certainement, lui semblait-il, et l'on n'y regretterait ni les intrigues de Vénus, ni les serpents ou le venin d'Alecto (2). »

(1) Préface de *Marie-Magdeleine* (1669) ; le *Clovis* est de l'an 1657.

(2) *Traité des Études*, liv. III, chap. I, art. 4.

La Harpe convient que notre religion est très-susceptible d'une espèce de merveilleux, que Voltaire lui-même a jugé praticable, puisqu'il a essayé de le mettre en œuvre... L'intervention des substances célestes, celle des héros et des saints qui ne sont plus ; les bons et les mauvais anges, ces puissances intellectuelles, ennemies ou protectrices des habitants du monde physique et de cette puissance première dont elles ne sont que les instruments ; l'Éternel qui voit et conduit tout : voilà ce qui doit composer la machine épique. Dire qu'il ne faut point du tout de merveilleux, c'est d'une philosophie très-facile et qui n'est point la règle de la poésie ; mais trouver celui qu'il faut, c'est d'un talent difficile et rare (1).

Tasse, Milton et Klopstock ont montré à des degrés divers, que le merveilleux chrétien peut être secourable aux poètes. Si Voltaire, choisissant dans sa jeunesse un sujet beaucoup moins digne de l'épopée que cet autre sujet qu'il se plut à profaner honteusement, ne trouva pas dans sa *Henriade* ces accents chaleureux qu'il mit sur les lèvres du vieux Lusignan, ce malheur lui vint de son incrédulité, qui glaça la veine poétique. Au lieu des ressources que lui présentait le mer-

(1) *Cours de littér. anc. et mod.*, 3e partie, liv. I, chap. I, au tom. II, p. 91, de l'édition Didot, gr. in-8°, 1840.

veilleux chrétien, il préféra recourir à de froides allégories, à de fatigantes personnifications. Qu'attendre ensuite, lorsqu'on voit un écrivain qui a des prétentions à la grandeur de l'épopée, mettre dans la bouche de saint Louis parlant à un roi, son descendant, les billevesées du *Dictionnaire philosophique* contre les dogmes de l'Eglise?

Chateaubriand n'a été, aux yeux de bien des gens, qu'un ridicule novateur, lorsqu'il est venu proposer aux poètes l'ange de la solitude, l'ange du matin, l'ange de la nuit, l'ange des mers, l'ange des tempêtes, l'ange des saintes amours, etc. (1). On pensait que tous ces anges étaient autant d'inventions puériles, qui jamais ne pourraient valoir Echo, Aurore, Eole, Cupidon. Cependant le grave et austère Bossuet se trouvait déjà avoir mis la rigueur de sa doctrine au service des théories littéraires de Chateaubriand, et celui-ci n'exposait rien qui ne fût autorisé par l'Ecriture sainte. « Quand je vois, disait l'évêque de Meaux, quand je vois dans les Prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Evangile cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs, l'ange des petits enfants, qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent, l'ange des eaux, l'ange du feu, et *ainsi des autres;* et quand

(1) *Génie*, IIe part., livre v, chap. 8.

je vois parmi tous ces anges celui qui met sur l'autel le céleste encens des prières, je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges. Je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider; car toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse (1). »

Reste la question de savoir si celui qui écrit un poème en prose peut être appelé poète. Chateaubriand, si la question présentait la moindre difficulté, s'est ouvertement prononcé dans le *Génie du Christianisme*. « Il n'est point de ceux qui confondent la prose et les vers; le poète, quoi qu'on dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine. » Non, il n'y a rien à dire à l'homme qui ne sentirait pas quelle différence il y a entre les vers de l'*Odyssée* et la prose de *Télémaque*. Fénelon avait d'excellentes raisons pour s'affranchir des entraves du rhythme; il n'était pas né poète; il ne comprenait pas qu'on s'imposât le joug de la rime, et avait de l'indulgence pour l'ode pindarique de Boileau sur la prise de Namur. Ses préventions personnelles et son

(1) Bossuet, sur l'*Apocalypse*, n. 27.

exemple ne prouvent pas plus contre la poésie que celui de Chateaubriand. L'auteur des *Martyrs*, par ses efforts pour imiter la poésie et en reproduire les images, les mouvements, les tours harmonieux et les cadences variées, prouve, du reste, contre lui-même que le vers et la prose sont deux instruments bien différents l'un de l'autre. Néanmoins, après l'aveu que nous avons entendu, il se donne, dans la défense des *Martyrs*, le nom de poète adroitement enveloppé sous les plis de la phrase.

C'est là aussi qu'il fait de remarquables concessions sur son système du merveilleux chrétien dans l'épopée, en accordant que le merveilleux du paganisme offre plus de ressources au poète, mais que, en présence des deux lyres, l'une antique, l'autre moderne; l'une brisée, l'autre intacte, il s'agit de tirer de celle-ci le meilleur parti qu'il sera possible, et prouver que cet instrument si borné, au dire de ses contempteurs, a des notes et des sons qu'on ne lui connaissait pas. Chateaubriand n'a donc point soutenu sa théorie avec une ferme persévérance; mais il n'en est pas moins vrai que, si l'on veut traiter un sujet tiré de l'histoire moderne, il faut nécessairement employer le merveilleux chrétien, sinon renoncer à l'épopée ou traiter un sujet ancien, ce qui est difficile avec nos mœurs, nos intérêts modernes,

et sous l'empire d'une tout autre religion. Chateaubriand a ouvert le chemin; ne pourra-t-on pas s'y jeter après lui? ne faut-il rien oser? ne devons-nous pas compter sur les âges futurs? Homère empêche-t-il qu'il n'y ait un Virgile? Pindare, un Horace? l'antiquité ne nous a-t-elle rien laissé à innover? Sachons donc gré à ceux qui, remplis d'audace et d'espoir, s'aventurent sur des mers inconnues, comme a fait l'auteur des *Martyrs*.

Le sujet de ce poème, de cet ouvrage, si l'on veut, c'est le triomphe du christianisme; mais quand, mais comment, mais par qui? Là déjà se produit un des vices du livre : le christianisme a conquis le monde non pas à tel jour, mais par une marche successive; non point par le courage et le sacrifice de tel martyr, mais par les sueurs de tous ses apôtres, la foi de tous ses disciples et le sang de tous ses héros; il a pu se manifester, dans l'histoire de l'Eglise chrétienne, une époque où la croix s'est déployée plus triomphalement sur le monde que la veille; mais il n'y a pas de victoire définitive, parce qu'il doit y avoir des combats jusqu'à la fin des siècles.

Le héros choisi par Chateaubriand, Eudore, qui n'est pas même nommé dans les fastes de l'Eglise, n'a pas plus de droit qu'un martyr quelconque, à personnifier en lui le triomphe de la cause

sacrée pour laquelle tombèrent tant d'immortels combattants. Le sacrifice d'un chrétien n'a pas cette vertu, si grand que soit ce chrétien. L'époque de Constantin, choisie par l'auteur, renverse une certaine portion des détails historiques du poème, et amène des anachronismes par trop saillants.

Eudore, le héros des *Martyrs*, ne fait rien qui nous passionne pour sa destinée, pour les obstacles qu'il doit surmonter. A la vérité, dès le troisième livre, Dieu l'a choisi pour la victime destinée à racheter les chrétiens; au seizième, il est désigné pour plaider leur cause; au dix-huitième, il aide Constantin à s'échapper de Rome, et nous voyons, au vingt-quatrième, que c'est le martyre d'Eudore et de Cymodocée qui détermine le ciel à couronner la piété de ce prince; mais la situation du héros est le plus souvent passive, et l'intérêt se reporte ailleurs que sur lui, malgré les efforts que fait l'auteur pour le concentrer en la personne d'Eudore.

Les *Martyrs* nous promènent à la suite du héros dans presque tout le monde habitable, et le poète, éminent coloriste, avait là une belle occasion de peindre les pays qu'il avait visités, soit par lui-même, soit par les récits des historiens et les tableaux des poètes de l'antiquité. Aussi les savantes descriptions de la Laconie et de la Judée,

par exemple, sont-elles des morceaux universellement admirés. On reconnaît là un homme qui parle de pays qu'il a vus, et dont il a rapporté des images, des souvenirs qu'il jette tout vivants dans son livre. A les prendre ainsi en détail par portions détachées, les *Martyrs* sont un ouvrage rempli de beautés du premier ordre. Le tableau des mœurs de la famille d'Homère, le séjour d'Eudore à Rome, la bataille des Francs, l'excommunication et la tentation d'Eudore, l'assemblée des démons au huitième livre, le moment solennel où Eudore est tenté d'abjurer sa foi pour sauver Cymodocée que l'on va traîner aux lieux infâmes, s'il ne sacrifie : voilà tout autant de merveilles d'art et de style. La harangue de Symmaque et celle d'Eudore sont de remarquables morceaux d'éloquence chrétienne, où l'auteur a su habilement résumer et fondre avec harmonie les accusations des païens contre la religion chrétienne, et les réponses des meilleurs apologistes.

M. de Chateaubriand a pris soin d'indiquer ce qui lui paraissait plus proprement se rattacher à l'inspiration dont il voulait glorifier l'efficacité. « La peinture des mœurs de la famille chrétienne, le portrait de Marie dans le ciel, la cérémonie des fiançailles, la description du baptême de Cymodocée ont semblé, sous le point de vue des

rapports riants, n'avoir rien à craindre des tableaux de l'idolâtrie. Est-ce le paganisme qui aurait pu offrir les scènes des prisons?... Ces vieux évêques abattus aux pieds d'un jeune homme désigné martyr, le banquet funèbre, la tentation, le mariage de Cymodocée et d'Eudore au milieu de l'amphithéâtre, appartiennent-ils à la religion de Mercure et de Vénus (1)? »

Un critique des *Martyrs*, et un critique des plus acerbes, n'a pu s'empêcher d'admirer la description du combat terrible que se livrent l'armée romaine et les Francs; exactitude, connaissance précise, mouvements, chaleur, force, élégance : tout se trouve ici dans le style de Chateaubriand, et l'on ignore souvent si on lit de la poésie ou de la prose (2). L'épisode de Velléda, bien que souvent on en ait regretté la présence dans les *Martyrs*, est encore une création pleine d'originalité et de passions ardentes. La prêtresse bretonne ira rejoindre, dans les souvenirs des hommes, ces diverses figures de femmes créées par la fantaisie de l'écrivain et qui vivent, qui existent pour nous, Atala, Amélie, Blanca, Cymodocée, qu'il nomme ses filles (3).

Un des endroits qui enchantaient Fontanes, et

(1) Chateaubriand, *Examen des Martyrs*.

(2) Hoffman, *Œuvres*, t. IX, p. 146.

(3) Préface de la *Vie de Rancé*, p. 8 de la prem. édition.

qu'il compare à *la douceur des plus beaux vers*, dans ses stances à Chateaubriand, c'était le chant suprême de la douce fille de la Grèce, soupirant ces harmonieuses paroles, sous le voile des martyrs :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante ; esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents, courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamisus.

» Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie.

» Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs, qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle ! »

Chateaubriand présente les *Martyrs* comme celui de tous ses écrits où la langue est la plus correcte, et c'est une éminente qualité que la correction dans une œuvre remarquable d'ailleurs. Cent et cent fois il avait fait, défait et refait la même page (1). Il a fallu effectivement beaucoup de travail pour arriver à ce style net, pur, varié,

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. V, p. 106.

pittoresque, harmonieux ; parfois il offre une simplicité affectée et trop savante, mais après tout, l'auteur a raison dans le jugement qu'il porte sur la langue de ce livre. Outre ce que nous avons déjà dit, on a blâmé dans les *Martyrs* un merveilleux auquel on reproche d'être tout en délibération, et non pas en action, des caractères froids et ternes, des personnages qui posent et ne restent jamais calmes, un dénouement prévu, des anachronismes considérables et le manque d'intérêt dans la marche générale de l'œuvre.

Il est vrai qu'Eudore, sous un autre nom et dans une situation différente, porte en lui du René ; que Cymodocée paraît si belle et si aimable dans son paganisme, qu'on désire médiocrement de la voir passer du côté des chrétiens, et que les caractères les mieux dessinés sont ceux du second plan, comme Démodocus avec sa bonté paternelle, le prêtre Zacharie avec son christianisme antique, doux et naïf ; que l'intérêt qui anime et soutient le poème, n'est pas très-puissant ; que l'auteur a rapproché et mêlé des dates qui jurent de se trouver ensemble ; que le dénouement se connaît dès l'abord et par le titre seul de l'ouvrage ; mais, en dépit de ces défauts et de ceux qu'on pourrait ajouter, les *Martyrs* n'en sont pas moins un livre considérable,

qui eût excité plus d'admiration, s'il ne fût pas venu après le *Génie*.

L'auteur a voulu se justifier sur le chapitre des anachronismes par l'exemple de Virgile qui conduit Enée chez Didon, reine de Carthage, quoique ces deux personnages soient séparés dans l'histoire par de longues années; mais il ne songe pas que, dans cette obscurité des temps anciens, l'esprit se prête aisément aux anachronismes, tandis qu'on ne saurait admettre que des hommes qui occupent dans l'histoire une place certaine, comme saint Augustin, saint Jérome, puissent être transformés en des contemporains de l'empereur Constantin. On a beau vouloir se prêter à la supposition, toujours ces malheureuses dates vous dominent et vous obsèdent.

Un inconvénient de l'époque dans laquelle M. de Chateaubriand fait mouvoir ses personnages, c'est le caractère bien connu des deux religions qu'il met en scène. Les païens n'étaient plus tels qu'il les représente, et l'on a eu raison de dire que l'auteur, au lieu de nous montrer la lutte d'un polythéisme dégénéré, d'un paganisme qui n'existait plus, et d'un christianisme qui n'existait pas encore, eût mieux fait de prendre les deux religions telles quelles (1). Quant

(1) B. Constant, *Mercure de France*, 31 mai 1817.

à l'intérêt continu, où est l'épopée qui l'emporte de ce côté là sur d'assez simples conceptions de vulgaires romanciers? N'est-ce pas le plus souvent par l'admirable perfection du style et des détails que de grands poètes sont venus aux mains de tous? A quoi, par exemple, la puérile fable du cheval de bois, empruntée au poète grec Pisandre, doit-elle la place qu'elle occupe dans Virgile, sans y être frappée de ridicule? n'est-ce pas à l'habileté du poète latin et aux incomparables beautés des vers de l'Enéide?

Si le dénouement des *Martyrs* est une chose prévue, l'ouvrage a cela de commun avec le poème de Virgile, avec la *Jérusalem* du Tasse, dont la proposition énonce toute l'issue. Dès le premier livre de l'Odyssée, n'entrevoit-on pas qu'Ulysse, après avoir erré sur les mers, ira enfin retrouver sa patrie? Au cinquième livre, on le sait déjà; le huitième et le quinzième de l'Iliade ne laissent pas ignorer quel sera le triste sort de la cité fameuse qu'assiégent les Grecs réunis.

Les fictions des *Martyrs* sont, en général, empruntées aux anciennes mœurs chrétiennes, aux annales de l'Eglise primitive. Etait-ce étude profonde ou instinct secret du génie? l'un et l'autre peut-être. Une critique légère et superficielle fut déroutée, et il fallut des notes nombreuses pour lui faire toucher du doigt, dans les écrits de

l'antiquité, ce qu'elle refusait d'admettre dans l'ouvrage d'un moderne. Ainsi, il parut étrange que le père de Cymodocée fût retenu dans la foi païenne, tandis que la jeune fille était passée à la doctrine nouvelle. Et cependant, rien de plus vrai que cette fiction qui, sous le même toit, mettait en regard les deux religions nouvelles. Saint Jérome, qui était le témoin curieux d'un culte expirant et des contrastes singuliers qu'il produisait, nous montre Albinus, pontife de Jupiter, caressant sur ses genoux la jeune fille de Læta, et prenant plaisir à lui entendre bégayer l'*Alleluia* de Jésus-Christ (1).

On avait critiqué le tableau où Démodocus, se jetant aux pieds de Cymodocée, la conjure de renoncer au Christ. Eh bien ! le fond de cette scène est emprunté de l'entrevue de sainte Perpétue et de son père, qui était païen, qui la pressait de sacrifier aux dieux et de ne pas désoler ses cheveux blancs (2).

Les *Martyrs* parurent au printemps de 1809. En quelques mois, il s'écoula plus d'exemplaires de ce poëme qu'il ne s'était vendu d'exemplaires du *Génie* en plusieurs années. Hoffman attaqua rudement l'ouvrage, dans le *Journal des Débats*,

(1) *Saint Jérome*, lettre 57, t. III, p. 335, édition-traduct. de F.-Z. Collombet.

(2) Voyez dom Ruinart, *Acta Martyrum sincera*, p. 93-102.

qui n'était plus libre. Il déclara que la conception des *Martyrs* était une grande folie, que le mélange du sacré et du profane y devenait un grand scandale ; que c'était le mauvais ouvrage d'un homme qui avait un grand talent ; enfin, que ce roman, tel qu'il était, méritait d'être conservé comme un modèle à fuir(1). Il ajoutait cependant, le grand écrivain, que M. de Chateaubriand, doué d'une imagination vive, brillante et profondément mélancolique, répand un grand charme sur tous les objets qu'il décrit, et que, sur ce point, la sobriété est peut-être la seule chose qui lui manque ; que son style est charmant, quelquefois admirable, partout où il ne dédaigne pas la simplicité (2).

Au milieu des critiques dont ce poème fut assailli, Fontanes, qui ne livrait plus rien au public, sortit de son silence, et vint remplir auprès de son illustre ami le rôle de Boileau près de Racine prédisant à l'auteur d'*Athalie* le jour glorieux de la réparation. Fontanes ne cessait de dire à Chateaubriand : *Ils y reviendront* (3). Et sa persuasion était si profonde qu'elle lui inspira des stances charmantes qu'il n'hésita pas à publier (1810), quoique son ami fût peu en faveur dans

(1) Hoffman, *Œuvres*, t. IX, p. 169 et 171.
(2) *Ibid.*, p. 180 et 134-135.
(3) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. V, p. 111.

l'esprit du maître. Il ne craignit point de compromettre son goût ni l'autorité de son jugement, et il disait dans des vers devenus fameux :

Contre toi, du peuple critique
Que peut l'injuste opinion ?
Tu retrouvas la muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solyme et d'Ilion.

Du grand peintre de l'*Odyssée*
Tous les trésors te sont ouverts :
Et dans ta prose cadencée
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Fontanes accompagna ces nobles stances d'un ingénieux envoi : il adressa à Chateaubriand une critique de *Télémaque* ne formant pas moins de sept volumes, et publiée depuis un siècle.

L'impression produite par les *Martyrs* sur des ames jeunes et vivement éprises des nombreuses beautés de ce livre, a été exprimée dans ces derniers temps par un écrivain dont la vocation historique fut en quelque sorte décidée par Chateaubriand. M. Auguste Thierry terminait, vers 1810, ses études dans un collége de province, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, introduit du dehors, circula aux mains des élèves. Ce fut un évènement parmi ceux qui avaient déjà le goût du beau, et l'on convint que chacun lirait à son tour ce

livre envié. Le futur historien de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* choisit un jour de congé, feignit une indisposition et put à son aise, au moyen de cette ruse, se livrer aux séductions des *Martyrs.* Le charme allait grandissant, lorsque le jeune élève, arrivé au bardit des Francs, se leva subitement de sa place, et, hors de lui, marchant à grands pas, répétait à haute voix :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

» Nous avons lancé la francisque à deux tranchants, etc. »

Ce moment fut peut-être décisif dans la vie de M. Thierry; et plus d'une fois depuis, en se faisant relire la page qui l'avait frappé dans sa jeunesse, il a retrouvé ses émotions d'autrefois. « Voilà, dit-il en terminant, voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui en sens divers marchent dans la voie de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première inspiration. Il n'en est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile : *Tu duca, tu signore, e tu maestro* (1). »

Malgré les conceptions originales et fortes, malgré les beautés que sa poétique main a semées dans ce poème, oserons-nous le dire ? il

(1) *Récits des temps Mérovingiens*, préf. p. 20, 2e édit., in-8°.

fait sur nous l'effet de ces tableaux de grands maîtres si habilement copiés par les mosaïstes romains; les *Martyrs* sont une savante mosaïque, et l'on a trop souvent à se dire en les lisant : Voilà qui est de la Bible, voici qui est d'Homère; mais que de science habilement distribuée, que d'art dans cette ingénieuse et patiente reconstruction du passé ! Une pensée néanmoins qui doit retenir et empêcher de parler aussi hardiment de pastiche, qu'on l'a fait quelquefois pour le beau livre de Chateaubriand, c'est que, dans une certaine mesure, le même reproche irait atteindre de très-grands esprits, qui ont ajouté à leur fonds propre de notables emprunts des devanciers. Que ne retrouve-t-on pas d'Homère et d'autres poètes grecs et latins dans Virgile ; de Sophocle et d'Euripide, dans l'*Andromaque* et l'*Iphigénie* de Racine ?

Les *Martyrs*, en venant continuer l'éclat et le succès du *Génie du Christianisme*, ranimèrent contre l'auteur les violences de la critique, d'autant mieux qu'on avait affaire à un écrivain qui n'était pas en crédit auprès du pouvoir. Il fut noblement défendu par un modeste écrivain de Lyon, M. Deplace, qui publia dans le *Bulletin de Ballanche* un *Examen de la critique des Martyrs* (1), celle d'Hoffman, et, sans nier les défauts

(1) Cet opuscule forme, avec un petit supplément, la somme de 100 pages. —Lyon, Ballanche, 1809 et 1810, in-8°.

qu'on pouvait relever dans l'ouvrage, fit valoir en sa faveur des exemples graves et péremptoires, que Chateaubriand invoqua dans la suite.

Ce ne fut pas cependant l'injustice, l'acerbité de la critique qui troubla la vie de Chateaubriand : il lui vint d'un autre côté des douleurs plus profondes. Armand de Chateaubriand, son cousin, avait été arrêté sur les côtes de Normandie, porteur des ordres des princes exilés; et, malgré les efforts que fit pour le sauver l'auteur du *Génie*, il fut condamné à mort. M. de Chateaubriand, qui ne put pas même obtenir de voir dans sa prison son parent, le suivit à la plaine de Grenelle le jour de son supplice ; mais il arriva trop tard, ne trouva plus que son cadavre, et un chien de boucher qui léchait son sang et sa cervelle.

Bientôt vinrent se joindre à cet affreux malheur les tracasseries littéraires amenées par la succession au fauteuil de Chénier, et le rapport pour les prix à décerner tous les dix ans.

Napoléon qui, malgré ses ressentiments contre l'écrivain insoumis, revenait à une sorte d'attrait pour lui, et plus encore affectait de mettre sa domination dans toutes les affaires, demanda tout-à-coup à l'Institut pourquoi on n'avait point parlé de Chateaubriand à l'occasion des prix dé-

cennaux, institution pompeusement annoncée qui ne put aboutir qu'à de ridicules résultats. Napoléon fit plus : il déclara à Fontanes que, puisque l'Institut ne trouvait pas l'auteur du *Génie* digne de concourir pour le prix, il le nommerait, lui, empereur, à la place de surintendant de toutes les bibliothèques de France, et que cette charge serait appointée comme une ambassade de première classe (1).

Un arrêté du mois de mars 1802 avait chargé l'Institut de présenter au gouvernement un tableau général des progrès et de l'état des sciences, des lettres et des arts depuis l'année 1789. Ce rapport devait être fait au mois de septembre 1803. De graves circonstances politiques empêchèrent cet important travail d'être présenté cette année-là, et le compte ne fut rendu qu'au mois de février et au mois de mars 1808. L'empereur le voulut entendre avant de partir pour Bayonne. Chénier porta la parole pour la Classe de Littérature et belles-lettres, autrefois l'Académie française. Il avait dressé un scrupuleux inventaire de nos richesses littéraires et scientifiques, n'oubliant que le *Cours de littérature* de La Harpe et le *Génie du Christianisme* ; mais, en revanche, accablant d'éloges le *Catéchisme* de

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. V, p. 169.

Saint-Lambert, où se trouve prêchée la morale souveraine de l'intérêt personnel, le plus grossier égoïsme. « La raison, disait Chénier, ne plie devant aucun préjugé, dans cette belle production (1). » Et c'est une justice à rendre au rapporteur qu'il ne disait que trop vrai, pour l'auteur comme pour lui ; mais cette morale de la brute leur semblait de la philosophie. La Harpe donc et Chateaubriand, à l'instar de ces illustres Romains de Tacite, brillaient par leur absence (2). Napoléon se fâcha et voulut un rapport plus complet. L'Institut chargea, en conséquence, cinq membres de la Classe des Lettres d'exécuter la volonté impériale. Ce furent MM. Daru, Lacretelle aîné, Morellet, Arnault et Sicard. Les observations de Daru étaient assez étendues, mais froidement entremêlées d'éloge et de blâme. Arnault s'abstint de communiquer les siennes, qui étaient d'ailleurs conformes à celles du rapporteur, manière facile de se tirer d'un pas dangereux. L'abbé Morellet manifesta son opinion avec son lourd persiflage et le sourire béat de son incrédulité har-

(1) *Œuvres* de Chénier, t III, p. 74.

(2) Chénier répara l'oubli quant à ce qui regardait La Harpe ; son rapport qui concluait au prix de littérature était exact et impartial, mais malheureusement n'avait pas le mérite d'être spontané. On a donc eu tort, en oubliant cette circonstance, de louer Chénier d'un acte de générosité qui était commandé.

gneuse (1). Lacretelle aîné s'y prenait bien plus superbement, et s'attachait à établir qu'il serait aussi aisé d'écrire le Génie de la Philosophie que celui du Christianisme; restait seulement une légère difficulté : il s'agissait de trouver un écrivain capable de mener à fin la triomphante idée de Lacretelle.

L'abbé Sicard abordait tout d'abord l'ouvrage avec une sévérité prononcée, entrait dans les détails du plan et de l'éxécution, relevait des métaphores outrées, des expressions vicieuses, des incorrections hasardées et arrivait ensuite à de

(1) Quelle justice le *Génie du Christianisme* pouvait-il attendre de ce prêtre renégat, qui disait, le 12 mai 1807, au sujet de l'auteur de *Corinne* : « Des hommes raisonnables (toujours la raison!) voient avec quelque peine dans l'ouvrage de Mme de Staël, une apologie fréquente, et quelquefois jusqu'à de l'admiration, des cérémonies religieuses de la religion romaine, de la Semaine-Sainte, des moines, etc. Elle paraît adopter ce grand et prétendu principe de la nécessité d'un culte pour le peuple, qui est aujourd'hui le cheval de bataille des dévots politiques contre les philosophes. Elle oublie que la moitié de l'Europe, et la moitié la plus religieuse et la plus morale n'a point ou presque point de culte extérieur, que les madones au coin des rues, et les pélerinages, et les processions, et les moines mendiants et autres ont bien plutôt corrompu et perdu la morale et la vraie religion, qu'ils ne l'ont conservée, etc. » *Mém.*, p. 81 du *Supplément.*

Ainsi la plus religieuse moitié de l'Europe n'avait point de religion extérieure, au dire de ce philosophe, si *raisonnable* ! alors, comment savoir qu'elle était *religieuse ?* La belle chose, en vérité, que cette *raison* du philosophe Morellet.

saines appréciations, à un enthousiasme qui contrastait assurément avec la froideur embarrassée, le mépris ou la sotte censure de ses collègues. Le rapport de l'abbé Sicard faisait comme le *Génie du Christianisme* qui s'élève et grandit en avançant; il arrivait de la réserve à la louange, et il y avait quelque courage dans une profession de foi qui devenait un hommage au goût, en face principalement d'adversaires déterminés à ne pas capituler. Mais avant le rapport, Sicard n'était peut-être pas si favorable, à en juger du moins par un billet dans lequel il demandait à Ginguené ses extraits de la *Décade*, et parlait de l'obligation où il se trouvait de « relever les beautés et les défauts de cet *étrange ouvrage* (1). » N'était-ce qu'une concession passagère, et le mot ne se pouvait-il prendre en bonne part? Deux autres membres de l'institut, Regnauld (de Saint-Jean d'Angely) et Népomucène Lemercier opinèrent, par surcroît, dans cette grave cause. Regnauld pensa qu'il était besoin d'une apologie du XVIIIe siècle, en présence d'un livre si menaçant; il fit donc l'éloge des philosophes, crut devoir prendre sous sa protection la mémoire de Voltaire et se prononça pour le divorce, ce sacrement de l'adultère, comme disait une femme

(1) Billet inédit de l'abbé Sicard à Ginguené (3 janv. 1811), aux mains de l'auteur.

d'esprit. Il reprochait à l'auteur du *Génie*, avec toute l'attention d'un plat courtisan, de n'avoir parlé nulle part de la bienveillance et de la bonté du monarque qui lui avait *permis* la célébrité ; de n'avoir pas adouci l'amertume des souvenirs par un retour reconnaissant vers le pouvoir régénérateur, qui avait *permis* à l'étendard de la religion de marcher entouré d'hommages. Avec M. le comte Regnauld, il fallait un *permis* en règle et pour toutes choses. Tacite n'avait pas eu mieux que des hommes de cette trempe à faire passer sous la verge de sa colère.

Népomucène Lemercier se trouvait dans un indicible embarras; il y perdait toute sa rhétorique. « Ce livre, disait-il en un langage fort peu académique, ne lui paraissait bon que par un petit nombre de détails, et mauvais en le considérant dans son tout. » Il parlait de la Bible, qu'il nommait savamment le *livre des Philistins ;* il craignait que les procès-verbaux des séances ne vinssent à s'empreindre, aux yeux de l'avenir, d'une petite teinte de ridicule, si l'on consacrait plus de temps encore aux rapports sur le *Génie ;* mais l'avis de Lemercier arrivait trop tard, le mal était fait.

On termina, le 11 février 1811, un examen commencé le 2 janvier précédent, et, après avoir reconnu dans le livre de M. de Chateaubriand

« un talent très-distingué pour le style ; » après avoir observé que « le succès était dû aussi à l'esprit de parti et à des passions du moment, » la Classe de Littérature concluait enfin par dire que l'ouvrage, « défectueux quant au fond et au plan, pourrait, tel qu'il était, mériter une distinction. »

Il avait fallu six semaines pour arriver à ce magnifique résultat.

Aujourd'hui, des philosophes qui savent mieux comprendre le *Génie du Christianisme* que leurs maladroits et prosaïques devanciers, se vengent de leur admiration en faisant à la foi catholique un autre genre de guerre, toujours au sujet de ce livre. Ils accusent l'Eglise de n'avoir ni aimé, ni accepté la gloire religieuse de Chateaubriand. « Ce sont des hérétiques : Milton par le *Paradis perdu* (1), Voltaire par *Zaïre*, Klopstock par la *Messiade*, qui ramènent dans la poésie le sentiment chrétien. Et lorsque, au commencement de ce siècle, M. de Chateaubriand achève de renverser l'idéal païen et restitue le christianisme en possession de l'homme tout entier : esprit, cœur, imagination, que fait-on alors? O enseignement

(1) Milton est ici fort mal placé : à l'époque de ce grand poëte, Racine vivait, et n'avait pas laissé perdre le sentiment chrétien. Ce n'est pas l'hérésie qui a inspiré *Zaïre*, ni la *Messiade* : c'est l'Evangile.

plus éclatant que la lumière ! on met à l'interdit l'auteur du *Génie du Christianisme* (1). »

Le même écrivain prétend que le *Génie* fut condamné par le pape (2), tandis que Pie VII, nous l'apprenons de l'auteur même, reçut M. de Chateaubriand avec un volume du *Génie* ouvert sur sa table (3). C'était du côté de la philosophie et de la révolution que venait l'esprit de résistance et d'interdit. Quand Chateaubriand fut envoyé à Rome, Cacault, révolutionnaire corrigé, dit un historien de Pie VII, écrivit au ministre Talleyrand-Périgord : « C'est gâter le bon effet que doit produire à Rome la légation de M. le cardinal Fesch, que de le faire arriver avec un secrétaire de légation, auteur célèbre, dans les livres duquel on ira chercher quelle est la doctrine et la théologie du cardinal. Il naît déjà, à cette occasion, des idées troubles et inquiètes. Tâchez de placer mieux M. de Chateaubriand (4). »

(1) Quinet, l'*Ultramontanisme*, p. 232.

(2) *Le Christianisme et la Révol. fr.*, p. 371.

(3) *Mém.*, t. IV, p. 142. — Chateaubriand écrivait de Rome, le 16 juillet 1803, à son ami Chênedollé : « On ne saurait avoir été accueilli comme je l'ai été. Mon ouvrage est traduit, et le Pape va, dit-on, le faire retraduire et réimprimer au Vatican. » *Revue des Deux-Mondes*, t. II, p. 748 de 1849. Voilà donc ce terrible interdit qui doit être un *enseignement plus éclatant que la lumière.*

(4) Artaud, *Hist. de Pie VII*, t. I, p. 432.

CHAPITRE VIII.

Pendant que l'Institut délibérait sur le *Génie du Christianisme*, et, par son étrange décision, faisait suspendre à jamais la distribution des prix décennaux, l'illustre écrivain publiait un ouvrage destiné à un grand retentissement, comme tout ce qui sortait de sa plume. Des fragments du voyage à Jérusalem, insérés dans le *Mercure*, avaient excité la curiosité du public, et on désirait ardemment la relation tout entière; mais l'écrivain ne voulait pas satisfaire la police impériale, qui exigeait qu'il trouvât quelque part, dans son *Itinéraire*, une place pour l'éloge de Napoléon. Néanmoins, en considération des intérêts de son libraire et par un légitime sentiment de reconnaissance, il écrivit quelques phrases banales sur la gloire militaire, dont il s'est toujours montré fort enthousiaste, et l'ouvrage put voir le jour.

Le poème des Natchez, œuvre de si peu de valeur et d'intérêt, après qu'on a lu *Atala* et *René*, avait été en partie la cause du voyage de Chateaubriand dans le Nouveau-Monde ; le poème des *Martyrs* le conduisit en Grèce et en Palestine. Lorsque Chateaubriand quitta Paris, le 13 juillet 1806, pour se rendre en Orient, il fut accompagné des vœux de bien des chrétiens ; le séminaire de Saint-Sulpice, tous les soirs, faisait une prière pour que le bonheur le suivît dans sa route, et l'auteur du *Génie* en avait le cœur pénétré de la plus orthodoxe reconnaissance (1). Que de hasards il allait courir, et que de fatigues, que de périls s'ouvraient devant l'esprit ardent et curieux de l'intrépide pélerin ! Il ne redouta rien cependant, et fut escorté du bonheur que ses amis appelaient sur ses pas.

Ce ne fut que plusieurs années après son retour qu'il recueillit ses souvenirs et les livra au public. *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* fut publié au commencement de 1811, et jeta un nouveau lustre sur la gloire littéraire d'un écrivain déjà renommé par deux grands remarquables ouvrages. Celui-ci était bien fait pour montrer quelle heureuse souplesse, quelle féconde variété il y avait dans cet esprit d'une allure si

(1) Joubert, *Pensées*, t. II, p. 356.

libre, si vive et si originale. De nombreux voyageurs avaient passé par les chemins que le poétique voyageur venait de parcourir, et beaucoup d'entre eux avaient retracé leurs impressions, exposé leurs découvertes. De savants antiquaires, comme Jacob Spon, au XVIIe siècle; des observateurs curieux et sagaces, comme Choiseul-Gouffier à la veille même de la révolution, ou le lendemain, comme Pouqueville, avaient étudié les ruines de la Grèce antique; exploré les mœurs de la nouvelle, comme Guys; d'autres, tels que Lechevalier, avaient remué la cendre d'Ilion, *campos ubi Troja fuit;* d'autres encore, au travers de l'Asie Mineure, s'étaient acheminés vers Jérusalem et avaient instruit l'Europe des merveilles et des douleurs religieuses de la Terre-Sainte. Le tombeau de Jésus-Christ n'avait cessé d'attirer, malgré les fatigues et les dangers du voyage, beaucoup de pélerins que la foi, il est vrai, plus que la passion du savoir, conduisait aux lieux saints. Le noble pélerin du XIXe siècle a rappelé, dans une esquisse préliminaire, les noms et les titres de beaucoup de ses devanciers; mais nul, jusque-là, n'avait donné au récit de ce lointain voyage le charme séduisant que présente l'*Itinéraire.* M. de Chateaubriand, lorsque, aux jours de son enfance, on le releva, dans un abbaye de Bénédictins, d'un vœu que sa nourrice avait

fait à Notre-Dame de Nazareth, entendit un Religieux du monastère lui rappeler l'histoire d'un de ses ancêtres, Geoffroy de Chateaubriand, qui avait suivi Louis IX en Syrie, et lui dire qu'il visiterait peut-être aussi, en Palestine, cette Vierge à qui il devait la vie par l'intercession des prières du pauvre. Depuis l'exhortation du Bénédictin, le descendant de Geoffroy n'avait cessé de rêver, dit-il, le pélerinage où il passerait sur les vestiges d'un pieux ancêtre, et avait fini par accomplir le pélerinage (1). Nous savons qu'un écrivain distingué a donné à cette détermination de Chateaubriand un motif tout profane, regrettable même et triste à dire; mais nous ne voudrions y croire que sur des preuves incontestables, et la célébrité qu'il aurait fallu s'acquérir, dans cette misérable hypothèse, lui était venue déjà par des œuvres antérieures aux *Martyrs*. Il se rendit surtout en Orient afin d'y chercher des images et des tableaux pour ce poème : Chateaubriand voulait des peintures ressemblantes, et non pas des images vagues et ambitieuses; il voulait avoir interrogé de ses yeux et foulé de ses pas les contrées héroïques où il plaçait un si grand nombre de scènes de son livre, et donner aux sites leur physionomie distinctive, aux monta-

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. I, p. 15, 59, 61.

gnes et aux vallées leur aspect particulier, aux fleuves et aux mers le silence ou le bruit de leurs flots. L'imagination la plus riche est impuissante à peindre des pays qui lui sont inconnus, et n'en saurait, sans le rapport des yeux, retracer avec vérité les harmonies et les contrastes.

On aime dans un écrivain cette conscience littéraire, ce respect de lui-même et de ceux qu'il veut instruire, ou qu'il ambitionne d'émouvoir par ses récits. Un tel scrupule est ancien dans les grands talents; c'est ainsi que, au plus bel âge des lettres romaines, la Grèce avait vu un doux et aimable poète se prendre, près de Mégare, d'une maladie fatale, au moment où il cherchait pour son *Enéide* inachevée la science des lieux et les couleurs dont la palette du peintre avait besoin, avant de livrer au monde un travail de tant d'années. La voix défaillante du poète d'Andès ne condamnait-elle pas aux flammes une œuvre admirée de tous les siècles, mais où manquait cet heureux et suprême coup de pinceau :

Jusserat hæc rabidis aboleri carmina flammis
Virgilius.

Plus fortuné que Virgile, M. de Chateaubriand ne trouva sous le ciel de Mégare que des hôtes dont il rapporta au foyer domestique le touchant souvenir. Pourquoi le chantre d'Enée n'est-il pas revenu en mémoire au chantre d'Eudore?

Un écrivain qui a cela de commun avec l'auteur des *Martyrs*, qu'il a donné à notre langue un immortel poëme en prose, Fénelon, avait rêvé dans sa jeunesse le voyage de la Grèce. Il est vrai que, chez le prêtre chrétien, c'est le missionnaire qui s'enivre de son enthousiasme; mais cette ame passionnée laisse échapper de tels accents, cette brillante imagination jette de si vifs éclairs, qu'on devine aisément quels trésors de poésie, quels tableaux neufs et enchanteurs l'auteur de *Télémaque* eût rapportés de ces contrées qui le rendaient si éloquent dans une simple lettre. Ce n'est plus de la prose, c'est le ton lyrique de la poésie qu'on croit entendre : « La Grèce entière s'ouvre à moi, écrivait-il à Bossuet; le sultan effrayé recule; déjà le Péloponèse respire en liberté, et l'Eglise de Corinthe va refleurir : la voix de l'Apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses pour y recueillir, avec les plus curieux monuments de l'antiquité, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet Aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde un *Dieu inconnu;* mais le profane vient après le sacré, et je descends au Pirée où Socrate fait le plan de sa République. Je monte au double sommet du Parnasse. Je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les délices de Tempé. Quand est-ce que

le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie, aux beaux-arts qui la regardent comme leur patrie :

Arva, beata
Petamus arva, divites et insulas (1).

Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions du prophète bien-aimé, ô heureuse Pathmos ! »

Nous ne saurions oublier d'autres véhémentes aspirations vers la Grèce, mais qui restèrent vaines, comme pour Fénelon ; ce furent celles de l'auteur de *Corinne*, dont le cœur était désintéressé de toutes ses chimères généreuses, et qui voyait tout s'évanouir, gloire, fortune, amitié : « Je vais, disait-elle (1815), dans le temple de l'antique liberté, encore plein des images errantes d'Aristide et de Démosthène, chercher de nobles inspirations et des souvenirs éloquents. Là, dans le fond d'une retraite poétique, j'oublierai, aux sons de ma lyre, de grands crimes et de grands malheurs. Je chanterai la pieuse vaillance des chevaliers chrétiens ; je demanderai à l'ancienne gloire de France une consolation de ses infortunes présentes, et, prêtresse des Muses,

(1) Horat., *Epod.* xvi, 41.

je ne reparaîtrai qu'avec elles sur le sol de ma patrie (1). »

Madame de Staël comptait sans la mort, qu'il faut toujours mettre de moitié dans les rêves les plus beaux.

Quant à Chateaubriand, il n'apporta pas moins de curiosité savante et de religieuse passion à visiter ces rivages inspirateurs, que n'en voulaient mettre, à tant d'années de distance, un illustre pontife et une femme d'un mérite éminent. Familier avec la Grèce, Chateaubriand excelle à ressusciter le souvenir de ses grands hommes, de ses faits mémorables, des fleuves poétiques, *flumina nota*. Les noms de Sparte, d'Argos, de Mycènes, de Corinthe, d'Athènes se mêlent harmonieusement sur ces lèvres à ceux de Léonidas, de Sophocle, de Platon, de Zeuxis, de Phidias, d'Ictinus, de Périclès. Le voyageur évoque tous ces morts fameux avec je ne sais quel art magique, dont lui seul possède le secret. Erudit et poète, historien, géographe, physicien et naturaliste, politique et moraliste, il imprime à son *Itinéraire* un cachet que nulle relation, avant la sienne, n'avait encore connu. On rencontre tout à la fois, dans ses pages si variées, des scènes di-

(1) Fragment d'une lettre qui ne se trouve pas dans les *Œuvres complètes* de l'auteur, et qui figure à la page 176 du *Staelliana*, par Cousin d'Avallon.

gnes des *Martyrs*, et des aventures plaisantes, des aperçus neufs et élevés, des tableaux pleins de grâce, et l'habile opposition de peintures tristes ou gaies. Le rire et les pleurs, la civilisation et la barbarie, que de contrastes qui ne se nuisent ni se heurtent! L'auteur possède à un éminent degré cet art des contrastes. On doit à M. de Chateaubriand d'avoir indiqué les ruines de Sparte. Nul voyageur moderne n'avait donné le tableau de la Messénie, d'une portion de l'Arcadie et de la vallée de Laconie. Chandler, Wheler, Jacob Spon, Leroy, Choiseul-Gouffier n'avaient pas visité Sparte. Fauvel et quelques Anglais avaient pénétré jusqu'à cette ville fameuse, mais n'avaient point encore publié le résultat de leurs travaux. Pouqueville, excellent pour tout ce qu'il a vu, avait été trompé sur Mistra, qui n'est point Sparte; les ruines de Sparte se trouvent à un village appelé Magoula (1).

Dans l'Asie-Mineure, Chateaubriand nous fait connaître Kirk-Agach, ville importante qui avait été omise sur la plupart des cartes.

Si l'observateur provoque le sourire devant la gravité boursoufflée des Turcs, le poète crée bientôt d'admirables couleurs pour peindre l'aspect étrange et unique de Stamboul. Les dominateurs de la ville de Constantin sont bien loin de lui

(1) Chateaubriand, préface de la prem. édit. des *Martyrs*.

plaire; il n'a pas pour eux la singulière prédilection d'un voyageur plus récent, et illustre aussi; mais il puise dans sa mélancolie des peintures où le charme le dispute à l'exactitude.

Un ami de Chateaubriand, le poète Fontanes, avait dit, dans des vers adressés à l'auteur même du *Génie*, que

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain.

Ce fut là aussi que le chantre des *Martyrs* alla chercher l'inspiration chrétienne, écouter le souffle qui anima les prophètes d'Israël, et, sur les traces de générations entières de guerriers ou de pieux personnages, baiser les pas sacrés de Jésus-Christ :

Quì devoto
Il gran sepolcro adora, e scioglie il voto.

Mais l'auteur de l'*Itinéraire* n'a vu que la Judée proprement dite. Arrêté par les obstacles ou pressé par le temps, et le temps pour un voyageur, c'est l'argent bien des fois, il n'a pu gravir les hauteurs du Carmel et du Thabor, ni errer sur les riantes collines de la Galilée, aux bords historiques du lac de Génézareth, si fréquentés de Jésus-Christ et de ses apôtres.

Néanmoins, ce qu'il a vu, il le peint avec sa puissante manière et le décrit en traits inimitables.

Qui mieux que lui saurait retracer la sombre tristesse de Jérusalem et les abîmes désolés de la mer Morte? qui mieux que lui nous parlera du « seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles (1)? » On trouve chez M. de Chateaubriand des couleurs plus rembrunies que chez beaucoup d'autres voyageurs; mais la raison en est toute simple : c'est que, sur cette terre travaillée par les miracles, il a vu la vengeance de Dieu gravée en traits de flammes, et qu'il a entendu retentir partout la voix menaçante des Voyants d'Israël. Son génie aussi se prend volontiers à ces grandes images de mort, et se plaît à errer sur les ruines. On aimerait cependant que les sombres tableaux de la Loi ancienne fussent plus souvent éclairés par le jour suave et pénétrant de l'Evangile.

Nous avons suivi et admiré sur le sol de la Grèce le poète et l'antiquaire; sur la montagne de Sion, nous avons contemplé le pélerin catholique, dans un siècle obsédé d'une tout autre pensée que de celle des lieux où s'est accomplie l'œuvre du salut des hommes; dans l'antique et mystérieuse Egypte, nous trouvons un homme dont l'esprit éminemment passionné pour la patrie, va songeant que « les lances de nos chevaliers français,

(1) Chateaubriand, *Itin.*, t. III, p. 48, 1re édit.

et les baïonnettes de nos soldats avaient renvoyé deux fois la lumière d'un brillant soleil, avec cette différence que les chevaliers malheureux à la journée de la Massoura furent vengés par les soldats de la bataille des Pyramides. » C'est ainsi qu'il voit partout resplendir la gloire du nom français, et qu'il se complaît, en fils pieux, à recueillir les louanges de la France. Il n'oublie pas même de rappeler les enfants des Bédouins, imitant dans leurs jeux les exercices de nos soldats, et il entend s'échapper d'un gosier arabe les cris d'*en avant, marche!*

Sur la terre d'Afrique, d'où saint Louis s'envola au ciel, et que les armes du dernier roi de sa descendance ont rendue à nos drapeaux, Chateaubriand parvint à reconnaître la véritable situation du port de Carthage. Le chapitre consacré à cette illustre et malheureuse rivale de Rome peut, il est vrai, n'être considéré, à sa place, que comme un hors d'œuvre, mais le hors d'œuvre n'en est pas moins un remarquable morceau. M. de Chateaubriand n'est pas seulement un peintre habile et séduisant, c'est encore un observateur d'une incontestable sagacité, quand il s'offre à lui des sujets d'étude qui méritent d'être considérés avec attention. Ce qu'il écrit de la race Arabe nous montre en lui, au plus haut degré, cette aptitude à saisir le caractère des

peuples et à l'exprimer d'une manière frappante. Buffon avait décrit le cheval et consacré à cette description tout l'éclat de sa prose harmonieuse et savante : Chateaubriand trouve des couleurs neuves pour peindre le cheval de l'Arabe, ce cheval sobre et vite, qui dit : *Allons*, comme celui de Job.

Il n'est pas de voyageur qui ait su intéresser autant que l'auteur de l'*Itinéraire*, aux pays, aux cités, aux monuments qu'il décrit ; cela tient surtout à l'art avec lequel il se met en rapport avec ce monde physique et moral qu'il évoque autour de lui, et qui vient, comme par enchantement, lui faire cortége. M. de Chateaubriand est habile à se montrer sur la scène, et on aime à le voir, à l'entendre, à le suivre ; il y a du savant, du lettré, du chevalier français, du chrétien et de l'homme du monde dans ce voyageur ingénieux et aimable ; les sentiments nobles et élevés ne cessent de se faire jour chez lui. Combien de généreuses idées d'avenir, de pensées de vanité des hommes, d'inconstance des choses d'ici-bas, de ces accents de tristesse et de mélancolie qui pénètrent le cœur, mais qui toutefois remueraient davantage, si l'auteur en était moins prodigue ! Que dire maintenant de tant de pages éloquentes, qui ont conquis leur place dans la mémoire des lecteurs sérieux ; de tant de détails simples

et aimables, de tant de tableaux pleins de chaleur et de vie, de ces récits que l'intérêt anime constamment? Partout l'*Itinéraire* nous rappelle les grandes idées politiques et morales, qui brillent dans le *Génie du Christianisme*.

Plusieurs d'entre ceux qui ont suivi Chateaubriand en Grèce et en Palestine, ont témoigné de la fidélité de ses tableaux qu'on avait quelquefois essayé de contester. « Citer M. de Chateaubriand, écrit M. Ampère, à propos d'une ravissante peinture de l'Eurotas, c'est presque citer Homère; c'est citer, du moins, celui des poètes modernes qui a le plus hérité de cet art de caractériser les scènes de la nature par un trait simple, juste et grand (1). » Un homme qui a écrit lui-même sur les pays visités par Chateaubriand, un livre d'un éclat remarquable, si ce n'est toujours d'une entière justesse d'aperçus, M. de Lamartine a dit de son glorieux devancier, avec un peu de flatterie et d'exagération : « Un livre ou plutôt un poème sur l'Orient, M. de Chateaubriand l'a fait dans l'*Itinéraire*. Ce grand écrivain et ce grand poète n'a fait que passer sur cette terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours le sceau du génie sur cette terre que tant de siècles ont remuée : il est allé à Jérusalem en pèlerin et en

(1) Ampère, *la Grèce, Rome et Dante*, p. 337.

chevalier, la Bible, l'Evangile et les Croisades à la main (1). »

Fallût-il retrancher de ces louanges et ne pas admettre que l'*Itinéraire* soit un poème sur l'Orient, il n'en reste pas moins une œuvre originale et frappée à un coin particulier; cette manière de raconter et de peindre n'avait certainement pas de modèle, et il ne serait ni aisé, ni sûr de la vouloir imiter.

L'exactitude de Chateaubriand a été attaquée sur un certain nombre de points. En 1817, un médecin grec dont il parle dans l'*Itinéraire*, publia quelques observations critiques sur la première partie du livre, le voyage en Grèce (2). Avramiotti, qu'il appelle un exilé et qu'il dit être un Vénitien, mais qui s'en défend, et qui était, répond-il, de l'île de Zante, où il avait ses biens, ses parents, ses amis, s'attache à tous les pas de M. de Chateaubriand pour trouver des erreurs dans ses observations, des méprises dans ses citations d'auteurs, et des contre-vérités dans ses récits. Il peut avoir quelquefois raison; mais son tort, c'est de n'avoir jamais raison sans aigreur. Il semble guetter l'illustre voyageur à l'île de Corfou, et dès-lors ne le quitte plus. Son livre,

(1) Lamartine, Préf. du *Voyage en Orient*.

(2) *Alcuni Cenni critici del dottore Gian Dionisio Avramiotti, etc.*, Padoue, 1817, in-8°.

du reste, où l'on trouve des détails historiques, des copies d'inscriptions inédites, offre plus d'intérêt que si ce n'était qu'une simple critique ; mais Avramiotti demande trop souvent à l'auteur de l'*Itinéraire* d'être un écrivain de détails, lorsqu'il se proposait plutôt d'être un peintre et d'esquisser à grands traits (1).

Le succès de l'*Itinéraire* fut aussi complet que celui des *Martyrs* avait été disputé, et l'accueil fait à ce nouvel ouvrage eut un sérieux avantage : il indemnisa de ses frais M. de Chateaubriand, à qui le voyage en Terre-Sainte avait coûté toute sa fortune, dit-il, *cinquante mille francs.*

Un évènement assez grand pour Chateaubriand vint s'ajouter à cette année de 1811, année si remplie. Chénier était mort, le 10 janvier, dans la force de l'âge (47 ans) et de sa gloire croissante. Nature passionnée, mobile, irascible, le frère du malheureux André s'éteignit douloureusement, après une carrière toute pleine d'agitations, de fautes à jamais regrettables, et de souf-

(1) Il serait à désirer, cependant, que les *Cenni* du docteur Avramiotti fussent ajoutés aux futures éditions de l'*Itinéraire*, comme utile et curieux correctif. Peut-être quelques citations auraient elles besoin d'être revues sur les originaux. Nous indiquerons tout au moins le passage emprunté au P. Roger (tom. II, p. 313 de l'*Itin.*); il est inexact dans toutes les éditions, comme dans la première.

frances, dans les dernières années. Son humeur satirique lui avait valu d'implacables haines, et la calomnie lui avait imputé l'échafaud de ce chantre harmonieux, qui soupirait encore de si beaux vers dans les « longs corridors sombres » de sa prison. Ami du luxe et des plaisirs, épuisé par les émotions de sa vie politique et par ses travaux littéraires, Marie-Joseph Chénier le régicide, le tribun violent, s'était vu forcé de tendre la main à Napoléon; et celui qui avait proposé les honneurs du Panthéon pour Marat, qu'il ne pouvait assez mépriser, avait écrit *Cyrus* pour célébrer le couronnement d'un Empereur.

Les amis de Chateaubriand le pressèrent de se porter pour héritier du fauteuil académique de Chénier: c'était celui de Patru, de Duclos, de Beauzée, de l'abbé Barthélemy. On prétendait que Chateaubriand, exposé aux inimitiés de Napoléon, aux soupçons et aux tracasseries de la police, trouverait une sorte d'abri dans un corps puissant alors par sa renommée et par les hommes qui le composaient. Toutefois, l'héritage de Chénier devenait très-périlleux à recueillir pour l'auteur du *Génie*; et, s'il ne pouvait pas, avec son caractère et ses opinions, louer un régicide, il fallait cependant s'accommoder, dans une certaine mesure, aux usages académiques.

Certes, donner à un talent intercepté dans sa force grandissante et renouvelée des éloges légitimes, c'était une tâche facile ; mais l'usage même de ce talent, mais cette vie si déplorablement mêlée aux excès révolutionnaires, comment se résigner à ne les condamner pas?

Le discours de réception fut écrit et lu devant une commission qui le repoussa, et presque à l'unanimité. Noble, délicat, indépendant et fier, il effraya les républicains de la veille qui furent appelés à en entendre une première lecture.

« Suard, libre et ferme, disait que, s'il avait été lu en pleine académie, il aurait fait crouler les voûtes de la salle sous un tonnerre d'applaudissements. Se figure-t-on, en effet, le chaleureux éloge de la liberté prononcé au milieu de la servilité de l'Empire (1)? »

L'académicien Daru porta le discours à Saint-Cloud, d'où il ne revint à l'auteur que « çà et là raturé, marqué *ab irato* de parenthèses et de traces au crayon par Bonaparte; l'ongle du lion était enfoncé partout (2). »

« Ne suis-je donc qu'un usurpateur? s'écria Napoléon, en marchant à grands pas et se frappant le front avec la main. Ah! pauvre France! que tu as longtemps encore besoin d'un tuteur! »

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. V, p. 142.
(2) *Ibid.*, p. 141.

Et il déclara que si le discours eût été prononcé, il aurait fait fermer les portes de l'Institut, et jeté l'auteur dans un cul de basse-fosse pour le reste de sa vie (1). Copié au château et interpolé, cet importun discours parut dans les provinces imprimé de la sorte: la version authentique ne s'est trouvée depuis que dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (2). C'est pour l'auteur un des meilleurs titres de l'indépendance de ses opinions et de la constance de ses principes, comme lui-même le dit avec raison (3). On le voulait contraindre à faire un second discours: il s'y refusa, aimant mieux, à ces conditions, ne pas faire partie de l'Institut. C'était s'exposer à de véritables dangers; la police se borna cependant à exiler Chateaubriand de Paris (4), et Napoléon avait dès-lors autre chose à faire que de s'occuper d'un discours de réception.

Les deux dernières années de l'Empire furent employées par Chateaubriand à des recherches sur la France et à la rédaction de quelques livres de ses *Mémoires*, mais il n'imprima plus rien. C'était la fin de sa carrière littéraire, comme il a

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. V, p. 140.
(2) *Ibid.*, p. 142-165.
(3) *Ibid.*, p. 142.
(4) Le 4 sept. 1812. Voyez les *Mém.*, t. I, p. 92.

soin de le remarquer (1) : sa vie de poésie et d'érudition fut véritablement close avec la publication de ses trois grands ouvrages : le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs* et l'*Itinéraire* (2). Sa vie politique devait commencer avec la Restauration, et aussi finir avec elle.

Quoique M. de Chateaubriand ait publié sous l'Empire ses *trois grands ouvrages*, comme il les appelle, cependant il n'appartient pas à la littérature de cette prodigieuse époque : il est en dehors et au-dessus ; il s'en détache par son caractère de novateur, par la tournure de son esprit indépendant et original, par le merveilleux de son histoire, par une grandeur enfin qui lui est restée jusqu'au dernier souffle, et par une royauté de génie dont nul ne l'a dépossédé.

Mais quoiqu'il domine tout de sa hauteur, les lettres et les sciences ne laissèrent pas d'avoir alors leurs représentants, qui occupent, à divers degrés, une place honorable. Ce ne sont pas des noms vulgaires que ceux des Lagrange, des Laplace, des Cuvier, des Delambre, des Bertholet, des Legendre, des Haüy, des Fourcroy, des Biot, des Prony, des Lacépède ; ils ont continué avec éclat les découvertes d'illustres devanciers, et en ont fait pour leur part de très-considéra-

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. V, p. 178.
(2) *Ibid.*, p. 179.

bles dans la branche des sciences qui admet le plus de progrès réels. La métaphysique et la philosophie étaient creusées avec un zèle persévérant par Laromiguière, qui, tout en se disant simplement élève de Condillac, s'éloignait d'une opinion dont le tort avait été de confondre le sentiment intime avec la sensation ; par Royer-Collard, qui s'en éloignait plus hardiment encore ; par Maine de Biran, par de Gérando, qui se faisait l'historien des systèmes les plus renommés ; par Cabanis, Volney, Destutt de Tracy, que Napoléon haïssait comme *idéologues*, peut-être plus encore comme représentants d'une certaine opposition. La morale et l'économie politique étaient représentées par Thurot, Pastoret, Molé, Daunou, Say, Ganilh; la peinture par David, Gérard, Guérin, Prudhon, Girodet, Gros; la sculpture, par Bosio, Canova, Lemot, Dupaty, Cartelier ; la musique, par Méhul, Spontini, Lesueur, Cherubini, Nicolo, Berton. L'histoire était écrite avec une sage et décente gravité, un style plein d'urbanité et de douceur, par le cardinal de Bausset, qui se passionnait pour la gloire des deux plus grands évêques du XVIIe siècle, et racontait savamment les vertus et la doctrine de Fénelon et de Bossuet (1). Gin-

(1) Il publia sous l'Empire (1808, 3 vol. in-8°,) son *Histoire de Fénelon;* elle reparut en 1809, puis en 1817 (4 vol. in-8°) ; celle

guené, marchant avec assurance sur les traces du docte jésuite Tiraboschi, exposait avec une critique abondante et variée les richesses de la littérature italienne. Lacretelle retraçait avec une parole facile, plus en orateur cependant qu'en historien, le tableau de l'histoire de France au XVIII$_{e}$ siècle, et esquissait une révolution à peine rentrée dans son lit.

La science des antiquités, l'érudition grecque et la latine avaient d'habiles interprètes dans les Daunou, les Monge, les Gail, les Millin, les Coray.

La tragédie faisait entendre quelques accents qui n'étaient pas trop indignes de la scène française. Chénier, Arnault, Luce de Lancival, Aignan, Raynouard, Legouvé, Baour-Lormian, Delrieu, Briffault, Lemercier s'efforçaient de passionner les spectateurs, en cherchant l'inspiration les uns dans Sophocle, les autres dans Shakspeare, ceux-ci dans Racine. Ils manquaient de force et d'originalité, mais quelques-uns tentaient des voies nouvelles ; ils étaient ce que l'on pourrait appeler avec Chamfort des poètes qui s'étaient *faits ;* et le plus vigoureux de tous, Chénier, n'avait pas échappé à la sentence de l'impitoyable

de Bossuet ne vit le jour qu'en 1814, elle était écrite depuis deux ans.—M. l'abbé Gosselin a donné, en 1850, une excellente édition de *Fénelon*, augmentée et corrigée, 4 vol. in-8°.

juge, qui lui trouvait « de l'élégance sur un fond d'insipidité, » jugement assez applicable à toute cette génération de tragiques; mais enfin, il est des pièces qui ont mérité qu'on les rappelât avec honneur et estime. Les encouragements et l'appui du chef de l'Etat n'auraient pas manqué au génie, s'il se fût présenté : Napoléon ne donna-t-il pas 6,000 francs de pension à Luce de Lancival, pour sa *Mort d'Hector ?* Il est vrai que cette tragédie lui semblait surtout propre à nourrir l'esprit militaire.

La comédie enfantait quelques spirituelles et aimables œuvres. Collin d'Harleville, poète d'une verve gracieuse, molle et candide; Picard, avec plus de jet; Andrieux, avec sobriété et finesse; Etienne, Lemercier, Roger, Duval, se disputaient les applaudissements sur une scène où les chefs-d'œuvre de Molière trouvaient une interprète d'une finesse et d'un tact incomparables.

La poésie, sur les traces brillantes et trompeuses de Jacques Delille, dont le règne datait déjà de l'autre siècle, s'était faite principalement descriptive et didactique. Elle a eu son éclat, son retentissement dans ce genre; si elle est oubliée, assez justement sans doute, c'est un avis aux poètes d'aujourd'hui de ne la réprouver qu'avec humilité et modération, car le goût public a des

retours cruels, et le temps dévore bien des renommées.

Le grand versificateur Delille compta donc sous l'Empire, un grand nombre d'élèves, et il s'en trouva qui déployèrent des facultés estimables. Ils ont régné aussi, à leur manière, un matin, et on leur doit un souvenir pour ce règne d'un moment.

Michaud, qui avait échappé à la mort et s'était caché aux délicieux rivages de l'Ain, chantait le *Printemps d'un Proscrit* en vers agréables.

Legouvé célébrait en vers mignards *le Mérite des Femmes*, et, pendant que Chênedollé retraçait en traits hardis et fiers, en grands et harmonieux tableaux, les splendeurs du *Génie de l'Homme*; que le pesant Esménard rimait l'histoire de *la Navigation*, depuis son origine jusqu'à nos jours, et en disait les terribles merveilles, les nobles conquêtes, d'autres s'étaient pris d'amour pour des sujets plus humbles : Castel pour les *Plantes*, Fontanes pour la *Maison rustique*, Lalane pour le *Potager* et les *Oiseaux de la Ferme*, Campenon pour la *Maison des Champs*. Le sobre Berchoux donnait de spirituelles leçons de *Gastronomie*, et Colnet enseignait l'*Art de dîner en ville*. Chénier, malgré les entraves de l'époque impériale, écrivait des satires éclatantes de verve. Moins hardis et moins forts, Vigée, Despaze,

Baour-Lormian se prenaient à des vices de société et à des ridicules littéraires. Seule, la poésie lyrique fut inhabile à se soulever de terre, et ne trouva pas un moment heureux d'inspirations pour chanter ces grandes batailles dont son empereur lui envoyait coup sur coup les bulletins triomphants. Transfuge de la République, Ecouchard Lebrun ne pouvait, malgré une pension du maître, retrouver, pour son ode sur le projet de descente en Angleterre, les mâles strophes de l'ode sur le vaisseau *le Vengeur*. Fontanes, qui était fidèle dans son cœur aux idées religieuses et aux principes monarchiques, en fit le sujet de quelques chants publiés plus tard, mais qui manquent d'invention et de génie; l'auteur du *Jour des Morts* et de la *Chartreuse* de Paris était plus heureux dans quelques pièces d'un genre tempéré, et tournant un peu à la méditation poétique.

Gouffé et Désaugiers brillaient dans la chanson joyeuse et grivoise. Béranger, qui essaya de tous les genres sans s'arrêter à aucun, s'avançait pour rajeunir un genre usé, et éleva la chanson à la hauteur de l'ode. Au moment du grand désastre de Russie, il frondait, avec la verve la plus malicieuse, dans son illustre *Roi d'Yvetot*, ce funeste esprit de conquête auquel on sacrifiait tout.

Le même défaut d'inspiration, qui poussait aux épopées et aux poèmes descriptifs, devait mettre en faveur les traductions et les copies en vers. Baour-Lormian présentait donc la *Jérusalem délivrée* en une langue parfois harmonieuse et belle, parfois vulgaire et triviale; Delille paraphrasait et enluminait l'*Enéide* de Virgile; Tissot luttait péniblement contre le *molle atque facetum* des *Bucoliques;* Daru, avec l'intraduisible vers d'Horace; Saint-Ange, avec les *Métamorphoses* de l'élégant Ovide; Raoul, avec la verve de Juvénal et l'obscurité stoïcienne de Perse; Mollevaut, avec les grâces faciles de Catulle, de Tibulle et de Properce. Ginguené, Arnault, Le Bailly laissaient échapper quelques jolis apologues; Andrieux, des contes dont on se souvient; et, loin de la foule, Mesdames Dufrenoy et Babois soupiraient leurs plaintives élégies.

Millevoye, doux et tendre précurseur de Lamartine, rêvait sa *Chute des Feuilles*, élégie touchante, pièce achevée par le tour comme par l'expression, et qu'il gâta presque en y revenant plusieurs fois. M. de Chateaubriand avait révélé à la France l'étoile poétique d'André Chénier, en publiant de lui quelques courts fragments « qui semblaient, disait-il, être échappés à un poète grec, tant ils sont pleins du goût de l'anti-

quité (1). » Millevoye, qui était comme André, comme Malfilâtre, comme Gilbert, de la famille de ces chantres harmonieux que la mort visite de bonne heure, appela à son tour l'attention sur l'*Aveugle* de Chénier, et ajouta un nouveau poids à la révélation du *Génie du Christianisme* (2). Mais le grand poète de l'Empire, c'était le nouvel Auguste qui ne put ressusciter un Horace pour consacrer au son de la lyre ses immortels exploits. Il y a plus de feu poétique et d'enthousiasme dans ses fameuses harangues aux soldats d'Egypte et d'Italie que dans tous les volumes des versificateurs de l'an 1800 à l'an 1812. Ce même homme aussi devait être historien, et, de son roc de Sainte-Hélène, il a dicté des pages où la profondeur de Tacite et de Bossuet s'unit au coup-d'œil de César.

Rénovateurs en même temps que Chateaubriand, deux écrivains d'une nature bien différente l'un de l'autre : Sénancour et Nodier; une femme vive et triste, qui n'était pas Corinne pour rien, comme elle disait; Madame Cottin, cœur doux et tendre; Madame de Souza, esprit gracieux

(1) *Génie*, t. V, notes du t. II, p. 3 de la 1re édition.

(2) *La Décade*, au 20 nivôse an III, moins de six mois après la mort de Chénier, publiait sa *Jeune Captive*, parlant de la perte irréparable que la poésie, la philosophie et l'érudition avaient faite.

et fin; Madame de Krüdner, ame exaltée et mystique; Benjamin Constant et Fiévée produisaient, dans des livres de caractère et de style bien divers, leurs attachantes ou ingénieuses fictions.

Cette phalange scientifique et littéraire était grossie de ces arbitres du goût, *arbiter elegantiarum*, qui se prenaient tantôt aux œuvres des siècles passés, tantôt à celles du jour, pour contenir, diriger, juger avec poids et mesure, censurer et étouffer quelquefois. Dussault et l'abbé de Féletz déployaient une science de critique assaisonnée d'urbanité et de grâce, ou bien d'une malice enjouée; Geoffroy, dans le feuilleton théâtral, guerroyait contre Voltaire et portait de rudes coups à sa gloire tragique; Hoffman et Auger, Suard, Malte-Brun, Ginguené, Mademoiselle de Meulan se distinguaient dans la même carrière, où se rencontrait de temps à autres un savant helléniste, M. Boissonade. Le cardinal Maury parlait éloquemment de l'art oratoire, après avoir brillé dans la chaire chrétienne et soutenu à la tribune politique le choc de Mirabeau, en ayantde plus pour adversaires toutes les passions irréligieuses qui servaient son antagoniste. Frayssinous, quenousavons déjàrencontré, près des efforts réparateurs du *Génie*; l'abbé Legris-Duval, l'abbé de Boulogne, continuaient la

réputation des Massillon et des Neuville, pendant que l'abbé Duvoisin et l'abbé Emery représentaient dignement le savoir théologique.

Chateaubriand n'a pas voulu qu'on ignorât sa pensée sur la littérature de l'Empire, et il l'a consignée dans ses *Mémoires* : « Un trait caractéristique de l'école impériale, et même de l'école républicaine est à observer : tandis que la société avançait en mal ou en bien, la littérature demeurait stationnaire; étrangère au changement des idées, elle n'appartenait pas à son temps. Dans la comédie, les seigneurs de village, les Colin, les Babet ou les intrigues de ces salons que l'on ne connaissait plus, se jouaient devant des hommes grossiers et sanguinaires, destructeurs des mœurs dont on offrait le tableau; dans la tragédie, un parterre plébéien s'occupait des familles des nobles et des rois. Deux choses arrêtaient la littérature à la date du XVIII[e] siècle : l'impiété qu'elle tenait de Voltaire et de la Révolution, le despotisme dont la frappait Bonaparte. Le chef de l'Etat trouvait du profit dans ces lettres subordonnées qu'il avait mises à la caserne, qui lui présentaient les armes, qui sortaient lorsqu'on criait : Hors la garde! qui marchaient en rang et qui manœuvraient comme des soldats. Toute indépendance semblait rébellion à son pouvoir; il ne voulait pas plus

d'émeutes de mots et d'idées qu'il ne souffrait d'insurrection. Il suspendit l'*habeas corpus* pour la pensée comme pour la liberté individuelle. Reconnaissons aussi que le public, fatigué d'anarchie, reprenait volontiers le joug des règles. La littérature, qui exprime l'ère nouvelle, n'a régné que quarante ou cinquante ans après le temps dont elle était l'idiome. Pendant ce demi-siècle, elle n'était employée que par l'opposition. C'est Madame de Staël, c'est Benjamin Constant, c'est Lemercier, c'est Bonald, c'est moi enfin qui, les premiers, avons parlé cette langue. Le changement de littérature dont le XIXe siècle se vante, lui est arrivé de l'émigration et de l'exil; ce fut M. de Fontanes qui couva ces oiseaux d'une autre espèce que lui, parce que, remontant au XVIIe siècle, il avait pris la puissance de ce temps fécond et perdu la stérilité du XVIIIe. Une partie de l'esprit humain, celle qui traite de matières transcendantes, s'avança seule d'un pas égal avec la civilisation : malheureusement la gloire du savoir ne fut pas sans tache. Les Laplace, les Lagrange, les Monge, les Chaptal, les Bertholet, tous ces prodiges, jadis fiers démocrates, devinrent les plus obséquieux serviteurs de Napoléon. Il faut le dire à l'honneur des lettres : la littérature nouvelle fut libre, la science servile; le caractère ne répondit point au génie;

et ceux dont la pensée était montée au plus haut du ciel, ne purent élever leur ame au-dessus des pieds de Bonaparte : ils prétendaient n'avoir pas besoin de Dieu, c'est pourquoi ils avaient besoin d'un tyran (1). »

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 62.

CHAPITRE IX.

Nous avons montré, au début de sa carrière, Chateaubriand comme publiciste. Il faut, pour le retrouver tel encore, franchir un long espace, des évènements immenses, et tout le règne prodigieux de Napoléon.

Le grand homme s'était senti à l'étroit dans les limites du monde ; ainsi qu'Alexandre de Macédoine, il y étouffait. Dieu l'avait destiné à bouleverser la vieille Europe, à donner aux rois de grandes et terribles leçons, sauf à jeter de côté le formidable instrument de ses vengeances, quand ce faucheur d'hommes, prenant le vertige au faîte de sa grandeur, irait s'attaquer au vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Napoléon avait puissamment aidé de son épée à relever les autels ; mais il croyait ensuite pouvoir faire de

l'Eglise sa docile esclave, de sorte qu'à un solennel contrat il avait frauduleusement ajouté des articles en vertu desquels le droit le plus sacré, celui de correspondre avec qui l'on veut, devenait un crime d'Etat, lorsqu'on s'adressait au Pape. Celui qui décrétait avec une brève croyance que les dynasties royales, que les races princières « avaient cessé de régner, » pensait faire du monde un vaste apanage pour ses frères et sœurs, et arrachait du Quirinal le chef auguste de la chrétienté, afin de proclamer *roi de Rome* un infortuné rejeton qui s'est éteint sous le ciel germanique sans avoir vu jamais les rives du Tibre. Ces dominations universelles n'ont qu'un temps, et la violence ne saurait durer. On peut menacer les sujets insoumis de les faire sabrer sur les degrés d'un trône, de les jeter dans un cul de basse-fosse pour le reste de leurs jours : à la fin, les éléments eux-mêmes viennent s'en mêler, et le despote est passé avant que la victime ait expiré dans les cachots.

Ce fut le sort de Napoléon. L'illustre capitaine avait enseigné aux puissances rivales l'art des combats : elles se tournèrent contre lui ; nos armées victorieuses avaient visité les capitales de l'Europe : l'étranger deux fois visita la nôtre, et la Seine étonnée vit les Cosaques du Don camper sur ses bords. Nous eûmes à subir l'épouvan-

table châtiment d'une ambition démesurée et d'un orgueil qui ne se connaissait plus.

A cette grande catastrophe, qui laissait une vaillante armée ensevelie à moitié sous les neiges et livrait la France aux terreurs d'une invasion dans laquelle on avait de longues humiliations et de sanglantes défaites à venger, Chateaubriand fit entendre sa voix au sein des murs assiégés de la capitale, et publia son écrit *de Bonaparte et des Bourbons* (mars 1814), qui valut une armée aux princes que ramenait l'exil. Dans cet ouvrage gonflé de colère, Chateaubriand stygmatisait l'ambition insatiable de Napoléon, ses attentats aux libertés les plus sacrées, l'assassinat de Pichegru et celui du *nommé Louis d'Enghien*, le perpétuel espionnage de la police, l'enlèvement et la détention de Pie VII, les duplicités de la guerre d'Espagne, l'épuisement des finances et des ressources du pays. Il fut injuste, sans doute, pour cette grande physionomie qui gagne en majesté et en prestige dans l'histoire, à mesure qu'elle va se perdant en un mystérieux et imposant lointain; mais celui qui avait résisté à Napoléon dans sa toute-puissance, n'avait-il donc pas le droit maintenant de flétrir son despotisme abattu? L'empereur lui-même comprit cette véhémente philippique, et la discuta : il n'avait pas de reproches à faire à un écrivain qui l'avait

bravé sur le trône; *mais ces canailles!* disait-il soldatesquement, en nommant les favoris ingrats (1)!

Bien souvent on a fait à Chateaubriand un crime de cette brochure fameuse : on en a rejeté la solidarité sur ceux qui ont, à divers degrés, partagé les opinions de l'illustre écrivain. Singulier courroux! bizarre patriotisme! On ne veut plus voir que l'empereur Napoléon debout sur sa colonne; mais on ne compte pas ce qu'il a fallu de sang et de larmes pour en cimenter la base. Ce sont ces calamités, ces plaies de la patrie que Chateaubriand rappelle avec une énergique indignation, associant à sa guerre de résistance et d'invectives les noms les plus entourés de popularité, et montrant que le héros des Deux-Mondes, Lafayette, Camille Jordan, Népom. Lemercier, Ducis, Lanjuinais, Mme de Staël, Chénier, Lebrun, Daunou, Benjamin Constant, Béranger, Paul-Louis Courier, Lamartine, Victor Hugo, ont pensé et écrit comme lui, soit avant, soit après la chute du despote.

Dès l'année 1805, Chénier se glorifiait en secret de « n'avoir point caressé la brillante infamie du tyran. » Il n'en était rien; mais on a toujours là son jugement sur Napoléon. Mme de

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. VI, p. 240.

Staël, qui l'avait traité crûment de *Robespierre à cheval* (1); qui n'avait pas craint de ridiculiser jadis le roi de Rome, en disant qu'elle s'en tiendrait à faire des vœux pour qu'il eût une bonne nourrice, et qui, fugitive, avait contribué à précipiter le Nord contre la puissance impériale, Mme de Staël ne portait pas un jugement moins rigoureux : « Ne serait-ce pas, disait-elle, une grande leçon pour l'espèce humaine, si les Directeurs (les cinq membres du Directoire), hommes très-peu guerriers, se relevaient de leur poussière, et demandaient compte à Napoléon de la barrière du Rhin et des Alpes, conquise par la République; compte des étrangers arrivés deux fois à Paris; compte de trois millions de Français, qui ont péri depuis Cadix jusqu'à Moscou; compte surtout de cette sympathie que les nations ressentaient pour la cause de la liberté en France, et qui s'est maintenant changée en aversion invétérée (2)? »

Dans son livre sur l'*Esprit de conquête et d'usurpation*, en 1814, Benjamin Constant allait plus loin que Mme de Staël, et, le 19 mars 1815, ne laissait rien à dire après la profession de foi qu'il adressait à une feuille politique : « Maintenant donc, rassurés sur toutes nos inquiétudes,

(1) Voir le *Journ. des Débats*, 5 et 9 avril 1814.

(2) Mme de Staël, *Consid. sur la Révol. fr.*

heureux et fiers de la dignité, du courage, de la sincérité de notre monarque, redoublons d'efforts contre l'ennemi de la France, contre l'ennemi de l'humanité.......................
.... Il s'agit de tous nos intérêts, de nos femmes, de nos enfants, de nos propriétés, de la liberté, de notre industrie, de nos opinions, de nos paroles et de nos pensées. L'homme qui nous menace avait tout envahi. Il enlevait les bras à l'agriculture; il faisait croître l'herbe dans nos cités commerçantes; il traînait aux extrémités du monde l'élite de la nation pour l'abandonner ensuite aux horreurs de la famine et aux rigueurs des frimas. Par sa volonté, douze cent mille braves ont péri sur la terre étrangère, sans secours, sans aliments, sans consolations, désertés par lui, après l'avoir défendu de leurs mains mourantes. Il revient aujourd'hui pauvre et avide, pour nous arracher ce qui nous reste encore. Les richesses de l'univers ne sont plus à lui, ce sont les nôtres qu'il veut dévorer. Son apparition, qui est pour nous le renouvellement de tous les malheurs, est pour l'Europe un signal de guerre. Les peuples s'inquiètent, les puissances s'étonnent. Les souverains devenus nos alliés par son abdication, sentent avec douleur la nécessité de redevenir nos ennemis. Aucune nation ne peut

se fier à sa parole ; aucune, s'il nous gouverne, ne peut rester en paix avec nous..... (1) »

Là ne finissait point cette virulente accusation du farouche républicain de l'an VII, qui avait mis alors autant d'âpreté à poursuivre de ses invectives le *prétendant* (2), qu'il apportait aujourd'hui de zèle et d'amour à le présenter à l'enthousiasme de la nation. Quelques jours après, le patriotisme indigné de B. Constant, qui ne voulait pas, « misérable transfuge, se traîner d'un pouvoir à l'autre (3), » recevait de Napoléon, de « cet homme teint de sang, et poursuivi naguère par nos malédictions unanimes (4), » la place de conseiller d'Etat, qu'il acceptait avec autant de reconnaissance que d'empressement, prenant la plus grande part à l'*Acte additionnel* (5).

(1) *Journ. des Débats*, 19 mars 1815.

(2) Benj. Constant, *Des suites de la contre-révolution de* 1660 *en Angleterre*. Paris, an VII, p. 78, in-8°.

(3) *Journ. des Débats*, même article.

(4) *Ibid.*

(5) Thibaudeau, dans *le Consulat et l'Empire*, tom. VII, p. 325 et 327. Benjamin Constant n'est pas moins explicite dans ses *Mém. sur les Cent jours* et dans ses *Mélanges de littér. et de polit.* Si les hommes n'oubliaient pas ce qu'ils écrivent, Benjamin Constant, au lieu de participer à l'*Acte additionel*, dont il a plus tard demandé pardon, se fût rappelé ces paroles tombées jadis de sa plume : « Les transactions avec les rois sont toujours sans garantie ; la même impulsion qui porte à relever la puissance monarchique, porte inévitablement à renverser toutes les barrières dont

Daunou, qui prétendait, en 1798, « qu'il n'y a de génie que dans une ame républicaine, » et qui devint cependant un serviteur de l'Empire, parlait plus tard à son aise, dans son Cours d'histoire et de morale, de l'oppression des vaincus à la suite du 18 brumaire, des extravagances et de l'extrême lâcheté du vainqueur, l'accusant d'avoir ouvert par d'impudents mensonges un long cours de tyrannie (1). Pour M. Lacretelle, l'Empire est aujourd'hui une histoire surchargée de batailles, de fraudes politiques, et terminée par de lamentables catastrophes (2). Mais, au mois d'avril 1814, l'ex-censeur impérial n'était pas si modéré; et, se justifiant plus tard de sa longue diatribe contre un homme qu'il avait jadis saturé d'encens, rejetait le manque de mesure et de convenance sur « le bouillonnement universel que causa une fatale invasion (3). »

Qui ne sait les proclamations du maréchal Soult et les harangues de M. Villemain sur le « patriotisme européen » de l'empereur de Russie, de

on veut entourer cette puissance, et la nation qui ne sait pas vaincre sans un maître, sait encore moins le contenir. » *Des suites de la contre-révolution de* 1660. L'auteur de *Corinne* avait bien raison de s'attrister, en 1815, de la conduite de son ami.

(1) *Journal des Débats*, 10 février 1846, aux *Variétés*.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 19 janvier 1845. — *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par Ch. Lacretelle, t. I, p. 4-5.

l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse? Qui ne se rappelle les paroles de Louis-Philippe d'Orléans à la régence espagnole, le 10 mai 1810, et ces flétrissures de *tyran* et d'*usurpateur?*

Chateaubriand a-t-il rien dit de plus sur « le despotisme toujours croissant de l'Empire (1) ? » Est-ce donc qu'il y a deux poids et deux mesures : pour ceux-là, des titres de grands citoyens, des ministères et un trône; pour celui-ci seul, des paroles d'accusation et de honte?

Au reste, Napoléon proclama solennellement que « la France elle-même avait voulu d'autres destinées, » et engageait une armée qui ne pouvait plus le défendre, à être « fidèle au nouveau roi que la France s'était choisi (2). » Des hommes qui étaient ses diplomates et ses confidents, ont écrit que, s'il tomba, c'est parce qu'il portait une épée au lieu d'un sceptre (3). Ce n'est pas tout que de conquérir, il s'agit encore de garder ses conquêtes, et la fortune ne s'était pas engagée envers l'empereur. « Ce n'est point l'opi-

(1) Béranger, Préf. des *Chansons nouv. et dernières.* C'est encore lui qui a dit :

> Un conquérant, dans sa fortune altière
> Se fit un jeu des sceptres et des lois, etc.

(2) Napoléon, *Discours d'abdication.*

(3) Bignon, *Histoire de France depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt*, t. I, p. 57.

nion publique, ce ne sont point les idées libérales, c'est Napoléon qui a détrôné Napoléon. Celui-ci est tombé parce que, n'ayant point rencontré d'obstacle à son premier pas dans une fausse route, il a été conduit par sa position, par les évènements et par son caractère, à vouloir tout ou rien, la domination de l'Europe ou le néant. Ce qu'il avait possédé une heure, il a prétendu le posséder toujours..... Pour lui, nul point d'arrêt dans sa course rétrograde. Prince nouveau, il lui fallait disparaître du rang des souverains; né sur le trône, il eût gardé le trône, tout en perdant ses conquêtes (1). » Voilà aussi pourquoi il disait qu'il se fût relevé du pied des Pyrénées, s'il eût été seulement son petit-fils; stérile hommage à un principe qu'il méconnut si souvent.

Ainsi, il voyait s'élever contre lui, et l'origine de son pouvoir, et l'usage qu'il en fit contre les souverains et les peuples; et l'infraction à sa parole impériale, quand il vint à rompre son ban; et la main de Dieu, qui le força de signer son abdication sur cette même table où s'était accoudé son auguste captif, le pape Pie VII. Napoléon sur le trône avait outragé sans pitié ce qu'il y a de plus faible et de plus fort au monde : la femme et la religion; de quoi pouvait-il se plaindre, et

(1) Bignon, *Hist. de Fr.*, *etc.*, p. 29 et 31.

de quoi se plaignait-on pour lui, lorsque le bras du Seigneur vint à s'apesantir sur sa tête ? C'était un homme très-criminel que Toussaint-Louverture, mais néanmoins Bonaparte avait signé des conditions avec lui, et au mépris de ces conditions, Toussaint fut jeté dans une prison de France, où il périt misérablement. Quant à l'âpreté et à l'injustice relatives de son livre de *Bonaparte et des Bourbons*, Chateaubriand l'a rachetée plus tard dans les bornes voulues, en écrivant un parallèle de Washington et de Napoléon, et il n'a jamais eu à se reprocher la félonie des impérialistes et de ces révolutionnaires devenus princes, ducs, comtes, barons de l'Empire, qui abandonnèrent lâchement ou allèrent jusqu'à décréter de déchéance le soldat heureux qui les avait comblés de dignités et de faveurs. Nous ne saurions comprendre, en vérité, le zèle que montrent pour la mémoire du despote tant de libérâtres, qui rugiraient sous un pouvoir semblable à celui qu'il exerça contre les idéologues surtout, les tribuns et les barbouilleurs de papier.

Il est vrai que les hypocrites regrets adressés à Napoléon, les intarissables panégyriques de son génie militaire que personne ne conteste, ont toujours eu pour but secret de flétrir le retour des Bourbons et le gouvernement qui vint succéder à l'Empire, auquel il fallait bien substituer

quelque chose. Que n'a-t-on pas dit sur la répulsion qu'inspirait à la France son ancienne dynastie, et sur les fourgons de l'étranger qui ramenèrent les émigrés? Quel beau thême n'a-ce pas été, même pour les partisans de Louis-Philippe, lui qui apparemment n'était point tombé des cieux ?

Vaines et mensongères paroles ! Voici un ancien membre du comité de salut public, un homme peu suspect conséquemment, qui déclare que « le retour des Bourbons produisit en France un enthousiasme universel, qu'ils furent accueillis avec une effusion de cœur inexprimable, et que les anciens républicains partagèrent sincèrement les transports de la joie commune. Napoléon les avait particulièrement tant opprimés, toutes les classes de la société avaient tellement souffert, qu'il ne se trouvait personne qui ne fût réellement dans l'ivresse, et qui ne se livrât aux espérances les plus consolantes (1). »

Si ce n'est point assez de Carnot, il faut entendre encore Benjamin Constant, qui ajoute que « Bonaparte fils de la République avait conspiré contre sa ruine... ; qu'il fut renversé en 1814, bien moins par les rois coalisés que par l'inaction d'un peuple qui s'était mis à part de son gouvernement, parce qu'il était étranger à ses vœux, à ses spéculations, à ses habitudes (2). » C'est

(1) Carnot, *Mém. adressé au roi en juillet* 1814, p. 27.

(2) *Mém. sur les cent jours*, p. XI et XII.

aux heures les plus violentes de la guerre contre la Restauration, en 1829, que l'un des coryphées du parti libéral s'exprimait ainsi sur l'empereur. Ne pouvons-nous pas dire encore avec le même publiciste à ceux qui embouchent à tout propos la trompette épique, pour chanter Bonaparte, « qu'on a oublié aujourd'hui le sentiment de fatigue et d'aversion qui, vers la fin de l'Empire, s'attachait même aux victoires que la France était condamnée à remporter (1)? »

Napoléon renversé par les rois armés contre lui, par les nations soulevées, par la Jeune Allemagne, ses poètes et ses universités, que fallait-il faire? continuer, reprendre un gouvernement républicain? Les souverains de l'Europe ne s'étaient pas ligués pour remettre la France en état de leur envoyer de nouvelles agitations, et de souffler sur l'Europe l'esprit de vertige et de conquête. Ce qu'il y avait de plus naturel, de plus rassurant pour tous les intérêts, c'était donc le retour à une dynastie consacrée par les siècles et par une gloire solide, car ses conquêtes du moins étaient restées à la France, et si c'est un bonheur pour une nation que l'agrandissement de son territoire, le nôtre s'était accru jusque sous le triste règne de Louis XV. L'Empereur une

(1) B. Constant, *Mélanges de littér. et de polit.*, p. 83.

fois écarté, les Bourbons étaient donc la meilleure solution, et c'est dommage que les grands esprits, les fortes ames qui s'indignent, qui s'irritent contre le parti auquel s'arrêtèrent les souverains et les politiques, n'aient pas été là pour trouver un expédient meilleur. Sans doute, ils auraient rallié nos armées, pour leur donner la victoire contre l'Europe et sa terrible puissance; ils auraient mis obstacle à l'infamie d'un sénat qui, le 2 avril 1814, dans des articles outrageants pour lui-même, proclamait la déchéance de l'empereur, sénat où figuraient les Grégoire et les Lambrechts, comme devaient figurer à la Chambre des représentants, en 1815, et Quinette et Barrère, et Fouché et Lafayette. Lorsque le maréchal Ney, l'un des derniers et fermes soutiens de l'Empire, pressait Napoléon d'abdiquer, et que, le 20 avril, la vieille garde recevait de sublimes adieux; quand le héros, n'hésitait pas à reconnaître alors que avec lui, « la guerre eût été interminable, que c'eût été la guerre civile, et que la France n'en eût été que plus malheureuse, » ne fallait-il pas accepter ce qui s'offrait comme moyen de réconciliation avec l'Europe ?

Louis XVIII, mûri par l'expérience, les leçons de l'exil et une raison élevée, aurait pu remédier aux maux de la France, gouverner sagement

une grande nation jadis unie à ses ancêtres par des liens glorieux ; mais il trouva, en prenant possession du trône, les difficultés les plus insurmontables qu'un souverain eût jamais rencontrées. Monarque impotent, il succédait à un soldat qui avait passé sa vie à cheval ; il voyait au cœur de la France cinq cent mille étrangers ; une armée désorganisée et sans solde depuis plusieurs mois ; plus de trente mille officiers, ayant des droits acquis, et, à côté de ces cruels embarras, une dette énorme. Les passions s'agitaient autour de lui en mille sens, et ces hommes que toutes les puissances du jour sont condamnées à trouver sous leurs pas, obstruaient les avenues du pouvoir nouveau dont ils devinrent la fatalité. Louis XVIII rentra avec grandeur aux Tuileries, et, quand il fut sur le seuil de la salle du trône, prit noblement le pas sur les monarques étrangers. Il montra plus d'une fois qu'il avait le sentiment de sa dignité de roi de France, et l'on sait que, lorsque les Prussiens menaçaient de faire sauter le pont d'Iéna, il répondit qu'il irait se placer dessus, et qu'on verrait si Blücher mettrait le feu aux poudres. La déclaration de Saint-Ouen avait fait connaître en partie les intentions de Louis XVIII ; sa charte constitutionnelle, hâtivement formée par une commission, et présentée le 14 juin à une Chambre qu'on n'avait eu ni le

temps, ni le soin de renouveler, acheva de montrer d'après quel principe il entendait exercer le pouvoir; mais l'octroi royal ne satisfit personne, et renfermait des articles dangereux ou équivoques. Pour les uns, ce n'était pas assez; c'était trop pour les autres. Aux royalistes purs, il semblait que le roi devait rentrer dans la plénitude de sa puissance, ne pas s'enchaîner dans des entraves dès le début du règne, garder pour lui toute la force, surtout quand il fallait maîtriser une nation si agitée; et les vétérans du républicanisme, les libéraux ne voyaient dans la Charte que les corollaires qu'il serait possible d'en faire sortir peu à peu.

Elle devint comme une arène où l'on combattit sans franchise de part ni d'autre, jusqu'au jour où, les batteries étant démasquées, il vint les fameuses ordonnances de juillet, et la révolution qui mit la branche cadette des Bourbons à la place de la branche aînée. La commission de la Charte voulut dater son œuvre de l'an XIX du règne de Louis XVIII : étrange folie qui supprimait un fait immense, une République et un Empire, sans pouvoir rien donner de plus aux droits qu'elle entendait consacrer. Il était facile d'attaquer les divers articles dans ce qu'ils avaient d'irréfléchi, d'insuffisant et de vague; la Charte tout entière pouvait être un jour ou l'autre, con-

fisquée au profit de l'article 14, car enfin, si le roi avait le droit de « faire les règlements et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois et la sûreté de l'Etat (1), » qui donc était si bon logicien, qu'il démontrât sans peine à Charles X que ses ordonnances de juillet ne devenaient pas nécessaires à la sûreté de l'Etat? Qui donc est juge entre le pouvoir et la nation de l'opportunité, de la nécessité d'un règlement et d'une ordonnance? Ne voit-on pas qu'il y a là-dessous l'éternelle question qui s'agite des gouvernants aux gouvernés, et qui se résout par le triomphe de ceux-ci ou de ceux-là?

Cependant, l'enthousiasme excité par la rentrée des Bourbons s'était singulièrement refroidi; il était impossible de répondre aux vœux de toutes les ambitions et de cicatriser en quelques mois la profonde plaie qui travaillait la France. Bientôt, les dépits, les rivalités, les inimitiés les plus vives éclatèrent: l'audace de certains hommes ne connut pas de bornes devant l'indécision et la mollesse du gouvernement. Ce fut alors qu'il circula un *Mémoire* de Carnot, qui justifiait effrontément la Convention et le meurtre de Louis XVI, osant rejeter sur les royalistes la mort de ce prince, et se plaignant qu'on

(1) *Charte*, art. 14.

écartât des emplois ceux qu'avait égarés un amour excessif de la liberté. Il aurait sans doute fallu, par égard pour ces grands citoyens, donner à des régicides les premières charges de l'état, et relever une monarchie avec des républicains de 93. Probablement que Carnot, membre du comité de salut public, avait rappelé aux différentes charges beaucoup de fidèles sujets de Louis XVI! Que voulait-il donc, ce sauvage publiciste qui venait déclarer « qu'il n'y a pas de bon droit sans la force? » Il porta l'audace jusqu'à adresser au roi son *Mémoire* séditieux. M. de Chateaubriand prit la parole et donna ses *Réflexions politiques sur quelques brochures du jour*. Il plut médiocrement aux royalistes, quand il essaya de leur prouver que la Charte n'était point une plante exotique, venue d'Angleterre; que c'était le résultat de nos mœurs présentes, un traité de paix signé entre les deux partis, une fatale nécessité, à laquelle, bon gré mal gré, il fallait bien se soumettre.

Toutefois, il produisit une sensation générale, dans cette foudroyante apostrophe aux agitateurs: « Par quelle imprudence, disait-il, des hommes qui devraient surtout se faire oublier (1), sont-ils les premiers à se mettre en avant, à attirer sur eux l'attention publique? Qui pensait à eux? qui

(1) Il n'y eut pas jusqu'à Méhée de Latouche qui ne voulût, dans son scrupule politique, écrire une *Dénonciation au roi, etc.*

les accusait? qui les priait de se justifier? Pourquoi, fidèles au souvenir de nos temps de malheur, continuent-ils à accuser leurs victimes?.... Ils demandent ce qu'a fait la noblesse pour le roi? Elle a versé son sang pour lui à Haguenau, à Weissembourg, à Quiberon; elle a supporté pour lui la perte de ses biens. L'armée de Condé qui, sous trois héros, combattait à Berstrein, en criant *Vive le Roi!* ne le tuait pas à Paris. Ce qu'a fait le clergé? interrogez l'église des Carmes, les pontons de Rochefort, les déserts de Sinnamari, les forêts de la Bretagne et de la Vendée, toutes ces grottes, tous ces rochers où l'on célébrait les saints mystères en mémoire du roi martyr; demandez-le à ces apôtres qui, déguisés sous l'habit de laïc, attendaient dans la foule le char des proscriptions pour bénir en passant nos victimes; demandez-le à toute l'Europe, qui avec le clergé français, suivit dans ses tribulations le fils aîné de l'Eglise, dernière pompe attachée à ce trône errant que la religion accompagnait encore, lorsque le monde l'avait abandonné!.... Et ces Vendéens, et ces Chouans qui vous importunent de leur faveur, de leur éclat? Jetons les yeux autour de nous, et tâchons, si nous pouvons, d'être justes. Par qui la presque totalité des grandes et des petites places est-elle occupée! est-ce par des Chouans, des Vendéens, des Cosaques, des

émigrés, ou par des hommes qui servaient l'autre ordre de choses ? Que veulent donc, au fond, les auteurs de ces déplorables apologies ? La République ? ils sont guéris de cette chimère (1). Une Monarchie limitée ? ils l'ont. Si nous sondons la blessure, nous trouverons une conscience malade qui ne peut se tranquilliser ; une vanité en souffrance qui s'irrite de n'être pas appelée au conseil du Roi (2), et qui voudrait jouir auprès de lui, non de l'égalité, mais de la préférence ; enfin, un désespoir secret, né de l'obstacle insurmontable qui s'élève entre Louis XVIII et les juges de Louis XVI...... Qu'ils jouissent en paix de ce qu'ils ont acquis ; qu'ils élèvent tranquillement leurs familles.

« Il n'est pas cependant si dur, lorsqu'on approche de la vieillesse, qu'on a passé l'âge de l'ambition, qu'on a connu les choses et les hom-

(1) « Nous crûmes avoir saisi le fantôme de la félicité nationale ; nous crûmes qu'il était possible d'obtenir une République sans anarchie, une liberté illimitée sans désordre, un système parfait d'égalité sans factions. L'expérience nous a cruellement détrompés : que nous reste-t-il de tant de *chimères* vainement poursuivies ? » Carnot, *Mém.*, p. 13. — Nous avons pu voir, en 1848, que les fautes et les aveux des pères sont souvent perdus pour les fils.

(2) Le mot est dur, mais qu'on examine s'il est vrai. Le 20 mars 1815, Carnot fut nommé ministre de l'intérieur par Napoléon, puis comte, puis enfin pair de France, le 4 juin suivant.

mes, qu'on a vécu au milieu du sang, des troubles et des tempêtes; il n'est pas si dur d'avoir un moment pour se reconnaître avant d'aller où Louis XVI est allé. Louis XVI a fait le voyage, non pas dans la plénitude de ses jours, non pas lentement, non pas environné de ses amis, non pas avec tous les secours et toutes les consolations, mais jeune encore, mais pressé, mais seul, mais nu, et cependant il l'a fait en paix. »

L'auteur de cette éloquente apologie avait été nommé ambassadeur en Suède, mais peut-être ne vit-il dans cette mission qu'une honorable disgrâce, car il ne se hâta pas de se rendre à Stockholm; peut-être aussi avait-on fait un tel choix, parce qu'on jugeait l'illustre écrivain capable de maintenir, près d'un trône moderne, la dignité d'un sceptre antique, bien que le gouvernement ne fût pas si attentif à ses intérêts.

Averti de toutes parts, il n'avait ni prévu, ni empêché le retour de Napoléon, qui affectait dans son île d'Elbe l'abnégation de Dioclétien à Salone et le dégoût de toute grandeur, en sorte qu'un formidable ennemi, qu'on avait aux portes de la France, dont il aurait fallu surveiller les démarches, put mettre pied à terre aux côtes de Cannes, et s'avancer jusqu'aux portes de Grenoble, sans rencontrer de résistance. Cette brusque apparition d'un Empereur qui s'était condamné

à la vie privée, et qui avait engagé ses soldats à servir fidèlement Louis XVIII, qu'il venait maintenant leur apprendre à renverser, fut au monde un exemple unique de la misère de l'esprit humain et de l'indigne lâcheté avec laquelle on peut violer, d'un lever du soleil à l'autre, les serments les plus solennels ; promettre d'enchaîner un téméraire tyran, puis le proclamer ensuite invincible et clément Empereur, et lui offrir à genoux une parole vénale, un cœur avili par la félonie. Mais le retour de Napoléon ne devait pas être le terme de ces immorales transactions de la conscience avec le devoir et l'honneur : sa seconde abdication, et l'homme le plus ennemi l'en plaindrait profondément, fit voir à l'univers des turpitudes pires que les premières. Chateaubriand qui ne s'était pas rendu à son ambassade, suivit le roi dans sa fuite, pendant que les trahisons se multipliaient autour de lui, et devint l'un de ses ministres. On établit à Gand un *Moniteur*, que rédigeaient MM. Bertin, Lally-Tollendal, Chateaubriand, Beugnot, etc., et qui pénétrait en France, tantôt par la frontière de Namur, tantôt par celle de Lille. Chateaubriand inséra, le 12 mai, son *Rapport au Roi* sur l'état de la France; Napoléon le fit réimprimer à Paris, avec des altérations qui montraient l'auteur comme proposant à Louis XVIII le rétablissement des droits

féodaux, les dîmes du clergé et la reprise des biens nationaux. La proclamation du Golfe Juan (1er mars 1815) était entrée déjà, et largement, dans cette voie de mensonges qui ne sauvent pas et qui ne peuvent durer. Napoléon avait beau dire qu'il avait été, non pas vaincu, mais trahi, que ses droits étaient ceux du peuple, on savait à quoi s'en tenir, et nos affreux désastres ne dataient pas de si loin. Chateaubriand, qui présentait à Louis XVIII, dans son Rapport, une suite frappante d'observations et de faits sur les dispositions de la France et les manœuvres des partis rebelles, parlait en même temps du « dernier triomphe qui couronnait et qui allait terminer la carrière de Bonaparte...... Ce n'était point une révolution véritable, c'était une invasion passagère. » Il examinait ensuite les reproches adressés au gouvernement du roi, et, dans son éloquente réfutation, présentait la Charte comme le palladium de la monarchie, n'appelait même l'*Acte additionnel* que la Charte améliorée; on ne peut s'empêcher de sourire quand on le voit faire à Napoléon un crime de cette amélioration. Chateaubriand toutefois avait raison d'observer que « Bonaparte s'était embarrassé dans ses propres adresses; que l'Acte additionnel lui serait fatal: que si cet acte était observé, il y avait dans son

ensemble assez de liberté pour renverser le tyran. »

Mais il n'était pas même dans sa destinée de ressaisir le pouvoir, et l'Europe, dont les diplomates se trouvaient encore réunis au congrès de Vienne, lorsque Napoléon s'échappa de l'île d'Elbe, allait replier ses armées sur l'occident, et envahir une seconde fois le sol français. L'empereur n'avait pour lui ni la totalité de l'armée, ni les nobles, ni les négociants, ni même la majorité des acquéreurs de biens nationaux, ni le plus grand nombre de ceux qui avaient recommencé sous lui leur carrière, mais qui auraient voulu la poursuivre sous le roi, et goûter en paix le fruit de leurs sueurs, du sang versé sur tant de champs de bataille. Des prodiges de valeur ne pouvaient rien contre quatre puissances coalisées et soutenues d'armements tels que le monde moderne n'en vit jamais. Napoléon, en venant se placer à la tête des soldats français, leur avait enseigné la rébellion, et ses paroles devaient un jour ou l'autre se retourner contre lui. Aux difficultés du dehors se joignaient les embarras de l'intérieur, et ils étaient immenses.

Enfin, une grande et mémorable bataille aux plaines de la Belgique termina cette merveilleuse épopée de l'Empire, et détruisit toutes les illusions de Napoléon. Vainement, pour expli-

quer les désastres de Waterloo, on s'est plu à chercher des preuves de trahison : ce n'est rien faire ; la défaite qui ne fût pas arrivée aujourd'hui, serait venue demain, et la France épuisée d'hommes et de ressources se voyait dans la dure nécessité de subir la fatale invasion que lui valut sa coupable légèreté à voler d'un pouvoir à un autre. Si nos malheurs s'en augmentèrent dans une effroyable mesure, n'en fûmes-nous pas les premiers auteurs ! L'Europe et les souverains des peuples rivaux devaient-ils, pour l'humeur belligérante d'un homme, consentir à sacrifier toujours le repos et le bonheur de leurs sujets ?

Celui dont l'épée avait bouleversé l'Occident, se vit donc forcé d'abdiquer une seconde fois, et de se confier à la générosité britannique, si peu mise en crédit par lui-même. Le foyer de ce peuple, où il voulait aller s'asseoir, se transforma en une île perdue au milieu des tempêtes de l'Océan, où ce géant des batailles fut inhumainement relégué. Nouveau Prométhée, il eut le temps de sentir le vautour qui lui rongeait le foie ; il s'y endormit du dernier sommeil, et tel fut le fruit de tant de conquêtes, la possession d'un étroit tombeau dans une île battue des flots, comme son ame l'avait été des assauts de l'ambition.

Louis XVIII rentra dans sa capitale envahie par

les armées étrangères ; Chateaubriand rentra avec lui, mais les fonctions qu'on lui avait confiées aux jours du dévouement lui furent retirées ; toutefois, il se vit créer ministre d'état (juillet 1815), et pair de France (19 août). Cette même année, M. de Vaublanc, ministre de l'intérieur, proposa au Roi de former pour Chateaubriand un ministère particulier des beaux-arts. On en resta là, bien que la pensée du prince ne fût pas opposée à une création de ce genre (1), qui eût été pour l'auteur du *Génie* une brillante et convenable sinécure.

A sa première rentrée, Louis XVIII avait dû faire des fautes, et il en fit : quel gouvernement trouvera-t-on qui soit irréprochable ? mais, à ce second retour, où était la nécessité pour le Roi très-chrétien de se présenter aux yeux de la nation, appuyé sur l'un des meurtriers de son frère, sur Fouché, dont le moindre crime était d'être un prêtre apostat ; sur un évêque infidèle à son Eglise et à tous les pouvoirs, Talleyrand-Périgord ; sur un diacre, oublieux de ces serments, M. Louis? De vaines considérations d'habileté et de rouerie politique l'emportaient donc sur les lois de la morale et de l'honneur, et l'on s'inquiétait peu des répul-

(1) Vaublanc, *Mém. sur la révolut. de Fr.*, t. III, p. 280.

sions que devaient inspirer aux amis des Bourbons un régicide relevant le trône brisé de Louis XVI. Ce fut pourtant ce même homme qui dressa des listes de proscription contre « les instigateurs et les auteurs de la trame horrible » qui avait ramené Bonaparte, et dont bien des gens s'étaient vantés pendant les Cent-Jours ; mais en même temps, il suscitait au gouvernement de la Restauration des haines implacables, qu'il aurait fallu plutôt lui épargner, malgré de honteuses et étranges perfidies. La voix du sang ne cesse de crier aux partisans des victimes :

> Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor ;

et, pour n'en pas nommer d'autres, il en était une que sa haute renommée de *brave des braves*, devait sauver de la mort, après un jugement qui n'était, certes, pas immérité. La clémence toutefois eût été glorifiée de l'illustration même du coupable. Quant aux esprits opposants qui, pendant toutes ces années de la Restauration, se firent les panégyristes des indisciplines et des rébellions militaires, où avaient-ils mis les plus simples lumières du bon sens et du devoir ? Que pouvait devenir le gouvernement, une fois en leurs mains, avec les principes qu'ils ne cessaient d'appuyer ? N'était-ce pas l'audace des

conjurations qui venait irriter le pouvoir et qui le forçait de répondre par des rigueurs à de violentes attaques, à des manœuvres criminelles, qu'il fut bon de nier un temps, mais dont ensuite on s'est fait des titres de gloire et des sujets de mérite ?

Ce n'est pas que nous éprouvions la moindre sympathie pour les sévices qui furent alors exercées ; mais encore une fois, n'y avait-il rien qui les provoquât? D'ailleurs, les persécutions vinrent surtout d'un homme singulièrement funeste à la monarchie des Bourbons, M. Decazes, que, par une inconcevable obstination, Louis XVIII garda trop longtemps à ses côtés, dont il fit son ministre favori. Ce n'était pas l'homme que le parti monarchique eût voulu à ce poste, où de graves accusations ne craignirent pas d'aller le chercher ; on sait bien aujourd'hui quelle faction profitait des fautes dans lesquelles il engageait un monarque trop confiant. Ce fut par les intrigues de ce favori qu'une Chambre à la fidélité éminente de laquelle le Roi lui-même rendait justice, en la qualifiant d'*introuvable*, se vit dissoute (5 septembre 1816), et qu'on se targua comme d'une grande victoire de réprimer les élans d'un zèle indiscret.

Lorsque les premiers colléges électoraux s'étaient réunis pour la formation de cette Cham-

bre, comme ils attiraient l'attention du gouvernement, à cause de la grande influence qu'une institution nouvelle était appelée à exercer, Chateaubriand avait été chargé de présider le collége du Loiret. On lui a reproché d'avoir adressé à Louis XVIII des félicitations sur le *commencement de ses justices*, en lui présentant la députation départementale ; il ne faut pas oublier que des écrivains connus par leur modération et leurs lumières, n'hésitèrent pas à invoquer de même l'exercice de la magistrature des rois contre les dangers dont la société était menacée ; et l'on peut bien absoudre Chateaubriand d'avoir pensé aussi qu'elle ne pouvait être sauvée sans énergie chez ceux qui la dirigeaient.

Cet illustre écrivain ne montrait-il pas, à l'époque même de la dissolution de la chambre de 1815, que, s'il voulait des garanties pour l'ordre, pour la sécurité des peuples, il en voulait aussi pour leurs droits légitimes? Il publiait alors son livre de *la Monarchie selon la Charte* ; et là, tout en montrant que c'était un pacte auquel il fallait se rallier dans un but commun, ainsi qu'à une garantie, il exhortait les royalistes à se rendre aux élections et à sauver le roi, *quand même!* C'est que le brusque abandon du gouvernement les avait un instant découragés, et qu'il importait de leur rendre la confiance en

leurs forces. Chateaubriand allait jusqu'à interpréter, dans un éloquent *post-scriptum*, les intentions présumées du monarque. « Que veut d'ailleurs le roi, disait l'illustre publiciste! S'il était permis de pénétrer dans les secrets de sa haute sagesse, ne pourrait-on pas présumer que, en laissant constitutionnellement toute liberté d'action et d'opinion à ses ministres responsables, il a porté ses regards plus loin qu'eux; qu'il a peut-être jugé que la France satisfaite lui renverrait ces mêmes députés dont il était si satisfait; que l'on aurait une chambre nouvelle aussi royaliste que la dernière, bien que convoquée sur d'autres principes, et qu'alors il n'y aurait plus moyen de nier la véritable opinion de la France? »

M. de Chateaubriand ne s'en prenait point à la prérogative royale : il lui suffisait des considérants de l'ordonnance dont il rejetait la responsabilité aux ministres, et qu'il discutait, comme on la discuta dans les brochures et dans les journaux. Quand le ministère vit cet imposant adversaire parmi ceux qui combattaient ses actes, il s'effraya et voulut faire suspendre la publicité de cet écrit. La police de M. Decazes ayant échoué auprès de l'autorité judiciaire, et l'ouvrage se répandant avec un immense succès, Louis XVIII se chargea de frapper l'auteur et le livre d'une

même réprobation. On vit donc paraître dans le journal officiel du gouvernement (1) une ordonnance qui retranchait le vicomte de Chateaubriand du nombre des ministres d'Etat, pour avoir élevé des doutes sur la volonté personnelle du roi, manifestée par son ordonnance du 5 septembre. Le noble Pair se vit même interdire l'entrée des Tuileries.

L'auteur de *la Monarchie selon la Charte* entrait franchement dans le système du gouvernement représentatif : il voulait la responsabilité des ministres de telle sorte que la royauté fût inviolable et sacrée, et que ses ministres n'eussent pas à se dire les exécuteurs de sa volonté. Il demandait que la limitation fût dévolue aux Chambres ; réclamait la publicité de séances de la Chambre des Pairs, et voulait la liberté de la presse avec une *loi terrible*, comme il l'appelait, et au fond de laquelle, après la prison et l'exil, il mettait *la mort quelquefois :* paroles inconsidérées, qu'on ne manqua pas de lui opposer, et avec raison, lorsque plus tard il s'opposait à la censure préventive. L'écrit de M. de Chateanbriand eut cela tout au moins de remarquable, qu'il enseigna

(1) *Moniteur* du 21 sept. 1816. L'ordonnance est datée de la veille et signée Richelieu. Toutefois le duc de Richelieu ne dissimulait pas ses craintes pour l'avenir.

la langue parlementaire à des hommes qui étaient loin de la parler avec cette netteté et cette lucidité. Un vieil adversaire des pompeuses descriptions et des rêveries d'*Atala*, Morellet, n'en pouvait revenir de surprise.

Cependant, les élections avaient réduit à quatre-vingt la majorité de 1815; l'opposition était plus nombreuse à la Chambre des Pairs, et l'on y dénonça sans ménagement, comme à celle des Députés, les influences que le ministère avait exercées sur les votes électoraux. « Bonaparte, s'écria Chateaubriand, se servait des révolutionnaires en les méprisant; on a voulu s'en servir aujourd'hui en les honorant..... Les royalistes sont consternés..... Pouvaient-ils croire que de tels agents eussent dû être choisis pour apôtres de la légitimité? Pouvaient-ils comprendre quelque chose à ce renversement d'idées? Les Jacobins, poussant un cri de joie qui a été entendu de tous leurs frères en Europe, sont sortis de leurs repaires : ils se sont présentés aux élections, tout étonnés qu'on les y appelât, tout surpris de s'y voir caressés comme les vrais soutiens. »

La guerre était engagée sur tous les points, et les partis politiques se dessinaient avec force. On apportait à la lutte une ardeur d'autant plus vive qu'une loi venait d'atteindre les journaux

périodiques, et de les soumettre à la censure. C'était des bureaux de M. Villemain que dépendait la presse, et il avait le talent de suspendre un journal avec un billet de quatre lignes. Pour échapper à la censure, on fonda des recueils politiques et littéraires. Le *Mercure de France* ayant été arbitrairement supprimé par le directeur de la librairie, l'opinion libérale le remplaça par la *Minerve*, qui parut au 1er avril 1818. Un publiciste d'un mérite supérieur, Benjamin Constant, y écrivait des chapitres que l'on pouvait regarder comme un cours de politique constitutionnelle, et qui, par la vigueur, la précision et la netteté du style, dépassaient de beaucoup les articles de ses collaborateurs. C'étaient quelques hommes d'un étroit libéralisme, d'un esprit sournoisement hostile à la religion, mais qui se masquaient sous de faux-semblants. Près de MM. Etienne et Jouy, l'on voyait s'indigner contre la censure MM. E. Dumoulin, Lacretelle aîné, Pagès, Aignan, Jay et Tissot, fort avides de liberté, mais oubliant que plusieurs soldats de cette troupe d'élite avaient fait autrefois passer les journaux sous les Fourches-Caudines de leur servile impérialisme. Et le héros même de la *Minerve*, Benjamin Constant, n'avait-il pas dit de la presse assez de mal pour qu'un gouvernement qui craindrait la liberté des journaux et

qui serait jaloux de la restreindre, trouvât facilement chez ce publiciste les moyens d'y arriver (1)?

Les royalistes se créèrent aussi un organe qui fût indépendant de la censure, et ce fut là que se retrancha M. de Chateaubriand. Il inaugurait ce recueil périodique par une lettre où il indiquait la route à suivre. « Le *Conservateur*, disait-il, soutiendra la religion, le roi, la liberté, la Charte et les honnêtes gens, ou ni moi, ni mes amis ne pouvons nous y intéresser. » Chateaubriand marquait sa place dans la feuille par les magnifiques éclairs de son génie et les allures fières de son beau langage; l'abbé de Lamennais y préludait à l'*Essai sur l'Indifférence;* Bonald s'y montrait avec sa logique positive et concluante; et à côté du paradoxal, mais spirituel Fiévée, de Castelbajac, de Martainville, de Kergorlay, de Frenilly, de Corbière, d'Omahony, apparaissaient des Montmorency, des Polignac, des Levis, dont on avait fait des journalistes; M. de Villèle lui-même s'essayait au métier. L'abbé Fayet, mort naguère évêque d'Orléans, y écrivait des articles sur les questions religieuses. C'était la théorie de Chateaubriand sur la Charte, qui avait prévalu dans l'esprit des rédacteurs, comme l'indiquait le ma-

(1) Voir son écrit intitulé : *Des réactions politiques*, 2e édit., augmentée de l'*Examen des effets de la Terreur*, p. 43 et suiv.

nifeste même de l'illustre écrivain. Au reste, ni le *Conservateur*, ni surtout la *Minerve*, n'étaient remarquables par beaucoup de variété dans l'ensemble, et de nouveauté dans la forme. Les colonnes de la *Minerve* se remplissaient principalement du niais philosophisme du *Constitutionnel* aboyant à la robe du prêtre, effrayant le monde au récit de l'envahissement de la sacristie et du fanatisme des missionnaires. La loi de la censure s'étant étendue jusqu'aux écrits non périodiques, la *Minerve* et le *Conservateur* cessèrent de paraître, après avoir vécu deux ans.

Des journaux et des brochures, l'opposition monta à la tribune, si plutôt elle n'en descendit pas. La Restauration a été l'âge d'or des faiseurs de théories et des fanatiques de liberté ; on ne verra jamais des années de ferveur militante comme celles qui nous menèrent de 1815 à 1830. Ce fut dans cet intervalle que brillèrent successivement, armés pour des intérêts divers, des hommes par les noms desquels on jurait aisément, et que l'on grandissait de toute la passion qu'on éprouvait pour leurs vives attaques, leurs luttes hardies. Benjamin Constant, Manuel, le général Foy, Lafayette, Casimir Périer, C. Jordan, Laffitte et bien d'autres, à différents degrés, étaient les héros de l'opposition. En eux se personnifiait ce libéralisme qui, embusqué derrière

la Charte, faisait une guerre acharnée au gouvernement du roi, disait onéreuses les charges de l'Etat ; se targuait d'un sérieux intérêt pour la religion catholique, en étant toujours prêt à l'entraver dans son essor ; prêchait avec ardeur les principes de 93 et feignait de voir, ou peut-être voyait en sa crédule niaiserie, un danger imminent pour la société, dans les prédications de quelques missionnaires et la présence de quelques centaines de jésuites sur le sol français. Qui donc ne se souvient de ce qu'on appelait la *prêtrophobie* du principal organe des libéraux, le *Constitutionnel*, et de ces épileptiques déclamations des carbonari contre les sourdes menées de l'ultramontanisme, contre l'envahissement clérical ? Il était de bon ton de donner dans toutes ces billevesées, et de chérir éperdument les libertés de l'Eglise Gallicane, sans en connaître le premier mot.

Certes, ce n'étaient pas les orateurs habiles qui manquaient au parti royaliste, généralement dévoué à la cause religieuse, comme il l'était à la monarchie. Dans cette période de quinze ans, les de Serre, les de Labourdonnaie, les Dudon, les Delalot, les Bonald, les Salaberry, les Villèle, les Pardessus, les Ravez et les Martignac pouvaient aisément balancer l'école libérale, si l'autorité, auprès de la nation française, jouissait

toujours de la faveur trop souvent réservée à une opposition taquine et funeste. Il est bien permis de regretter tant d'efforts réputés patriotiques, tant d'éloquence jetée au vent des passions populaires, aujourd'hui que nous avons le spectacle des fruits que devait porter cette guerre implacable. Quand on accusait le libéralisme de vouloir nous rejeter dans l'ère des révolutions, Dieu sait comme il s'en défendait; mais de quel côté se trouvaient la justice et la sagesse? Plus que cela, si on eût dit aux uns qu'ils se précipiteraient dans les voies du pouvoir, qu'ils auraient à y faire la pénible et honteuse réfutation de leurs discours et de leurs actes; qu'ils dépasseraient de bien loin tous les abus, tous les excès qu'ils poursuivaient de leurs lamentations et de leurs apostrophes; aux autres qu'ils ne tarderaient pas à en mourir de douleur, ou bien à demander pardon à Dieu et aux hommes de leur vie passée, que n'auraient-ils pas répondu, dans la béate contemplation d'eux-mêmes? Et pourtant, cette grande et triste épreuve a été faite; et ceux qui avaient applaudi à l'éclat des joûtes parlementaires, en ont pu voir les féconds et beaux résultats.

La monarchie de Louis XVIII, assaillie par la chaleur des discussions politiques, minée déjà par des sociétés secrètes (1), où Brutus formait l'idéal

(1) « De nombreuses sociétés secrètes où s'unissaient bonapar-

du patriotisme, se vit soudainement frappée d'un coup terrible, dont on fit remonter la responsabilité jusqu'au ministère. Paris, au milieu des joies du carnaval, fut tiré de cet étourdissement par un cri de mort; dans la nuit du 13 au 14 février 1820, le duc de Berry accompagnait sa jeune épouse à sa voiture, lorsqu'un homme s'élança, enfonça au duc un poignard dans le cœur, espérant tarir la dernière goutte du sang bourbonnien. Il soutint n'avoir pas de complices, et pour Louvel *Dieu n'étant qu'un mot*, il devenait inutile peut-être de lui en chercher. Le prince mourut, en demandant grâce pour *cet homme*; et M. de Chateaubriand, l'écrivain royaliste auquel il fallait bien revenir, fut chargé d'écrire la vie du duc de Berry : il honora sa mémoire d'une biographie comme lui seul était capable de l'écrire (1), appelant un tendre et mélancolique intérêt sur une carrière sans évènements un peu remarquables.

Le journaliste Martainville, du *Drapeau blanc*, attaqua si vivement Decazes au sujet de l'assas-

tistes et républicains cherchaient à renverser la dynastie.» Lavallée, *Hist. des Français*, t. IV, p. 545, édit. Charpentier. « C'était à la dynastie qu'on en voulait réellement. » *Ibid.*, p. 547.

(1) *Mém., lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort de S. A. R. Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berry*, 1 vol. in-8°, 1820.

sinat du prince, que le ministère crut devoir le déférer aux tribunaux. Un député, un ami de Chateaubriand, proposait de poursuivre Decazes comme complice du meurtre, et écrivit un long mémoire pour établir qu'il était coupable du crime de trahison prévu par l'article 56 de la Charte (1). Louis XVIII se sentit blessé dans l'homme de sa prédilection. Il écarta cependant Decazes, sur les instances de la famille royale, et le nomma ambassadeur à Londres, avec le titre de duc de Gluksberg. L'écrivain qui a dit que le *pied lui avait glissé dans le sang*, a pu s'exprimer durement; mais il a parlé avec vérité et avec justesse, suivant la remarque d'un historien (2).

On chercha pour Chateaubriand une sorte de brillant exil : d'abord, l'ambassade de Prusse, où il continua ses *Mémoires*, et écrivit un retentissant prologue sur le roi Frédéric; puis celle de Londres, héritage de Decazes, où il lia connaisance avec Canning, et revit cette gracieuse apparition de sa souffreteuse jeunesse, cette Charlotte qu'on lui avait voulu donner pour compagne de sa vie, et pour le fils de laquelle, chose étrange et pénible à dire! Chateaubriand qui laisse voir à nu cette sécheresse de cœur, n'aurait rien pu,

(1) *Projet de la proposition d'accusation contre le duc Decazes,* par M. Clauzel de Coussergues, 1 vol. in-8°.

(2) Lubis, *Hist. de la Restauration*, t. V, p. 206.

ni ambassadeur alors, ni ministre des affaires étrangères, un peu plus tard (1823)! Ce fut à Londres que Chateaubriand composa *les quatre Stuarts*, se dédommageant par sa fidélité au culte des lettres, là comme à d'autres ambassades, de la gêne que les affaires politiques apportaient à l'indépendance naturelle et fière de son esprit. Il y a dans les *quatre Stuarts*, une certaine froideur qui vient en partie d'une exactitude de chroniqueur à laquelle Chateaubriand s'est laissé aller, lui si plein de fantaisie et de verve. Il dit que les Stuarts ont passé et que les Bourbons resteront, oracle qui menace d'être aussi peu accompli que tant d'autres du même prophète. Jacques II a été jugé, le chrétien comme le prince, avec une trop grande sévérité. M. de Chateaubriand, et il faut le louer de ces généreux sentiments, n'est pas en histoire pour l'aride et triste système de l'impassibilité ; le crime soulève la noble indignation de son ame, comme la vertu le pénètre d'enthousiasme. Sa philosophie est digne et ses réflexions élevées.

Tandis que les conspirations militaires, fomentées par les sectes du carbonarisme, éclataient en France à différentes reprises et que l'on frappait quelques têtes ardentes, sans atteindre les hauts instigateurs des troubles et les vrais coupables, il se passait en Grèce et en Espagne de tels évè-

nements que les souverains sentirent la nécessité d'un congrès, pour résoudre les graves questions politiques de l'époque. On choisit la ville de Vérone, et, dans les derniers mois de l'année 1822, il y arriva des empereurs, des rois, des reines et de nombreux diplomates, représentant les grandes puissances de l'Europe. Ce qui intéressait le plus directement la France monarchique, c'était le foyer de révolte établi en Espagne, et qui pouvait d'un jour à l'autre, s'étendre en-deçà des Pyrénées (1). Le roi Ferdinand VII ne jouissait déjà plus de sa liberté, les *Descamisados* étaient devenus les Sans-Culottes de la Péninsule ibérique, et la *Tragala* en était la *Carmagnole*. Ne convenait-il pas à la sécurité du pays et à la dignité du monarque français de rétablir sur son trône le petit-fils de Philippe V! M. de Chateaubriand, qui fut appelé de Londres à Vérone, confesse avec loyauté que la guerre d'Espagne se fit par son inspiration personnelle. Peut-être d'abord hésitait-il; du moins, M. de Villèle qui l'avait envoyé à Vérone ne voulait pas la guerre. Sans doute que Chateaubriand se décida pour l'intervention, quand il comprit à Vé-

(1) « L'expédition d'Espagne acheva la défaite de la révolution en Europe. » Lavallée, *Hist. des Français*, t. IV, p. 547. Qu'avait de mieux à faire une monarchie que de chercher à s'affermir ? on loue donc ici ce qu'on veut blâmer. La révolution, au reste, ne fut arrêtée qu'un moment.

rone les pensées des souverains et de leurs représentants. On craignait, tout en détestant la révolution espagnole, de nous voir reprendre une attitude trop fière et un ascendant inévitable. M. de Montmorency, qui voulait la guerre, se trouvait déjà à Vérone; l'opinion de Chateaubriand, plus modérée et plus circonspecte, sembla probablement à M. de Villèle, capable de contrebalancer les intentions du noble duc. Il se trompa, et l'on a voulu trouver là une des causes du dissentiment qui sépara plus tard deux hommes autrefois amis; on s'est demandé si M. de Villèle pouvait pardonner à Chateaubriand d'avoir voulu la guerre, quand on l'avait envoyé pour vouloir la paix. Aux yeux de M. de Montmorency, l'intervention en Espagne était une guerre toute de principes européens; pour Chateaubriand, c'était plutôt une question de nationalité, une question française.

On avait écrit que nous fûmes poussés en avant par les autres puissances. M. de Chateaubriand a fait voir depuis, avec la dernière évidence, que nous prîmes au contraire l'initiative, et que les cours étrangères n'avaient que de l'indécision et du mauvais vouloir. Ce qu'il se proposait dans la direction du cabinet des affaires étrangères, qu'il reçut après M. de Montmorency (28 décembre 1822), c'était avant toutes choses d'arracher la

France à la déplorable tutelle des traités de Vienne. Il voulait que, élargissant au dedans le cercle des franchises politiques, la royauté s'acheminât au dehors vers la gloire par la route des armes. « La légitimité, dit-il brillamment, allait, pour la première fois, brûler de la poudre sous le drapeau blanc, tirer son premier coup de canon, après ces coups de canon de l'Empire qu'entendra la dernière postérité (1). » L'entrée en Espagne fut âprement combattue par le côté gauche de la Chambre des députés. Le général Foy éclata en récriminations contre le pouvoir qui subissait, disait-il, la loi des alliés, et commençait aux Pyrénées une guerre qui se terminerait on ne savait pas où. Mais les prophéties de Foy, depuis le moment où il dénonça aux Autrichiens prêts à envahir les Abruzzes « qu'ils n'en sortiraient plus, » avaient singulièrement perdu de leur crédit. Royer-Collard ne voyait dans cette intervention que l'humiliation de la France; M. de Laborde déclara la guerre impossible et folle, comme il devait faire en 1830 pour l'expédition d'Alger. M. Bignon présageait d'immenses calamités. Chateaubriand, qui se montrait pour la première fois à la tribune de la Chambre élective, n'eut pas de peine à faire justice de tou-

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. VII.

tes les vaines objections suscitées contre son œuvre, et à montrer les avantages qu'elle offrait au pays. « Le roi, disait-il en finissant, a remis la garde du drapeau blanc avec une généreuse confiance, à des capitaines qui ont fait triompher d'autres couleurs. Eh bien! ils lui apprendront le chemin de la victoire : il n'a jamais oublié celui de l'honneur. » Manuel, député fougueux de la Vendée, alla plus loin que tous ceux qui l'avaient précédé à la tribune, et par d'audacieux discours où il représentait l'échafaud de Louis XVI comme la raison dernière d'une légitime défense, provoqua des cris d'horreur qui étouffèrent sa voix et amenèrent son expulsion de la Chambre : violence aussi peu parlementaire que l'était son langage de Jacobin.

Les dépêches de Chateaubriand, de même que ses paroles devant la Chambre, étaient à la hauteur des choses; il y a dans ses lettres à nos généraux et à nos ambassadeurs, un accent de patriotisme qui montre comment il entendait et représentait la dignité de la France. Malgré les clameurs et les sinistres prédictions de quelques myopes et du parti libéral, nos troupes passèrent la Bidaossa et délivrèrent en peu de mois l'Espagne du joug des factieux. Chateaubriand tomba (6 juin 1824) ; mais ses prévisions, quant à la gloire nationale, furent justifiées : la France re-

prit peu à peu son rang, et quand on voulut affranchir la Grèce de la sauvage oppression des Turcs, notre diplomatie put se faire entendre, au congrès de Londres; lui eût-il été aussi aisé d'y figurer, sans la forte position qu'elle avait reconquise? Plus tard, quand on médita de châtier l'insolence du Dey d'Alger, n'est-ce pas dans son énergie et sa fierté, deux fois manifestées les armes à la main, que la France puisa la confiance qu'il lui fallait en elle-même pour braver l'irritation de l'Angleterre ?

En 1838, Chateaubriand, jaloux de faire connaître dans toute leur étendue, les principales circonstances relatives à l'affaire d'Espagne, publia le *Congrès de Vérone* (1). Quelle que soit l'importance de ses pièces, elles donnent à son livre un peu de monotonie; mais cet inconvénient se trouve largement compensé par les brillantes pages où l'écrivain s'abandonne à son imagination. Il y a comme introduction générale, quelques chapitres qui se font remarquer par la nouveauté et le piquant des aperçus, comme par la vérité des considérations. Après ces réflexions sur les hommes et les choses de la Péninsule, il remonte à l'origine des Cortès de Cadix, et fait rapidement passer sous les yeux du lecteur les per-

(1) Paris. Delloye, 2 in-8°.

sonnages qui jouèrent un rôle dans ces dernières révolutions. Plagiaire servile de notre littérature, l'Espagne le fut aussi de nos agitations politiques. Là bas, de même que chez nous, les meneurs furent vite dépassés par leurs adeptes. Riego, beau parleur de camp, fit répéter son hymne :

Soldados, la Patria
Nos llma a vencer.

Mais Riego se vit forcé de chanter la *Carmagnole* de sa patrie, et de dire avec le peuple :

Tragala, Tragala
Tu servilon,
Que no quieres
Constitucion (1).

Et aux refrains de la ronde infernale, disparaissaient de la scène du monde acteurs et spectateurs.

M. de Chateaubriand est poète et coloriste, plus qu'historien : il est mal à son aise au milieu

(1) Ces refrains peuvent ainsi se traduire en français :
Soldats, la patrie
Nous appelle à la victoire.

Avale-la, avale-la,
Toi, grand servile,
Qui n'aimes pas
La Constitution.

des faits et des dates, et il a hâte d'en sortir. Il met donc en relief les choses dominantes, et donne après cela libre cours aux caprices de sa verve. « Prestige du génie, s'écrie-t-il à propos de la ville où se trouvaient les puissants de la diplomatie ? Personne ne se souvient des discours que nous tenions autour de la table du prince de Metternich ; aucun voyageur n'entendra jamais chanter l'alouette dans les champs de Vérone, sans se rappeler Shakspeare. »

L'auteur parle dans ce livre, et de son ministère et du brutal congé donné à un fidèle serviteur ; il nous peint l'intérieur de son cabinet, et raconte la nature de ses relations avec Louis XVIII. Pendant les séances du Conseil, Sa Majesté dormait le plus souvent, ou bien, quand elle était en bonne et joyeuse humeur, s'égayait à narrer des histoires, avec ce préambule : « Je vais faire rire M. de Chateaubriand ; » et voilà M. de Chateaubriand qui ne pouvait, en effet, s'empêcher de rire de tout son cœur. Pendant ce temps-là, M. de Corbière mettait sur la table ses coudes, sa tabatière et son mouchoir bleu. Toutes ces peintures sont étincelantes de verve caustique.

Près de ces tableaux légers et fins, il s'en trouve d'autres d'une teinte rembrunie, comme cet appel des personnages présents au congrès de Vérone, appel auquel nul ne répond ; comme égale-

ment cette biographie de l'empereur Alexandre, prince aussi grand par le cœur que l'était Napoléon par le génie militaire. On aime à entendre les mots gracieux, les réparties délicates de cet homme généreux qui aimait la France, et qui céda noblement aux sollicitations du duc de Richelieu la carte fatale où étaient tracés d'affreux démembrements. Athée d'abord, puis déiste, Alexandre dériva insensiblement à l'illuminisme de M[me] de Krüdner, et penchait à la fin vers le catholicisme. Le morceau qui le concerne est un des plus beaux endroits du *Congrès de Vérone*. C'est là que se trouve encore cette grande peinture de la bataille de Waterloo, « bataille terrible, où la victoire, au milieu des armées confondues, se trompa d'étendard (1). » La peinture est digne de la douloureuse majesté des souvenirs qu'elle retrace, et il n'y a que certains tableaux de Tacite qui en approchent.

L'expédition à laquelle Chateaubriand avait attaché une si grande importance, et qui fut agitée au congrès de Vérone, n'amena pas tous les résultats qu'il s'en promettait dans sa pensée : on le sait de reste. Mais ce n'est pas Chateaubriand

(1) Cette phrase, écrite par Chateaubriand pour un discours qu'il avait à prononcer un jour à la Chambre des Pairs, dut être retirée et modifiée, suivant M. Audibert : *Souvenirs polit. et litt.* Voir les *Débats* du 13 mars 1850.

qu'il faudrait en rendre seul responsable, car il n'avait pas, au Conseil de Louis XVIII, tout le crédit qu'il aurait été nécessaire d'avoir pour mener à fin l'ensemble de ses conceptions ; et peut-être aussi qu'il se consuma en impuissantes velléités, dans les circonstances difficiles où les calculs et les finesses de son collègue M. de Villèle triomphaient aisément de la franchise de l'écrivain. Non-seulement Ferdinand VII n'accorda pas à ses peuples les justes franchises qu'on attendait de lui et qu'on avait droit d'exiger ; mais encore il manqua d'égards et de gratitude envers le duc d'Angoulême, envers la nation à qui il devait d'être remonté sur son trône. Ainsi s'évanouirent en partie les rêves de M. de Chateaubriand; ainsi fut à moitié perdue cette expédition, qu'il appelle, quelque part, le *René de sa politique.* Nous avons tout-à-l'heure fait nos réserves pour la considération qu'elle donna au drapeau de la Restauration.

En 1824, MM. de Villèle, ministre des finances, et de Corbière, ministre de l'intérieur, présentèrent aux votes législatifs deux mesures importantes. La première avait pour but de substituer au renouvellement annuel de la Chambre, et par cinquième, le renouvellement intégral et septennal. M. de Chateaubriand s'était déclaré pour la quinquennalité, dans le *Conservateur*, et il aurait

voulu s'y tenir, en abaissant l'âge des députés; rien cependant ne l'empêchait de soutenir une mesure qui était conforme à ce qui se passait en Angleterre, et qui d'ailleurs ménageait les émotions à un pays où l'on devait sentir la nécessité du calme et du repos. On s'arrêta donc au projet de la septennalité, comme le voulait M. de Villèle, et Chateaubriand publia une brochure pour rendre les esprits favorables à cette grande question. La seconde mesure se rattachait à l'indemnité des émigrés, quoique M. de Villèle la présentât comme la conséquence naturelle de l'heureux état du crédit. Il s'agissait de convertir cent quarante millions de rentes cinq pour cent, en cent douze millions à trois pour cent; les créanciers auraient eu à opter entre eux un remboursement nominal du capital et la conversion en trois pour cent à fr. 75. La mesure ainsi aurait eu pour résultat une réduction de vingt-huit à trente millions de rente. Le projet n'avait pas l'approbation absolue du Conseil. M. de Chateaubriand qui ne l'admettait pas en principe, n'en donna pas moins, comme Pair, sa voix au projet, par confiance aux lumières du président du Conseil; mais il ne voulut pas rompre à la Chambre le silence gardé au milieu de ses collègues, et ils en furent blessés. On observa que dans les deux chambres les amis de Chateau-

briand s'étaient abstenus de parler, ce qui devint un nouveau grief; les journaux, du reste, sans distinction de parti, s'accordaient à peu près tous à rejeter le projet du gouvernement : et, pendant que Laffitte, qui avait été soumissionnaire, se séparait cette fois de ses amis de l'opposition, l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, faisait entendre le cri d'alarme en faveur de ses diocésains, qu'atteignait surtout le projet de loi.

Ce qui devait faire le triomphe de Chateaubriand, la septennalité adoptée et la réduction du cinq pour cent rejetée, fut au contraire ce qui le perdit. M. de Villèle se plaignit hautement de son silence et de celui de ses amis, pendant toute la discussion, et montra Chateaubriand détruisant l'unité indispensable dans un ministère. M. de Corbière se prononça plus nettement encore, en déclarant qu'il se retirerait, si M. de Chateaubriand restait au ministère. On lui préféra M. de Corbière, et l'auteur de la *Monarchie selon la Charte* subit pour la seconde fois l'épreuve d'une destitution solennelle. Deux lignes du président du conseil lui annoncèrent sa disgrâce, et lui furent remises aux Tuileries mêmes, avec l'ordonnance royale (6 juin 1824) qui prononçait son remplacement ; comme si les deux ministres eussent disputé de laconisme, Chateaubriand ré-

pondit à Villèle que le département des affaires étrangères était à ses ordres.

Il n'y eut ainsi entre le roi et le ministre disgrâcié d'autres intermédiaires que l'huissier de service. L'illustre victime d'une brutalité inouïe se vit aussitôt environnée d'hommages, et l'on entendit cette nature fière et délicate s'écrier dans l'épanchement d'une légitime indignation : « Chassé comme un laquais qui aurait volé la montre du roi sur sa cheminée ! » Ce fut une des plus graves fautes de la royauté, que ce renvoi d'un homme à qui elle était redevable des écrits qui l'avaient entourée de plus de prestige, et qui pouvait encore, auprès des siens comme auprès de ses adversaires, exercer une si puissante, une si redoutable action. L'Achille de la légitimité ne se contenta pas de dévorer sa colère sous sa tente, il la fit éclater partout. M. de Chateaubriand, avec son ardeur de caractère et sa brillante imagination, entraîna après lui une milice formidable, et sépara du ministère et des hommes de la droite le *Journal des Débats*, l'organe le plus accrédité de l'opinion publique. Articles dans cette feuille, discours à la chambre des Pairs, influence de salons, brochures de circonstance, il n'omit rien pour écraser ses rivaux : il lui fallait une vengeance retentissante.

On doit l'en blâmer : il affiche un tel dédain

pour les grandeurs, qu'il pouvait bien sortir du ministère sans jeter tous ces éclats de colère, ni se ranger avec les démolisseurs de la monarchie. Néanmoins, si un sujet fidèle est tenu à des devoirs envers son roi, il nous semble que la royauté n'est jamais dégagée de tout égard envers un serviteur, surtout quand il se nomme Chateaubriand, et c'est ce qui atténue grandement à nos yeux les torts incontestables de l'écrivain, trop jaloux de venger le ministre.

Ce fut quelques mois après tout ce bruit de cabinet et de disgrâce, que Louis XVIII vint à mourir (16 septembre 1824). Nature intelligente et élevée, caractère un peu philosophe et sceptique, mais esprit habile et fin, conciliant et noble, le frère de Louis XVI avait fait beaucoup, en élevant sa monarchie au-dessus des difficultés de tout genre qu'elle rencontrait ; il avait fondé le crédit et rendu la prospérité et la confiance à un pays épuisé d'hommes et d'argent, par le malheur de deux invasions.

Son successeur, Charles X, moins ferme et moins appliqué, cœur généreux toutefois, loyal et chevaleresque, valait mieux pour briller en second dans une cour, que pour s'asseoir sur un trône par des temps d'orages et de troubles. Monarque pieux et dévoué à l'Eglise, il ne lui prêta cependant qu'une main malheureuse, et attacha

son nom à des ordonnances qui joignaient le ridicule à l'odieux de la persécution; en sorte que la piété et le repentir qui voulaient réparer une jeunesse peu contenue, montraient à ses ennemis un prince dévot, à ses amis révélèrent un jour un dangereux protecteur. Il avait saisi les rênes de l'Etat au milieu de l'enthousiasme le plus vif, et les passions politiques semblaient se taire devant les espérances apportées par un nouveau règne. Illusions d'un moment ! Chateaubriand salua le gracieux souverain dans un écrit qui opéra, dit-il, pour Charles X ce que sa brochure *de Bonaparte et des Bourbons* avait opéré pour Louis XVIII. Sans admettre que l'opuscule intitulé : *le Roi est mort, vive le Roi !* ait eu les résultats que lui prête la vanité de l'auteur (1), il devait naturellement accroître la popularité du monarque par celle de l'écrivain, qui était alors assez grande. Pourquoi ne pas oublier devant ce règne naissant les colères nourries contre celui qui venait de descendre dans la tombe?

La guerre contre le gouvernement ne tarda pas à se rallumer, et les partis n'eurent qu'une trêve de quelques jours. Un projet de loi relatif aux émigrés et qui demandait pour eux un milliard

(1) *Mém.*, t. VIII, p. 1.

d'indemnité, fut une des premières et des plus actives causes d'irritation. Vivement combattu à la chambre élective, quoique adopté, il rencontra la même opposition à la chambre haute. M. de Chateaubriand, qui, des premiers, avait provoqué dans ses écrits politiques l'idée de l'indemnité, défendit avec chaleur le principe du projet et en attaqua l'exécution financière. Le projet même n'était-il pas aussi vulnérable ? les émigrés seuls avaient-ils souffert des orages politiques? Et Lyon, avec son héroïque résistance aux oppresseurs de la Convention? Et la Vendée, avec sa guerre, que Napoléon appelait une guerre de géants? On eût mieux compris un dégrèvement momentané en faveur de quelques villes, de certaines provinces, que ce milliard objet de tant de clameurs, et si mal appliqué dans les répartitions (1). Il n'y avait donc pas là toutes les conditions d'une loi réparatrice. Cette mesure, dès qu'elle était votée, emportait la loi financière qui s'y rattachait. M. de Villèle avait fait passer le 3[00 dans le projet de loi, en sorte que cette fois il réalisait le plan qu'il avait vu échouer dans la session précédente.

A la loi d'indemnité succéda la loi du sacrilége, qui avait pour but de frapper les profana-

(1) En tête de tous les indemnitaires, le duc d'Orléans recevait seul plus de quatorze millions. Lubis, *Hist. de la Restauration*, t. IV, p. 90.

teurs de vases sacrés et d'hosties. Combattue par M. de Chateaubriand, entre autres, qui objectait poétiquement que la religion chrétienne aime mieux pardonner que de punir, qu'elle doit ses victimes à ses miséricordes, et qu'elle n'a besoin d'échafauds que pour ses martyrs, elle fut tellement amendée qu'elle restait sans application possible. Une autre loi qui regardait les congrégations religieuses de femmes, devint aussi un sujet de discussions passionnées. Une troisième loi enfin, concernant les majorats, vint prêter matière aux véhémences de la tribune et du journalisme, et montrer jusqu'où allait une ignorance ou une mauvaise foi qui voyait dans ce qu'on appela le *droit d'aînesse*, un caractère de niaiserie rétrograde et d'injustice qui n'y était certes pas.

L'opposition au gouvernement avait porté son activité et ses haines aveugles dans le domaine que choisira toujours de préférence l'instinct révolutionnaire : c'était le domaine des idées religieuses. Elles font obstacle aux projets des perturbateurs, elles retiennent les consciences, et c'est par là qu'il faut commencer l'attaque. Ainsi faisait-on avec un acharnement mémorable. Brochures et journaux, pamphlets et chansons, discours à la tribune et plaidoyers d'avocats, procès de presse, réimpressions d'ouvrages licen-

cieux et impies : tout servait d'instruments de guerre, et l'on n'y regardait pas de trop près. Mais où l'opposition libérale mit surtout à nu son indignité, ce fut dans cette ardeur à inonder les villes et les campagnes des plus dégoûtantes productions de l'esprit humain en orgie. Qu'espérait-on inculquer d'honnête et de grand avec la *Guerre des Dieux* et le *Voltaire des Chaumières?* Malaisément vous ferez des citoyens et des hommes, par la diffusion des impuretés littéraires et la quintessence des plus mauvaises doctrines qui soient sorties de cerveaux malades.

Les Jésuites servaient surtout de point de mire, et l'on ressassa contre eux toutes les déclamations banales et usées du siècle passé. Deux hommes qui avaient plus de talent de versification que de force satyrique, plus de fiel que d'épigrammes, MM. Barthélemy et Méry, se firent un renom momentané avec les poèmes dont ils harcelaient et le pouvoir et les Jésuites. L'austérité politique de ces deux frères en poésie a fini par succomber sans gloire. Des hommes et des livres justement oubliés aujourd'hui, prirent alors dans l'opinion libérale une faveur étourdissante. Le comte de Montlosier, dont les funérailles ont ajouté un dernier scandale à ceux de ses intarissables brochures, espèce de juif-errant politique, rempli de sa propre importance, d'autant plus grande à ses

yeux qu'il avait souffert de ne l'avoir pas vue suffisamment appréciée; publiciste impatient, qui avait promené sur mille sujets son parlage déclamatoire et flasque; aristocrate dédaigneux, qui avait tour à tour maudit et caressé les révolutionnaires, défendu et repoussé le catholicisme (1); le comte de Montlosier jeta successivement aux mauvaises passions un *Mémoire à consulter*, une *Dénonciation aux cours royales* et une *Pétition à la Chambre des Pairs.* Le ridicule *dénonciateur* devenait dans le journal des *Débats*, le *flambeau de la France*, et quand M. le Comte partait pour ses montagnes de l'Auvergne, le *Constitutionnel* annonçait avec bonheur qu'il avait dîné chez Mgr le duc d'Orléans.

« Un vaste système, une vaste conspiration contre la religion, contre le roi, contre la société, s'était élevée, et était au moment de nous couvrir de ruines (2). » Cette conspiration, c'était surtout les Jésuites qui la fomentaient, et il fallait ressusciter contre eux d'anciens édits de Parlement. Malgré une révolution opérée pour étendre les libertés et le droit commun, en dépit de la Charte et de la tolérance prêchée par les

(1) MM. Saintes et Madrolle purent former, des palinodies de l'auteur, *Une apologie du Clergé, des Congrégations et des Jésuites.* Paris, 1 vol. in-8° de 190 pages.

(2) Montlosier, *Mém. à consulter*, pag. 1.

philosophes, il fallait proscrire ce qu'avait proscrit le XVIII[e] siècle. Pourquoi alors ne pas rappeler les lois qui statuaient la peine de mort contre quiconque provoquerait au rétablissement de la royauté? Quand on fouille dans l'arsenal des vieilles lois, pourquoi prendre les unes et rejeter les autres?

Des courtisans et des courtisanes, des ministres, des avocats, des procureurs-généraux, des philosophes, des incrédules, des badauds de tout rang, avaient aussi déclamé au XVIII[e] siècle contre les Jésuites comme tendant à renverser la religion, la société et le trône. On prit donc leurs colléges et leurs maisons à vingt-deux mille Religieux qui furent sécularisés, jetés en exil, baffoués et honnis, après quoi, et lorsqu'il ne restait plus que quelques survivants, des rois furent détrônés, des sceptres brisés, des peuples bouleversés, des papes enlevés de Rome, des prêtres incarcérés, déportés, guillotinés, et par des hommes qui n'étaient ni Jésuites, ni ennemis des Jésuites. Les enseignements de l'histoire étaient donc perdus et pour la royauté, et pour les magistrats, et pour les ministres et pour les évêques qui, par esprit de condescendance et de paix, croyaient qu'on pouvait aisément sacrifier quelques Religieux. Combien il était plus simple de réclamer même, pour les Jésuites, le bénéfice commun de la liberté, après une révolution faite con-

tre les entraves et les tyrannies ! Puisqu'on se prenait parfois à s'apitoyer contre Port-Royal rasé, d'où vient que l'on trouvait bonne la proscription appliquée à des fils de saint Ignace ?

L'Eglise romaine reconnaît des Ordres religieux; celui des Jésuites avait été approuvé par elle, et relevé de ses ruines avec des temps meilleurs. Demander qu'il fût sacrifié, c'était se prononcer contre l'Eglise elle-même; distinguer entre les prêtres Religieux et les prêtres séculiers, c'était prétendre que l'Eglise reconnaît et consacre deux genres de ministres : les uns honnêtes, vertueux et utiles; les autres corrupteurs de la morale, sans foi et sans probité, bons tout au plus pour la proscription et pour l'exil.

Aussi, les coups dirigés contre eux portaient-ils beaucoup plus loin, et allaient-ils frapper le Saint-Siége lui-même. M. Dupin effrayait les imaginations débiles avec sa métaphore de cette « épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout. »

Le gallicanisme, qui pouvait bien trouver des partisans dans les incrédules et les révolutionnaires, puisqu'il avait un défenseur dans un évêque d'une éloquence persuasive et d'une sincère piété (1), aidait encore aux déclamations contre

(1) Mgr d'Hermopolis, *Les vrais principes de l'Eglise galli-*

Rome et les Jésuites. Des ennemis des rois et des libéraux étaient passionnés pour l'enseignement obligatoire des articles de 1682, qu'ils n'avaient certainement pas lus, car autrement qu'auraient-ils dit du préambule dans lequel on déclare que la couronne de Louis XIV est « indépendante de toute autre puissance que de Dieu ; que c'est une vérité certaine et incontestable, établie sur les propres paroles de Jésus-Christ. » Si l'édit « perpétuel et irrévocable » du 22 mars 1682 était, dans toutes ses parties, une loi de l'Etat, comme on le prétendait parmi les libéraux, il fallait alors, sous peine de violer une loi de l'Etat, se conformer à cette injonction du premier article : « Nous enjoignons à *tous* nos *sujets* la défense d'*écrire* aucune chose contraire à la doctrine contenue dans la déclaration. » Quels étaient donc ces myopes qui, plus de cent quarante ans après la mort de Louis XIV, voulaient étouffer d'une main la liberté de la presse, qu'ils défendaient de l'autre?

Voilà ce que prétendait l'aveugle libéralisme de la Restauration, et il est quelques-uns de ses vétérans qui ont prétendu depuis, entre autres un chef des procureurs-généraux, qu'il fallait forcer le clergé à enseigner que le Roi ne tient sa couronne que de Dieu, pendant que, d'autre part, la Charte à

cane furent vivement combattus par M. l'abbé de Lamennais, qui qui depuis... mais alors il était catholique, apostolique et romain. français

laquelle ils veillaient, ne reposait que sur la souveraineté du peuple, et déclarait que le Roi tenait sa couronne du libre choix de la nation. Mais les plus criantes contradictions ne sont rien, quand il ne s'agit que de faire à l'Eglise une guerre absurde et déloyale.

La persistance et les fureurs du libéralisme amenèrent donc, au mois de juin 1828, le Roi Très-Chrétien à signer des ordonnances qui fermaient huit maisons d'éducation tenues par des Religieux, et violaient le droit de propriété, en enlevant à quelques centaines de citoyens des établissements formés par eux sous la protection de la loi même; violaient les droits de l'épiscopat, en soumettant au régime universitaire des écoles ecclésiastiques sur lesquelles les évêques ne pouvaient plus avoir d'autorité légitime; violaient les droits des pères de famille, en leur ôtant le moyen de faire élever leurs enfants suivant les principes de leur foi; violaient, avec la Charte, les droits de tous les Français, en créant des incapacités résultant d'une condition prise dans l'intérieur de la conscience; violaient la conscience même, en forçant des hommes à révéler contre eux un secret dont ils ne doivent compte qu'à Dieu seul, ou à mentir pour échapper à l'oppression (1); violaient les droits de l'E-

(1) Au moins supposait-on incapables de mentir ceux-là même

glise, en excluant de l'enseignement ceux à qui elle donne mission particulière d'enseigner, ceux qui font une profession plus étroite de la perfection qu'elle recommande aux chrétiens ; violaient plus directement encore ses droits divins, en étendant à ses propres écoles cette exclusion monstrueuse, en restreignant par un nombre limité d'élèves la mission évangélique qui est sans bornes, en posant une cause de flétrissure pour l'enfant qui ne persévèrerait pas, et d'avilissement pour l'état ecclésiastique (1).

Cette iniquité révoltait jusqu'aux rédacteurs libéraux du *Globe ;* mais d'autres journaux parlaient autrement. « Lorsqu'il sera bien prouvé, disait l'un des plus fougueux, que les évêques ne peuvent ou ne veulent pas obéir aux lois du pays (destructives de la religion), la question ne sera pas de savoir si le pays peut se passer de lois, mais s'il peut se passer d'évêques (2). » Je m'étonne que Chateaubriand, qui rappelle en passant et le comte de Montlosier et l'attaque incessante contre les Jésuites, s'oublie jusqu'à

que leurs ennemis accusaient de tous les vices et de toutes les hypocrisies.

(1) Voyez Lamennais, *Progrès de la révolution et de la guerre contre l'Eglise*, t. IV, p. 119 de ses *Œuvres*, édit. grand in-18, 1844.—L'abbé S. Cattet, *Notice historique sur les ordonnances du* 16 *juin* 1828 ; Lyon, 1846, in-8°.

(2) *Constitutionnel* du 2 sept. 1828.

dire « qu'il règne dans cet Ordre célèbre quelque chose d'inquiétant, car un mystérieux nuage couvre toujours les affaires des Jésuites (1). » Depuis le *Génie du Christianisme*, dans lequel il n'avait que des louanges pour les Jésuites, où a-t-il pu voir qu'il faille dire ses affaires à tout le monde, sous peine d'être inquiétant ?

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. VII, p. 42.

CHAPITRE X.

Ceci nous ramène à Chateaubriand. Après sa chute, il partageait son temps entre la polémique, le comité des philhellènes, et la publication de ses *Œuvres complètes*, qui ajoutèrent encore à l'éclat que faisaient rejaillir sur lui son éloignement du pouvoir et son ardeur à la lutte, mais qui ne purent, contre son espoir, assurer la paix de sa vie : on sait que le libraire fit faillite.

Descendu dans l'arène le 21 juin 1824, Chateaubriand y resta jusqu'au 18 décembre 1826. Il combattit particulièrement un projet de loi sur la police de la presse, et contribua à le faire retirer. Il rapporte avec complaisance les félicitations qui lui vinrent du côté gauche, par Etienne et Benj. Constant (1). A la clôture de la ses-

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. VIII, p. 62.

sion, le gouvernement rétablit la censure, toujours facultative entre les sessions des Chambres ; mais comme elle n'atteignait pas les écrits non périodiques, il se fit une guerre de brochures, où Chateaubriand, M. de Salvandy, M. Guizot, M. Hyde de Neuville fournissaient leur contingent à la coalition. M. de Bonald, que Chateaubriand et Hyde de Neuville engagèrent dans la mêlée par d'imprudentes provocations, leur répondit par un écrit assez étendu (1), qui devait singulièrement modérer leur confiance en eux-mêmes et à la fixité de certains principes. C'était surtout contre Chateaubriand que portaient les coups, et M. Guy-Marie Deplace lui faisait, de son côté, dans un journal de province (2), une formidable guerre de citations. Bonald opposait à Chateaubriand cette « loi terrible » demandée par l'auteur de la *Monarchie selon la Charte*, et bien pire que la censure. Peu de jours après le meurtre du duc de Berry, Chateaubriand ne s'était-il pas écrié : « Ce sont vos exécrables doctrines qui ont assassiné cet enfant de l'exil..., malheureux qui osez reprocher aux royalistes une censure momentanée (3). »

(1) *De l'opposition dans le gouvernement et de la liberté de la presse.* Paris, Leclerc, 1817, in-8°.

(2) *La Gazette universelle* de Lyon.

(3) De Bonald, *De l'opposition*, etc., p. 47.

On pouvait bien être surpris d'entendre M. de Chateaubriand prétendre que la religion était désintéressée dans la question ; que, depuis l'établissement de la liberté de la presse, il n'avait pas été publié un seul ouvrage contre les principes essentiels de la religion ; que, redouter pour le christianisme la liberté de la presse, c'était lui faire injure, n'avoir aucune idée juste de sa grandeur et méconnaître sa divine puissance. Certes, objectait M. de Bonald, on peut en dire autant de la divinité même, et sous ce prétexte, attaquer tout impunément. Après avoir cherché à frapper de ridicule les hommes des temps passés, Chateaubriand adressait de déplorables flatteries à la jeunesse, à cette « jeunesse pleine de talent et de savoir, jeunesse sérieuse, *trop sérieuse peut-être*, qui n'affiche ni l'irréligion, ni la débauche. Les déclamations ne la touchent pas... On l'accuse injustement de se nourrir d'ouvrages qu'elle méprise, et qui sont si loin de ses idées, qu'elle ne les comprend même plus... » Alors, pourquoi se réimprimaient-ils avec une si regrettable profusion? Certes, les choses étaient bien changées depuis que le noble Pair écrivait dans le *Conservateur :* « Les étudiants croient-ils en Dieu? reconnaissent-ils le roi, obéissent-ils à leurs pères? ne sont-ils point anti-chrétiens dans un état chrétien? républicains dans une monar-

chie (1) ? » M. de Bonald, au reste, ne défendait pas ici le projet de loi qui lui semblait insuffisant. Les écrivains qu'il se trouvait combattre, sans les nommer, ont pris soin de se réfuter eux-mêmes, dans la situation nouvelle que le pouvoir leur a faite après 1830. N'est-il pas douloureux de voir les hommes perdre ainsi leur temps et leur peine à contredire aujourd'hui leurs opinions d'hier ?

Au bout de trois mois, le ministère qui avait écarté Chateaubriand, se vit forcé d'abdiquer, et de céder la place au ministère Martignac. M. de Chateaubriand, après avoir refusé le portefeuille de l'instruction publique, accepta l'ambassade de Rome. Là véritablement le chantre des *Martyrs* se trouvait où semblaient l'appeler sa gloire littéraire passée, le caractère de ses écrits religieux, et son ame éprise de rêveries solennelles. Jamais son nom n'avait été plus populaire, et personne en France n'aurait pu représenter plus noblement auprès du Saint-Siége, le prince et le pays qui l'avaient envoyé. Il adressa de Rome à M. de La Ferronnays, alors ministre des affaires étrangères, un Mémoire sur l'Orient : c'était l'exposé de ses idées sur la situation politique de l'Europe, et l'auteur ne faisait que répondre à une

(1) *Conservateur*, t. IV, p. 80. — Cf. p. 372.

question de son noble ami. En examinant les rapports naturels des grandes nations européennes, Chateaubriand concluait pour nous à une alliance avec la Russie, parce que des intérêts moins voisins et moins immédiats écartaient les chances de brouilleries plus certaines avec l'Angleterre ou l'Autriche, par exemple, qu'avec une puissance qui devait songer surtout à s'agrandir vers l'Orient. Etait-ce un si grand dommage que les Turcs fussent refoulés dans l'Asie, et, s'il se pouvait, jusqu'aux bords de l'Aral? La Grèce enlevée à leur tyrannie brutale et avilissante était un acheminement vers ce rêve ; mais Chateaubriand aurait voulu pour le pays de Léonidas et de Périclès une république fédérative. La diplomatie lui a imposé un petit prince bavarois.

Je ne sais jusqu'à quel point Chateaubriand, dans ses entrevues avec Léon XII, lui exposait fidèlement l'état du clergé français ; l'illustre ambassadeur se faisait illusion, quand il s'imaginait que l'Eglise de France avait trouvé des haines passionnées pour ne s'être point assez chaleureusement ralliée à la Charte et au Roi. L'épiscopat devait-il se réjouir des Ordonnances et de l'esclavage inepte qu'elles consacraient? M. de Chateaubriand laisse échapper quelques mots qui montrent qu'il n'en voyait pas les conséquences,

puisqu'il se prononçait pour cette législation (1), si justement comparée aux hypocrites mesures de l'empereur Julien ; le zèle religieux de l'auteur du *Génie* s'était, du moins, étrangement refroidi.

Chateaubriand, dans le conclave où fut élu le cardinal Castiglione (Pie VIII), adressa un éloquent discours au « Pontife à la fois présent et inconnu, qui allait bientôt s'asseoir sur la chaire de Pierre, à quelques pas du Capitole, sur les tombeaux des Romains de la République et de l'Empire..., sur ces tombeaux non entiers d'une autre espèce de Romains. » L'auteur du *Génie du Christianisme*, tout en demandant un pape qui connût les besoins nouveaux du présent et de l'avenir, ne réclamait rien qui ne fût contenu dans la religion de Jésus-Christ, et retrouvait les plus belles inspirations de sa jeunesse.

Il reste, à Rome, deux monuments qui attestent le passage de l'illustre écrivain : l'un à San Luigi de' Francesi, et c'est le tombeau de Mme de Beaumont, l'infortunée amie qui occupe une place dans les *Mémoires d'Outre-Tombe ;* l'autre à San Lorenzo in Lucina, et c'est celui qu'il con-

(1) *Mém.*, t. VIII, p. 478. C'est dans une lettre à Portalis, et l'on dirait d'un homme qui fait sa cour à l'un des auteurs de ces fameuses Ordonnances.

sacra à Poussin (1), pendant l'ambassade de Rome : là, un souvenir pieux au malheur et à l'affection ; ici, un hommage à un noble enfant de cette France que Chateaubriand sut toujours honorer.

Mais sa présence à Rome, au sein d'une ville faite pour son génie, ne fut pas de longue durée. Lorsqu'il apprit la chute du ministère Martignac et l'avènement de celui du 8 août 1829, il envoya sa démission au mois de septembre ; et, quoique l'on s'y attendît bien, cependant cette détermination fit du bruit, et blessa Charles X dans sa politique, représentée par le prince de

(1) Voici l'inscription de ce petit monument :

F. A. DE CHATEAUBRIAND
A NICOLAS POUSSIN,

Pour la gloire des arts et l'honneur de la France.

NICOLAS POUSSIN,

Né aux Andelys, en 1594,
Mort à Rome, en 1665,
Est inhumé en cette Eglise.

—

Parce piis lacrymis : vivit Pussinus in urna,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori ;
Hic tamen ipse silet. Si vis audire loquentem,
Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

C'est l'ancienne inscription de Bellori. — Le dessin du tombeau est de Paul Lemoyne, qui a sculpté le buste. Un bas-relief représente la découverte du tombeau de Sappho en Arcadie, sujet traité par Poussin.

Polignac qui avait toute sa confiance. Avec ce ministère, l'opposition s'anima de plus en plus, et devint menaçante pour la royauté personnellement. Il ne s'agissait de rien moins que d'un changement de dynastie, et la gauche y poussait de toutes ses forces. Les yeux avides des chefs se portaient vers le duc d'Orléans (1), dont le palais était ouvert à tous les fauteurs du libéralisme, à toutes les rancunes, et qui avait ses généraux, ses orateurs, ses journalistes, ses poètes, ses banquiers. Le duc d'Orléans n'était pas bien avec la cour des Tuileries, et malgré les faveurs obtenues de Louis XVIII, malgré les courtoisies de Charles X, la branche cadette vivait éloignée de la branche aînée. On donnait des gages publics

(1) « L'opposition faisait roi le prince qui était à sa tête, ministres les chefs qui, dans les deux chambres, l'avaient dirigée pendant quinze ans. L'entraînement des esprits vers cette idée ne datait pas de ce jour, il datait de quinze années. C'est au duc d'Orléans que s'adressait Courier dans ses pamphlets, M. Cauchois-Lemaire, dans ses *Lettres* condamnées; c'est à lui que, dans leur impatience mal calculée, certains hommes reprochaient de ne pas agir; c'est à lui que les Bourbons de la branche aînée prêtaient des complots qu'il ne tramait pas, une haine qui n'était que dans leurs cœurs. C'est auprès de lui et avec lui que les *bons citoyens* allaient déplorer des fautes qui pouvaient perdre l'Etat, et qui heureusement n'ont amené que sa régénération.» Thiers, *la Monarchie de* 1830. Paris, 1831, in-8, p. 23.

Est-il besoin de montrer que ses lignes prouvent de reste ce qu'elles ont l'air cependant de vouloir nier ?

au parti libéral : les voitures de M. le duc d'Orléans avaient paru aux funérailles de Foy, le duc avait envoyé dix mille francs à la souscription pour les enfants du général ; et jusque dans les affaires religieuses, on affectait de donner protection et appui aux opposants : nous avons vu que les journaux avaient parlé à dessein de Montlosier dînant au Palais-Royal.

Le duc d'Orléans, pour conquérir de la popularité, envoyait ses fils au collége, et Paul-Louis Courier, dès l'année 1821, dans un pamphlet sur la souscription pour l'acquisition de Chambord, s'attendrissait longuement, niaisement, il faut le dire, malgré tout son esprit, de voir le jeune duc de Chartres « étudier, aller en classe, avoir des camarades.... On n'avait point encore vu de prince aller au collége. » Ici l'érudition de Paul-Louis Courier était en défaut. A une époque où les princes exerçaient plus de prestige qu'en 1821, on avait vu au collége des Jésuites de Bourges le duc d'Enghien, celui qui devait être le grand Condé. Il allait soir et matin au collége et y soutenait des thèses publiques avec les plus brillants succès. Religion, politique, guerre, intérêts des princes, administration de l'Etat, rien ne lui était resté étranger ; et c'est le cardinal de Richelieu qui lui rendait ce témoignage. Sous Louis XIV, les princes n'allaient pas

au collége : grande misère ! Ils étaient seulement élevés, les uns par Bossuet et Montausier, les autres par Fénelon, Fleury et Beauvilliers. Tel était le malheur des temps. Plus fortunés, nous avons vu au collége de jeunes princes qui n'y arrivaient certes pas sur le pied de l'égalité, et ce prodige de la civilisation moderne a défrayé pendant dix-sept ans de règne les harangues officielles des bons bourgeois, des députés de la nation, et même d'illustres savants.

La niaiserie du libéralisme s'épanouissait donc en face de si étonnantes merveilles. D'autres allaient plus loin que Courier, qui ne vécut pas assez pour les suivre où il les eût infailliblement suivis. On citait l'Angleterre qui, pour achever l'œuvre de 1640, mit, en 1688, sur un trône tout prêt une famille qui avait la foi nouvelle. M. Thiers louait, dans son discours de réception à l'Académie française, la prudence de Guillaume III, et l'allusion n'était pas perdue pour tout le monde. Benjamin Constant, écrivait que « lorsqu'une dynastie ancienne ne veut pas des institutions nouvelles, il se peut qu'une nation tourne ses regards vers des hommes nouveaux (1). »

La fondation du *National*, par MM. Thiers,

(1) *Mém. sur les cent jours*, p. XXIII.

Mignet et Carrel, au mois de janvier 1830, devint le signal d'une guerre plus active encore et plus audacieuse. L'historien de la Révolution formulait alors sa grande maxime, que le *Roi règne et ne gouverne pas.* Il désignait au pays une royauté à essayer, et disait : « La France doit être bien desenchantée des personnes ; elle a aimé le *génie*, et elle a vu ce que lui a coûté cet amour. Des vertus simples, modestes, solides, qu'une bonne éducation peut toujours assurer chez l'héritier du trône, qu'un pouvoir limité ne saurait gâter, voilà ce qu'il faut à la France. Voilà ce qu'elle souhaite, et cela encore pour la dignité du trône, beaucoup plus que pour elle... la question est uniquement dans les choses ; elle pourrait être un jour dans les personnes, mais par la faute de ces dernières (1). » *Nous sommes la jeune garde*, disait M. Thiers à M. de Rémusat ; et, au sujet des Bourbons, il disait à d'autres : *Renfermons-les dans la Charte comme dans la tour d'Ugolin* (2). On proclamait très-haut la souveraineté du peuple, doctrine trompeuse qui est bonne pour ameuter les masses, que l'on enchaînera toujours sur les ruines de l'autorité qu'elles auront brisée.

(1) Laya, *Etudes sur la vie privée, politique et littéraire de M. Thiers*, t. I, p. 72.
(2) *Ibid.*, p. 33.

« Quant à la presse, écrivait M. Thiers, le pouvoir s'est armé contre elle, dès les premiers jours de la Restauration. On a eu beau lui répéter que la comprimer, c'était l'irriter, la rendre injuste, impatiente, injurieuse, emportée; que la livrer à elle-même, c'était la rendre sage, calme, décente, honteuse de ses écarts, si elle en commettait; on n'a pas voulu nous en croire; on a cinq ou six fois usé de la censure, et on l'a payé (1). » Il n'était pas surprenant qu'on n'en voulût pas croire M. Thiers, qui n'a pas voulu s'en croire lui-même, et qui a fait contre la presse les aimables lois de septembre.

Tout allait donc au renversement de la Monarchie des Bourbons. Le ministère répondit à des menées audacieuses, violentes, par des mesures hardies, irritantes et inefficacement appuyées. Le lendemain d'un brillant fait d'armes, qui dotait la France des rives africaines d'Alger, une émeute de trois jours abattit le trône de Charles X, et jeta sur le chemin de l'exil trois générations de rois. Pendant que Charles X s'éloignait de Paris, Chateaubriand y entrait, porté sur les bras du peuple triomphant; déplorable hommage pour l'auteur de tant d'écrits monarchiques.

(1) Laya, tom. 1, p. 61, art. du *National*, 1er février 1830.

M. Thiers, d'un autre côté, oubliant que « toute usurpation a un cruel retour, et que celui qui usurpe devrait y songer, du moins pour ses enfants qui presque toujours portent sa faute (1), » allait à Neuilly offrir une couronne à M. le duc d'Orléans, tandis que les adeptes de la République s'agitaient dans Paris et croyaient leur jour venu. Ils furent trompés, et bientôt le duc d'Orléans allait devenir *roi des Français*. La commission municipale, répétant une expression du vieux Lafayette, pris au piége, proclamait par un rapport solennel que « nous aurions *la meilleure des Républiques*, et, dans la meilleure des républiques, le trône le plus solide de l'univers (2). » Vaine promesse ! Bossuet prédisait, en 1689, que le principe de la souveraineté du peuple renverserait les monarchies les plus florissantes, et ébranlerait les assises de tous les gouvernements. Or, qu'était-ce que le gouvernement de Louis-Philippe, pour échapper à ces lois inflexibles de la logique et des choses humaines ? « Cette monarchie, transaction définitive entre tous les systèmes et tous les partis (3), » comme

(1) Thiers, *Hist. de la Révolution*, t. 1, p. 102, édit. de Furne, 1846.

(2) *Moniteur* du 4 sept. 1830. Rapport de MM. Lobau, Audry de Puyraveau, de Schonen, Mauguin.

(3) *La Monarchie de* 1830. Paris, 1831, in-8°, p. 1 de l'avant-propos.

le disait M. Thiers dans l'enivrement du triomphe, devait tôt ou tard succomber sous la force du principe en vertu duquel elle venait de s'élever, et des révolutionnaires sont un mauvais étai pour un trône.

Si Chateaubriand avait résisté aux séductions exercées par Napoléon dans sa force et sa splendeur, s'il avait soutenu bien des fois une politique opposée sur divers points à celle de la Restauration, ce n'était pas pour venir courber son génie et sa tête grisonnante devant celui à qui l'honneur et le devoir de prince du sang auraient dû mériter l'exil de ses proches et de son roi. M. de Chateaubriand resta fidèle à son passé, au milieu des apostasies, des couardises et des lâchetés de tout genre ; il ne fut pas de ceux qui aidèrent à placer une couronne sur la tête d'un fils de régicide, au détriment d'un enfant et par une misérable équivoque ; il fit entendre de sévères et prophétiques paroles sur la royauté nouvellement acclamée. Le 7 août 1830, la Chambre des Pairs retentit des derniers accents de l'illustre orateur :

« Une république, s'écria-t-il, aurait d'abord contre elle les souvenirs de la République même. Ces souvenirs ne sont nullement effacés. On n'a pas oublié le temps où la mort, entre la liberté et l'égalité, marchait appuyée sur leurs bras. »

Après quoi, parlant du pays et de ce qu'il fallait à la sécurité de son avenir, il s'exprimait ainsi sur l'élection de la branche cadette des Bourbons : « Si j'avais le droit de disposer d'une couronne, je la mettrais volontiers aux pieds de M. le duc d'Orléans; mais je ne vois de vacant qu'un tombeau à Saint-Denis, et non pas un trône. » Il élevait ensuite sur le pavois le dernier fils de France et le montrait ainsi à la patrie : « Charles X et son fils sont déchus, ou ont abdiqué, comme on voudra; mais le trône n'est pas vacant; mais après eux, venait un enfant : devait-on condamner son innocence? Quel sang crie contre lui aujourd'hui? Oseriez-vous dire que c'est celui de son père? » Il invoqua le droit contre la force, et dénonça l'écueil terrible caché sous la vague populaire : « Les vainqueurs, dit-il, s'emparent de l'arme qu'ils ont brisée! Dangereux tronçons, qui blesseront leurs mains sans les servir! »

Ce fut un malheur, ce fut une grande faute pour Chateaubriand que son opposition fantasque à une dynastie qu'il aimait, et qu'il avait éloquemment servie de sa plume et de sa parole; trop souvent son esprit fut en désaccord avec son cœur, et il porta un coup funeste à la monarchie, aux intérêts solides du pays; mais, du moins, au jour de l'adversité il prit généreu-

sement le parti des vaincus, tourna le dos à la fortune et abdiqua tous les titres qui auraient semblé le rattacher, ne fût-ce que de loin, à cette *monarchie entourée d'institutions républicaines*, qui réalisait enfin les vœux et les longs efforts de la famille des d'Orléans. Il résigna donc ses fonctions de ministre d'Etat, abandonna sans regret la dignité de Pair de France, qu'il fallait acheter par un nouveau serment auprès de gens qui avaient violé leurs serments les plus solennels, et, dans un écrit de la *Restauration et de la Monarchie élective*, fit ainsi sa profession de foi : « Il y a des hommes qui, après avoir prêté serment à la République une et indivisible, au Directoire en cinq personnes, au Consulat en trois, à l'Empire en une seule, à la première Restauration, à l'Acte additionnel, aux tardives constitutions de l'Empire, et à la seconde Restauration, ont quelque chose à prêter à Louis-Philippe. Je ne suis pas si riche... Irai-je attacher quelques années qui me restent à une fortune nouvelle, comme ces bas de robes que les femmes traînent de cours en cours, et sur lesquels tout le monde peut marcher? Moi, je suis le convoi de la vieille Monarchie, comme le chien du pauvre (1). »

Chateaubriand stigmatisait ensuite cette mo-

(2) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. X, p. 19, 21 et 22.

narchie où l'on greffait l'hérédité sur l'élection. Ce n'était plus, disait-il, un peu bizarrement, « qu'un amphibie à tête de roi, à queue de peuple. » Il se raillait de ce gouvernement improvisé de ville en ville pour trente-trois millions d'hommes, avec le passage d'une diligence surmontée d'un drapeau. Que n'interrogeait-on du moins un congrès national? Que ne faisait-on un semblant d'appel au peuple, puisqu'on voulait se dire son élu, le roi de son choix? Signalant ensuite les dangers qui attendaient la royauté de Louis-Philippe d'Orléans, et qui ne lui ont pas fait défaut, surtout « le spectre révolutionnaire, » indiqué en première ligne, Chateaubriand concluait que, par sa faiblesse et sa peur, « le gouvernement gagnerait sa légitimité auprès des gouvernements légitimes, comme un chevalier gagnait jadis ses éperons, non la lance au poing, mais le chapeau bas. » On sait maintenant s'il lisait dans l'avenir, et si l'oracle était sûr.

La logique est inexorable : elle ne saurait être confisquée au profit d'un parti ou de l'autre. Vous semez les vents : vous recueillerez les tempêtes. Tout de même, vous mettez en principe que l'insurrection est le plus saint des devoirs ; vous décorez, vous pensionnez des insurgés : pourquoi ne s'armeraient-ils pas, dès demain, contre votre principe ? Le droit ira se résoudre

dans la loi brutale du plus fort (1) et dans les coups de main. La Monarchie de 1830, placée sur cette pente fatale, ne pouvait que se précipiter tôt ou tard dans le gouffre, en n'ayant pas même de motif raisonnable pour se plaindre des factions : *Patere legem quam fecisti.* Pourtant, les sages d'alors croyaient avoir posé les colonnes d'Hercule de l'habileté politique ; on rappelait avec des airs capables et souverains que la Restauration avait péri, pour n'avoir *rien oublié et rien appris ;* elle s'était trop occupée d'adosser le trône à l'autel, de se prêter aux aveugles exigences du prêtre, de se livrer aux Jésuites, d'être fort humble devant l'Europe. Hélas ! et ces fiers politiques, si doctes jadis à tracer les devoirs, à indiquer la marche d'un bon gouvernement, eux qui n'ont point suivi les voies de leurs prédécesseurs, Dieu les a confondus dans leur prudence. Tout ce laborieux édifice de monarchie élevé pendant ces dix-sept années d'efforts et de plans miraculeux, s'est écroulé en quelques heures, comme ces châteaux de cartes auxquels se jouent les enfants.

Un vieux Roi, fuyant de Paris avec la compagne

(1) C'est ce que Chateaubriand développe contre M. Thiers avec une logique très-serrée, dans la préface des *Etudes historiques*, p. XCIII ; mais, en somme, il se montre beaucoup trop indulgent pour les principes de cet historien.

de sa vie ; se cachant sous un nom d'emprunt et un déguisement, cherchant sur les bords de l'Océan un navire qui le portât vers les lieux où se réfugia le vieux Roi, son souverain et son devancier ; de jeunes princesses errant sans guide ni protecteur à travers la capitale de la France ; des princes intrépides et encore à la fleur de l'âge n'ayant pas même à tirer pour leur défense l'épée qu'ils portaient pour la défense de la patrie ; une voix vengeresse faisant entendre les mots jetés à Charles X : *Il est trop tard* ; une loi de bannissement venant peser sur une famille princière, qui avait banni une autre famille royale, et *flétri* les courtisans de l'exil, sans prévoir qu'elle aurait à être visitée en exil aussi par les *flétrisseurs* de la fidélité ; l'illustre fugitif répétant lui-même, dans sa douleur et son affaissement, qu'il tombait comme Charles X, comme ce roi jadis traité de parjure : voilà le spectacle étrange, douloureux et plein d'enseignements qui a été donné aux hommes de ce temps. « O éternel Roi des siècles qui possédez seul l'immortalité (1) ! »

Chateaubriand avait donc été inspiré par la raison et l'honneur, en se séparant avec éclat de cette royauté nouvelle, de ces hommes qui se croyaient de plus forts et de plus adroits no-

(1) Bossuet, *Oraison funèbre de Madame.*

chers que lui et les ministres de la Restauration. Il alla bientôt chercher une retraite aux Pâquis, près de Genève, d'où le rappelèrent de poétiques voix, et plus encore assurément ce besoin de la vie de Paris, qui tourmentait l'illustre rival littéraire de *René*, Corinne, dans son brillant exil de Coppet. Au mois de septembre 1831, Béranger disait de loin à Chateaubriand :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir notre amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Où donc est-il ? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul sait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas ! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et, Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pélerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le Cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie
Devant le dieu que sa voix célébra.

De son pays qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé là.

A cette chanson, qui parlait du *cœur ingrat* et de la *folle vanité* des Bourbons, Chateaubriand, que l'on regrette de trouver plus tard dans les mêmes pensées et n'hésitant pas à le dire, répondit bientôt par son retour et par un écrit sur la *Nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille* (1).

Dans ce pamphlet, l'auteur frappait de rudes coups sur le pouvoir issu de 1830, en examinant ce qu'il aurait dû faire et ce qu'il avait fait jusque-là. Ce pouvoir même, il montrait par quelle institution, par quel autre pouvoir il eût été légitime et sensé de le remplacer ; et, pesant successivement les chances de la République, de Napoléon II, de Louis-Philippe Ier, il regrettait qu'on ne se fût pas arrêté à Henri V avec la lieutenance générale du duc d'Orléans. On aurait pu, en agissant de cette manière, conquérir les avantages pour lesquels on disait avoir combattu et ne pas ébranler dans sa base le principe d'autorité. « Une troupe de trembleurs, quelques affamés ambitieux ont trompé, disait-il, la générosité de Louis-Philippe ; il a cru sauver la France d'un danger qu'elle ne courait pas ; il s'est jeté dans la royauté pour nous racheter d'une anarchie qui n'était que dans l'esprit des poltrons. . . . . La légitimité

(1) Paris, Lenormant, octobre 1831, in-8°.

était le seul point d'arrêt, sur la pente rapide où la société est placée ; la légitimité détruite, à quel tronc attacherez-vous toutes les parties dont se compose le corps social ? Qu'est-ce aujourd'hui que d'être préfet, directeur-général, ministre, maréchal de France et même roi ? Toutes les autorités sont dégradées, et la liberté ne se sauve qu'en se traînant dans un reste de raison individuelle. L'attaque à la propriété ne tardera pas ; en tout pays, la propriété a succombé avec l'hérédité de la couronne : cette hérédité est la plus grande des propriétés ; quand elle est envahie, toutes les autres propriétés sont menacées..... Si la royauté peut être maniée et remaniée, divisée et subdivisée, il n'y a aucune raison pour que la propriété (qui est aussi une royauté ou une souveraineté) ne soit maniée et remaniée, divisée et subdivisée. »

Ainsi donc, en l'année 1831, M. de Chateaubriand dénonçait l'inévitable invasion d'une théorie que se sont efforcés de réfuter ceux-là même qui faisaient alors, avec une satisfaction indicible, l'horoscope de la *Monarchie de* 1830 (1).

(1) C'est le titre d'une brochure de M. Thiers, en 1831. On sait de qui est le livre *de la Propriété*, qui nous semble loin de valoir, malgré tout le talent que l'auteur y fait briller, ce simple mot d'un décalogue très-ancien : *Non furaberis*. M. Thiers n'avait-il point, dans son beau temps, contribué à ébranler le droit qu'il est

Vingt mois après l'avènement de la royauté-citoyenne, M. de Salvandy se lamentait déjà sur les attaques portées à la propriété par MM. Voyer d'Argenson et O. Barrot (1), celui-ci, chargé

venu réhabiliter, depuis qu'il est propriétaire? « Si les propriétés des individus, fruit et but du travail, devaient être respectées, écrivait-il dans son *Histoire de la Révolution*, celles qui avaient été données à des corps pour un certain objet, pouvaient recevoir de la loi une autre destination (t. I, p. 159, édit. déjà citée).»

M. Thiers parle des sophismes de l'abbé Maury combattant la confiscation des biens du clergé, et lui-même se paie de mots. Toute attaque à une propriété quelconque entraîne une attaque à la propriété en général, et ce n'est pas en alléguant que des biens avaient été donnés *pour un certain objet* qu'il est permis d'attenter aux intentions des donateurs. Autrement, on en serait quitte pour déclarer qu'il n'y a pas usufruit et emploi raisonnable, et que par des lois on peut impitoyablement saisir, spolier. M. Thiers ne voit que des *donations;* mais que dire des hommes qui avaient apporté leur patrimoine à une maison religieuse? encore même, les donations avaient-elles été reconnues par la loi comme perpétuelles et irrévocables. L'historien ne voit non plus que des *ecclésiastiques oisifs* (p. 160). C'est bientôt dit, mais ce n'est pas d'un mot que l'on fait oublier ainsi les vertus, la bienfaisance active et les travaux littéraires de tant de Religieux, de tant de prêtres du dernier siècle. Supposons même l'oisiveté aussi grande que se la forgeait la facile imagination de M. Thiers, est-ce donc là une raison pour dépouiller les gens?

(1) Salvandy, *Vingt mois ou la Révolution de* 1830; Paris, 1832, 1 vol. in-8°, p. 293. « On sait dans quelles mains est la propriété, » avait dit M. Odilon Barrot. — « C'est une révolution sociale, c'est la barbarie même, » disait prophétiquement M. de Salvandy. — Et M. Voyer d'Argenson, qui avait été gros propriétaire, appelait les propriétaires « des détenteurs de la richesse pu-

depuis lors, sous la présidence de Louis Napoléon, d'opposer une barrière au torrent qu'il aida jadis à se déchaîner.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,

ô droit sacré de la propriété !

M. de Chateaubriand, toujours dans son écrit sur la proposition Baude et Briqueville, montrait du doigt la voie de décadence où nous nous enfoncions de plus en plus. « La société ne périt point, disait-il, mais les sociétés périssent ; nos lumières seront transmises à la postérité et profiteront au genre humain, mais il est possible que nous-mêmes, comme nation, nous entrions dans les jours de décrépitude. Tout paraît usé ; arts, littérature, mœurs, passions, tout se détériore. Les plus nobles délassements de l'esprit sont remplacés par des spectacles grossiers ; si l'on pouvait faire renaître les gladiateurs, ils obtiendraient un succès que n'ont point les chefs-d'œuvres de Voltaire, de Racine, de Corneille et de Molière ; la Grèce aussi déserta Eschyle, Sophocle, Euripide et Ménandre pour les pantomimes des carrefours et les chevaux du Cirque. En politique, même aberration : on a vu la liberté dans la forme républicaine, sous la Convention ; on l'a

blique. » p. 475. C'est M. Barrot qui disait sous la Restauration que la loi doit être athée. A quoi bon laisser la propriété dans la loi, si l'on en ôte Dieu.

vue dans la forme monarchique, sous la légitimité; on a joui du despotisme sous la gloire; on n'a pu se tenir à rien. On ne croit plus ni à la liberté, ni à la tyrannie, ou plutôt l'une et l'autre ne semblent plus possibles. La pire des périodes que nous ayons parcourues, semble être celle où nous sommes, parce que l'anarchie règne dans la raison, la morale et l'intelligence. »

Il y a vingt ans que Chateaubriand écrivait ainsi; la mort lui est venu sceller les lèvres, mais s'est-il rien passé qui donne tort à ses tristes prévisions? Sous un régime où l'on avait « tous les inconvénients de la légitimité, et pas un de ses avantages, » fallait-il espérer quelque remède au mal que tant d'habiles esprits avaient fomenté? La réponse est dans ce que dit l'écrivain et des actes et des tendances de la royauté nouvelle.

Quant au bannissement de Charles X, il avait au moins raison de demander qu'on ne prît pas une mesure qui ne lui semblait bonne à rien, sinon à montrer un prince interdisant le sol de la France à un vieux roi, son parent; à une dynastie qui lui avait restitué ses apanages, à un jeune héritier d'une couronne que l'avenir restait libre de lui rendre, en dépit des lois de proscription; et enfin, Chateaubriand ne réclamait pour les aînés des Bourbons que ce qu'il aurait souhaité pour la famille même de Bonaparte, la liberté de ré-

sider dans un pays qui devait être las d'exiler et de proscrire à jamais. Cette liberté, cependant, n'était pas tout à fait dans la nature des choses ; elle eût embarrassé peut-être celui qui la réclamait.

L'éloquent écrivain qui plaidait pour Charles X une cause où il ne devait guère espérer de triomphe, car tout pouvoir nouveau s'effraie de l'ombre du pouvoir ancien, eut bientôt à faire éclater sa foudroyante parole au sujet d'une prisonnière de la famille déchue. Au mois de décembre 1832, il écrivit son *Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry*, qu'il ne s'agissait encore que de rendre à la liberté, mais que le gouvernement voulait déshonorer aux yeux du monde entier, sans considérer que l'on recevrait, jusque sur les degrés du trône, les éclaboussures de la boue qu'on jetait à la captive ; et que, s'il se trouvait des insulteurs pour une princesse qui avait failli au devoir, les consciences, néanmoins, réprouvaient énergiquement cette révélation publique d'une faute, quand c'était un parent qui retenait et flétrissait une femme, sa parente. L'illustre pamphlétaire ajoutant à ce que nous avons dit tout-à-l'heure des causes de notre décrépitude, stigmatisait les tendances anti-religieuses du pouvoir, et disait : « Cette théophobie de la monarchie du hasard annonce une existence transitoire, qui n'a rien de ce qui reste et dure. »

En effet, comme l'a dit Bossuet, « tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie (1). » Chateaubriand annonçait que « la quasi-légitimité périrait par sa misère, comme la légitimité par sa grandeur ; qu'on amènerait la République universelle pour en finir, et comme vengeresse de toutes ces lâchetés. » Il disait en terminant : *Madame, votre fils est mon roi!* et, quinze mois après une révolution faite, disait-on, pour la liberté de la presse, que lui, Chateaubriand, avait si vivement réclamée, les libéraux qui avaient en main le pouvoir, n'hésitèrent pas à incarcérer à la préfecture de police le plus grand écrivain dont la France s'honorât, depuis l'ouverture du XIXe siècle.

Les folliculaires qui aboient à la papauté, à l'Inquisition, en souvenir de Galilée et par tendresse pour cet illustre mort, trouvèrent fort naturel que le génie vivant n'eût pas même le privilége d'user d'une liberté à la conquête de laquelle on avait couru, à travers le trône le plus antique de l'Europe. Toutefois, le noble prisonnier déclara, du fond de sa prison que, pour rien au monde il ne dirait à ces inquisiteurs de la presse, à ces petits hommes, apostats de la veille, dont parle son *Mémoire*, qu'il s'appelait *François-Auguste de Chateaubriand*, et il tint parole.

(1) Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

Entre ces écrits politiques, où sa verve éloquente et capricieuse jette les invectives, prodigue les tableaux, sème les idées, allant et venant avec une séduction particulière, Chateaubriand publia un livre dont il avait, à une autre époque, fait connaître des fragments par des lectures. C'étaient les *Etudes* ou *Discours historiques sur la chute de l'Empire romain, la naissance et le progrès du christianisme, et l'invasion des Barbares* (1).

Il avait choisi, on peut le voir, une époque remplie de grands évènements, d'idées nouvelles venant remplacer des idées anciennes, et il lui fallait repasser par des chemins où se voient encore les traces récentes du savant, mais incrédule Gibbon (2). M. de Chateaubriand se récrie tout d'abord sur l'époque à laquelle il publie ce livre. « On abat les croix (3), dit-il, on poursuit les prêtres à toutes les pages de mon récit; on

(1) Paris, Ladvocat, 1832, 4 vol. in-8°.

(2) Les quelques notes de M. Guizot sur le XVe et le XVIe chapitres relatifs à l'établissement du christianisme, sont bien insuffisantes pour relever les ignorances et les paradoxes de Gibbon. Et non-seulement cela, mais encore M. Guizot s'est abstenu de mentionner le traducteur d'une partie de cette *Histoire*, Louis XVI, caché sous le nom de Leclerc de Septchênes, et l'édition française est pleine de fautes.

(3) On se rappelle *Pons de l'Hérault*, préfet du Jura et grand abatteur de croix, ce qui fut cause que quelques malins ajoutèrent au *Credo* : *Passus est sub Pontio de l'Hérault.*

bannit les Capets, et je publie une histoire dont les Capets occupent huit siècles. Le plus long et le dernier travail de ma vie, celui qui m'a coûté le plus de recherches, de soins et d'années, celui où j'ai peut-être résumé le plus d'idées et de faits, paraît lorsqu'il ne peut trouver de lecteurs. » Mais il s'agissait d'engagements à tenir, et, malgré la souffrance des temps', malgré les douloureuses préoccupations de la politique, il se trouva des lecteurs pour les *Etudes*.

Elles s'ouvrent par une préface, qui est elle-même un livre, et un livre curieux, attachant, dans son état d'imperfection. L'auteur, au milieu des travaux historiques qu'il a vus s'accomplir autour de lui, comprend bien que les annales de son pays seront remaniées, et il se demande quels sont les travaux exécutés jusqu'alors; quelles sont les qualités à louer ou les défauts à blâmer, dans les écrivains de l'ancienne école historique; jusqu'où il faut suivre l'école nouvelle, et quels en sont les auteurs les plus remarquables; ce qu'il y a de vrai, enfin, dans les théories religieuses, philosophiques et politiques du moment. M. de Chateaubriand rabat, et avec justice, les prétentions du siècle, qui s'imagine volontiers avoir tout inventé et tout fait, tandis que cependant « la brochure et l'article de journal semblent être devenus la mesure et la borne de

notre esprit (1). « Il honore de ses hommages et de ses regrets ces doctes et laborieux Bénédictins, qui ont usé leur vie à ramasser les matériaux avec lesquels aujourd'hui nous écrivons des livres que notre vanité trouve si prodigieux. Il rend aux historiens des derniers siècles plus de justice qu'on n'est habitué à leur en rendre, et il déclare que « les historiens du XIX[e] siècle n'ont rien créé; que seulement ils ont un monde nouveau sous les yeux, et que ce monde leur sert d'échelle rectifiée pour mesurer l'ancien monde (2). »

M. de Chateaubriand court avec rapidité sur son sujet, et caractérise le plus souvent avec une haute et lumineuse raison, avec finesse et malice parfois, avec enthousiasme aussi les ouvrages qui entrent dans l'objet de ses appréciations.

Il a divisé en deux écoles les historiens modernes de la France : l'Ecole descriptive, et l'Ecole fataliste; la première, créée par l'auteur des *Ducs de Bourgogne;* la seconde, par MM. Thiers et Mignet. Evidemment, ce n'est pas celle-ci qu'il aime et approuve, encore bien qu'il parle de ses deux chefs avec les égards dus à leurs talents. Il ne comprend pas l'impassibilité en face du vice

(1) Préface, p. XLVIII. — Cf. p. XL, XLVI, LXXIII.
(2) Préf., p. XCI.

et du crime, et, dans le tableau qu'il trace des hommes et des folies des révolutionnaires de 1793, il use de toute la force et de toute l'énergie de sa plume; peut-être même en abuse-t-il. Ce caractère de noble moralité ne l'abandonne pas, et il flétrit vigoureusement ces « théoristes de terreur, » ces « architectes en ossement et en têtes de morts (1), » qui ont cru surpasser les maîtres (Thiers et Mignet) en exagérant leurs principes.

« Quant à moi, ajoute-t-il, je ne me sens aucun enthousiasme pour une hache. J'ai vu porter des têtes au bout d'une pique, et j'affirme que c'était fort laid. J'ai rencontré quelques-unes de ces vastes capacités qui faisaient promener ces têtes : je déclare qu'il n'y avait rien de moins vaste; le monde les menait, et elles croyaient mener le monde. Un des plus fameux révolutionnaires à moi connus était un homme léger, bavard, d'un esprit court, et qui, privé de cœur de toute façon, en manquait dans le péril. Les équarisseurs de chair humaine ne m'imposent point; en vain ils me diront que, dans leurs fabriques de pourriture et de sang, ils tirent d'excellents ingrédients des carcasses industriellement pilées; manufacturiers de cadavres, vous aurez beau broyer la mort, vous n'en ferez jamais

(1) Préf., p. xci.

sortir un germe de liberté, un grain de vertu, une étincelle de génie (1). »

Il y aurait certainement à redire à certains jugements de l'auteur des *Etudes*, et à des éloges trop facilement décernés; on trouve dans cette préface, plusieurs noms qui doivent être étonnés d'y être venus prendre place. M. de Chateaubriand sacrifiait en cela à ce besoin de popularité et de louanges obtenues par d'autres louanges, qui n'a fait que s'accroître avec le nombre de ses années : c'est une des misères de la littérature de notre âge.

L'écrivain, qui ramènera tout au pied de la croix, aurait pu remarquer ce qu'il y a de préventions contre l'Eglise catholique dans le génevois Sismondi, dans les grands airs d'impartialité de M. Guizot, dans les deux frères Thierry, dans Augustin surtout, qui accommode souvent à ses systèmes les passages des auteurs qu'il semble n'alléguer qu'avec l'exactitude la plus scrupuleuse ; son nom, du moins, et la confiance qu'on lui accorde, autoriseraient à le croire. Nous étonnerions, si c'était le lieu de mettre en lumière ces haines, ces préjugés qui déroutent et aveuglent, dès qu'on rencontre sur son chemin et l'Eglise catholique et ses institutions.

(1) Préf., p. CVII.

M. de Chateaubriand n'était guère propre, peut-être, à dévoiler ces faiblesses de nos historiens les plus renommés. Obéissant dans ce livre, à un malheureux besoin de sourire aux idées nouvelles, si ce n'est de les caresser, et de se voir en retour fêté par elles, il établit une distinction qui nous paraît entièrement ruineuse. Il veut, en effet, distinguer trois vérités : la vérité religieuse, la vérité philosophique, et la vérité politique (1), comme si la vérité se pouvait scinder et n'avoir pas pour caractère essentiel d'être une ! Nous voudrions savoir comment M. de Chateaubriand entendait concilier la vérité religieuse sur la divinité de Jésus-Christ, par exemple, avec la vérité philosophique de l'Arien ou du Socinien sur le même dogme. Or, il dit que la vérité philosophique, c'est l'indépendance de l'esprit de l'homme. Pitoyable sophisme, étrange aberration ! car l'esprit de l'homme est à coup sûr dépendant des principes premiers et éternels, de certaines vérités mathématiques, de choses vulgaires, comme deux et deux font quatre ; et, en tout cas, l'indépendance à l'égard des doctrines religieuses ne lui saurait apporter la vérité. L'indépendance alors, c'est l'orgueil de l'homme dans sa crudité révoltante ; c'est l'acheminement à l'individualisme et à la bêtise.

(1) Préf., p. CXI.

M. de Chateaubriand « adopte pour vérité religieuse la vérité chrétienne, non pas comme Bossuet, en faisant du christianisme un cercle inflexible, mais un cercle qui s'étend à mesure que les lumières et les libertés se développent (1). » Ceci ressemble fort à une erreur. Bossuet, une fois la vérité chrétienne sauvegardée, ne défend pas au cercle des lumières de s'élargir, de s'étendre; M. de Chateaubriand n'a donc rien de plus que ce mâle et austère génie, à moins d'admettre un développement qui sera tel que d'autres l'ont imaginé, c'est-à-dire, qui dépassera la vérité chrétienne, et deviendra cette perfectibilité que l'auteur du *Génie* combattait, dès ses débuts, dans M[me] de Staël. Qu'est-ce que les lumières et les libertés peuvent faire à l'Evangile, si ce n'est au sens que le sage Vincent de Lérins entendait le progrès dans le christianisme, déjà au V[e] siècle (2) ; et ces mots sonores ne jurent-ils pas dans un livre où 'auteur s'attriste plus d'une fois sur la misère de l'esprit humain, sur les excès lamentables de ce qu'on est convenu d'appeler les lumières et les libertés ? Chacun aujourd'hui n'entend-il pas ce qu'il veut par ces

(1) Préf., p. CXI.

(2) Dans son *Commonitoire*, chap. 23. Il assimile le progrès à l'homme qui grandit et se développe, mais en restant essentiellement le même individu, à tous les points de sa vie.

grands mots dont on fait un si criminel abus, et ne les prend-on pas en des acceptions toutes contraires, suivant le parti auquel on a inféodé ses passions ?

Ainsi, la division de M. de Chateaubriand le jette dans des embarras inextricables, et ses premières pages nous en offrent plus d'une preuve. Il est fort en peine pour expliquer son christianisme progressif et sa vérité religieuse *perfectionnée*, qui doit s'accorder le mieux du monde et vivre très-fraternellement avec la vérité philosophique.

Il se manifeste bien d'autres erreurs de ce genre à travers les *Etudes*. M. de Chateaubriand dit sans hésitation que « l'hérésie maintint l'indépendance de l'esprit humain, et fut favorable à la vérité philosophique (1) ; » il dit que, « à part le mal qu'elles ont pu faire, les hérésies ont servi à prévenir la complète barbarie, en tenant éveillée la faculté la plus subtile de l'esprit, au milieu des âges les plus grossiers (2). » Les hérésies, cependant, sont aux yeux de M. de Chateaubriand, des erreurs (3), et nous déclarons bien haut ne pas comprendre en quoi des erreurs peuvent être si favorables à la vérité, même à la vé-

(1) Préf., p. CXIII.
(2) *Etudes*, t. IV, p. 23.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 22.

rité philosophique, s'il y en a une. D'où vient qu'il s'élève si énergiquement contre la Réformation, qui ne fut autre chose qu'une grande hérésie revêtue ici du nom de Martin Luther, là de celui de Calvin, ailleurs de celui de Henri VIII? Pourquoi, après avoir mis en avant son principe sur les hérésies, vient-il dire que celle-ci « rétrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, et comprimait les grands cœurs à la guerre (1)? » Oserait-on soutenir que les disputes théologiques du Bas-Empire, amenées surtout par des hérésies, aient été de quelque utilité sérieuse à l'esprit humain?

M. de Chateaubriand nous dit que « l'hérésie d'Arius avait tout divisé et subdivisé, et que le schisme ajoutait ses désordres à ceux de l'hérésie (2); » il écrit que « les hérésies affaiblirent et divisèrent l'Empire romain (3); » puis il en vient encore à parler de leurs » effets salutaires, » qui furent d'exercer la pensée, de tenir l'intelligence éveillée, de conserver le droit de choisir (4). On souffre trop, en vérité, de voir l'auteur du *Génie* descendre à de tels paradoxes, car

(1) Préf., p. CXXXII, CXXXV. — Répétition des mêmes griefs au t. IV, p. 261-271, et dans les mêmes termes.

(2) T. II, p. 81.

(3) T. III, p. 38.

(4) *Ibid.*, p. 39.

enfin l'intelligence n'a rien à gagner au contact de l'erreur, et le monde pourrait très-bien garder tout son libre arbitre, son droit de *choisir*, quand même Arius ne fût pas venu sophistiquer sur la divinité de Jésus-Christ ; autant vaudrait dire que la lumière peut jaillir des ténèbres, que d'imputer à l'erreur une pareille efficacité.

Comment M. de Chateaubriand a-t-il pu se laisser ainsi emporter au souffle nouveau et à ces vaines subtilités d'écrivains modernes qui, ne voulant pas sembler tout d'abord des partisans des hérésies et des atteintes à l'inflexible rigueur de la foi catholique, c'est-à-dire de la vérité, se sont retranchés derrière des inventions spécieuses, derrière des mots, car ce n'est pas autre chose ?

Avec la *Préface*, ce qu'il y a de principal dans les *Etudes*, c'est le tableau pittoresque et animé du règne des Césars, de ces désordres et de ces vices qui précipitaient la décadence romaine, et de l'inondation des Barbares que la Providence tenait en réserve au pôle glacé du Nord. Ce sont des coups de pinceau hardis et frappants, des traits vifs et heureux, des accents par intervalles dignes de Bossuet ; mais l'intérêt s'arrête sur le seuil des temps modernes, et, malgré de belles pages, on se demande pourquoi l'auteur a voulu donner ces esquisses décharnées de l'histoire de

France, et ces analyses stériles et inanimées. La peinture des mauvais temps de la décadence, présente des crudités qu'on saurait gré à un écrivain chrétien d'avoir tenu dans l'ombre, et qui font que les *Etudes* seraient déplacées aux mains de la jeunesse. Quel besoin y a-t-il de nous mettre sous les yeux toutes les scènes de Suétone, de l'*Histoire Auguste* et d'Ammien Marcellin?

L'érudition de M. de Chateaubriand, qui avait « horreur de ces nids à rats qu'on appelle bibliothèques (1), » n'est pas toujours puisée aux meilleures éditions des auteurs qu'il cite; elle en est donc affectée, et l'écrivain affirme quelquefois sur parole des faits qui voudraient être discutés. Ainsi, un ingénieux écrivain a-t-il dit de Synésius, évêque de Ptolémaïs, « qu'on lui permit de garder sa femme et ses opinions (2); » M. de Chateaubriand, sans hésiter, s'arrête à l'asser-

(1) Lettre inédite de Mme de Chateaubriand à l'abbé Bonnevie, chanoine de Lyon.

(2) *Tableau de l'éloquence chrétienne au cinquième siècle*; Didier, 1849, p. 227. Il a été démontré que cette assertion est dénuée de toute vraisemblance, et on a lieu de s'étonner que M. Villemain l'ait reproduite, dans une édition postérieure à des critiques qui ont passé sous ses yeux. Ce qui regarde la promotion de Synésius à l'épiscopat, se trouve particulièrement mis en lumière par M. Fr. Toussaint, dans le t. IV d'un *Choix de Mém.*, publiés par la Société littéraire de l'Université catholique de Louvain. — Louvain, 1848, in-8°.

tion de M. Villemain, qui ne repose sur aucun fondement, qui est même en opposition avec les habitudes de l'Eglise, en ces temps-là. Synésius, il est vrai, refusait l'honneur de l'épiscopat, et voulait continuer à vivre avec sa compagne bien-aimée, à se livrer aux études philosophiques, et l'on sait qu'il avait des opinions particulières; mais puisqu'il élevait des difficultés, qu'il s'isola du monde pendant plus de sept mois pour s'instruire des devoirs de sa charge et s'y préparer, ne faut-il pas conclure plutôt qu'il renonça aux opinions dont il était imbu, et que son métropolitain, Théophile d'Alexandrie, qui n'était pas homme à transiger, quand il s'agissait de la foi orthodoxe, ne l'ordonna que suivant les lois de la discipline ecclésiastique? Nous avons fait remarquer dans une note que M. de Chateaubriand répète, avec quelques additions, au tome IVe de ses Etudes, plusieurs pages sur la Réformation, qui se trouvent déjà dans la Préface, et qui reviendront encore dans l'Essai sur la littérature anglaise (1) : l'illustre écrivain n'était-il pas assez riche de son propre fonds, pour ne pas se voler lui-même, et encore à deux reprises? Il se justifie, dans une lettre inédite, par l'exemple de

(1) Tome I, p. 199-210. De même, p. 41, il reprend ici plusieurs détails de ses *Etudes* sur les costumes et les mœurs du moyen-âge; et p. 152, sur les hérésies.

Robertson, mais il resterait peut-être à justifier Robertson lui-même.

Tout montre donc que les *Etudes* ont été malheureusement expédiées à la hâte, et que la partie qui vaut le mieux, qui seule aurait dû être traitée avec étendue, puisque le temps manquait à l'auteur pour le reste, ou semblait devoir lui manquer, n'est pas ce qu'on avait lieu d'attendre de Chateaubriand.

Nous ajouterons une dernière observation, qui est d'un homme compétent sur ce sujet : « Les développements du droit furent, chez les Romains, en raison inverse des progrès de leur littérature. C'est un point qui n'a pas été assez remarqué ; Gibbon n'a porté là-dessus qu'un jugement comparable à ses fausses doctrines sur l'établissement du christianisme, et il est à regretter que M. de Chateaubriand n'ait pas trouvé pour le droit romain de guide plus sûr que Terrasson (1). »

Au milieu de quelques voyages, comme celui qu'il fit auprès de Charles X, à Prague, en 1833, et de son excursion dans l'Auvergne, puis au golfe Juan (1838), l'auteur des *Etudes* publia quelques travaux commandés par de regrettables nécessités de fortune ; c'était moins un charme pour ses vieux ans, qu'une loi pesante sous

(1) Giraud, *Hist. du droit romain*, p. 287.

laquelle il se courbait à regret. Qui donc voudra penser qu'il se soit assujetti de gaîté de cœur à écrire une traduction du *Paradis perdu* de Milton ?

Ce travail était précédé d'un *Essai sur l'histoire de la littérature anglaise* (1), ouvrage qu'on ne saurait considérer comme une histoire régulière et complète ; M. de Chateaubriand n'avait plus le temps ni la patience qu'il aurait fallu pour un long et minutieux labeur d'analyse, pour l'étude approfondie d'une littérature étrangère. Aussi dit-il : « Dans cet *Essai*, je m'occupe de tout, du présent, du passé, de l'avenir ; je vais çà et là ; quand je rencontre le moyen-âge, j'en parle ; quand je me heurte contre la Réformation, je m'y arrête ; quand je trouve la révolution anglaise, elle me remet la nôtre en mémoire, et j'en cite les hommes et les faits. Si un royaliste anglais est jeté en geôle, je songe au logis que j'occupais à la Préfecture de police. Les poètes anglais me conduisent aux poètes français ; lord Byron me rappelle mon exil en Angleterre, mes promenades à la colline d'Harrow et mes voyages à Venise ; ainsi du reste. Ce sont des mélanges qui ont tous les tons, parce qu'ils parlent de toutes les choses ; ils passent de la critique élevée et familière à des considéra-

(1) Paris, Gosselin, 2 vol. in-8° ; le *Paradis perdu* (avec le texte) en forme deux autres.

tions historiques, à des récits, à des portraits, à des souvenirs généraux ou personnels..... La littérature anglaise n'est ici que le fond de mes stromates, ou le canevas de mes broderies ; c'est pour cela que j'ai donné un second titre à cet *Essai* (1) », celui de Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions.

Il est aisé de comprendre le vice d'un tel système et de prévoir les disparates, les inégalités, les redites ; quand on sait de quoi est capable le génie de M. de Chateaubriand, l'on n'est pas surpris de rencontrer des endroits très-remarquables ; mais cette diversité devient fatigante ; on perd patience à courir d'un objet à l'autre, à travers des noms qui ne viennent sous la plume de l'auteur que par courtoisie, tranchons le mot, par flagornerie, et d'avoir si souvent à se dire en soi-même : *Non erat his locus.* De longs passages sont empruntés aux *Mémoires d'Outre-Tombe* ; d'autres aux *Etudes Historiques*, comme le chapitre sur la Réformation ; d'autres enfin sont destinés à servir plus tard, comme cette théorie des lettres d'amours (2), qui devra reparaître dans *Rancé*.

Il n'y a rien, dans ces deux volumes, d'aussi animé et d'aussi neuf que les cent cinquante pages où il est traité de la vie de Milton et de ses

(1) Tome I, p. 17.
(2) Tome II, p. 326.

œuvres. Ce fut vers sa cinquantième année que l'auteur du *Paradis perdu* acheva le poème qui le place maintenant au sommet de la littérature anglaise. Après avoir été mêlé à toutes les luttes qui s'étaient accomplies sous ses yeux, après avoir entendu les fanatiques prédications des révolutionnaires les plus exaltés, Milton peignit en traits plus fermes ces grands assauts des démons révoltés et des anges fidèles. En choisissant un sujet qui offrait quelque analogie avec le spectacle qu'il avait eu devant lui, Milton puisait encore dans sa vie domestique ; et le frais et suave épisode de l'amour d'Eve et d'Adam se termine par une réconciliation, qui est historique pour le poète. Sa malheureuse cécité lui inspire aussi d'admirables vers. Tous ceux qui ont quelque étude, savent très-bien que Milton se faisait lire la Bible en hébreu par ses filles, qui n'entendaient pas un mot de cette langue, et qui lui récitaient de la même manière du grec et du latin ; mais tous ne savent pas également qu'elles n'avaient point pour leur père cette douce pitié dont on les a souvent honorées. Il n'y avait rien de beau comme ces jeunes filles penchées sur le fauteuil de leur vieux père, assises à ses genoux, caressant les cheveux blancs de cet Homère aveugle, et le ramenant, par une délicate et ingénieuse affection, aux plus riantes années

de la vie ; c'est un ravissant tableau que M. de Chateaubriand nous gâte, en nous faisant entendre les plaintes de Milton qui accuse ses filles : elles lui volaient ses livres !

Homme politique, Milton se déclarait pour la république et l'aristocratie ; homme religieux, il était indécis et chancelant, ne sachant à quoi s'en tenir dans ses affirmations ou ses négations sur plusieurs points du symbole évangélique ; prosateur, il avait de la fermeté et de l'éloquence ; poète, il faisait de bons vers latins, autant qu'en peuvent faire les héritiers d'une langue morte ; et innovant hardiment dans la sienne, il s'est créé un idiôme à part, un idiôme rude, heurté, plein d'ellipses, de mots nouveaux et d'hébraïsmes. Il est âpre et sauvage quelquefois ; mais que d'harmonie et de suavité dans certains morceaux, spécialement au troisième chant et au quatrième !

On n'avait point encore jugé Milton avec autant de vérité que le fait Chateaubriand, ni étudié de si près cette nature sombre et fière, ce style unique dans la poésie anglaise ; Milton enfin était peu connu du commun des lecteurs, malgré les versions qui en ont été faites en prose et en vers.

Quand on veut faire passer un écrivain chez une nation étrangère, on lui met sur les lèvres un autre idiôme que le sien ; il faut, tout en

restant fidèle à certaines exigences de cet idiôme, conserver à l'écrivain son originalité native, sa tournure d'esprit, sa pureté de style ou même son mauvais goût, ses métaphores, son âpreté ou sa douceur, de sorte qu'alors Lucrèce et Virgile, tout-à-fait dissemblables en latin, le soient encore en une autre langue. Si vous étendez la phrase brève et sentencieuse de Salluste ou la pittoresque concision de Tacite, si vous brisez la flottante période de Tite-Live, je ne vois plus la physionomie de ces historiens.

Traduire, ce n'est donc point un travail aussi pauvre, ni aussi infructueux que bien des gens le voudraient dire. Quand on traduit avec habileté, on crée dans une certaine mesure, et il faut à cette œuvre de l'ardeur et de la jeunesse de style, de la souplesse en toute manière.

M. de Chateaubriand a traduit Milton avec une extrême fidélité ; la ligne en prose coudoie le vers ; la figure s'emboîte sur la figure, et l'on s'aperçoit aisément que ce n'est plus la prose de Louis Racine, ni de Dupré de Saint-Maur, ou des autres traducteurs. Cependant, ce rigoureux système de fidélité amène des inversions violentes, des mots de création nouvelle et inadmissible comme *emparadisés* dans les bras l'un de l'autre, ce qui est, du reste, exactement le vers anglais :

Emparadised on one another's arms.

M. de Chateaubriand a donné tête baissée dans tous les inconvénients du système de la fidélité littérale, et il l'a fait de parti pris; mais aussi, soyons juste, il y a puisé des beautés que ses devanciers ne soupçonnaient pas et que l'on n'obtiendrait guère avec un autre système. Le traducteur avait reconnu quelques contre-sens qu'il se proposait de corriger dans une réimpression, et qui étaient inévitables dans un poème si long, et dans une lutte avec un pareil génie.

Les raisons qui avaient déterminé Chateaubriand à publier l'*Essai sur l'histoire de la littérature anglaise* et sa traduction du *Paradis perdu*, l'engagèrent deux ans plus tard à détacher de ses *Mémoires* le *Congrès de Vérone*, dont nous avons déjà parlé. En 1838, il donna au public un *Recueil des Pensées* de M. Joubert (1), qui fut son ami le plus intime, ainsi que Fontanes, et qui « avait de l'un et de l'autre (2) ; » mais le monument élevé à la mémoire de ce gracieux inconnu, tout-à-coup dévoilé par l'amitié, restait au-dessous des proportions voulues, et il a été depuis agrandi par un neveu de l'auteur, puis décoré d'un beau frontispice par l'habile main de M. Sainte-Beuve.

(1) Paris, imp. de Lenormant, 1838, in-8°; les 2 vol. publiés ensuite sont de 1842.

(2) Sainte-Beuve, *Portr. litt.*, t. II, p. 303.

En 1839, de concert avec Mme Christine de Fontanes, fille du poète, et par les soins habiles du même critique, Chateaubriand détermina une édition des *Œuvres* de son noble ami (1), « dont le caractère était aussi pur que ses talents(2), » avait-il dit ailleurs. Pendant que l'auteur des *Portraits littéraires* déployait dans la biographie de cet honorable écrivain les richesses de son esprit varié et ingénieux, M. de Chateaubriand élevait comme une espèce de sublime portique à ce pieux mausolée. La lettre qu'il adressait à Mme de Fontanes sur le caractère et les écrits de son frère, est pleine de grandeur et de cette mélancolie familière à l'auteur du *Génie*.

En même temps qu'il mettait la dernière main à ses *Mémoires*, Chateaubriand, « pour obéir aux ordres du directeur de sa vie, » écrivait l'histoire de l'abbé de Rancé, cet illustre réformateur de la Trappe, qui consacra une partie de sa carrière à expier, dans les austérités de la pénitence, les dissipations et les mondanités de l'autre moitié. L'abbé Séguin, vénérable prêtre de Saint-Sulpice, mort à Paris, le 15 avril 1843, à l'âge de 95 ans, parlait souvent à l'auteur du *Génie du Christianisme* d'écrire cette histoire de Rancé. M. de Chateaubriand y avait une répugnance

(1) *Œuvres* de Fontanes ; Paris, 1839, 2 vol. in 8º.

(2) *Essai hist.*, t. I, p. 130.

naturelle ; mais pourtant il étudia , il lut , et c'est le résultat de ses lectures qui compose la Vie du saint abbé de la Trappe (1). Il a dédié ce volume à la mémoire du digne prêtre , qui fut un confesseur de la foi et un ami des pauvres, pauvre lui-même par vertu, et par docilité aux graves conseils de sa vertueuse mère.

Certes , le respectable abbé Séguin , qui attendait , sans doute , une vie pleine d'édification et écrite avec tout le sérieux que lui semblait requérir le sujet , aurait été fort surpris de voir duel Rancé lui créait M. de Chateaubriand ; mais il est des travaux qui ne se peuvent commander, et l'imagination de l'écrivain était peu faite , même sous le poids des années, pour le calme recueilli et les procédés timides d'une biographie de pénitent. Il y a, tout au contraire, dans la Vie de Rancé, un ton leste et profane qui a justement choqué les personnes chrétiennes , et devant lequel se sont récriés les hommes du monde. On sent à coup sûr la main puissante qui se joue avec les tableaux vifs et animés , pleins de fantaisie et de coloris ; on reconnaît le grand écrivain à des jugements, à des mots heureux , à des pages d'un sentiment exquis, d'une teinte sombre et gracieuse ; mais que de singulières échappées ! que de souvenirs inopportunément évo-

(1) *Vie de Rancé* ; Paris, Delloye, 1844, in-8°.

qués ! que de choses frivoles et légères ! l'auteur ne s'est-il pas trop complu aux détails de la société de Ninon de Lenclos, la fameuse courtisane ; de Mme Scarron, destinée à devenir l'épouse de Louis XIV ; aux scandales du cardinal de Retz, qui « finit ses jours en silence, vieux réveille-matin détraqué (1), et ne se douta jamais qu'il y eût plus de gloire dans un chapelet récité avec foi, que dans tous les hauts et les bas de la destinée (2) ? » A force de vouloir s'arrêter aux images de mort, l'auteur se reprend à la vie et à la gloire par les semblants mêmes de modestie un peu fardée (3) ; et quand il parle des grands noms qu'honore l'histoire, il se montre beaucoup trop désintéressé pour eux.

Est-il vrai qu'il ne « soit resté de Bossuet qu'une pierre (4), » et n'est-ce rien que le souvenir de ses vertus, de ses combats, et les services que ses écrits rendent chaque jour à l'Eglise ?

La même galanterie que nous avons remarquée pour les contemporains, dans d'autres livres de M. de Chateaubriand, se reproduit ici ; il va jusqu'à prononcer le nom d'une romancière fa-

(1) *Vie de Rancé*, p. 126, 1re édition.
(2) *Ibid.*, p. 128.
(3) *Ibid.*, p. 211.
(4) *Ibid.*, p. 175.

meuse (1) et d'une danseuse illustre (2). Que viennent faire ces noms dans la vie d'un pauvre trappiste? Il y a des mots étranges, des manières de dire qui ne sentent nullement la gêne, qui la sentent trop peu. Ainsi, le Duc de Saint-Simon « écrivait à la diable pour l'immortalité (3); » Mademoiselle de Montpensier était « un grand hurluberlu, » que sais-je encore? M. de Chateaubriand nous représente des jeunes filles du couvent comme une « troupe de longues cigognes blanches qui chantaient (4): » image singulièrement disgracieuse, si elle est fidèle pour le moment voulu! Beaucoup de ces étrangetés ont été, il est vrai, corrigées par l'auteur, dans une seconde édition; mais, avec ses qualités et ses défauts, la *Vie de Rancé* est une erreur de l'illustre vieillard.

Ce fut sa dernière œuvre, et, en déposant la plume, comme cet athlète de l'antiquité déposait le ceste et renonçait à son art (5), il songea de plus en plus à se préparer cette « grandeur du trépas chrétien, » qu'il avait chantée dans sa jeunesse. « La plus belle couronne d'un vieillard,

(1) Mme Dudevant (G. Sand).

(2) Mlle Taglioni.

(3) *Vie de Rancé*, p. 170.

(4) *Ibid.*

(5) Hic cæstus artemque repono.

Virgil. *Æn.* v, 484

disait-il autrefois, ce sont ses cheveux blancs et les souvenirs d'une vie honorable (1). » Cette couronne précieuse n'a-t-elle pas orné ses derniers ans ? n'y a-t-il pas ajouté les fortifiantes pensées qni font que le chrétien est « doux envers la mort (2), » comme s'exprimait Bossuet ? Malgré ce que M. de Chateaubriand a dit vers sa fin (3), de la triste condition que l'âge présent fait aux vieillards, et qu'ils se font aussi trop à eux-mêmes, il lui a été donné de garder jusqu'au bout le prestige de son nom glorieux, de se voir entouré de respectueux et tendres hommages, sous l'œil de l'amitié et de l'amitié la plus délicate, la plus propre à reposer des tristesses de la vie, du poids des jours d'automne. M. de Chateaubriand n'a cessé de voir autour de lui des admirateurs de son génie, des fils de sa muse ; on a rendu justice constamment à l'élévation et à l'indépendance de son caractère ; il a porté jusqu'au terme inévitable le sceptre de la royauté, dans le cercle éminent de l'illustre femme associée pour jamais à sa mémoire, et à laquelle il a dit :

Jusqu'à mon dernier jour, douce et charmante étoile,
Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau ;
Et quand tu cesseras de luire pour ma voile,
Tu brilleras sur mon tombeau.

(1) *Itinéraire.*
(2) *Orais. funèbre de la duchesse d'Orléans.*
(3) Lettre à M[me] de Fontanes.

Quand la voile s'est perdue dans l'Océan, que le grand navigateur est allé dormir son sommeil dans son lit de pierre battu des vagues, la douce étoile n'a pas tardé longtemps à se lever sur le tombeau, et la postérité a commencé pour ces illustres morts.

Dans ses dernières années, l'auguste vieillard se condamnait à un remarquable silence au milieu du cercle animé, où les regards et le respect cherchaient son front couronné du génie. Ne fût-ce pas le résultat de la lassitude des ans, ce serait de la sagesse que de retenir captive sa pensée et d'être sobre de sa parole. Cependant, que de choses belles et originales ont dû encore échapper aux lèvres harmonieuses du chantre de Cymodocée! Que de fruits splendides ont dû apparaître sous les feuilles jaunissantes de l'arbre majestueux? Les bouleversements de février 1848 avaient augmenté ce silence qui ressemblait au sommeil, et le grand homme ne sortait de sa taciturnité que par des espèces de monosyllabes. On en a cité un, qui peut bien être rappelé, à cause de la réponse qu'il détermina. Il dit une fois, en voyant paraître le poète Béranger :

« Eh bien! vous avez votre république? — Oui, répliquait le poète, mais j'aimerais mieux la rêver encore que la voir. »

Ainsi, les deux vieillards, le champion de la

royauté et celui de la République, se rencontraient dans une pensée commune, et la même raison qui contribuait à faire celui-là plus silencieux, rendait celui-ci aux regrets de ses rêves et de ses enchantements passés.

M. de Chateaubriand, qui parlait depuis bien des années de son dégoût de la vie, et de tout ce qu'il y a de vanité dans les choses que nous prisons le plus, se sépara de ses amis au milieu des consolations de cette religion qu'il avait célébrée, et qu'il méritait bien d'avoir pour appui à ses derniers moments. Il expira doucement, au bruit de la terrible insurrection du mois de juin 1848. Bientôt, on put lire, dans quelques journaux de la capitale, les lignes suivantes du prêtre qui lui avait adouci le passage de l'éternité (1) :

« La France vient de perdre un de ses plus nobles enfants.

« M. de Chateaubriand est mort ce matin, à huit heures un quart. Nous avons recueilli son dernier soupir : il l'a rendu en pleine connaissance; une intelligence si belle devait dominer la mort, et conserver sous son étreinte une visible liberté.

» La mort de Mme de Chateaubriand, arrivée

(1) M. l'abbé Deguerry, curé de Saint-Eustache.

l'année dernière, frappa si fortement M. de Chateaubriand, qu'il nous dit à l'instant même, en portant la main sur sa poitrine : « Je viens de sentir la » vie atteinte et tarie là dans sa source ; ce n'est plus » qu'une question de quelques mois. » La mort de M. Ballanche, qui ne suivit que de trop près, fut le dernier coup pour son illustre et ancien ami. Depuis lors, M. de Chateaubriand ne semblait plus descendre, mais se précipiter au tombeau.

» Peu d'instants avant sa mort, M. de Chateaubriand, qui avait été administré dimanche dernier, embrassait encore la croix avec l'émotion d'une foi vive et d'une ferme confiance. Une des paroles qu'il répétait fréquemment dans ces dernières années, c'est que les problèmes sociaux qui tourmentent les nations aujourd'hui ne sauraient être résolus sans l'Evangile, sans l'ame du Christ, dont les doctrines et les exemples ont maudit l'égoïsme, ce ver rongeur de toute concorde. Aussi M. de Chateaubriand saluait-il le Christ comme le sauveur du monde, au point de vue social, et se plaisait-il à le nommer son roi, en même temps que son maître.

» Un prêtre, une sœur de charité étaient agenouillés aux pieds de M. de Chateaubriand, au moment où il expirait ; c'était au milieu des prières et des larmes d'une assistance de

cette nature que l'auteur du *Génie du Christianisme* devait remettre son ame entre les mains de Dieu. »

Ainsi vécut et mourut le plus grand écrivain de la première moitié de ce siècle.

CHAPITRE XI.

Dieu nous a infligé l'existence par des temps difficiles, et où le matin ne sait trop ce que fera le soir. Les évènements qui se succèdent comme la vague succède à la vague, mettent à de rudes épreuves les opinions politiques et religieuses ; les fidélités sont ébranlées par le spectacle des transactions couronnées de succès, et des bassesses de cœur menant aux dignités et à la fortune. On se retranche derrière des théories spécieuses pour justifier d'infamantes défections, et l'on renie sans pudeur les actes et les discours de la veille. Se renier ainsi soi-même, pour se jeter à la suite de la foule et des passions mauvaises, cela s'appelle être ami du progrès, partisan de la liberté ; grands mots qui laissent la conscience à l'aise, parce qu'ils n'ont que le sens que chacun veut bien leur donner.

Un souffle puissant d'incrédulité flétrit et dégrade les ames ; çà et là se voient de lamentables naufrages des esprits les plus éminents et les plus richement dotés du ciel. Voyez ce qu'est devenu l'éloquent écrivain qui fit tressaillir les cœurs chrétiens par son *Essai sur l'indifférence ;* comparez ses ardentes luttes pour le catholicisme avec ses âpres combats pour on ne sait quelles théories politiques, d'avance baffouées par le même écrivain, et dites s'il n'y a pas quelque chose de navrant dans ces défaillances du génie, dans ces ruines sans nom, qui donnent, au reste, la plus éclatante et la plus instructive leçon de philosophie que l'homme puisse recevoir.

Cherchez au milieu du choc des partis et dans la fureur de la mêlée le chantre harmonieux d'Elvire ; celui que la foi chrétienne avait cru pouvoir d'abord ranger sous sa bannière, et qui trouve aujourd'hui dans le catholicisme un obstacle à ses rêves politiques ; celui qui proclamait autrefois que « la monarchie a tout porté parmi nous, jusqu'aux fruits parfaits de la liberté (1), » et qui a fait acclamer une république, pour n'y voir pas encore le terme de ses utopies et de ses aspirations vers les hasards terribles de l'inconnu. Suivez des yeux son rival de gloire

(1) Lamartine, *Discours de réception à l'Acad. fr.*

en poésie, cet *enfant sublime*, qui chantait les funérailles des rois, les jeunes filles immolées par la révolution, et qui maintenant, tout épris des souvenirs qu'il flétrissait naguère, outrage la papauté dont il promettait de ne parler qu'avec respect et vénération, s'attelle au char des partis extrêmes, et s'enivre des applaudissements d'une foule pour laquelle il n'avait pas d'abord de réprobations assez véhémentes.

Etudiez les transformations perpétuelles, les dits et contredits sur les plus sérieuses questions; devinez où veut aller le poète qui n'écoute que les caprices de son lyrisme; trouvez une croyance à quoi que ce soit dans ces flots d'éloquence qui ruissellent à travers le monde, et vous n'entendrez que des sons retentissants, de belles mélodies qui bercent l'oreille un instant et qui laissent le cœur à jeûn.

La gloire de Chateaubriand, dans cet affaissement des caractères et des croyances, il nous semble que ce sera d'être resté debout jusqu'à la fin, d'être mort fidèle à sa foi religieuse et à ses engagements politiques.

« Les grandes lignes de mon existence, disait-il en 1831, n'ont point fléchi. Si, comme tous les hommes, je n'ai pas été semblable à moi-même dans les détails, qu'on le pardonne à la fragilité humaine. Les principes sur lesquels se

fonde la société, m'ont été chers et sacrés ; on me rendra cette justice, de reconnaître qu'un amour sincère de la liberté respire dans mes ouvrages, que j'ai été passionné pour l'honneur et la gloire de ma patrie ; que, sans envie, je n'ai jamais refusé mon admiration aux talents, dans quelque parti qu'ils se soient trouvés. Me serais-je laissé trop emporter à l'ardeur de la polémique ? je m'en repens, et je rends justice aux qualités que je pourrais avoir méconnues : je veux quitter le monde en ami (1). »

La carrière de Chateaubriand nous offre trois époques assez distinctes : la première s'étend de sa rentrée en France jusqu'à la chute de Napoléon, et c'est l'époque littéraire surtout, celle de ses trois grands ouvrages, de ceux qui auraient suffi à sa renommée. Nous avons dit ce que fut cette époque, et montré en quoi Chateaubriand s'en détache par son esprit hardi et novateur, comme aussi par la grandeur de la cause qu'il servait. Ce fut cette cause même qui donna à son ame une partie de son essor ; il n'est rien qui soutienne autant le vol généreux de l'écrivain que le dévouement aux idées morales et aux vérités chrétiennes. Regardez, à cette époque première de Chateaubriand, ce que devint Mme de Staël,

(1) *Etudes*, t. I, p. 4.

qui se jeta comme lui en dehors des voies battues et qui, seule, avec ce brillant rival, vint continuer alors la chaîne de nos grands prosateurs. Dans deux livres qui se présentent comme des romans, et qui sortent du genre, dans son remarquable livre *de l'Allemagne*, que voulut étouffer la police impériale, elle donne carrière à toute son exaltation poétique et rêveuse, avec une abondante magnificence de style, de sentiments et d'images; mais pourquoi souvent reste-t-elle sans prise sur le lecteur? parce qu'elle ne rattache tous ces trésors d'imagination à aucun système de morale, à aucun ordre de foi religieuse. Mme de Staël, philosophe sans philosophie arrêtée, se souvient cependant qu'elle est née au sein de la Réforme, et lui paie son tribut de louanges, mais plus d'une fois d'une façon malencontreuse; car, par exemple, si elle veut démontrer que les pays catholiques ont surtout le privilége de produire des athées, ce qui n'arrive pas également aux contrées protestantes, suivant elle, n'est-on pas étonné de lui voir ranger Spinosa parmi les Italiens? C'était un Juif d'Amsterdam, mais la thèse de l'auteur demandait qu'il fût né en pays catholique. Nous aimons à nous figurer Mme de Staël inspirée par les mêmes pensées religieuses que l'auteur du *Génie du Christianisme*, portée ainsi sur les ailes de la vérité; quel ca-

ractère d'élévation, de force et de moralité n'aurait-elle pas alors imprimé à ses écrits ?

Pendant qu'elle se mourait, Chateaubriand venait d'entrer dans la seconde époque de sa vie ; la Restauration en faisait un pair de France, un ambassadeur, un ministre d'Etat ; sa carrière politique commençait, pour finir avec la Monarchie.

Ce fut alors surtout que son influence littéraire, qui avait été ou déclinée pendant l'Empire, ou à peu près insensible, se manisfesta par les œuvres de la génération nouvelle. M. de Lamartine, dans ses *Destinées de la Poésie*, raconte avec vérité, quoique avec un peu d'emphase, comment ces « deux génies précurseurs, Mme de Staël et Chateaubriand, lui apparurent et le consolèrent à son entrée dans la vie. » C'est d'eux que procède directement l'auteur des *Méditations*, bien qu'il soit possible de lui trouver d'autres initiateurs poétiques : André Chénier, qu'il n'aime pas, dit-on, et, à des degrés divers, Millevoye et Chênedollé, celui-là un peu mou et doucereux, celui-ci plus fort et donnant à ses vers une sorte d'éclat argenté. Les *Études poétiques*, malheureusement publiées après le succès des premières *Méditations*, mais qui furent écrites longtemps avant, eussent fait de l'auteur un remarquable intermédiaire entre le dernier siècle

et le nouveau. Avec sa date et sa place, Chênedollé a perdu son vrai titre de gloire.

Du reste, les révolutions littéraires, comme les révolutions politiques, ne se peuvent pas rapporter uniquement au jour précis où elles éclatent; elles sont, en général, préparées de plus loin. Si Chateaubriand et Mme de Staël font école, eux-mêmes ne relèvent-ils pas de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre? La querelle des classiques et des romantiques, un instant allumée sous la Restauration, avait eu ses précédents mémorables dans la controverse des anciens et des modernes. Le *Romantisme*, qu'on a fait quelquefois remonter à Mme de Staël, avait été nommé et défini au XVIIIe siècle; un traducteur des poésies supposées d'Ossian, Letourneur, employait le mot et donnait la théorie. L'écrivain le plus compassé du même siècle, Thomas, s'il était livré à lui-même, s'il ne songeait pas au public, trouvait des couleurs et des images que l'on croirait appartenir en propre et être dérobées aux révélateurs de l'école présente. Lui et Ducis, dans leur correspondance, sont pleins d'une verve chaleureuse, simple, naïve, passionnée. On trouve aussi le ton et l'accent moderne, dans les poésies légères de l'auteur d'*Hamlet*. Enfin, le satyrique Gilbert ne sentait-il pas monter à son ame, la veille de sa mort (1780), un genre

d'émotion qui contrastait avec la sécheresse de la poésie de son siècle? Est-ce lui ou Chénier qui dit :

Adieu, champs que j'aimais ; et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Adieu pour la dernière fois.

Mais la gloire des maîtres, c'est de devenir la haute expression de ce qui ne se produisait qu'à l'humble état de désir, de velléité, de pressentiment, et de si bien élever jusqu'à eux ce qui s'agitait au-dessous, que tout vient se résumer dans leur forte et solennelle physionomie. Ils sont comme ces types puissants qui éclatent tout-à-coup dans une lignée nombreuse, et qui restent en saillie, quoique la progression, jusqu'à eux, soit ménagée et ressemblante.

M. de Chateaubriand n'eut jamais l'air de se donner, et ne se donna pas, que nous sachions, le rôle de chef d'école. Plus zélé pour les doctrines qu'il avait défendues, et les théories qu'il avait proclamées à l'appui, il aurait pu exercer un honorable empire sur la jeunesse, et la diriger dans les mêmes voies qu'il venait de parcourir avec éclat; mais il lui manquait l'esprit de prosélytisme. Bien manifeste dans la poésie ardente et vaporeuse du chantre d'Elvire, dans les ondoyants contours de cette strophe harmonieuse

et sonore qui se prend à la nature et à ses mille voix, aux rives de la mer et à ses îles enchantées, à Dieu et à ses grandeurs, à l'homme et à ses misères, l'influence de Chateaubriand est sensible aussi, et diversement, dans les chansons de Béranger et dans les odes de Victor Hugo.

Jusque dans des écrits d'un autre genre, dans l'histoire même, l'influence est évidente et avouée. Nous avons entendu M. Thierry, faisant remonter sa vocation d'historien à l'impression produite par la première lecture des *Martyrs*, et étendant à une foule d'écrivains, quelle qu'ait été leur carrière, ce qu'il raconte de lui-même.

Pendant les années de calme et de sécurité que la Restauration donna aux lettres et aux arts, trois professeurs distingués parlèrent avec un éclat qui ne se verra pas de longtemps, sur l'histoire, la philosophie et la littérature. M. Guizot, habile généralisateur, résumait savamment les vicissitudes de la civilisation, et, s'il ne faisait pas taire toujours ses préjugés de protestant et de sceptique, du moins trouvait plus d'une fois du respect et de la sympathie en étudiant les hommes du moyen âge, les écrits ascétiques, les biographies, les sermons des auteurs ecclésiastiques. Nous serions tenté de voir, dans cet hommage inusité et qui brise avec les préjugés de l'école

voltairienne, un secret ascendant parti du *Génie du Christianisme.*

La critique de M. Villemain, ingénieuse et fine, habile à saisir et à mettre en relief les beautés de sentiment, chrétienne sans être toutefois retenue dans les limites de la foi catholique, est une brillante élève de Chateaubriand et de Fontanes ; ses maîtres lui sont chers, et souvent elle les a vantés. M. Villemain a écrit sur quelques Pères de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, dont Chateaubriand avait dit un mot seulement, plusieurs études d'un goût exquis et d'une heureuse sobriété; c'est là justement qu'il saisit l'occasion de montrer que certaines fictions des *Martyrs*, qui semblaient d'abord inadmissibles, sont attestées par les œuvres des docteurs de l'Eglise.

Le collègue de MM. Guizot et Villemain se déroba à l'influence que nous avons cru apercevoir pour d'autres hommes. Malgré la louange qu'on a voulu souvent lui décerner, d'avoir ramené le spiritualisme dans la philosophie française, M. Cousin n'introduisait, au bout de ses tâtonnements, qu'un stérile *éclectisme* qui ne saurait même aspirer au titre de philosophie, chacun pouvant aussi bien que l'habile professeur faire un *choix* dans le vaste legs des siècles passés. Il ne manquait à M. Victor Cousin qu'un criterium de vérité, ce qui est tout, du reste. Nous ne croyons pas qu'il y

ait place pour une haute philosophie dans l'esprit de l'homme qui déclare que « l'humanité a ses lois *nécessaires* ; » que « tout est à sa place dans l'histoire, » et que par là même, « tout y est bien ; » « qu'il faut être du parti du vainqueur, car c'est toujours celui de la meilleure cause, celui de la civilisation et de l'humanité. » Il n'est pas de science d'exposition, pas d'éloquence de langage capable de faire oublier les énormités de celui qui se fait le champion de la « moralité du succès ; » qui prétend que « le vaincu doit être vaincu, et a mérité de l'être » ; qui ose ajouter enfin, que « tout est parfaitement juste en ce monde (1). »

Après avoir enivré les générations nouvelles du dogme de la souveraineté de la raison, au préjudice de celui de l'autorité, qui a bien sa part aussi dans les affaires humaines, l'illustre professeur, n'ayant presque pas cessé pendant dix-sept ans du règne de Louis-Philippe, de diriger l'enseignement philosophique en France, a vu comme d'autres, l'invasion du mal, et il s'en est pris « particulièrement à une *philosophie perverse*, qui nous donne comme les fruits légitimes de l'esprit nouveau les erreurs les plus vieilles, les plus hon-

(1) Cousin, *Introduction à l'hist. de la philosophie*, VIIe leçon, p. 36-39.

teuses, les plus malfaisantes (1). » Sans désigner autrement cette philosophie perverse, le grave traducteur de Platon, l'auteur de tant de leçons applaudies, voyant « la rude épreuve à laquelle est mis le peuple en France, et où il est impossible qu'il ne succombe pas, si on ne vient promptement à son secours (2), » n'a rien trouvé de mieux, le lendemain de la révolution de 1848, que d'offrir comme remède à ce peuple malade les captieux sophismes de la Profession de foi du Vicaire savoyard. La philosophie accusée par M. Cousin, n'est-elle pas dans les assertions éhontées que nous lui avons empruntées tout-à-l'heure?

Voilà donc où tendait, qu'il le voulût ou le ne voulût pas, l'enseignement philosophique de M. Cousin, sous la Restauration. Ce fut toutefois un beau moment dans la vie de nos célèbres professeurs, et ni les dignités, ni les ministères n'ont pu depuis en effacer l'éclat, non plus que les vives émotions; mais ce triumvirat scientifique, dont le règne jeta beaucoup de fausses clartés, aura aux yeux de l'histoire le tort d'avoir précipité dans les convoitises d'un pouvoir nouveau et de doctrines bien différentes, une jeunesse qu'elle poussait jadis vers des régions beaucoup

(1) Cousin, *Philosophie populaire*, p. 22.
(2) *Ibid.*

plus relevées et plus dignes. Le système de 1830 était-il donc l'idéal que rêvaient dans leurs chaires, ces soldats avancés du libéralisme et de l'intelligence? mieux eût valu pour eux se réfugier dans le silence et l'étude, comme fit Chateaubriand.

La troisième et dernière époque de sa vie prenait donc à 1830, pour se terminer à sa mort, et cette époque est marquée encore par des travaux qui ne sont point sans gloire; c'est aussi le jour de recueillement et de repos, avant le suprême passage.

Chateaubriand, dans sa paisible vieillesse, se rassérénait de plus en plus, comme les cimes des grands monts par les beaux soirs, suivant l'expression d'un écrivain de son entourage; et c'est ainsi qu'il s'est acheminé vers la tombe, étant toujours le premier et le dernier.

En littérature, Chateaubriand appartient à cette petite famille d'écrivains initiateurs, qui ouvrent à leur siècle des voies nouvelles, et qui apparaissent de loin comme des phares lumineux. Ce qui caractérise éminemment de tels hommes, c'est la puissance d'ame et l'esprit de création. Ils règnent, ils font école, et c'est quelquefois un malheur; mais ce n'est point leur faute, si leurs disciples copient leurs défauts, sans avoir hérité de leurs qualités. Combien Racine n'a-t-il pas fait naître de méchantes tragédies;

Rousseau, de romans déclamateurs et froidement sentimentals; Chateaubriand, de Renés saugrenus, de rêveurs insipides, d'amplifications boursoufflées; Lamartine, de poètes mécontents du sort et se plaignant à la terre et au ciel d'infortunes imaginaires! Virgile n'est pas responsable heureusement de toutes les pitoyables épopées qui ont voulu suivre la divine Enéide, *divinam Æneida*, comme disait un ancien, et qui succombaient sous le fouet de Juvénal et de Perse.

De même Chateaubriand; il reste ce qu'il est, aussi grand par sa parole, dans cette ère prodigieuse de l'Empire, que Napoléon par son épée. « Chateaubriand, disait l'illustre capitaine, a reçu de la nature le feu sacré : ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Il n'y a que lui qui ait pu dire impunément, à la tribune des Pairs que « la re-
» dingote grise et le chapeau de Napoléon, placés
» au bout d'un bâton sur la côte de Brest, feraient
» courir l'Europe aux armes (1). » — « Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare, tant d'autres y ont trouvé leur perte! mais ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie (2). »

(1) Chateaubriand, *Œuvres complètes*, t. XXVI, p. 33.

(2) Montholon, *Mém. pour servir à l'histoire de France sous Napoléon*, t. IV, p. 248.

Le caractère du style oratoire de Chateaubriand, c'est en effet, de présenter ainsi le pittoresque dans le familier; ses discours à la Chambre joignaient d'habitude à une noble simplicité de langage ces tours particuliers et saillants, qui le distinguaient d'orateurs plus profonds ou plus pratiques. C'était lui qui disait, en 1818, dans la discussion d'un projet de loi pour l'institution des vétérans de l'armée : « Le soldat français est le premier soldat du monde.... Il jeta sa vaillante épée dans un des bassins de la balance pour servir de contre-poids à la hache révolutionnaire. »

« La nouvelle école poétique, née sous les ailes de l'aigle, s'est avec raison glorifiée souvent d'une telle origine, dit Béranger. L'influence de l'auteur du *Génie du Christianisme* s'est fait ressentir également à l'étranger, et il y aurait peut-être justice à reconnaître que le chantre de Childe-Harold est de la famille de René (1). » Le célèbre chansonnier, en rappelant cette grande impulsion donnée à la muse moderne, signale comme un service qu'il n'a jamais oublié, l'influence particulière qu'exerça sur les études de sa jeunesse, la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de Chateaubriand (2). Ah! que

(1) Béranger, *Chansons nouvelles et dernières*, 54e note. *Mém. d'Outre-Tombe*, t. III, p. 316.

(2) Béranger, *Ibid.*, Préface.

cette puissante action, que l'on se plaît à reconnaître, ne s'est-elle aussi bien exercée sur la direction du talent, que sur le talent lui-même! En applaudissant à ce vers si voisin des grands modèles, à ces odes si parfaites dans les étroites limites de leur cadre, nous n'aurions pas à regretter cette ivresse railleuse et impie, ces couplets grivois et immoraux, que ne vient interrompre et ennoblir aucun souci de la fin, aucun soupir attendri. Qu'était-ce donc que ce libéralisme bâtard qui s'alimentait de ces œuvres si déplorables, nous entendons au point de vue de la pensée morale, et qui, au sortir de là, s'indignait avec véhémence contre les perverses doctrines de la Congrégation et du Jésuitisme?

Chateaubriand annonçait, dès l'année 1802, les fortunes nouvelles de notre littérature; il disait, au *Mercure*, dans un chapitre sur la *Législation primitive* de Bonald: « La littérature française va changer de face; avec la révolution vont naître d'autres pensées, d'autres vues des choses et des hommes. Il est aisé de prévoir que les écrivains se diviseront; les uns s'efforceront de sortir des anciennes routes, les autres tâcheront de suivre les antiques modèles, mais toutefois en les présentant sous un jour nouveau. Il est assez probable que ces derniers finiront par l'emporter sur leurs adversaires, parce que, en s'ap-

puyant sur les grandes traditions et sur les grands hommes, ils auront des guides plus sûrs et des documents plus féconds (1). »

Ce que Chénier disait dans un autre sens, restera, croyons-nous, profondément vrai. Oui, « la langue de Chateaubriand n'est qu'à lui (2). » Elle a on ne sait quoi de grand, de sonore, d'éclatant, d'harmonieux, qui distingue l'auteur du *Génie* d'avec tous nos grands écrivains. On pourrait lui prendre ses forêts et ses tempêtes, comme faisait Chênodollé, à qui son illustre ami réclamait au moins les tempêtes (3); mais ce qu'on ne lui prendra pas, c'est sa parole dominatrice et grande avec simplicité, son accent de chevalier français, le dernier de tous, et cette rêverie qui se met si vite de la partie, ces traits historiques jetés en avant avec à propos, ces retours brusques et soudains, ces pensées de mort qui frappent, comme dans Bossuet. D'autres auront de la science présentée avec art et imagination; ils étaleront le luxe des images et la pompe du langage; mais nul ne saura revêtir cette personnalité vive et forte, en présence de laquelle nous sentons s'échapper de nos lèvres le vers de Dante que Chateaubriand applique à Napoléon :

Chi è quel grande ?

(1) *Mélanges litt.*, p. 134. — Cf. *Mém.*, t. IV, p. 88.
(2) Chénier, *Œuvres anc.*, t. III, p. 243.
(3) Sainte-Beuve, *Portraits littér.*, t. II, p. 99.

M. de Chateaubriand a parlé du « deuil naturel de son imagination (1) ! » Ce deuil éclate souvent dans ses écrits ; mais il nous semble que Mme de Staël le définissait bien, quand elle disait, et cela même sur ses premiers et glorieux débuts, qu'il lui semblait « plus sombre que triste. » Nous rencontrons dans l'antiquité chrétienne un écrivain avec lequel il a des ressemblances pour ce côté sombre et fort de l'imagination : c'est saint Jérôme. Que le fier Dalmate veuille montrer, par une image saisissante, le paganisme s'effaçant dans Rome devant les progrès de l'Evangile : » On devient chrétien, dira-t-il, on ne naît pas tel ; le Capitole couvert de dorures est négligé ; tous les temples de Rome sont remplis d'une noire poussière et de toiles d'araignées ; la cité se lève de ses fondements, et des flots de peuple passant devant des temples à demi-ruinés, volent aux tombeaux des Martyrs (2). »

C'est par un mot, par un trait qu'il place avec un art inimitable, que Chateaubriand excelle à donner du relief à ses écrits. Voici un exemple pris au hasard dans ses *Mémoires :* » Rien ne remplace

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. III, p. 152.

(2) Fiunt, non nascuntur christiani. Fuligine et aranearum telis omnia Romæ templa cooperta sunt ; movetur urbs sedibus suis, et inundans populus ante delubra semiruta currit ad martyrum tumulos. *Epist.* LVII.

l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme; on est oublié de ses frères et de ses amis, on est méconnu de ses compagnons, on ne l'est jamais de sa mère et de sa sœur, ou de sa femme. Quand Harold fut tué à la bataille d'Hastings, personne ne le pouvait indiquer dans la foule des morts; il fallut avoir recours à une jeune fille, sa bien-aimée. Elle vint, et l'infortuné prince fut retrouvé par Edith au cou de cygne : *Edith a swanes-Hales*, *quod sonat collum cycni* (1). »

On remarquait dans un journal de Paris, il n'y a pas de longues années, que lorsque les imprimeurs composaient quelque ouvrage de Chateaubriand, c'était toujours la lettre A qui s'épuisait la première, et on appelait l'attention sur la nature de style ou l'artifice qui pouvait amener ce résultat. L'observation, curieuse par elle-même, le devient davantage, quand on lit la note que Chateaubriand écrivait dans le *Génie* sur la vertu littéraire de la lettre A, chez les grands auteurs des diverses nations (2).

Par la variété de ses œuvres, M. de Chateaubriand s'adresse à toutes les classes de lecteurs, et c'est ce qui a contribué à la prestigieuse popularité de ce beau nom.

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. V, p. 291.
(2) *Génie*, 2e part. liv. III, chap. 6.

Le *Génie du Christianisme* n'est pas seulement fait pour charmer l'homme de foi : il plaît aussi au lettré, au philosophe et à l'artiste. Avec leur magnifique poésie et le charme de leurs savantes peintures, les *Martyrs* sont bien venus de tous. L'*Itinéraire* est instructif et attachant sans effort; c'est une causerie élevée où apparaît constamment l'auteur, avec son caractère de gentilhomme français, d'homme du monde et de pélerin chrétien. Ses *Études* historiques n'ont pas médiocrement contribué à diriger dans la voie où entrait l'auteur, et c'est celui de ses livres auquel on aurait, suivant lui, le plus emprunté, sans le dire.

Les écrits politiques, les pamphlets ont fait leur temps, mais on y admirera toujours ce style vif, gai ou profond, ironique ou léger. M. de Chateaubriand pamphlétaire, usant de l'arme redoutable de Courier et de Cormenin, ne ressemble à aucun des deux, et s'est fait un genre à lui propre; il sourit, il caresse, il gronde, il éclate; sa phrase est savante, mélodieuse; seulement, il descend parfois à un familier qui n'est pas du meilleur goût, et affecte sans besoin, ni profit, de recourir à des expressions vieillies, ou à des néologismes (1).

(1) M. de Cormenin, dans ses *Orateurs parlementaires*, parle très-ingénieusement de Chateaubriand comme libelliste : il lui reproche cependant de n'être ni *souple*, ni *varié*, ni *entraînant*:

Atala, *René*, le *Dernier Abencérage* ont, à divers titres, séduit toutes les imaginations et trouvé un facile accès dans la foule, où les autres ouvrages de l'auteur auraient moins aisément pénétré. Nous ne parlons pas des *Natchez*, que Chateaubriand publia sous la Restauration, et d'où il avait tiré, dit-il, *Atala* et *René;* l'intérêt est épuisé par ces deux épisodes; on est familiarisé avec les noms et les caractères, et l'œuvre manque de nouveauté et d'attrait. Qu'importe que le talent de l'écrivain se retrouve encore en bien des endroits, lorsque la fiction lui fait défaut?

Dès ses débuts, M. de Chateaubriand s'était livré à la critique littéraire, et y avait apporté un tact exquis, un naturel parfait, une remarquable urbanité. Il a réuni en un volume la plupart des chapitres échappés ainsi à sa plume; et là, soit qu'il parle de l'Angleterre, de Shakspeare, de Beattie, d'Young, des voyages de Mackenzie, de la *Législation primitive* de Bonald, du *Printemps d'un Proscrit*, des *Ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, de *la Vie de Jésus-Christ*, par le père de Ligny, du *Voyage en Orient* par Forbin, toujours on peut remarquer des connais-

ce qui est aller fort loin; mais il ajoute aussitôt: « Ah! c'est qu'il n'y a que les pamphlets du peuple qui aient de l'originalité, de la grâce et de la vie. » Ah! courtisan! M. le baron, M. le comte de Cormenin et Paul-Louis Courier sont-ils du peuple, par hasard?

sances variées, des aperçus neufs et vrais, un goût distingué qui va tout de suite aux meilleurs endroits, par système, et qui sait les faire apprécier comme il les sent.

Mais Chateaubriand est venu en des temps de décadence, et, malgré l'éclat de son génie, ou plutôt à cause de cela, il aura contribué peut-être à accélérer le mouvement. On a beau faire, on est toujours un peu de son siècle, et Chateaubriand est du sien; mais qu'est-ce que cette décadence relative à laquelle il n'a pas échappé ? c'est la recherche de l'esprit, c'est l'excès du beau, le manque de cette force dans la simplicité, qui est le propre des grandes époques littéraires et philosophiques. C'est là décadence des deux Pline et de Tacite, le trop d'art et d'effet; ou bien, quand le ton est simple, je ne sais quoi là-dessous qui sent la recherche et l'étude. Toutefois, nous n'entendons nullement, par ces réserves, affaiblir ce que nous avons dit des hautes qualités du grand écrivain de ce siècle; nous cherchons à expliquer certains côtés de cet homme de génie.

M. de Chateaubriand est celui de tous nos écrivains de premier ordre, chez qui le *moi* revient le plus souvent. On lui en a fait le juste reproche, et c'est le vice des hommes de notre âge. Rien ne saurait égaler aujourd'hui la fatuité

d'une grande moitié des gens de lettres. A vingt ans, on n'est rien moins que Raphaël (1); on se pose hardiment en Jupiter Olympien (2), et il semble que sur la pyramide glorieuse où l'on se place d'avance soi-même, quarante siècles de postérité vous contemplent. On instruit les âges à venir de tout ce que l'on est ou l'on n'est pas, de tout ce que l'on fait et pense; on remplit des volumes entiers de stupides commérages. Et l'on prend à tâche de mettre le public dans la confidence de toutes les misères, de toutes les turpitudes quelquefois d'une vie complaisamment révélée par le côté qu'on croit être le plus beau. Le lecteur devra savoir si ce fut à cheval ou dans son cabinet, malade ou bien portant, que le poète écrivit son ouvrage; il faut qu'une pièce de vers porte la date de l'année et du jour où elle fit son entrée dans le monde. Que dire de la camaraderie littéraire, des formules louangeuses qu'on épuise les uns pour les autres, et de la langue devenue insuffisante à exprimer la profondeur et la beauté de tant de génies surprenants?

Les partis, dans ces dernières années, se sont disputé des phrases de Chateaubriand qui étaient un sacrifice malencontreux à l'esprit du siècle. On s'est prévalu de quelques formules plus *huma-*

(1) Lamartine, *Raphaël*, pages de la vingtième année.

(2) Dans V. Hugo, la pièce intitulée *Olympio*.

nitaires que réfléchies, et on a fait de lui ce qu'il n'était pas, un républicain ; mais son tort a été de laisser du vague sur ce chef, et il en a laissé trop. Que veut dire, par exemple, cet écrivain lorsqu'il se déclare « républicain par nature, monarchiste par raison, et bourbonniste par honneur (1) ? » pitoyable logomachie où il se fait gloire d'opposer la nature à la raison et à l'honneur tout ensemble.

« Quel serait, dit ailleurs ce républicain par nature, l'homme assez insensé pour rêver la République après l'expérience ? L'étendue de la France, le génie de la nation, mille souvenirs odieux ne s'opposent-ils pas d'une manière invincible à cette forme de gouvernement (2) ? » — « La Convention nous a guéris pour jamais du penchant à la République (3). » — « Le peuple souverain étant partout, quand il devient tyran, le tyran est partout : c'est la présence universelle d'un universel Tibère (4). »

Dans la *Vie de Rancé*, après avoir rapidement indiqué les vagues idées d'avenir et de réforme qui ont pris possession de M. de La Mennais, il poursuit : « Voilà ce que pense l'immortel com-

(1) *Sur le bannissement de Charles X*, p. 20.

(2) *Réflexions polit.*, 1814, chap. 21.

(3) *Ibid.*, chap. 22.

(4) *Mém.*, t. III, p. 2.

patriote dont je pleurerais en larmes amères tout ce qui pourrait nous séparer sur le dernier rivage. Rancé, qui s'accotait contre Dieu, acheva son œuvre; l'abbé de La Mennais s'est incliné sur l'homme; réussira-t-il? L'homme est fragile et le génie pèse; le roseau, en se pliant, peut percer la main qui l'avait pris pour appui (1). »

Très-bien, mais cela renfermera la réfutation de ce que Chateaubriand avait précédemment avancé, que « le salaire n'est que l'esclavage prolongé, qui s'émancipera à l'aide de l'égalité entre le producteur et le consommateur (2); » énormité criante, mots vides de sens, s'il en fût jamais, utopie qui présente un abîme que rien ne saurait combler, si ce n'est la société tout entière, producteurs, consommateurs entassés pêle-mêle.

M. de Chateaubriand, qui osait risquer de pareilles prophéties, qui les empruntait plutôt, et qui se flattait que « les préjugés nationaux tomberont, » déclarait cependant que, pour arriver à l'Eden qu'il entrevoyait dans l'avenir, « il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être, d'infirmités certainement...., et il ajoutait que cette décomposition est commencée (3). »

(1) *Vie de Rancé*, p. 136.
(2) *Essai sur la littér. angl.*, t. IV, p. 392.
(3) *Ibid.*

Rien de sûr néanmoins dans l'annonce des temps à venir qui seront chargés de réparer le mal des temps passés et présents. Ecoutons « : L'avenir à nous si cher n'existe pas ; il est pour un peuple des millions de millions d'avenirs possibles ; de tous ces avenirs, un seul sera et peut-être le moins prévu. Si le passé n'est rien, qu'est-ce que l'avenir, sinon une ombre au bord du Léthé, qui n'apparaîtra peut-être jamais dans ce monde ? Nous vivons entre un néant et une chimère (1). » Alors, pourquoi prophétiser, oracle trompeur ?

« J'ai une si ferme opinion que les hommes désormais, pris ensemble comme public et cela pour plusieurs siècles, seront pitoyables, que je rougis d'user mes derniers moments au récit des choses passées, à la peinture d'un monde fini, dont on ne comprendra plus le langage et le nom (2). » — « Je suis convaincu que nous nous évanouirons tous, premièrement, parce que nous n'avons pas en nous de quoi vivre ; secondement, parce que le siècle dans lequel nous commençons ou finissons nos jours, n'a pas lui-même de quoi nous faire vivre. Des générations mutilées, épuisées, dédaigneuses, sans foi, vouées au néant qu'elles aiment, ne sauraient donner l'immortalité ; elles n'ont aucune puissance pour créer

(1) *Etudes*, t. I, p. xxx.

(2) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. VII, p. 451.

une renommée. Quand vous cloueriez votre oreille à leur bouche, vous n'entendriez rien : nul son ne sort du cœur des morts (1). »

C'est désespérer de la Providence, et ces sentiments d'amertume ne sont pas dignes de l'auteur du *Génie*. Le Seigneur, dit l'Ecriture sainte, a fait les nations guérissables. Son bras serait-il raccourci pour nous ?

D'autres fois, Chateaubriand ajoute qu'il est « sans foi dans les rois, sans conviction à l'égard des peuples (2).—Hors en religion, il n'a aucune croyance (3) ; — il ne croit à rien, excepté en religion (4) ; — il ne croit qu'à la vérité religieuse, dont la liberté est une forme (5). » Cette manie de parler de ce qu'il croit ou ne croit pas, finit par conduire trop loin Chateaubriand. Il dépasse, nous l'espérons, les bornes de la réalité ; comment, celui qui avance qu'il a été « le restaurateur de la religion (6), » ne craint-il pas d'ajouter ailleurs qu'une « alternative de doute et de foi a fait longtemps de sa vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices (7) ? » Il y aurait eu

(1) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. VII, p. 199.
(2) *Ibid.*, t. VII.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 299.
(4) *Ibid.*, t. III, p. 223.
(5) *Ibid.*, p. 319.
(6) *Ibid.*, t. VIII, p. 96.
(7) *Ibid.*, tom. XI, pag. 57.

ainsi des moments où l'auteur du *Génie* aurait douté de la religion qu'il a célébrée! et c'est lui-même qui ne sait pas se dispenser de cette confidence ! Alors, il a quelque raison de dire qu'il « n'attache ni la moindre foi, ni la moindre importance à l'opinion des hommes (1) ; » mais il n'est pas nécessaire, dans cette supposition, de poser à travers douze volumes de *Mémoires*, et de se dresser un tel piédestal. Que de légèreté, dans toutes ces échappées d'indiscrétion vaniteuse ! Nous nous obstinons à croire M. de Chateaubriand meilleur qu'il ne se fait auprès du public, et nous l'avons entendu qui disait, en 1826, que, s'il n'était pas chrétien, il ne se donnerait pas la peine de le paraître.

On a écrit de M. de Chateaubriand, qu'il « a toujours été beaucoup moins homme d'Etat que chevalier français; et que les chevaliers français sont peu propres à faire de la politique, même constitutionnelle (2). » Quant à lui, il s'est révolté plus d'une fois, avant qu'un tel jugement fût prononcé, « contre cette imbécille opinion moderne, née de l'envie pour consoler la médiocrité, que les talents littéraires sont séparés des talents politiques (3). » Il prétend que cette opinion est re-

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. X, p. 30.
(2) Cormenin, *Orat. parlement.*, 11e édit., gr. in-8°, p. 85.
(3) *Essai hist.*, t. I, pag. 142.

poussée dans l'antiquité, par l'exemple de Solon, en qui le poète n'a rien ôté au législateur, pas plus qu'il n'a ôté à Xénophon la science politique, à Cicéron, l'éloquence; à César, la vertu guerrière. Qui fut plus homme de lettres, dit-il, que le cardinal de Richelieu? M. de Chateaubriand s'est plu à faire observer que l'Europe vit aux affaires trois poètes à la fois: G. Canning en Angleterre, Martinez de la Rosa en Espagne, et en France l'auteur des *Martyrs*. Les idées de Chateaubriand là-dessus peuvent être aisément combattues, et, sans se mettre du côté de ceux qui penseraient, suivant lui, que, « pour être un homme d'Etat, il faut commencer par ne savoir pas le français (1), » ne serait-on pas fondé à dire que les talents politiques ne suivent pas nécessairement les talents littéraires, poétiques surtout? Louis XVIII, qui n'aimait pas Chateaubriand, mais qui s'en servit parce que sa parole et sa plume le portaient naturellement au ministère, chez une nation qui mesure l'habileté à l'action sur l'habileté au discours, avait coutume de dire: « Donnez-vous de garde d'admettre jamais un poète dans vos affaires; il perdra tout. Ces gens ne sont bons à rien (2). » N'est-ce point dans sa propre cause, et contre les prétentions

(1) *Œuvres*, t. XXVI, p. 362.
(2) *Mém. d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 332.

de S. M. Louis XVIII, que Chateaubriand prend en main la cause des hommes de lettres ? Sans doute oui ; mais à quoi bon ? Quand on admettrait, et l'expérience en a été récemment faite chez nous, que les poètes n'ont rien valu aux affaires, qu'ils ont tout gâté encore, qu'en dehors même des affaires ils sont des brouillons, de beaux discoureurs et des myopes, s'ensuit-il que les hommes qui ont le bonheur de ne pas manier la lyre, d'ignorer les plus simples lois du mètre poétique, soient tous des Richelieu et des Colbert? N'avons-nous pas vu, pour un poète, médiocre politique, si l'on veut, bien des habiletés illettrées et gourmées qui ont précipité la ruine d'une monarchie ? Si M. de Chateaubriand, poète et rêveur, gâta les affaires de Louis XVIII, M. Decazes les éleva-t-il bien haut ? Sont-ce des poètes qui ont gâté celles de Charles X, gâté celles de Louis-Philippe? On répudiera un homme d'un caractère loyal et chevaleresque, parce qu'il aura été assez mal inspiré pour écrire le *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, *Atala* et *René* ; mais un évêque infidèle, un prêtre apostat, régicide et terroriste, un abbé très-peu pratiquant ; ah ! voilà des ministres bien choisis, et qui ne sauraient jamais rien perdre, ni rois, ni peuples !

En politique donc, où sont les sages et les ha-

biles de nos jours? Où nous montrera-t-on les hommes d'Etat si supérieurs à Chateaubriand, lors même qu'il aurait été médiocre? Le plus remarquable ministre de la Restauration, M. de Villèle, était un arithméticicien venu trop tôt, un financier qui eût été bon sous la nouvelle dynastie, laquelle n'aurait pas voulu de lui. Quels grands souvenirs reste-t-il de sa présence au pouvoir? Le règne de Louis-Philippe n'a pas eu de ministre plus renommé par ses antécédents, plus résolu et plus audacieux que Casimir Périer? par quels actes mémorables a-t-il signalé son gouvernement? Il semblait que la bourgeoisie, arrivée au faîte du pouvoir, y parlerait à l'Europe autrement que les gentilshommes et les princes; elle le faisait assez entendre dans son opposition tracassière et dans ses doctorales brochures. Quand donc la fortune s'est donné le jeu d'élever certains hommes de leur chaire de professeur à la chaise curule de consul,

de rhetore Consul,

s'est-on aperçu que les destins de la France en aient été plus brillants et son attitude plus fière? Le prince de Polignac, lorsqu'il résolut l'expédition d'Alger, disait à l'ambassadeur anglais : « Dans une entreprise accomplie par le pays,

le cabinet des Tuileries ne prend conseil que de l'honneur et de l'amour du pays. » Quand M. Guizot a-t-il jamais été aussi énergique et aussi digne ? Où est la guerre d'Espagne de ces autres ministres de dix-sept ans de règne ? où est leur Alger conquis à la France ?

On a dit que « ce qui a manqué à Chateaubriand c'est le respect, c'est le culte du principe d'autorité, et que l'égarement de son siècle a été aussi un peu le sien (1). » Oui, l'illustre défenseur de la religion et de la royauté a fait au pouvoir une guerre mesquine et de mauvais exemple ; offensé, il n'a pas su rentrer gravement dans la vie privée et s'y renfermer, s'y contenir ; mais nous ne croyons pas qu'il ait méconnu jamais le *principe d'autorité.* Il s'engagea dans une fatale coalition, comme celle qui a mis plus tard aux prises deux antagonistes fameux, M. Thiers et M. Guizot. Toutefois, l'écrivain qui se séparait avec éclat de la révolution de 1830, condamnait par là même le principe révolutionnaire, au profit du pouvoir légitime.

Qu'est-ce que le principe d'autorité? Plusieurs qui en parlent aujourd'hui avec les plus honorables intentions et qui l'entourent de leur respect, de leur culte, nous semblent le comprendre au-

(1) Th. Grandperret, *Concours ouvert sur l'Eloge de Chateaubriand*, p. 9.

trement qu'il ne doit être compris ; c'est peut-être ce qui arrive à l'écrivain que nous voulions désigner tout à l'heure, car il avance que « le pouvoir est tout à la fois une donnée de l'instinct social et une conclusion de la science. » Certes, le pouvoir a des bases plus solidement assises que celles-là, si nous avons bien saisi la pensée de l'honorable écrivain. Le pouvoir civil vient de Dieu, l'obéissance aux puissances légitimes est de droit divin, comme l'obéissance du fils au père de famille. Dieu, qui veut la fin de la société en veut aussi les moyens, sans quoi il serait l'auteur d'un chaos plus affreux que celui d'avant la création, Mais, afin que le pouvoir civil puisse exiger l'obéissance, il faut que ce pouvoir soit légitime, c'est-à-dire que le prince, que l'homme qui le possèdera, l'ait acquis légitimement, conformément au droit. En ce qui est des formes politiques, l'Eglise, si souvent calomniée à ce sujet, n'a rien déterminé. La convenance ou la légitimité de telle ou telle personne, ne sont pas choses comprises dans le cercle du droit divin. Ceux qui s'évertuent à nier, à ridiculiser ce droit, pour lui substituer la raison pure, ne savent ce qu'ils font : ils travaillent seulement pour les éternels perturbateurs de la société.

« Les amateurs de l'indépendance et les républicains outrés, disait un ami de Fénelon, en

résumant ses doctrines politiques, croient que le seul remède contre les abus de l'autorité souveraine, est de permettre au peuple de se soulever contre les princes injustes, de les déposer et de les traiter en criminels. Ils avancent partout des principes qui, en attaquant le pouvoir arbitraire, font tomber dans l'anarchie..... Si le peuple peut se révolter aujourd'hui, pour quelque raison que ce soit, il prétendra trouver demain des raisons semblables pour se révolter de nouveau..... Il n'y a point d'autorité infaillible dans la politique; les meilleurs princes font de grandes fautes. Si la révolte peut être légitime, tous ceux qui ont conçu de la haine contre les princes, tous ceux qui ne trouvent pas le gouvernement à leur gré, tous ceux qui sont mécontents, parce que l'autorité n'est pas en leurs mains, ne cesseront de soulever le peuple et de flétrir les meilleurs princes du nom odieux de tyrans; tous les esprits hardis et ambitieux, qui sont capables de faire des brigues et d'être chefs d'un parti, prendront un nouveau prétexte de changer et de raccommoder la forme du gouvernement. Voilà l'anéantissement de tout ordre, et la source des révolutions tumultueuses, non-seulement dans chaque siècle, mais à chaque moment (1). »

(1) Le chevalier de Ramsay, *Essai sur le gouvernement civil*,

Bossuet, avec une expression vive et laconique, n'a pas d'autres doctrines que Fénelon : « L'Etat est en péril et le repos public n'a plus rien de ferme, dit-il, s'il est permis de s'élever pour quelque cause que ce soit, contre les princes (1). » Nous savons bien ce qu'objectent à cela les docteurs politiques de nos jours : ils évoquent aussitôt le fantôme, l'épouvantail d'un prince tyran ; mais, à tout prendre, autant vaudrait encore un tyran qui ne peut durer toujours que cette « présence universelle d'un universel Tibère, » dont parlait tout-à-l'heure Chateaubriand.

Le monde s'effraie des abîmes qu'il voit s'entr'ouvrir devant lui, et il y court gaîment ; ceux qui pensent être du nombre de ses sauveurs, ne lui enseignent que des doctrines par lesquelles se renouvelle éternellement l'agitation des sociétés. N'a-t-on pas vu naguère un remarquable écrivain, qui retraçait jadis avec distinction les grandes phases de l'histoire, un ministre qui a été le soutien le plus durable et le plus éloquent de la monarchie de Juillet, venir, tout meurtri encore de sa terrible chute, analyser dogmatiquement un drame mêlé de régicide et d'usur-

chap. X, d'après les principes exposés par Fénelon, dans le *Télémaque*.

(1) *Politique sacrée*, liv. VI, art. II, propos. 4.

pation, la révolution d'Angleterre, et conclure par l'apologie finale de ces grandes violations du droit ?

C'est pitié d'entendre les organes les plus renommés de cette reine du jour, qu'on nomme la presse, applaudir à ces révolutions qui ont si profondément remué la France et grâce auxquelles, depuis soixante ans, nous avons traversé toutes les libertés. Au milieu de ces révolutions éclatantes, on doit néanmoins, suivant eux, faire un choix ; celle de 1789 fut intègre et pure, celle de 1830 éminemment juste ; mais on s'arrête devant celle de février 1848, sans autre raison qu'une logomachie : c'est que la première fut faite par le *parti de la révolution*, et que la troisième, conséquence rigoureuse et inévitable des autres, a été l'œuvre du *parti révolutionnaire* (1).

Non, ce n'est point là, nous l'avons vu, ce que Chateaubriand admettait dans ses doctrines politiques ; il restait donc, malgré de regrettables aggressions, foncièrement fidèle au principe d'autorité. Nous en condamnerons d'autant plus l'inconséquence par laquelle, dans l'excitation de son amour-propre, il a si mal parlé des princes qu'il avait servis. Certes, le plus cruel ennemi des Bourbons aurait à peine osé dire des Tui-

(1) On peut voir le *Journ. des Débats*, au 25 août 1850 et au 13 juin de la même année.

leries, que « la famille royale végétait isolée dans cette citadelle de la bêtise et de l'envie, qu'assiégeaient, sans pouvoir y pénétrer, les générations nouvelles (1). » Le dépit de n'être pas tout jusque dans les Tuileries désertes de l'exil, éclate sous la plume de M. de Chateaubriand ; il croit qu'il eût porté aux Bourbons, s'ils l'avaient appelé, la popularité dont il jouissait au double titre d'écrivain et d'homme d'Etat (2). Ce serait à d'autres qu'à l'intéressé même à tenir ce langage.

M. de Chateaubriand a mêlé aux différentes faiblesses de sa vie celle de vouloir, poète en prose, passer pour quelque peu poète en vers, si l'on peut parler ainsi; ce n'est pas sans un secret motif qu'il raconte que, dans ses études, on le nommait l'*Elégiaque*. « J'ai fait des vers au sortir du collége, dit-il, dans sa préface de *Moïse*, et j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour; seulement, je me garderais bien de les montrer aux gens. Les Muses étaient pour moi des divinités de famille, que je n'adorais qu'en secret et au plus intime du foyer domestique. » Depuis César et Cicéron, beaucoup d'éminents personnages ont essayé de parler la langue des poètes; le plus souvent, ils n'ont fait que balbutier, et leur voix

(1) Chateaubriand, *Mém.*, t. XI, p. 4.
(2) *Ibid.*, p. 90.

n'était pas reconnaissable, observe M. Sainte-Beuve. Ainsi Fénelon, ainsi Bernardin de Saint-Pierre, ainsi Mme de Staël, ainsi encore J.-J. Rousseau. Malgré quelques jolis vers du *Devin de village*, le grand écrivain avouait nettement qu'il n'entendait rien à cette *mécanique-là.* C'est encore M. Sainte-Beuve qui en fait souvenir, et il est aisé de s'en convaincre en prenant de Rousseau les premières pièces venues. On a cru, dans ces derniers temps, retrouver des vers français de Bossuet; mais l'*Elévation*, le cantique qu'on a donné pour être de cet immortel et sublime génie, ne peut que servir à confirmer la remarque. Ni Cicéron, ni César, ni Bossuet, ni Fénelon, ni Rousseau, ni Chateaubriand, ne possédaient l'instrument merveilleux.

Les débuts poétiques de l'auteur de *René* sont des tableaux descriptifs de la nature, des épanchements de l'ame, qui ont un lointain caractère d'affinité avec la *méditation* de Lamartine, moins la noblesse et le jet rapide et abondant.

M. de Chateaubriand avait conçu le plan de trois tragédies, la première sur un sujet antique, dans le système de la tragédie grecque; la seconde, sur un sujet emprunté de l'Ecriture Sainte; la troisième, sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes. Il avait écrit le plan en prose, et quelques scènes en vers d'*Astyanax*,

le sujet grec ; saint Louis eût fourni le sujet de la tragédie moderne ; enfin, le sujet biblique, *Moïse*, achevé et remanié souvent, devait se jouer vers la fin de la Restauration. Il fut représenté à Versailles, devant une assistance d'élite, sous le règne de Louis-Philippe, et devait faire son apparition sur la scène destinée à Corneille et à Racine, quand l'auteur eut le bon esprit de retirer son ouvrage. Déjà les plaisanteries prenaient cours; elles auraient pu frapper la tragédie d'un coup terrible, à la représentation même. Ce qui fait le succès dramatique, les passions habilement combinées, les dialogues conduits avec art, les réparties vives et ménagées, l'enchaînement gradué des scènes, tout cela était-il bien dans la nature de ce génie pompeux et plein d'allures si libres ? Il n'y a rien de tragique dans l'idolâtrie de toute une nation qui se livre aux plus honteux déportements, tandis que Moïse reçoit la loi de Dieu. Le héros de la pièce est condamné à une froideur désespérante. Nadad, fils d'Aaron, sacrifiant sa foi religieuse à sa passion pour une reine captive, n'est qu'un amant vulgaire ; Arzane est peu intéressante, et d'ailleurs quels lieux pour ces amours terrestres que l'aspect du Sinaï ! Ce qui manque au *Moïse* de Chateaubriand, ce sont les caractères hardiment tracés, les personnages sur qui se

concentre l'intérêt, les situations saisissantes. Enfin, il y a placé des chœurs à la manière des poètes grecs et des deux tragédies sacrées de Racine; ainsi Marie, sœur de Moïse, célèbre la gloire de Jéhovah; et Nédée, confidente d'Arzane, invoque la déesse Astarté. Mais d'heureux mouvements, quelques bons vers, des tirades estimables, ne font point une tragédie; il manque toujours le souffle dramatique, cet esprit puissant qui anime et fait mouvoir tous les ressorts cachés :

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Eloigné des affaires dès 1830, désenchanté de toutes les illusions de la jeunesse et des espérances de l'âge mûr, ayant assez goûté des grandeurs pour en sentir le vide, restant là comme un débris d'une époque morte, M. de Chateaubriand, qui se sentait approcher du terme, reprit peu à peu l'œuvre inachevée des Mémoires de sa vie, et, forcé par la dure nécessité, « hypothéqua sa tombe, » comme il dit dans la préface de ce livre posthume. A mesure que se présentaient l'image des temps écoulés, les vicissitudes de sa longue carrière, il les retraçait pour la postérité, les mêlant parfois aux années qui lui restaient à vivre, et les colorant de toute la fantaisie d'un pinceau encore si riche et si va-

rié. Ces *Mémoires*, où sa voix nous arrive d'*Outre-Tombe*, furent écrits en des situations et en des lieux bien divers, à la Vallée-aux-Loups en 1814, à Montboissier en 1817, à Berlin en 1821, à Londres en 1822, et dans l'intervalle des ministères ou des ambassades de l'auteur, puis à la suite de la révolution de 1830. Un cercle choisi et privilégié, celui d'une femme renommée longtemps pour sa beauté, jusqu'à la fin pour sa distinction et sa grâce parfaite, Mme Récamier, entendit vers 1834, à l'Abbaye-aux-Bois, la lecture des plus remarquables endroits de ces causeries du noble vieillard.

C'est sur le temps de sa jeunesse que M. de Chateaubriand s'est arrêté avec le plus de complaisance. Il va à la recherche de son antique Bretagne, de ses châteaux ombragés de vieux chênes; il aime les plages battues de l'Océan, les forêts qui répondent aux gémissements sourds des vents, il se plaît à contempler son poétique berceau, il aspire la brise que lui apporte le printemps, et rêve à la douce lumière de Phébé, qui argentait les cîmes de sa demeure aérienne; il retrace avec amour les coutumes patriarchales, les mœurs chevaleresques. On entend les premiers battements de son cœur, on assiste aux premiers essorts de son esprit, à ses craintes et à ses espérances. Dans ce roman-

tique pays de la Bretagne, dans ses murs féodaux, il faut le suivre entre la piété de sa mère et l'austérité de son père, entre mille douloureuses contrariétés, lorsqu'il sent s'éveiller en lui cet instinct secret de mélancolie qui ne l'abandonna jamais; il faut assister à ces soirées des vieilles tantes, dont l'une se mêlait d'être poète, comme Chateaubriand prétend qu'on l'était assez souvent dans la famille, et célébrait ses amours malheureuses dans les amours assez surprenantes d'un épervier et d'une fauvette. Ces premiers chapitres sont pleins de grâce, de fraîcheur et de rêveuse tristesse.

Mais les *Mémoires d'Outre-Tombe*, quoiqu'ils soient parsemés de grands tableaux, de délicieuses arabesques, de fantaisies de tout genre, sont bien loin de répondre à ce qu'on devait attendre de l'auteur, et surtout à ce qu'en avaient écrit les intimes, ceux qui furent admis aux lectures de l'Abbaye-aux-Bois. Il est vrai que le temps, le lieu, le choix même des chapitres, mille secrètes influences commandaient à des juges, excellents d'ailleurs, une admiration à laquelle le public n'est pas engagé par les mêmes motifs, et dont les privilégiés n'ont eu que trop le temps de revenir.

M. de Chateaubriand avait à parcourir, dans ses *Mémoires*, l'espace d'un demi-siècle; et que

d'évènements prodigieux, que de choses retentissantes, que de physionomies diverses lui présentaient ces cinquante années! L'auteur avait vécu dans les deux mondes, s'était trouvé en rapport avec des potentats, et avait vu accourir près de lui la plus grande partie de l'Europe savante et lettrée : n'était-ce pas là un sujet de récits et de peintures comme il n'en existe encore dans aucun livre de *Mémoires?* Ne fallait-il pas espérer des révélations plus étendues et plus importantes, surtout à travers douze volumes qui portent le nom de Chateaubriand? Le mécompte a été universel; les ennemis de l'auteur ont eu largement où se prendre pour exercer des représailles, et les amis ont été déconcertés devant le vide de ce livre, qui est principalement rempli d'un amour-propre incommensurable.

Chateaubriand, est-ce calcul, est-ce conviction, rabaisse considérablement la plupart des hommes dont il parle, les malmène sans pitié, ceux même qu'il avait jadis loués. Le *moi*, ce moi tant reproché à l'illustre auteur, revient éternellement dans son récit; et Chateaubriand, tout en ayant l'air de faire peu de cas de sa personne, de sa gloire littéraire, du rang qu'il occupe dans le souvenir des hommes, n'arrive qu'à manifester

davantage une prodigieuse vanité, sous ces vains dehors de modestie et d'abnégation.

Si on voulait signaler ce qu'il y a, dans ces longs *Mémoires*, de faits inexacts, d'appréciations injustes ou légères, de contradictions flagrantes, de frivolités qui contrastent péniblement avec le ton grave et pieux que devait prendre une voix qui s'élève du pays des morts, on serait infini. Nous ne pouvons qu'être douloureusement affecté, quand nous arrivons en face de ces propos vaniteux, légers, mondains, pour ne rien dire de plus, qui remplissent le plus inutilement du monde ces nombreuses pages. A quoi bon, par exemple, insister avec complaisance sur les impudicités de J.-J. Rousseau, à Venise, et les déportements de lord Byron? Ces tableaux-là, outre l'inconvenance, ne sont point à leur place dans les Mémoires de Chateaubriand. Nous pourrions trop aisément indiquer sur d'autres points, cette passion pour les épisodes et les caprices de l'imagination.

Il faut bien compter parmi les inadvertances, les faiblesses de Chateaubriand, ces singulières échappées sur les effets, sur le pouvoir et le charme magique de l'or (1). Est-ce bien un poète et un rêveur, ce qu'il y a de plus sublime et de

(1) *Mém.*, t. X, p. 47.—T. XI, p. 48.

plus éthéré ; est-ce bien un vrai chrétien, ce qu'il doit y avoir de plus modéré et de plus résigné devant les richesses, qui montre ainsi cette grande admiration pour l'argent ? L'auteur de *René*, et c'est une route où d'autres l'ont trop suivi depuis, nous parle avec affectation des caprices et des cruautés de la fortune à son égard ; que pouvait donc faire de plus l'infortunée déesse pour un homme qui confesse d'ailleurs qu'il est « un panier percé (1) ? » Quand Dieu a donné le talent, n'est-ce pas une convenable richesse, et faut-il des patrimoines à dévorer ? Encore les patrimoines, où devraient-ils s'arrêter pour les lettrés d'aujourd'hui, et pour leurs coupables prodigalités ? Mais comme tout désordre entraîne avec lui son châtiment, ils sont punis d'ordinaire par où ils pèchent ; et plus ils s'éloignent de la courageuse pauvreté de Corneille, de la médiocrité de Racine et de Despréaux, plus aussi ils sont portés vers la foule et vers ses honteuses passions, dont il faut capter les applaudissements, dès qu'on veut le succès, et par le succès les jouissances matérielles.

Nous l'avons observé déjà, l'amour de la popularité avait souvent égaré Chateaubriand dans un langage qui n'eût pas été son langage na-

(1) *Mém.*, t. VIII, p. 33.

turel : il en fut de même de quelques amitiés. Celle qui le liait à Armand Carrel s'explique par la nature chevaleresque des deux écrivains. Mais si élevé que soit le caractère du poète Béranger, si grand que soit son talent, on ne s'est pas facilement habitué à voir l'une dans l'autre la main qui écrivit le *Génie du Christianisme*, et celle qui crayonna les chants légers de *Lisette* et de *Frétillon*. Bien des gens penseront comme le vieux gentilhomme qui écrivait à Chateaubriand : « Réjouissez-vous d'être loué par celui qui a souffleté votre roi et votre Dieu. »

Les *Mémoires d'Outre-Tombe* ajouteront-ils à la gloire littéraire de Chateaubriand ? elle aurait pu s'en passer. Feront-ils aimer et estimer l'écrivain ? non, malheureusement. Les qualités et les défauts de l'écrivain se trouvent ici très-grands les uns et les autres ; mais celui qui ouvrit le siècle par le *Génie du Christianisme*, au sortir d'une atroce persécution ; celui qui chanta les *Martyrs* et écrivit l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, celui-là, si quelque chose doit vivre de la langue que parlèrent Louis XIV, Bossuet et Fénelon, Racine et Voltaire, celui-là ne mourra jamais !

FIN.

LETTRES INÉDITES

DE M. DE CHATEAUBRIAND

A L'AUTEUR.

I.

Paris, 1er décembre 1833.

Voilà, Monsieur, novembre expiré, et je n'ai point reçu votre second volume de Salvien (1) : je l'attendais pour avoir l'honneur de vous remercier et de vous répondre. Votre traduction est élégante, sans cesser d'être naturelle ; elle est surtout littérale, premier mérite, à mes yeux, de toute traduction. Il y a encore parmi les Pères de l'Eglise bien des richesses à faire connaître. Les *Stromates* de saint Clément d'Alexandrie sont, par exemple, remplis des trésors de l'antiquité. Je les indique, Monsieur, à vos travaux futurs, si vous possédez la langue grecque.

Je suis, en attendant votre beau et second présent, Monsieur, et avec une considération très-distinguée, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.

(1) *Œuvres de Salvien*, trad. en fr. avec le texte en regard, par Grégoire et Collombet; Lyon, 1833, 2 vol. in-8°.

II.

Paris, 12 février 1836.

J'aurais voulu, Monsieur, pouvoir vous remercier plus tôt de votre nouveau présent. Vos *vieilleries* (1) sont toutes nouvelles, et votre traduction les rajeunit. Combien il serait à désirer que la jeunesse s'occupât en France de ces études sérieuses, au lieu de rêvasser ces vers outrés qui mènent trop souvent leurs auteurs détrompés au désespoir et au suicide! Continuez-moi, je vous prie, votre *affection*. Rien ne pouvait me flatter davantage que cette déclaration de bons sentiments pour moi.

Encore une fois remercîments les plus sincères de votre confrère le traducteur,

CHATEAUBRIAND.

III.

Paris, octobre 1836.

Encore des remercîments, Monsieur, et cette fois, je vous en dois de deux espèces, pour votre traduction de Synésius

(1) Allusion à une expression de la lettre d'envoi des *Œuvres de C. Apollinaris Sidonius*, trad. en fr. avec le texte en regard, par Grégoire et Collombet; Lyon, 1836, 3 vol. in-8°

et pour vos articles bienveillants sur moi. Il y a dans la traduction de Milton bien d'autres fautes que celles que vous avez indiquées avec indulgence ; je connais deux ou trois contre-sens, et peut-être y en a-t-il d'autres que je ferai disparaître à la prochaine édition. Cela était inévitable dans un poème aussi long, et avec un pareil génie. Croiriez-vous que dans le passage où vous ne voudriez pas *retranché*, *cut off*, (je ne pouvais pas mettre *coupé* (1),) aucun traducteur n'a rendu cette phrase admirable : *Universal blank of nature's works ?*

Je ne suis point du tout offensé de trouver mon nom dans le *Courrier de Lyon :* n'est-ce pas Carrel, dans le *National*, qui a, le premier, annoncé l'*Essai* avec une cordialité sans réserve? J'ai loué tous les talents particuliers de l'école romantique, dont je suis un des fauteurs, mais j'ai été sévère pour l'école même, car elle perd la langue et nous mène à la barbarie par l'extravagance ou par une ennuyeuse rêvasserie. Oui, Monsieur, j'ai le malheur de ne pas croire à l'avenir des renommées semblable à celle des auteurs grecs et latins. Soyez sûr que dans les langues qui naîtront, on ne traduira jamais

(1) Nous avions souligné le mot *retranché*, non pas que nous eussions voulu le remplacer par un autre, mais à cause de l'irrégularité de la construction, d'une ellipse un peu violente. Ainsi, au lieu de dire avec Chateaubriand : « *Retranché* des agréables voies des humains, le *livre* des belles connaissances ne me présente qu'un blanc universel, etc. ; » nous eussions voulu mettre : *Retranché que je suis ;* mais nous n'avions fait que souligner *retranché* et *livre ;* M. de Chateaubriand se méprit sur notre pensée.

les auteurs français, anglais, italiens, etc., comme vous avez traduit du grec Synésius. Pour mon compte, je me tiens pour déjà mort, et j'en suis tout consolé : rien de plus chimérique que la renommée, et de plus contesté, et de plus inutile.

Il est vrai, Monsieur, que le morceau sur Luther est repris en partie des *Etudes historiques*, mais il est fort augmenté : toute la vie de Luther et ses querelles avec Henri VIII ne sont point dans les *Etudes*. Robertson a transporté dans son *Commerce des anciens aux Indes* des morceaux entiers de son introduction à la Vie de Charles-Quint. « Pourquoi, dit-il, me donnerais-je la peine de mettre en d'autres mots un sujet que j'ai déjà traité, et qui me convient ici ? »

Voilà une trop longue lettre, Monsieur ; pardonnez-la au plaisir que j'ai à causer avec vous. Recevez encore mes remercîments les plus sincères,

CHATEAUBRIAND.

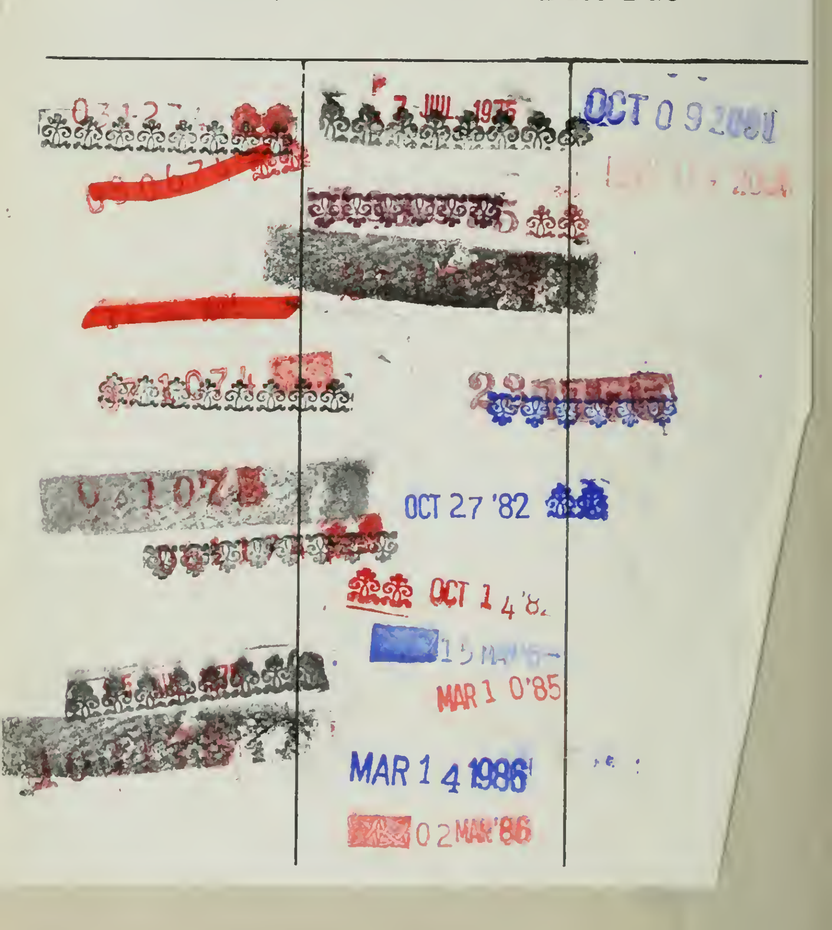
Je prie M. Grégoire de recevoir aussi sa part de ma reconnaissance ; Madame de Chateaubriand est bien flattée de l'honneur que lui a fait M. Collombet (1).

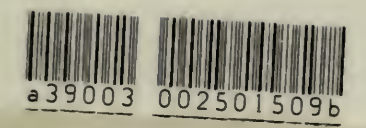
IV.

Paris, 20 décembre 1836.

Je voulais, Monsieur, entrer dans quelques détails avec vous ; mais je suis souffrant d'un gros rhume qui m'empêche

(1) Allusion à la dédicace d'une *Vie de sainte Térèse*.


7 JUL 1975
OCT 0 9
OCT 27 '82
MAR 1 0'85
MAR 1 4 1986
0 2 MAR '86


a39003 002501509b